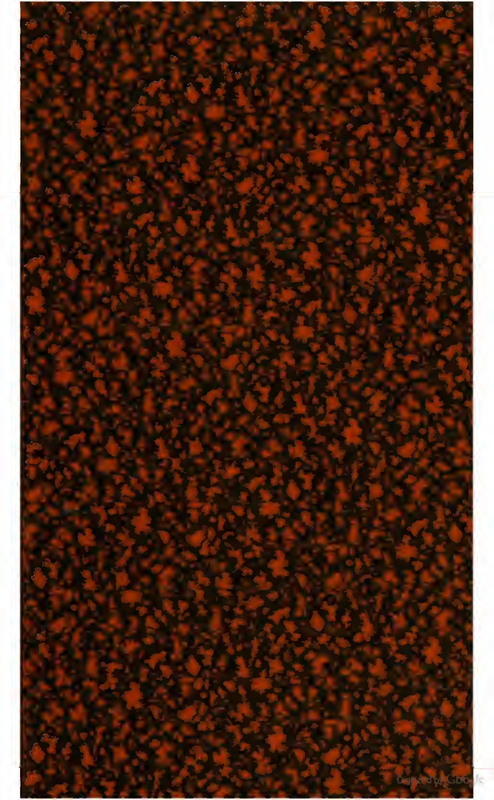
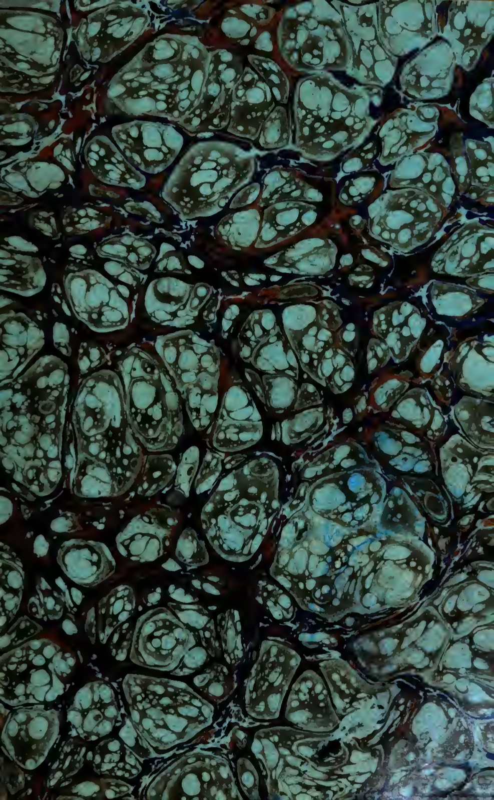




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Gran Sala
H-III-18



LA MAISON

MAUDITE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les Pirates de la Seine.

Le Moulin Rouge.

Le Drame de Maisons Laffitte.

La Ferme des Oliviers.

L'Héritage d'un Millionnaire.

Bob le Pendu.

Les Métamorphoses du Crime.

Les Chasseurs de Forçats.

Le Trésor de Famille.

Les Compagnons de la Torche.

La Reine de la Nuit.

L'Hôtel du Diable.

Le Parc aux Biches.

Un Amour Maudit.

Les Marionnettes du Diable.

Mademoiselle de Kerven.

Les Viveurs de Province.

Diane et Blanche.

L'Auberge du Soleil d'Or.

La Reine de Saba.

L'Epée du Commandeur.

Mademoiselle Lucifer.

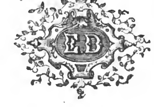
Les Amours de Vénus.

Le Château des Fantômes.

LA MAISON
MAUDITE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

LES CHEVALIERS D'AVENTURES

PAR

OCTAVE FÉRÉ ET D.A.D. SAINT-YVES

Ce livre, dès l'apparition de ses premiers chapitres dans la presse parisienne, a conquis l'attention et l'importance qui ne s'attachent jamais qu'à des œuvres hors ligne. Cet intérêt ne s'est bientôt plus concentré dans le monde littéraire français. L'ouvrage n'était pas paru que les journaux les plus importants de l'étranger s'en emparaient pour le reproduire. Il ne s'agit pas, en effet, d'un roman vulgaire; les auteurs, depuis longtemps connus et aimés du public, ont réussi tout en restant fidèles à l'histoire, dans une de ses périodes d'ailleurs les plus attrayantes, a donner carrière à leur imagination, à leurs inspirations, par la peinture de scènes toujours variées. En même temps qu'ils répandaient sur leurs principaux personnages. un intérêt plein de cœur et de sensibilité vraie, ils semaient à profusion les scènes de la plus franche gaieté. On trouve dans ce livre tout à la fois, des épisodes qui donnent le frisson, qui amènent des larmes et des péripéties divertissantes. Tout cela exprimé dans un style facile et attachant, d'un goût irréprochable.

LES PRINCES DE MAQUENOISE

PAR

H. DE SAINT-GEORGES

Les Princes de Maquenoise ont produit une grande impression à leur apparition.

Cette impression est dûe non-seulement au mérite de ce livre et au nom de l'auteur, mais à ce qu'on y retrouve les brillantes qualités des meilleures productions de M. de Balzac.

Originalité puissante du sujet, observation merveilleuse du cœur humain et de la vie sociale, de la vie de Paris, surtout; cette tendre et religieuse philosophie de l'âme qui touche parfois aux idées les plus élevées, et explique la popularité si générale, si européenne des romans de Balzac, voilà ce qui existe à un degré très-éminent dans *Les Princes de Maquenoise.*

Quant à la partie théâtrale et saisissante du drame, on peut s'en rapporter à M. de Saint-Georges, l'auteur de tant d'ouvrages dramatiques qui depuis quinze années font la fortune de tous les théâtres de notre capitale et des pays étrangers.

Wassy. — Imp. Mougin-Dallemagne.

LA MAISON MAUDITE

I

BONHEUR DE SE REVOIR !!! (VIEILLE CHANSON).

Nicolas s'empressa de faire à la marquise le récit qu'elle lui demandait. — Il entra dans les moindres détails de son entretien avec le prisonnier ; — il répéta chacune des paroles échangées entre eux ; — il n'omit rien enfin, si ce n'est de mentionner les dix louis reçus et les cent louis promis. Pauline, en écoutant cette narration longue et diffuse, éprouvait une émotion extraordinaire. — L'étonnement, la terreur et l'angoisse se peignaient tour à tour sur son visage bouleversé.

— Madame la marquise veut-elle me charger d'une réponse ?... — demanda Nicolas lorsqu'il eut achevé.

— Non... — murmura la jeune femme après un instant de silence. — Je parlerai moi-même à cet homme.

— Madame la marquise me donne-t-elle l'ordre d'amener au château le prisonnier ?

— Non... — répondit de nouveau et vivement la jeune femme. — Où dites-vous qu'il est enfermé ?... — reprit-elle.

— Dans la glacière !...

— J'irai le trouver là...

Nicolas ne put retenir un geste de surprise.

— Madame la marquise ne craint-elle pas ?... — commença-t-il.

— Je ne crains rien !... — interrompit Pauline.

En prononçant ces derniers mots, elle frappa sur un timbre, ce qui fit aussitôt rentrer ses femmes.

— Jetez sur mes épaules un mante à capuchon.. — dit-elle.

— Madame la marquise va donc sortir ? — demanda la première camériste stupéfaite.

— Oui.

— Madame veut-elle que je l'accompagne?

— Non. — Restez dans cette chambre et veillez sur les enfants... je vous les confie...

Les femmes de chambre échangèrent un regard significatif, et chacune d'elle pensa :

— Décidément il se passe ici, cette nuit, d'étranges choses ! — Qu'est-ce que tout cela signifie ?...

Pauline s'enveloppa dans une longue mante de soie brune ; elle rabattit le capuchon sur sa tête, de manière à cacher en partie son visage — elle fit signe à Nicolas de la précéder, et elle sortit de son appartement, puis du château. — Au moment de s'enfoncer au sein des ténèbres,

elle eut un instant d'hésitation. — Le jeune valet s'en aperçut.

— Si madame la marquise le désire, j'irai chercher une lanterne dans les cuisines — dit-il.

— A quoi bon ? — Je connais le chemin... — Marchez le premier. — Je vous suis.

Au bout de quelques secondes, Nicolas et la marquise atteignirent la glacière.

— Qui va là ? — cria Baptiste depuis l'intérieur — on n'entre pas ! — Dites qui vous êtes, sinon je me servirai de mes armes !

— Imbécile ! c'est madame la marquise ! — répliqua l'ex-matelot en ouvrant la porte.

Baptiste resta pétrifié. — La présence de madame d'Hérouville en ce lieu et à cette heure, lui paraissait incompréhensible ; — il ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

— Le prisonnier est-il attaché ? — demanda Pauline à son guide.

— Oui, madame, et solidement, j'ose m'en flatter — répondit ce dernier. — C'est moi-même qui ai fait les nœuds.

— Je n'ai, par conséquent, aucune violence à redouter de sa part ? — poursuivit la marquise.

— Absolument aucune. — D'ailleurs, Baptiste et moi, nous restons là et nous n'en bougerons pas.

— Vous allez à l'instant quitter la glacière l'un et l'autre — ordonna Pauline. — Vous vous tiendrez en dehors, auprès de la porte, et vous n'en franchirez le seuil que si vous m'entendiez crier au secours.

— Eh quoi ! — balbutia Nicolas — madame la marquise veut rester seule avec cet homme ?

— Oui, je le veux. — Allez.

Un ordre donné de cette manière était indiscutable. — Les deux valets s'inclinèrent et sortirent.

— Ce que c'est pourtant que les maîtres ! — dit tout bas l'ex-matelot à l'oreille de son camarade; en voilà-t-il des cachotteries et des mystères ! — Qui aurait cru cela de madame la marquise ? — Penser qu'une si grande dame a pour connaissance des hommes de l'espèce de celui qui est là-dedans, et même qu'elle leur obéit au doigt et à l'œil ! — Foi de Nicolas, ça me chavire la boussole et l'entendement ! — Et toi, Baptiste, qu'est-ce que tu penses ? — Dis ton avis... — Ça sent-il bon ?...

— Oh ! moi — répondit Baptiste avec le ton sceptique et railleur d'un véritable enfant du dix-huitième siècle — je pense que les grandes dames ont des allures tout comme les autres, et même un peu plus que les autres !... Elles l'ont prouvé, chacun sait ça ! et elles le prouveront encore ! — C'est à la cour de Sa Majesté le roi qu'il faut voir ce qui se passe !

Cependant Pauline, tremblante et se soutenant à peine, quoiqu'elle fit des efforts inouïs pour dompter son émotion, s'était avancée jusqu'au niveau de la plus haute marche de l'escalier. La lanterne abandonnée par Nicolas sur le sol dans la partie inférieure de la glacière, laissait dans l'ombre le haut du visage de Lascars, mais éclairait de lueurs pâles ses haillons sordides et la longue barbe rousse tombant sur sa poitrine. Un étrange sourire, un sourire où se mêlaient

à doses égales l'amertume et le triomphe, crispait les lèvres du prisonnier sous ses moustaches épaisses.

— Vous m'avez écrit, monsieur — murmura Pauline en faisant un appel à toute son énergie ; — et quoique la demande que vous m'adressiez fût étrange, je n'ai point voulu l'accueillir par un refus. — Mais, vous le comprenez aussi bien que moi, cet entretien doit être court. — Parlez donc. — Qu'avez-vous à m'apprendre ?...

Lascars se souleva à demi sur la paille.

— Madame la marquise — dit-il avec une ironie qu'il ne cherchait guère à dissimuler — excusez-moi d'abord si je ne m'incline pas devant vous humblement et respectueusement ; — j'ai la bonne volonté, mais non le pouvoir de le faire... — Les liens dont vos valets m'ont chargé expliquent mon impuissance mieux que toutes les paroles du monde. — Permettez-moi de vous témoigner ensuite ma reconnaissance... — Je vous rends mille grâces d'avoir accueilli ma requête, et surtout d'avoir écarté les témoins indiscrets d'un entretien que nul ne doit entendre.

Pauline écoutait frémissante ; — des tressaillements convulsifs secouaient son corps ; — une angoisse indicible lui serrait le cœur.

— Oh ! cette voix ! — balbutia-t-elle lorsque le prisonnier eut achevé ses railleuses actions de grâces. — Cette voix ! mon Dieu ! cette voix !...

Lascars eut un éclat de rire.

— Madame la marquise — demanda-t-il ensuite — la reconnaîtriez-vous, par hasard ?

— C'est celle d'un homme qui n'existe plus... — murmura la jeune femme avec une sorte d'égarement.

— Un homme qui, peut-être, vous intéressait ? continua le baron.

— Toujours... toujours cette voix !... s'écria Pauline en appuyant ses mains sur son front comme pour y rappeler sa pensée prête à s'enfuir — ma tête s'égare ! — je deviens folle ! — les morts sortent-ils du tombeau ?...

— J'en doute très-fort, madame — répliqua le baron — et d'ailleurs, s'il faut en croire les légendes de tous les temps et de tous les pays, les trépassés qui reviennent sur la terre sont des êtres immatériels, de purs esprits, des spectres, des fantômes... — Or, vous avez eu cette nuit même la preuve irrécusable que j'étais bien vivant. — Mon cou porte de vos marques, et les portera longtemps !... — Tudieu, que ces petites mains sont solides ! — Ah ! madame la marquise, si je suis encore de ce monde, franchement, ce n'est pas votre faute !

— Cette incertitude est horrible ! — se dit Pauline à elle-même — à tout prix, il faut en sortir... — il le faut ! je veux savoir ! je veux être sûre !

Puis, s'adressant au prisonnier toujours immobile dans le cercle faiblement lumineux dont il était le centre, elle demanda avec une apparente fermeté qui cachait une immense défaillance :

— Vous qui m'avez écrit au nom des souvenirs d'un passé maudit, en évoquant pour moi le nom du baron de Lascars, qui êtes-vous ?

— Madame la marquise — répliqua le captif — la distance qui nous sépare en ce moment est trop grande et me contraint à parler trop haut. Veuillez descendre les marches

de cet escalier — lorsque vous serez à côté de moi, je vous répondrai.

Pauline, semblable à une somnambule que la volonté de son magnétiseur fait agir sans qu'elle ait conscience de ses actes, obéit passivement à l'injonction du prisonnier et descendit les marches.

— Me voilà près de vous — dit-elle d'une voix à peine distincte — parlez.

— Vous voulez savoir qui je suis? commença Lascars.

— Je le veux.

— Prenez cette lanterne et maintenez-là pendant quelques secondes, à la hauteur de ma figure.

Pauline obéit de nouveau et fit ce que son interlocuteur lui disait de faire. Lascars éleva non sans peine jusqu'à son cou ses poignets étroitement liés. Il saisit des deux mains sa fausse barbe, dont il rompit les attaches par une brusque saccade, et, se montrant ainsi à visage découvert, il s'écria :

— Regardez maintenant, madame la marquise, et peut-être reconnaîtrez-vous l'homme comme déjà vous avez reconnu la voix.

Pauline jeta les yeux sur cette figure soudain démasquée et poussa un sourd gémissement.

— C'est lui !... — balbutia-t-elle éperdue — mon Dieu, Seigneur, mon Dieu, prenez pitié de moi !

— Oui, baronne, c'est parfaitement moi ! — répondit Lascars avec un effrayant sourire—et le diable m'emporte, chère et fidèle épouse, si vous me paraissez enchantée de me revoir !...

Pauline n'entendait pas ces paroles. — Elle était littéra-

lement foudroyée. — Elle se sentait perdue... — Son anéantissement complet ne laissait plus de place en son âme que pour la souffrance, une souffrance aiguë, poignante, inexprimable, et elle répétait à demi-voix, sans même savoir que ses lèvres articulaient des sons :

— Vivant ! il est vivant !

— Oui, mordieu ! — reprit Lascars — bien vivant, je vous assure — et très-disposé à vivre longtemps ! — Vous m'avez cru mort, chère baronne, et peut-être même, permettez-moi de vous le dire, vous êtes-vous trop hâtée de vous déclarer veuve et de porter mon deuil...— que diable ! un homme n'est point forcément parti pour l'autre monde, parce qu'il passe quelque temps sans donner de ses nouvelles dans celui-ci... — Au moment de notre séparation, les circonstances étaient critiques pour moi -- vous devez vous en souvenir... — la justice me poursuivait par erreur (ces coquins de gens de loi n'en font jamais d'autres !...)— Je fus contraint, pendant cinq ou six mois, de me tenir coi et caché, mais, aussitôt mes affaires mises en bon ordre, je revins au Faucon-Blanc pour vous y chercher... Mon cœur bondissait d'espoir et d'amour en arrivant à Aix-la-Chapelle, car je vous adorais, baronne, parole d'honneur, comme à vingt ans — d'ailleurs, n'alliez-vous pas me donner un fils ?...— Hélas ! quel coup cruel m'attendait ! — Vous aviez disparu ! — je cherchai vos traces ! — impossible de les retrouver ! — je versai bien des larmes — je maudis une vie où désormais j'allais me trouver seul, et j'appelai de toutes mes forces la mort qui ne m'obéit pas ! — Depuis six ans, j'ai mené l'existence d'une âme en peine — d'un tourtereau dépareillé, vous attendant toujours — vous

demandant à tous les échos !... — les souffrances que j'ai subies attendriraient un cœur de rocher !... — Mais, à quoi bon parler de ces choses ? le passé n'est plus qu'un rêve ! — J'oublie les chagrins évanouis !... — Au diable les mauvais jours et les souvenirs moroses !... Mon étoile brille au ciel et l'avenir est radieux, puisque je vous retrouve et qu'avec vous reviendra le bonheur !

Après cette longue tirade, débitée d'un ton tour à tour moqueur, sentimental et passionné, Lascars se tut et fixa sur Pauline ses yeux étincelants avec une expression diabolique. Ainsi doivent briller les prunelles du serpent lorsqu'il fascine la proie frémissante qui se débat vainement et qui va périr. — La jeune femme demeurait immobile et muette ; — elle semblait changée en statue de marbre.

— Chère baronne — reprit Lascars en riant — le silence a son éloquence, du moins les chansons l'affirment, mais je craindrais de tomber en quelque grave erreur si j'essayais d'interpréter le vôtre... Est-ce donc la joie de me revoir qui vous immobilise ainsi ?

II

PAULINE ET LASCARS.

Les dernières paroles du misérable arrachèrent violemment Pauline à sa torpeur.

— Monsieur de Lascars — balbutia l'infortunée — cessez une comédie infâme qui ne saurait tromper personne!...— Vous avez tendu librement, volontairement, le piége dans lequel je suis tombée il y a six ans!... — Vous avez tout arrangé, je le comprends, mais trop tard, hélas! pour me faire croire à votre mort!

— Et, quand cela serait? — demanda le baron avec impudence.

— Cela est, osez-vous le nier?

— Eh bien! oui, j'en conviens, cela est et vous me devez des actions de grâce, après tout, car vous rendre veuve, c'était vous rendre heureuse, et les larmes versées sur moi

n'ont pas terni beaucoup l'éclat de vos beaux yeux !... — vous faisiez profession à mon endroit, chère baronne, d'un amour modéré !

— Je connaissais les devoirs d'une honnête femme, monsieur, je savais les remplir ; je souffrais sans me plaindre. Votre retour est un coup de tonnerre... il me foudroie... il me brise... il me tue...

— A la bonne heure ! — s'écria Lascars avec un farouche ricanement — à la bonne heure, c'est de la franchise !

— Eh ! — répliqua Pauline emportée par son indignation — puis-je éprouver pour vous d'autres sentiments qu'une haine profonde et qu'un profond mépris ?...— Vous me faites horreur ! — votre existence n'est qu'un long tissu de mensonges et d'infamies ! un crime nous avait séparés — c'est un crime qui nous rassemble ! — oui, un crime, car enfin pourquoi vous êtes-vous introduit cette nuit dans ma maison ?... — Pourquoi, si mon brusque réveil n'avait entravé vos projets, alliez-vous m'enlever mon fils ?

— Parce que votre enfant bien-aimé dans mes mains, chère baronne, devenait pour moi le gage le plus sûr du rapprochement que je souhaite.

— Un rapprochement ! — répéta Pauline — un rapprochement entre nous, misérable ! — vous savez bien que c'est impossible !

— Impossible, dites-vous : — allons donc ! — nous sommes unis par des liens sacrés et indestructibles !

— Les liens maudits qui nous enchaînaient n'existent plus ! — vous les avez rompus vous-même en vous faisant passer pour mort !

— Vous parlez en ce moment comme une enfant! — répliqua Lascars — vous ne connaissez rien de la loi et vous prenez vos rêves pour des réalités! — Le mariage est indissoluble, aussi longtemps que les époux vivent. — Or, vous avez la preuve que je suis bien vivant.

— Je possède votre acte mortuaire, émané des magistrats d'Aix-la-Chapelle, et j'ai dû le produire pour la célébration d'un second mariage.

— Erreur ne fait pas compte! — mon acte mortuaire ne prouve qu'une seule chose, la sottise de ceux qui l'ont rédigé... Certes, vous étiez de bonne foi, je ne prétends point le contraire, mais vous n'en êtes pas moins ma femme!

Pauline cacha son visage dans ses deux mains.

— Votre femme — balbutia-t-elle — non! cent fois non! — Je suis la marquise d'Hérouville.

— Vous êtes la baronne de Lascars, votre second mariage est nul et vous n'avez qu'un fils légitime, le mien, celui qui doit porter mon nom...

Les sanglots de la malheureuse femme éclatèrent; son cœur bondissait dans sa poitrine, ainsi qu'un oiseau captif, et son corps se tordait comme un sarment jeté sur des braises ardentes. Lascars laissa pendant quelques minutes un libre cours à ce poignant désespoir; puis, lorsqu'il lui sembla que la crise diminuait d'intensité, il reprit:

— A quoi bon ces larmes et ces gémissements? — On ne lutte point contre les faits accomplis. — Soumettez-vous donc à ce qui est irrévocable. — Maudissez ma résurrection, je le veux bien, mais acceptez-la!

Pauline, par un étrange phénomène, reprit soudainement

sa fermeté, son énergie, sa force morale, qui paraissaient à jamais brisées.

— Tout n'est peut-être pas perdu sans ressources — se dit-elle.

Alors elle se redressa, elle essuya des deux mains, par un geste brusque, les pleurs qui baignaient ses joues pâles, et, regardant Lascars bien en face, elle lui demanda :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Ma liberté d'abord, répondit le baron.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous verrons.

— Et, si je refuse de vous rendre libre ?...

— Vous ne refuserez pas, baronne, je vous défie de me refuser.

— Pourquoi ?

— Parce que la réflexion, bonne conseillère, vous dira d'éviter l'effroyable scandale auquel rien ne pourrait plus vous soustraire si vous n'obéissiez point à ma volonté.

— Vous parlez d'un scandale. — Je ne vous comprends pas.

— Je vais me faire comprendre ; — voici de quelle façon se passeraient les choses si je restais votre prisonnier : — le jour paraît — le marquis revient de Versailles — il m'interroge — je refuse de répondre — il me livre à la justice qui me fait mon procès, sous le prétexte que je me suis introduit pendant la nuit dans une maison habitée, avec effraction, escalade, etc., etc. — J'attends l'heure solennelle de l'audience publique — je comparais devant le tribunal, et, comme il ne me plaît point de me laisser con-

damner à quinze ou vingt ans de galères en qualité de voleur nocturne, je proclame bien haut mon nom, je prouve mon identité, enfin, je démontre victorieusement que je venais reprendre chez le marquis d'Hérouville, Pauline Talbot, baronne de Lascars, et l'enfant légitime issu de mon mariage avec elle. — Il me semble qu'à cela les juges n'auront rien à répondre, et qu'ils s'empresseront de proclamer mon innocence et de me rendre la clef des champs. — Qu'en pensez-vous, baronne?...

Pauline attérée, ne répondit pas. Roland poursuivit :

— Ce n'est pas tout : — aussitôt libre, second procès, mais cette fois c'est moi qui l'entame... — Je suis plaignant et non plus accusé; — je mets en cause monsieur d'Hérouville et vous-même... — Je m'inscris en faux contre l'acte de décès d'Aix-la-Chapelle, je réclame ma femme et mon fils, et comme la loi est la loi, on ne peut refuser de me les rendre.

— Ah! — balbutia Pauline — la loi serait donc bien infâme!

— Infâme! répliqua Lascars en riant — et pourquoi cela, s'il vous plaît?... — elle se montrera juste, au contraire, en restituant à César ce qui appartient à César... — D'ailleurs, si vous voulez, changeons le dénouement, et supposons que, contre toute vraisemblance, contre toute équité, les juges annulant la première union, vous laissent au second époux... — Quel tapage fera le procès ; — les causes célèbres s'en empareront aussitôt!... — Traduit dans toutes les langues, il retentira dans l'Europe entière! — il ira plus loin encore... il accomplira le tour du monde! — que pensez-vous de l'éclat ajouté par ce bruit immense

au beau nom d'Hérouville ?... — que pensez-vous de la joie du marquis, possesseur à la face de l'univers, d'une femme dont le premier mari se porte à merveille et mène une vie *accidentée ?..* — Croyez-vous que son amour, son bonheur et le vôtre survivront à cette catastrophe ?... — Vous ne répondez rien, chère Pauline, et bien vous faites, car vous n'en croyez pas un mot !.. — Quant à mon fils, je n'en parle point... — La question, en ce qui le touche, est indiscutable... La loi, les hommes, et Dieu lui-même, seraient impuissants à me l'enlever... — Rien ne peut m'empêcher de le prendre, puisqu'il est à moi, de l'élever à mon école, de le former à mon image, enfin, pour tout dire en un mot, de le rendre digne de son père.

Cette pensée fit frémir Pauline et son âme révoltée se souleva ; — elle parvint cependant à rester calme en apparence.

— Vous croyez avoir tout prévu, monsieur... — dit-elle — vous vous trompez.

— Ai-je donc, par hasard, oublié quelque chose ? — demanda Lascars en souriant.

— Oui...

— Alors, poussez la courtoisie jusqu'à me venir en aide, chère baronne, car j'ai beau chercher, parole d'honneur, je ne trouve rien...

— Vous avez oublié le cas où je dirais au marquis d'Hérouville : — « L'homme à qui j'avais le malheur » d'appartenir, l'infâme que, tous deux nous avons cru » mort, existe ! — il s'est introduit par la violence dans » votre château... — il est prisonnier, — il est en vos

» mains... — décidez de lui... sauvez-moi... sauvez-» nous !... »

Lascars, sans témoigner la moindre émotion, se mit à rire aux éclats.

— Trop tard, chère Pauline ! — dit-il ensuite — oui, trop tard ! — il n'est plus temps d'agir utilement ainsi !.. Sans doute monsieur d'Hérouville, présent au château cette nuit et prévenu par vous, aurait pu, séance tenante, me brûler très-bien la cervelle, et je me plais à penser qu'il aurait eu l'intelligence de le faire, mais à présent ses mains sont liées. — Tous vos valets savent que le captif est entré vivant dans la glacière de votre parc... — Tous, ils en déposeraient au besoin, et, si votre second mari trouvait convenable et commode de se débarrasser de moi avec une balle ou un nœud coulant, il ne s'échapperait d'un mauvais pas que pour se jeter dans un plus mauvais ! — quand à me faire disparaître sans me tuer, je ne crains rien... — Le temps des cachots souterrains, des donjons inaccessibles et des ténébreuses oubliettes est passé, et ne reviendra plus ! — il faudra dès demain matin, me montrer mort ou vif aux gens de loi, et, tout grand seigneur que soit le marquis, les juges du Châtelet lui demanderaient compte de mon cadavre.

A ces paroles succéda un instant de silence pendant lequel on n'entendit que la respiration haletante et entrecoupée de Pauline.

— Vous le voyez — reprit Roland de Lascars — toutes les éventualités sont prévues, même celles qui vous semblaient favorables !.. — Rien au monde — (si je ne m'échappe) — ne peut arrêter le procès, et par conséquent le

scandale... — Réfléchissez et décidez-vous... — le temps presse...

Le parti de Pauline était pris déjà.

— Si je vous rends la liberté, — balbutia-t-elle — comment expliquerais-je votre fuite, et quel prétexte pourrais-je donner à l'entretien que je viens d'avoir avec vous?

— Ne vous inquiétez en aucune façon d'expliquer ma fuite... — répliqua le baron — vis-à-vis du monde vous n'en serez point complice, et vous n'en aurez connaissance officiellement qu'au point du jour par le rapport de vos valets. — Quant à l'entretien qui vient d'avoir lieu, vous pourrez dire tout ce qui vous passera dans l'esprit, je prends l'engagement formel de ne jamais vous donner de démenti! — allons, cher baronne, hâtez-vous!.. — Chaque minute qui s'écoule ajoute au danger que nous courons tous deux.

— Ce danger — reprit la jeune femme — n'en planera pas moins sur ma tête, malgré votre fuite! — vous n'êtes point homme à renoncer à des projets funestes... — Dès demain, dès ce soir, peut-être, il vous plaira de provoquer le scandale dont vous me menaciez tout à l'heure.

Lascars contraignit son visage mobile à grimacer un hypocrite repentir.

— Pauline — dit-il, — vous me jugez mal... — je ne vaux pas grand chose, je le sais, mais je suis cependant moins mauvais que vous ne semblez le croire... En m'introduisant dans ce château, j'avais, il vrai, l'intention formelle de vous contraindre par tous les moyens à revenir à moi... — Cette intention n'existe plus... — Votre désespoir m'a touché!.. — J'ai compris que vous arracher au

bonheur présent serait prononcer votre arrêt de mort. — A quoi me servirait d'être votre bourreau ? — vivez donc, et vivez tranquille... — Vous n'avez, je le jure, rien à craindre de moi.

— Si vous êtes sincère — s'écria madame d'Hérouville — je vous pardonne du fond du cœur tout ce que j'ai souffert par vous, et je demande à Dieu de vous pardonner comme je le fais...

— Je suis sincère, Pauline... vous en aurez la preuve...

— Et mon fils aîné... — murmura la jeune femme, reprise d'une angoisse inexprimable — mon fils aîné... notre fils... vous me le laissez, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, que ferais-je de cet enfant ? — répliqua Roland — pour lui je ne suis rien ; — il ne me connaît pas ; — il ne saurait m'aimer ; — il est d'ailleurs mille fois mieux dans vos mains que dans les miennes... Gardez-le donc et ne tremblez plus... — Non-seulement je vous le laisse, mais encore je renonce pour l'avenir à tous mes droits sur lui... Le baron de Lascars, à partir de cette heure, est mort et bien mort ; — la marquise d'Hérouville peut dormir en paix ! — vous le voyez, madame, le sacrifice est complet et vous devez être contente de moi.

Pauline, en entendant le baron de Lascars parler ainsi, ne conserva ni doute ni défiance ; — elle se sentit revivre ; — un flot de reconnaissance inonda son âme et elle s'écria :

— Je vous crois, Roland, je vous crois et je vous bénis ! Dieu vous avait fait bon ! votre cœur redevient ce qu'il était jadis !.. — Vous venez de chasser mes terreurs et de rendre la paix à mon âme ! cela vous sera compté ! — une

noble action efface bien des fautes ! — votre avenir, je l'espère de toute mon âme, rachètera votre passé...

— Mordieu ! — répliqua Lascars — je l'espère de mon côté, madame la marquise, et j'y compte très-fermement ! — mais le temps passe, le jour approche, au nom de tous les saints du paradis, faites-moi libre !

— Vous avez raison — répondit Pauline — le temps presse !.. il faut que vous soyez libre à l'instant. Comment faut-il agir pour cela ?

— Détachez les liens qui serrent étroitement mes poignets... Une fois mes mains dégagées, je me charge du reste...

La jeune femme se mit à l'œuvre sans perdre une seconde, mais aussi sans obtenir le résultat convoité avec tant d'ardeur par le prisonnier. Nicolas, l'ex-matelot, avait travaillé en conscience et ne s'était point exagéré le mérite et la solidité de ses nœuds. — Cette solidité, nous devons le dire, ne laissait rien à désirer, et pouvait faire concurrence au classique nœud gordien, tranché par Alexandre. Pauline se brisa vainement les ongles sur les entrelacements des cordelettes ; — rien ne bougea ; — le chanvre tordu conserva son inflexible rigidité, malgré les efforts de la marquise.

— Je ne peux pas !.. — mon Dieu, je ne peux pas ! — murmura-t-elle après avoir continué pendant quelques minutes ses inutiles tentatives.

En présence de cet insuccès complet, Lascars commençait à s'inquiéter sérieusement, et son visage devenait d'une pâleur effrayante.

— Vous n'en viendrez jamais à bout de cette façon ! — dit-il enfin d'une voix sourde.

— Mais alors, — comment m'y prendre ?..

— Dénouer est impossible... — il faut trancher.

— Avec quoi ?

— Peut-être trouverez-vous dans la partie supérieure de la glacière, auprès de l'escalier, un couteau qui vient de moi et dont s'était armé mon gardien.

Pauline prit la lanterne et gravit les marches. — Le premier objet qui frappa ses regards, fut le couteau dont Roland venait de parler.

— Je le tiens ! fit-elle avec un accent de triomphe.

Lascars poussa un soupir de soulagement.

— Vite ! — vite ! — reprit-il en tendant ses poignets, appuyez ferme, et coupez les nœuds !

La marquise fut obligée de s'y reprendre à trois fois, mais enfin les cordes mordues par l'acier craquèrent et se rompirent. — Les mains du captif étaient libres !

— Donnez, donnez maintenant ! dit-il, le reste ira tout seul !

Il saisit le couteau ; d'un seul coup il dégagea ses chevilles des entraves qui les chargeaient ; — ensuite il se dressa péniblement et fut obligé de s'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber ; — ses jambes, engourdies par les liens, refusaient de supporter le poids de son corps.

— Qu'avez-vous donc ? — demanda Pauline avec un nouvel effroi, car elle craignait autant que Lascars lui-même de voir échouer cette fuite qui devait la soustraire au plus terrible, au plus imminent des périls. — Qu'avez-

vous donc ?.. — répéta-t-elle, vous semblez frappé d'impuissance et de paralysie !

— Oh ! soyez sans inquiétude, répondit le baron — ce n'est rien... — Dans quelques secondes la circulation du sang sera rétablie et je reprendrai toute ma force et toute ma souplesse pour sortir d'ici.

En ce moment, la marquise se reprit à frissonner... — pour la première fois elle songeait aux deux hommes qui faisaient faction au dehors, et qui certes ne laisseraient point sans résistance échapper le prisonnier.

— Sortir d'ici ! — balbutia-t-elle — mais comment?.. ne savez-vous donc point que deux hommes sont là, derrière la porte, bien armés... prêts à faire feu.

— Ne vous préoccupez nullement de ces hommes — répondit Lascars en souriant, je vous affirme qu'ils ne m'inquiètent en aucune façon...

— Vous n'avez point l'intention, j'espère, d'employer contre eux la violence ?

— Je m'en garderai bien !

— Vous me jurez que pas une goutte de sang ne coulera ? poursuivit fiévreusement Pauline. Vous me jurez que mes gens n'ont rien à craindre ?

— Je vous le jure... — Non-seulement je ne malmènerai pas vos valets, mais encore ils ne s'apercevront de ma fuite que lorsqu'il sera beaucoup trop tard pour me rattraper, et cela, grâce à vous, madame la marquis.

— Grâce à moi ? répéta la jeune femme étonnée.

— Oui... grâce à votre collaboration active et discrète... — Voici ce qu'il faudra faire... écoutez-moi bien... n'oubliez aucune de mes instructions et je réponds de tout...

Les instructions données par Lascars à Pauline furent courtes, et rassurèrent complétement la jeune femme ; une rencontre entre le fugitif et ses gardiens devenait impossible, par conséquent aucune scène de violence et de sang n'était à craindre.

— Adieu, monsieur... — dit alors la marquise au baron en se disposant à quitter la partie inférieure de la glacière — j'espère ne plus vous revoir en ce monde, mais je me souviendrai toute ma vie qu'il a dépendu de vous de briser à jamais mon bonheur, et que vous ne l'avez pas fait... Je prierai chaque jour pour vous, monsieur de Lascars, et si Dieu daigne exaucer mes prières, vous serez heureux !

— Pauline — demanda Roland de ce même ton hypocrite que nous lui avons vu prendre déjà — nous sommes au moment de nous séparer pour toujours... Ne me tendrez-vous pas votre main, en signe de pardon et d'oubli ?

— Non, monsieur — répondit fermement Pauline — j'ai pardonné, vous le savez bien, et l'oubli du passé est dans mon cœur !... mais ma main ne m'appartient plus et ne doit point toucher la vôtre.

— Que votre volonté soit faite, — murmura le baron en étouffant un soupir et en grimaçant un sourire — allez, madame... que Dieu vous protége !... — ah ! je possédais un trésor inestimable, et je l'ai follement perdu !... — J'ai commis de grandes fautes et j'en suis puni !... C'est justice !... l'expiation est méritée, mais elle est cruelle !... adieu encore... adieu pour toujours !...

Pauline très-émue, gravit rapidement les degrés et se dirigea vers la porte sans tourner la tête en arrière. Roland

la suivit d'un regard chargé d'ironie et de menaces, et ces paroles sinistres vinrent expirer sur ses lèvres :

— Ce n'est pas un *adieu* qu'il fallait me dire, pauvre folle, car nous nous reverrons, marquise d'Hérouville !...

— Oui, nous nous reverrons bientôt !... aujourd'hui j'ai baissé la tête !... — il fallait reconquérir à tout prix ma liberté perdue !... — Maintenant je suis libre et je parlerai haut.

Pauline avait atteint la porte de la glacière. — Elle frappa deux petits coups contre les massifs panneaux de chêne, et Nicolas s'empressa d'ouvrir.

— Que le bon Dieu soit béni !... s'écria-t-il. Enfin voilà madame la marquise !... madame est restée si longtemps là-dedans avec le scélérat, que nous commencions presque à prendre peur, — Baptiste et moi.

— Et, que pouviez-vous craindre, mes amis ?... — demanda la jeune femme à demi-souriante et le cœur gonflé de joie, car elle appréciait d'autant mieux l'immensité de son bonheur qu'elle avait été plus près de le perdre.

— Ah ! — reprit Nicolas — nous savions bien qu'il n'y avait pas de danger et que le brigand, ficelé comme une carotte de tabac, ne remuerait ni pieds ni pattes, mais c'est plus fort que soi, on s'inquiète toujours !... Dam ! c'est naturel, ces malfaiteurs-là sont si malins !... Bref, j'avais l'oreille collée au trou de la serrure, attendant toujours pour voir si madame la marquise ne nous appellerait pas à l'aide. — Dans des moments on parlait fort, et je me disais : — *Ça se gâte ! Nicolas, tiens-toi sur tes gardes, mon garçon !...* Mais j'avais beau prêter l'oreille, madame la marquise ne criait point.

— On parlait fort ! — murmura Pauline devenue tout à coup pâle comme une morte — qu'avez-vous entendu ?

— Pas un mot, madame la marquise — répliqua le valet — j'en jure sur mon saint patron !... — On entendait les voix très-bien, mais quant à ce qu'elles disaient, bernique !

Pauline respira.

— Présentement — continua l'ex-matelot — Baptiste va reconduire madame la marquise au château, et je rentrerai dans la glacière pour reprendre ma faction auprès du brigand.

— C'est inutile... — répondit la jeune femme.

Nicolas crut avoir mal entendu.

— Madame la marquise me fait l'honneur de me dire ? demanda-t-il.

— Je vous dis qu'il est inutile de rentrer dans la glacière... — laissez dormir en paix ce malheureux qui n'est pas, je crois, un bien redoutable scélérat. Contentez-vous d'exercer au dehors une active surveillance.

— Cependant, madame la marquise... commença Nicolas.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Notre responsabilité.

— Je vous en dégage ; interrompit Pauline — ou du moins, je veux la partager avec vous... fermez cette porte à double tour.

— C'est fait, madame la marquise.

— Donnez-moi la clef, — maintenant.

— Madame la marquise, la voici.

— C'est bien, je garde cette clef, et je la remettrai moi-même à monsieur d'Hérouville au moment de son retour.

Pauline venait de suivre de point en point les instructions de Lascars ; — leur résultat devait être, on le comprend, et fut en effet d'assurer à ce dernier une complète liberté d'action dans l'intérieur de la glacière. Pauline, après avoir mené à bien ce petit coup d'Etat, refusa de se laisser accompagner, soit par Nicolas, soit par Baptiste, et reprit seule, à travers les ténèbres, le chemin du château, où elle arriva au bout de quelques minutes sans avoir fait de fâcheuse rencontre.

III

LE FEU PURIFIE!

— Eh bien ! Baptiste, qu'est-ce que tu dis de tout ça ? — murmura l'ex-matelot à l'oreille de son camarade, lorsque le bruit léger des pas de la marquise eût cessé de se faire entendre dans l'éloignement.

— Dam ! — répliqua Baptiste — je dis que c'est drôle tout de même, et que je n'y comprends goutte...

— Faut croire que le scélérat en avait long à conter à madame la marquise ! — poursuivit Nicolas — ils jabotaient tous deux là-dedans, que c'était une bénédiction !...

— Et maintenant madame la marquise ne veut plus qu'on entre dans la glacière !

— Sous prétexte de laisser dormir ce brave homme de brigand ! — Est-ce que tu trouves ça naturel?

— Oh ! que nenni ! — c'est des mystères à n'en plus finir, ces choses-là !...

— Une vraie bouteille à l'encre, quoi !

— Sais-tu le plus clair de la chose, toi, Baptiste ?

— Ma foi, non... mais, quand tu me l'auras dit, je le saurai... — dis-le moi donc.

— Eh bien ! le plus clair, c'est qu'à la place de monsieur le marquis je ne serais pas content.

— Eh ! qui te dit qu'il le sera ? — je crois, moi, qu'il ne rira guère.

— Laisse-moi donc tranquille, camarade ! — madame la marquise est une fine mouche... — elle racontera ce qu'elle voudra et monsieur n'y verra que du feu.

— Dam ! tout de même c'est bien possible !... — les maris sont bâtis de cette façon, depuis que le monde est monde, et ils ne changeront jamais !...

Laissons les deux valets se livrer, selon la coutume de leurs pareils, à toutes sortes de commentaires saugrenus et de suppositions malveillantes, et rejoignons Lascars dans son cachot improvisé. Aussitôt que la marquise eut gravi les marches de l'escalier, le baron, dans la crainte que l'un de ses gardiens franchît indiscrètement le seuil, s'étendit sur le paillasson comme si des liens intacts serraient encore ses membres, et paralysaient ses mouvements. Tout en conservant cette attitude, il prêtait l'oreille, et bientôt il entendit, avec un frémissement de joie, qu'on fermait la porte à double tour et qu'ensuite on retirait la clef de la serrure.

— Allons — pensa-t-il — tout va bien ! — Pauline exécute la consigne avec un zèle digne d'un meilleur sort ! Une

porte solide me protége !... — je puis agir désormais sans aucune crainte d'être surpris.

En se disant ce qui précède, Lascars bondit sur ses jambes et, la lanterne d'une main, le couteau de l'autre, il atteignit en deux élans la partie supérieure de la glacière.

— Je n'ai que peu de temps pour préparer ma fuite ! — reprit-il en jetant autour de lui un rapide coup-d'œil. — Heureusement la besogne ne sera ni longue ni malaisée !.. Vive Dieu, celui qui pour prison m'a donné cette baraque était un homme selon mon cœur !

Jamais, en effet, depuis qu'il existe des prisons et des prisonniers, l'évasion ne fut plus facile ; un quart d'heure, tout au plus, devait suffire pour la mener à bien. La glacière — (nous l'avons dit dans l'un des chapitres qui précèdent) était un petit pavillon circulaire, coiffé d'un toit de chaume en forme de champignon. Ce chaume, d'une grande épaisseur, pour résister victorieusement aux rayons du soleil, reposait sur les solives de la charpente, qu'une douzaine de poutrelles entrecroisées et tenant lieu de plafond séparaient du sol. Il s'agissait tout simplement d'escalader ces poutrelles, (manœuvre dont un enfant de dix ans se serait acquitté sans peine), puis de pratiquer dans la toiture un trou suffisant pour livrer passage à un homme. Une fois sur le champignon — nous voulons dire sur le toit — il ne resterait au fugitif qu'à se laisser glisser jusqu'à terre et à faire preuve de vitesse. On voit que l'évasion future de Lascars ne devait ressembler ni de près ni de loin aux évasions célèbres des Benvenuto-Cellini, des Latude, des Casanova, et de tant d'autres immortels captifs.

Le baron grimpa lestement sur le plafond à claire-voies dont nous avons parlé. — Il attaqua le chaume à l'aide de la lame bien affilée de son couteau, et il ne lui fallut que quelques minutes pour percer une ouverture carrée, large de deux pieds dans tous les sens. Ceci fait, et au moment où il allait se glisser par cette ouverture et prendre la clef des champs, une idée soudaine et triomphante lui traversa l'esprit. Il redescendit aussitôt, pour mettre cette idée à exécution; il ouvrit sa lanterne et il se dit avec un sourire d'une expression diabolique :

— Je vais causer une bien grande joie à cette pauvre marquise qui se croira délivrée à tout jamais de moi ! Ah ! je donnerais beaucoup pour voir sa figure, tout à l'heure, quand un valet empressé lui portera la bonne nouvelle !...

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se souvenir que les murailles de la glacière étaient revêtues à l'intérieur d'une triple rangée de paillassons.

— Avant cinq minutes, — pensa Roland — tout ceci ne sera qu'une fournaise auprès de laquelle les feux de l'enfer pâliront ! — Le moyen, s'il vous plaît, de trouver trace d'un corps humain au milieu du cratère d'un gouffre incandescent ? — Les flammes auront tout dévoré, la chair et les os du prisonnier !... — La ci-devant baronne de Lascars, lorsque je reparaîtrai devant elle, qui deux fois m'aura cru mort, sera prête à jurer que je suis immortel, ou que nouveau phénix, je renais de ma cendre !...

Après ce court monologue, Roland alluma quelques poignées de paille et la dispersa le long des murailles, à la base des paillassons, en ayant soin de laisser libre l'endroit par lequel il devait s'échapper. Il gravit ensuite les pou-

trelles, escalada le toit, s'élança sur le sol et prit la fuite dans la direction de la petite porte que nous connaissons. Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait assisté, au moins une fois dans sa vie, à l'embrasement volontaire ou accidentel d'une meule de paille, donc personne n'ignore que le feu, mis en contact avec le plus inflammable des combustibles, se développe en quelques secondes d'une manière vraiment foudroyante et fait de si rapides progrès, que nulle puissance humaine ne saurait l'empêcher d'accomplir jusqu'au bout son œuvre de dévastation. Il en fut ainsi dans la glacière. L'incendie attaché par Lascars au revêtement de paille du pavillon éclata soudainement comme un baril de poudre, et le fugitif avait à peine eu le temps d'atteindre l'allée sombre longeant le mur d'enceinte, que déjà des gerbes de feu s'échappaient de la toiture. Nicolas et Baptiste, appuyés en face l'un de l'autre, aux deux montants de la porte éprouvèrent une immense surprise mêlée de terreur, et crurent à quelque phénomène surnaturel, lorsque les ténèbres se dissipèrent à l'improviste autour d'eux et furent remplacées sans transition par les rayonnements d'une clarté rouge et sinistre. Nicolas fit le signe de la croix.

— Grand saint bon Dieu ? — s'écria-t-il — qu'est-ce que c'est que ça ?

— Pour sûr et certain — répondit Baptiste en tremblant de tout son corps — c'est le diable d'enfer qui vient délivrer le prisonnier.

— Saint Nicolas, mon puissant patron, protégez-moi ! reprit l'ex-matelot avec ferveur.

— Sauvons-nous... — balbutia Baptiste.

Les deux hommes allaient, en effet, chercher le salut dans la fuite, lorsqu'une pluie d'étincelles les enveloppa de toutes parts et leur fit comprendre qu'ils se trouvaient en présence d'une catastrophe toute matérielle et non d'une intervention diabolique. Cette certitude ranima le courage de Nicolas. Il leva la tête et vit les langues rouges de l'incendie dévorant le toit de chaume.

— Miséricorde ! — s'écria-t-il — la glacière est en feu !...

— Comment donc ça peut-il se faire? — demanda Baptiste.

— C'est bien simple ! — répliqua l'ex-matelot, le prisonnier, en *se bougeant*, aura renversé la lanterne, la lanterne aura mis le feu au paillasson, et maintenant tout flambe... — on dirait des fagots de la Saint-Jean !...

— Bonté divine ! ce malheureux homme va rôtir !...

— Oh ! ça doit être une chose finie ! — Je suis sûr qu'il ressemble présentement à un morceau de boudin oublié sur le gril.

— N'es-tu pas d'avis, camarade, qu'il faudrait essayer de le sauver?...

— Un brigand de cette espèce n'en vaut guère la peine ! cependant on peut essayer tout de même... mais comment faire ?

— Entrons là-dedans.

— Impossible, puisque madame la marquise a pris la clef.

— Enfonçons la porte.

Nicolas et Baptiste, — (nous devons leur rendre cette justice), — ne négligèrent rien pour atteindre le but qu'ils

se proposaient. — Ils réunirent toutes leurs forces et toute leur énergie ; — ils attaquèrent à grands coups d'épaule les ais de chêne retentissants ; — ce fut en vain... — ils ne parvinrent même pas à les ébranler.

— Nous ne faisons rien qui vaille ! — dit Nicolas, au bout d'un instant — nous n'avançons ni peu ni beaucoup ! — il faudrait des haches !... — Cours au château et amène les camarades.

Baptiste ne se fit pas répéter deux fois cet ordre ; — il prit rapidement le chemin des cuisines et revint au bout de quelques minutes, accompagné de tous les valets portant des haches et des maillets. Ils arrivèrent trop tard ! quelques pas à peine les séparaient encore de la glacière au moment où la charpente tout entière s'écroula ; — les murailles la suivirent dans sa chute ; — un immense jet de flammes monta vers le ciel puis s'éteignit, les ténèbres reprirent possession de l'espace, et le pavillon ne présenta plus qu'un entassement informe de débris fumants. Les valets s'arrêtèrent, frappés d'épouvante.

— *De profundis !* — murmura Nicolas — le pauvre diable a vécu !...

— Ah ! — s'écria une voix — brûlé vif !... — quelle horrible mort !...

— Le fait est — répliqua l'ex-matelot — que si ce malheureux homme n'avait mérité que la potence, il est trop sévèrement puni ! — Enfin nous n'y pouvons rien, et nous serions bien sots de nous tourmenter, puique tout cela n'est pas notre faute ! — il ne reste maintenant qu'à prévenir madame la marquise... et je m'en charge.

— C'est pourtant moi qui perds le plus à cette catas-

trophe ! — reprit-il à voix basse en regagnant le château. — Les cent louis promis par le prisonnier viennent de s'en aller en fumée ! — mais bah ! — il me reste dix beaux louis doubles, et ça vaut toujours mieux que rien !

Laurent, le valet de chambre de Pauline, se refermait dans un silence plein de dignité et se contentait de s'avouer à lui-même, que sans l'étrange caprice de madame la marquise détruisant ce qu'il avait fait et anéantissant les consignes données par lui, le déplorable événement qui venait de s'accomplir n'aurait point eu lieu !...

IV

LA FIN DE LA NUIT.

A la suite des coups de tonnerre retentissant avec une effrayante rapidité pendant cette nuit terrible, madame d'Hérouville, en proie à une ardente fièvre du corps et de l'âme, ne songea même pas à se mettre au lit ; — elle savait trop bien que le sommeil s'obstinerait à fuir ses paupières, et elle voulait veiller jusqu'au jour auprès de ses fils endormis. Il faudrait la plume d'un maître pour analyser les pensées confuses qui se succédaient et s'entrechoquaient dans l'esprit bouleversé de la marquise, et la faisaient passer par de brusques alternatives d'espoir et de découragement, de confiance et de terreur. Tantôt Pauline se persuadait que Lascars ne réussirait point à s'échapper de la glacière, et qu'elle ne pourrait éviter la douleur et la

honte de voir en face l'un de l'autre l'homme qu'elle méprisait le plus au monde et l'homme qu'elle aimait de toutes les puissances de son âme. — Celui dont elle avait été la femme, ou plutôt la victime, et celui dont elle était la compagne heureuse et respectée !... — tous deux ayant sur elle des droits égaux, des droits sacrés !... Or, si la fatalité implacable mettait en présence Lascars et le marquis, le bonheur de Pauline devait infailliblement s'anéantir à jamais !... — Il ne resterait à la malheureuse femme qu'à demander à la tombe ou qu'à chercher au fond d'un cloître un refuge contre une infortune sans remède. La marquise se disait cela, des larmes amères et brûlantes s'échappaient de ses paupières rougies, et ses mains convulsives meurtrissaient sa poitrine.

Soudain le vent tournait ; — la réaction s'opérait; — madame d'Hérouville ne doutait plus de la fuite du baron ; — elle se rappelait chacune de ses paroles; — elle s'efforçait de croire à la sincérité de son repentir. — Alors son cœur battait moins vite, son oppression diminuait, et parmi les sombres nuages qui lui cachaient l'avenir, une éclaircie lumineuse apparaissait. Ces lueurs d'espérance étaient d'ailleurs de courte durée. — Le doute revenait presque aussitôt, amenant avec lui de nouvelles angoisses, et Pauline frémissante se demandait :

— Tiendra-t-il sa parole ? — Lui, l'incarnation vivante du mensonge, ne s'est-il point fait un jeu de me tromper encore par de décevantes promesses ?... — Son cœur est-il vraiment changé ?..... — L'homme qui me torturait lâchement jadis, aura-t-il aujourd'hui pitié de moi ?...

. . . .

Tandis que la femme se posait ces questions, d'autant plus irritantes qu'elles étaient insolubles, Lascars prenait la clef des champs, la glacière incendiée flamboyait comme une botte d'allumettes, et Nicolas s'apprêtait à venir rendre compte à sa maîtresse des événements accomplis. La caméristе de Pauline n'essaya plus, comme la première fois, de l'éloigner en lui refusant obstinément la porte. — Elle s'empressa de prévenir sa maîtresse que Nicolas demandait à lui parler, et madame d'Hérouville donna l'ordre d'introduire sur-le-champ le jeune valet. L'allure de ce dernier était singulièrement contrainte, et sa physionomie, exprimait l'embarras le plus vif, au moment où il entra dans la chambre à coucher.

— Comment se fait-il que, malgré mes ordres, vous ayez quitté votre poste?... — lui demanda Pauline.

— Si j'ai quitté mon poste, c'est que... c'est que j'apporte à madame la marquise une mauvaise nouvelle... — balbutia Nicolas.

— Une mauvaise nouvelle!... — répéta la jeune femme dont un frisson glacial effleura l'épiderme.

— Mon Dieu! oui, madame la marquise!.. — Un grand malheur vient d'arriver, mais je jure bien à madame que ni Baptiste ni moi nous n'en sommes fautifs... — Ça c'est la vérité la plus vraie...

— Expliquez-vous! — Quel est ce malheur?... — Le prisonnier s'est-il échappé?

— Ah! madame la marquise, ceci ne serait rien!...

— Parlez!... mais parlez donc!... — s'écria Pauline, — vous me faites mourir d'impatience!...

— Eh bien, madame, poursuivit Nicolas, — le feu a

pris à la glacière, et cela sans qu'il nous soit possible de comprendre de quelle manière il a été allumé.

— La glacière est en feu?...

— Hélas!... la glacière n'existe plus! — Telle était la violence de l'incendie, qu'au bout de quelques minutes tout s'est écroulé, et, au moment où je parle, charpentes et murailles ne forment qu'un monceau de débris fumants.

— Grand Dieu!... le prisonnier?...

— Madame la marquise avait emporté la clef avec elle... — La porte, fermée à double tour, a résisté à nos efforts. — Bref, nous n'avons pu secourir le pauvre diable, dont il me semble entendre encore les cris déchirants. — Ah! madame la marquise, c'était à fendre le cœur!...

Nicolas, parfaitement certain de n'être point démenti, jugeait convenable d'ajouter de son crû les *cris déchirants* du captif, afin d'introduire dans son récit un élément de pittoresque et de pathétique. Pauline se tordait les mains.

— Enfin, madame la marquise, — continua l'ex-matelot d'un ton lugubre, — il a péri dans la fournaise!... — Dieu veuille avoir son âme!...

— Ah! le malheureux! le malheureux! murmura la jeune femme d'une voix brisée, — comme il a dû souffrir!...

— Par bonheur il n'a pas souffert longtemps... — hasarda Nicolas. — Cric! crac! — le temps de tourner la main... plus personne!

Pauline fit signe au valet de se retirer, et, dès qu'elle se trouva seule, elle se laissa tomper à genoux devant un prie-Dieu de velours rouge, surmonté d'un magnifique Christ d'ivoire.

— Seigneur, Seigneur, — balbutia-t-elle, — vous êtes

le Dieu juste, le Dieu terrible, et vous êtes en même temps le Dieu de miséricorde et de bonté !... — Celui qu'a frappé votre main puissante était un grand coupable, mais il vient d'expier ses fautes par la plus effroyable, de toutes les tortures !... — Vous avez puni, Seigneur ! — pardonnez maintenant ! — Roland de Lascars n'existe plus ! — Son supplice rachète sa vie ! — Ses lèvres ont murmuré des paroles de repentir que lui dictait son âme !... — Ce repentir suprême doit plaider pour lui près de vous !... — Accueillez-le, Seigneur !... ouvrez-lui les portes du ciel.

Pauline se releva, et, s'approchant de ses fils qu'elle contempla longuement, elle ajouta tout bas :

— Oh ! mes enfants, mes chers enfants bien-aimés, Dieu vient de sauver votre mère !... — Il vous la rend... mais à quel prix !!!

Une haute glace de Venise, encadrée dans les rinceaux dorés de la boiserie, se trouvait derrière les berceaux. — La marquise jeta sur cette glace un regard distrait ; — elle vit son image s'y refléter ; — son pâle visage semblait sculpté dans un bloc de marbre incolore, mais un feu sombre brillait sous ses longs cils encore humides, et son front rayonnait une sorte d'auréole étrange. Pauline frissonna

— Mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — n'ai-je donc plus d'entrailles ?... — Que se passe-t-il dans son âme ?... — Ma pensée secrète m'épouvante !... — La hideuse mort de cet homme me cause une joie farouche, et je me fais horreur à moi-même !..

C'était la vérité. — Madame d'Hérouville, après le premier moment d'émotion et de pitié, s'efforçait en vain de trouver au fond de son cœur un regret sincère de la catas-

trophe qu'elle croyait accomplie. — Elle ne pouvait verser une larme ; — elle se sentait enfin contrainte de s'avouer à elle-même que, s'il lui suffisait de prononcer un mot pour rendre la vie à Lascars, ce mot, elle ne le dirait pas.

— Je suis complice de l'incendie, puisque je ne l'aurais point arrêté !... — murmura Pauline avec épouvante. — J'ai l'infâme volonté du meurtre, puisque, pouvant sauver ce malheureux, je le laisserais mourir !... — Mon Dieu, mon Dieu... prenez pitié de moi !...

— C'en était trop pour la malheureuse femme. — Brisée par des chocs successifs, elle ne put supporter le dernier coup que lui portait la délicatesse exquise jusqu'à l'exagération de son admirable nature.

Les forces de l'âme et du corps lui manquèrent à la fois. — Elle perdit connaissance et tomba sur le tapis à côté des deux berceaux. Ses femmes accoururent au bruit de sa chute, et s'empressèrent de la relever, mais toutes leurs tentatives pour la tirer de son profond évanouissement restèrent inutiles. — Elles la déshabillèrent, la mirent au lit, et l'un des valets courut chercher un médecin à Saint-Germain. Il était grand jour quand le docteur mandé en toute hâte arriva au château de Port-Marly. — La marquise venait de reprendre ses sens, mais une fièvre ardente se déclarait, accompagnée de délire, et cette fièvre offrait tous les symptômes d'une affection célébrale des plus dangereuses. Le médecin, homme de bon conseil et de quelque savoir, jouissait d'une clientèle nombreuse et nullement aristocratique. — Il expérimentait volontiers *in anima vili*, ainsi qu'il le disait familièrement, mais lorsqu'il se vit au chevet d'une grande dame comme la marquise

d'Hérouville, le cas lui parut grave, la responsabilité l'effraya, il douta pour la première fois de son mérite, il hocha la tête et il demanda :

— Où se trouve présentement monsieur le marquis ?

— A Versailles, auprès du roi, — lui répondit Laurent.

— Quand doit-il revenir ?

— Nous l'attendons dans l'après-midi.

— Il ne s'agit pas de l'attendre, — reprit le médecin, — il faut lui dépêcher un exprès afin qu'il revienne au plus vite.

— Madame est donc en grand péril ? — s'écria Laurent consterné.

Le docteur fit uu signe affirmatif et continua :

— Il faudrait en même temps faire prévenir le médecin habituel de madame la marquise. — Je ne connais point le tempérament de la malade, et je ne puis par conséquent prendre sur moi de mettre en œuvre une médication énergique...

— Le médecin en titre de mes maîtres habite Paris.

— Eh bien ! qu'on coure à Paris sans perdre une minute ! — Qu'on crève des chevaux si cela est nécessaire, mais qu'on arrive... — Le temps presse et je ne réponds de rien...

Pauline était adorée de tous les gens de sa maison. — La pensée que leur bonne maîtresse courait un danger, donna des ailes aux valets. — Deux d'entre eux montèrent à l'instant les plus rapides chevaux de l'écurie de Tancrède, et partirent à franc étrier ; — l'un se dirigea vers Paris, l'autre prit la route de Versailles. Le marquis d'Hérouville fut glacé d'étonnement et d'effroi, à la vue d'un domes-

tique à sa livrée, accourant pâle, les vêtements souillés de poussière et d'écume ; — il faillit tomber foudroyé lorsqu'il apprit la fatale nouvelle... Il refusa d'attendre qu'on mit les chevaux à son carrosse ; — il s'élança sur le coureur arabe qui venait d'apporter son valet, et il le fit bondir et voler du côté de Port-Marly avec la plus effrayante impétuosité. Epuisé par cette allure folle, le généreux animal tomba sans vie à quelque pas des grilles du château. Tancrède aimait ce rapide enfant du désert, et cependant il ne donna ni un regard ni un regret à son cadavre encore palpitant... — il était arrivé!... — Que lui importait la mort d'un cheval ?... Il dégagea ses pieds des étriers ; — il traversa rapidement les cours, franchit les escaliers et ne s'arrêta que dans la chambre à coucher de Pauline, à côté du lit en désordre sur lequel s'agitait sa femme bien-aimée, en proie au délire de la fièvre, murmurant des paroles indistinctes, des mots interrompus, et frappant l'air de ses deux mains, comme pour éloigner de sa couche une vision funeste, un fantôme effrayant.

V

VIVE LA FOLLE ORGIE
ET LA NAPPE ROUGIE!..
(*Chœur d'opéra.*)

Le marquis d'Hérouville, à demi fou de désespoir, saisit les mains brûlantes de sa femme; — il les appuya contre son cœur; — il les couvrit de baisers, en s'écriant:

— Pauline, chère Pauline, au nom du ciel, au nom de notre amour, reviens à toi! — Regarde-moi, je t'en conjure! Dis-moi que tu me reconnais!.. — Dis-moi qu'aucun danger ne menace ta vie!..

Mais Pauline restait insensible aux accents de cette voix si chère et ses lèvres continuaient à balbutier des phrases sans suite enfantées par le délire.

— Hélas! — murmura le médecin — madame la marquise ne peut ni vous entendre ni vous répondre...

— Ah! — reprit monsieur d'Hérouville — si elle meurt, je veux mourir !..

Ce fut pendant une heure une scène déchirante. — Tancrède sentait sa tête s'égarer; — il sanglotait comme un enfant; — il se frappait la poitrine; — il appelait le ciel à son aide... — les assistants pleuraient à chaudes larmes... — on eut dit que tout espoir était perdu et que déjà la mort implacable avait achevé son œuvre! Enfin un grand bruit de chevaux et de grelots se fit entendre dans la cour d'honneur, et un carrosse s'arrêta devant le perron du château. Le docteur Louis, médecin par quartier du roi de son Altesse Royale le Dauphin, et de plus investi de toute la confiance du marquis d'Hérouville venait d'arriver de Paris en poste.

Tancrède quitta le chevet de la malade et courut à sa rencontre.

— Sauvez-la, docteur! — lui cria-t-il en se jetant dans ses bras — sauvez-la ! — ma fortune et ma vie sont à vous si vous la sauvez!

— Du calme, monsieur le marquis... — répondit le médecin illustre — tout ce que peut faire un homme, je le ferai... — vous n'en doutez pas...

— Je sais, docteur, que votre savoir est immense et presque infaillible... je sais que votre dévouement est sans bornes, aussi je compte sur vous comme je compterais sur Dieu lui-même...

— Dieu seul est tout puissant! — murmura le médecin, tandis que Tancrède l'entraînait dans la chambre à coucher.

Après avoir appuyé sa main pendant quelques secondes



sur la veine et sur le front de Pauline, le docteur demanda:

— Madame la marquise éprouvait-elle depuis quelques jours des symptômes alarmants ?..

— Je n'en ai remarqué aucun... — répondit Tancrède — je me suis séparé de ma femme hier dans l'après-midi.. — Elle semblait jouir de la meilleure santé...

— Soupçonnez-vous la cause de cette crise terrible ?

Le marquis secoua la tête négativement. — Il ignorait les évènements nocturnes dont son château venait d'être le théâtre, et aucun des valets ne s'était senti le courage de l'arracher aux poignantes préoccupations de sa douleur pour l'instruire des faits accomplis.

— Quand êtes-vous revenu ? reprit le docteur.

— Il y a une heure à peine...

— Eh ! bien, en votre absence, il a dû survenir quelque catastrophe de nature à déterminer chez madame la marquise une soudaine et violente perturbation des facultés physiques et morales...

Tancrède se tourna vers le valet de chambre de Pauline pour l'interroger.

— Monsieur le docteur ne se trompe point... — répondit Laurent — il s'est passé cette nuit, ici, d'étranges choses...

— Quelles sont ces choses ?.. — demanda vivement le médecin. — Parlez !.. — il importe que je sache tout...

Laurent s'empressa de raconter dans ses moindres détails le drame auquel nous avons fait assister nos lecteurs. Tancrède l'écoutait avec une stupeur indicible, et se demandait tout bas :

— Est-ce un rêve ?..

— Je comprends maintenant ! — reprit le docteur Louis, lorsque Laurent eut achevé son récit, — à l'heure du danger madame la marquise a fait preuve d'un courage surhumain.. — Elle a poussé ce courage jusqu'à l'héroïsme dans la lutte victorieuse soutenue par elle pour sauver son enfant, mais, presque sans exception, la nature fait payer de façon cruelle tout abus des forces vitales ! — Vous en avez sous les yeux un douloureux exemple... — Madame la marquise expie la grandeur de son dévouement maternel ! — Les plus hautes cimes attirent la foudre ! — Cette mère sublime est terrassée par le mal !

Des torrents de larmes coulaient sur les joues pâles de Tancrède. Il saisit la main du docteur Louis et il balbutia d'une voix presque éteinte :

— Vous la sauverez, n'est-ce pas ?..

— Je l'espère, monsieur le marquis ! — répéta le médecin dont les paupières étaient humides — le péril est immense, il faut que je l'avoue... mais je crois à la justice de Dieu, et, quand bien même un miracle serait nécessaire pour sauver cette noble femme, je ne désespérerais point encore !..

. . . .

§

Après avoir quitté le parc par la petite porte pratiquée dans la muraille de clôture et lorsqu'il eut refermé cette porte derrière lui, Lascars essoufflé par sa course rapide, certain d'ailleurs désormais qu'il ne risquait plus d'être poursuivi, s'arrêta pour reprendre haleine. L'incendie de la glacière projetait dans l'espace ses clartés rouges et sinistres, et mettait des reflets intermittents sur les feuillages et sur

les troncs des vieux arbres... Le baron se frotta les mains et son visage prit une expression joyeuse..

— Décidément — se dit-il — lorsqu'il m'est arrivé de me plaindre de mon étoile, j'ai fait preuve d'une impardonnable ingratitude ! Jamais créature humaine ne fut, plus que moi, constamment favorisée ! — Tout me réussit ici-bas ! — j'achève à peine de dévorer une fortune, que déjà une nouvelle source de richesse m'arrive du ciel ou de l'enfer ! — je me jette comme un fou dans des situations impossibles où tout autre périrait cent fois pour une !.. — j'en sors, et j'en sors triomphant ! — il y a moins d'une heure, j'étais prisonnier, et, selon toute apparence, irrévocablement perdu ! — me voici libre, et maître de l'avenir ! — Pauvre marquise, elle me croit rôti, et se garde bien, je le parierais, de donner une larme à ma cendre ! — Pour la seconde fois la voilà veuve d'un mari vivant ! — mort de ma vie elle va faire un beau rêve !.. mais gare au réveil !

Lascars étendit sa main droite vers le château de Port-Marly avec un geste moitié railleur, moitié menaçant, puis il descendit sans se presser la pente douce de la colline et, certain d'avance qu'il ne trouverait plus au pied de la berge les bateaux plats des Pirates de la Seine, il prit le chemin du Bas-Prunet (1). Arrivé en face de l'auberge du Goujon-Aventureux, il fit halte. Les portes et les volets du Cabaret-Rouge étaient soigneusement clos. — Aucune lueur, même la plus pâle, ne s'échappait par leurs fissures.

— Sauvageon dort là-dedans du sommeil du juste ! — — se dit Lascars en riant — l'éveillerais-je ? — à quoi bon ? j'aurais quelque remords de troubler un repos qui l'arrondit

(1) Voir l'ouvrage précédent : *les Pirates de la Seine.*

si bien !.. Le baron traversa la route, sauta dans l'un des canots amarrés le long de la berge qui faisait face au Cabaret-Rouge, assujettit les avirons et mit le cap sur le Moulin-Noir. En vertu des sévères réglements de discipline introduits par le prétendu Joël Macquart dans la troupe de bandits dont il était le chef, chaque nuit une sentinelle, relevée de deux heures en deux heures, faisait le guet sur la plus haute marche du petit embarcadère, avec la consigne de donner l'alarme si quelque embarcation suspecte se présentait pour aborder. Lascars fit glisser son canot parmi les pilotis de l'estacade; — il atteignit l'embarcadère et mit pied à terre sans qu'une voix criât :

— Qui va là ?

Surpris et irrité de cette infraction aux usages établis le baron gravit les marches en se promettant de punir sévèrement le factionnaire distrait ou endormi; mais il s'aperçut bien vite que personne ne montait la garde. En même temps un grand tapage de voix criardes, un tumulte inouï de chants, de vociférations, de blasphèmes, s'échappant de l'intérieur même du Moulin-Noir, frappèrent ses oreilles. A ce tumulte se mêlait le bruit particulier des gobelets agités sur la table, des bouteilles entrechoquées.

— Que se passe-t-il donc ici ? — se demanda Lascars — est-il possible, est-il vraisemblable que ces bandits aient choisi pour faire orgie la nuit même où leur chef lâchement abandonné par eux, se trouve prisonnier?.. car enfin ils ignorent que je suis redevenu libre...

Curieux de savoir d'une façon positive à quoi s'en tenir avant de se présenter à ses hommes, le baron fit le tour du vieux bâtiment et s'aidant des anfractuosités de la mu-

raille et des lierres entrelacés qui remplaçaient tant bien que mal une échelle, il se hissa jusqu'au niveau d'une des fenêtres éclairant la grande salle occupée jadis par les blutoirs et les meules, et convertie en dortoir et en réfectoire pour les pirates... Lascars eut bientôt la preuve que ce qui lui paraissait invraisemblable était parfaitement vrai. —
— Les bandits faisaient orgie !.. Au milieu de la table un tonneau de vin trônait sur un chantier improvisé à l'aide d'un chevalet à scier le bois. — Son robinet mal fermé laissait couler goutte à goutte sur la nappe une partie de son contenu... — Tout à l'entour se pressaient des cruches à demi pleines, entremêlées de flacons d'eau-de-vie et de bouteilles de liqueur. Chacun des bandits avait en outre à côté de lui sa cruche particulière et sa bouteille spéciale auxquelles il donnait de fréquentes et de longues accolades... Lascars ne pouvait entendre distinctement les paroles prononcées au milieu du brouhaha général, mais l'ivresse éclatait dans les attitudes des buveurs, dans leurs gestes bizarres et violents, et surtout dans l'expression exaltée ou bestiale des visages pourpres et livides. Les caves du Moulin-Noir renfermaient un notable approvisionnement de barriques de vins, de tonnelets d'eau-de-vie et de paniers de liqueurs, provenant du pillage de bateaux marchands faisant route vers Paris, mais le baron, sachant à merveille que les fureurs ou les abrutissements de l'ivresse sont incompatibles avec toute discipline, ne confiait à personne les clefs des caves et faisait monter en sa présence, chaque matin, la quantité de vin et de spiritueux nécessaire aux repas de la journée. Or, la première action des bandits, aussitôt qu'il s'étaient vus sans chef et livrés à eux-mêmes, avait été de

forcer les serrures ou de briser les portes qui sauvegardaient les dangereux liquides, et de se plonger à corps perdu dans les excès de la plus abjecte ivrognerie... Le baron haussa les épaules avec dégoût.

— Si ces misérables n'avaient pas à leur tête un homme tel que moi, — murmura-t-il — avant quinze jours ils seraient pendus depuis le premier jusqu'au dernier..

Tout à coup, et au moment où Lascars allait quitter son poste d'observation, il se fit dans la salle un mouvement imprévu. Le lieutenant Liseron, qui depuis quelques minutes semblait ruminer un grand projet, se dressa sur ses jambes titubantes et soutenu par deux de ses collègues presqu'aussi avinés que lui, parvint à escalader la table, au milieu de laquelle il se tint debout, grâce au tonneau qui lui servit de point d'appui...

VI

LES AMBITIONS DE LISERON.

Une fois en possession de cette tribune improvisée, le lieutenant exprima par sa pantomime qu'il éprouvait l'impérieux besoin de prononcer un discours, et qu'il engageait ses compagnons à lui prêter une oreille attentive. L'ivresse est généralement bavarde. — Réduire au silence une compagnie de buveurs n'est pas chose facile. — Chacun des ivrognes pris à part consent volontiers à ce que son voisin se taise, mais sans renoncer lui-même à parler. Les tentatives de Liseron pour amener un calme relatif échouèrent d'abord de façon complète; — le tumulte restait le même. — Peu à peu, cependant, à force de supplications et de gestes, il obtint ce que dans le langage des matelots on appelle une *embellie*, en d'autres termes, l'infernal tapage alla

décroissant, et les clameurs désordonnées firent trève pendant quelques secondes.

Le lieutenant, comme bien on pense, ne laissa point échapper une, occasion si belle de mener à bonne fin ses velléités oratoires. — Il cambra son torse, prit une attitude d'orateur et ouvrit la bouche.

— Ah ! diable ! — murmura Lascars — je n'entends pas un mot de ce que dit ce drôle !

Dès sa première phrase Liseron fut interrompu. — Les cris, les chansons et les éclats de rire recommencèrent de plus belle. Furieux de ce contre-temps, le lieutenant devint aussi rouge que la crête d'un coq ; — il frappa du pied, faisant s'entrechoquer cruches et gobelets, puis, saisissant deux bouteilles vides, il écrasa l'une avec fracas sur les dalles et lança l'autre à travers l'espace. Cette dernière, dirigée par le hasard intelligent, alla tout droit vers la fenêtre derrière laquelle se tenait le baron, et traversa les vitres qu'elle brisa en mille éclats dont quelques-uns effleurèrent le visage du guetteur, mais sans le blesser.

— A la bonne heure ! — se dit Lascars en riant — maintenant rien ne m'empêchera plus d'entendre!

L'action énergique du lieutenant venait d'obtenir un nouveau silence. — Il se hâta d'en profiter et il s'écria :

— Sacrebleu, camarades, êtes-vous des hommes?

— Oui, morbleu ! — répondirent toutes les voix.

— Si vous êtes des hommes — poursuivit Liseron — ne vous conduisez donc pas comme une troupe tapageuse d'écoliers en maraude et de polissons bons à fouetter !.. — Ai-je la prétention d'être un orateur ? — nullement ! — j'ai comparu plus d'une fois dans ma vie devant les juges

du grand Châtelet, mais ce n'était point en qualité d'avocat, vous le savez bien ! — cessez donc de m'interrompre hors de tout propos, et écoutez-moi, car ce que j'ai à vous dire est dans votre seul intérêt.

— Il a raison ! — s'écrièrent plusieurs voix — écoutons-le.

— Une troupe de braves compagnons tels que nous, est capable de faire de grandes choses ! — continua le lieutenant — nous l'avons prouvé souvent depuis que nous sommes installés au Moulin-Noir.

Les Pirates de la Seine, enchantés de se payer à eux-mêmes un juste tribut de louanges, s'empressèrent d'applaudir. Liseron poursuivit :

— Mais si vigoureux, si bien constitué que soit un corps, ce corps cesse d'exister aussitôt qu'il n'a plus de tête. — Prenez un géant, mes camarades, coupez-lui le cou, et vous verrez ! — nous ressemblons à ce géant... — Notre tête, à nous, c'est notre chef, or, nous n'avons plus de tête, puisque Joël Macquart est mort, et nous sommes menacés d'une prochaine et inévitable dissolution.

— Ah ! se dit Lascars — ils me croient mort ! — c'est donc pour cela qu'il ont si vite abandonné le château. — Ceci me dispose à l'indulgence, car ces bandits sont moins coupables que je ne le pensais d'abord !..

— Camarades — reprit le lieutenant — qu'arrive-t-il à la cour quand un monarque passe l'arme à gauche, malgré son sceptre et sa couronne ? — il arrive tout bonnement qu'un seigneur ouvre une fenêtre, et que par cette fenêtre, il dit au bon peuple : *Le roi est mort ! vive le roi !...* — Ensuite les choses se remettent à marcher comme avant,

seulement le chef s'appelle Louis XV, au lieu de s'appeler Louis XIV ! — l'exemple de la cour est bon à suivre quelquefois !.. — Camarades, donnons-nous un chef, Joël Macquart est mort ! vive son successeur !

— Oui, oui... — crièrent aussitôt les bandits avec une presque complète unanimité — nommons un chef ! nommons un chef !.. — mais qui nommerons-nous ?..

— Je vais vous le dire, répliqua Liseron — et, comme vous êtes gens de bon sens, vous ne manquerez pas de me comprendre. — Feu notre capitaine Joël Macquart, avait des qualités.

— En avait-il ? — interrompit une voix goguenarde.

— Insolent !.. — murmura Lascars.

— Il en avait ! — répondit le lieutenant, elles étaient même incontestables et quoiqu'il fut un chef souvent hautain, parfois bien rude, et de difficile humeur, il ne manquait ni de ce coup-d'œil sûr, ni de cette décision prompte, ni de cette volonté ferme, qui font les capitaines habiles !.. — c'est à Joël Macquart, camarades, que nous devons d'être ce que nous sommes !.. — il sera difficile de le remplacer, et je ne vois parmi nous tous qu'un seul homme à peu près capable de continuer son œuvre.

— Et celui-là, quel est-il ? — demandèrent de tous côtés des voix impatientes.

— Celui-là — répondit Liseron — c'est le confident intime de feu Joël Macquart, son bras droit... — son autre lui-même... — en un mot, son lieutenant ! — camarades, je me crois digne de marcher à votre tête... — je me propose.. — m'acceptez-vous ?

— Voyez-vous l'ambitieux ! — murmura Lascars saisi

d'une folle envie de rire — les fumées du pouvoir qu'il convoite le grisent pour le moins autant que les fumées du vin !

Un tumulte inouï s'éleva dans la grande salle du Moulin-Noir à la suite des dernières paroles de Liseron. — Ces paroles avaient eu le privilége de mettre tous les amours propres en fermentation et de réveiller toutes les ambitions. Tel Pirate de la Seine qui n'avait pensé jusqu'alors qu'à suivre la consigne tant bien que mal, se sentait saisi tout à coup d'une soif soudaine de domination. Personne ne voulait plus obéir ; tout le monde voulait commander. Combien de fois n'a-t-on pas vu, — (dans des circonstances d'une gravité suprême), — des nations entières prises de cette fièvre, ou plutôt de ce vertige d'autorité. Au milieu de l'infernal tumulte où les voix se mêlaient en un crescendo formidable, *Landrinet*, *Casque-à-Mèche et Patte-Poule* faisaient rage, et criaient à eux seuls plus haut que le reste des pirates. On se souvient que ces trois coquins, en compagnie de Liseron, avaient appartenu jadis à la bande des *Lapins* dont nous connaissons les exploits sinistres, et dont le farouche Hubert était le capitaine. A ce titre, ils se croyaient au commandement suprême des droits égaux à ceux du lieutenant, et se trouvaient par conséquent fort disposés à mettre le couteau à la main pour faire respecter ces droits. On entendait retentir les mots suivants, incessamment répétés :

— Liseron capitaine ! voyez-vous ça !... — ah ! ah !... — quel joli capitaine !

— Et pourquoi lui plutôt qu'un autre?

— Moi seul je puis revendiquer avec toute justice la succession de Joël Macquart !

— Personne autre que moi ne doit commander ici.

— Personne autre que moi ne sera capitaine !..

— C'est ce qu'il faudra voir.

— On pourra l'empêcher !

— Et, qui donc l'empêcherait ?

— Moi, sans aller plus loin.

— Viens-y donc !

— Ah ! tu me défies !... — eh ! bien, ma foi, tant pis pour toi !

Déjà les lames nues des couteaux, étincelaient. — Quelques minutes encore, sans doute, et le sang allait couler sur l'acier !

— Les drôles vont s'entr'égorger pour l'amour d'une succcession qui n'est point ouverte ! — pensa Lascars — dois-je intervenir à l'instant même et mettre le holà ? — ma foi non ! qu'ils s'arrangent !... — si quelques-unes de ces brutes s'en vont dans l'autre monde, il en restera toujours assez dans celui-ci.

Le baron se disposait donc à assister invisible et impassible à la bataille imminente, lorsqu'une voix demanda :

— Etes-vous bien certains que Joël Macquart soit mort ?

Cette simple question produisit l'effet d'une douche glaciale sur toutes ces ardeurs belliqueuses. Les Pirates de la Seine se regardèrent les uns les autres et le silence le plus complet succéda, sans transition, au brouhaha dont nous avons parlé.

— Si nous sommes surs que Joël Macquart est mort ? —

— répéta Patte-Poule au bout d'une seconde — ma foi, non !.. — nous ne savons à cet égard que ce que Liseron nous a dit, mais la certitude du lieutenant paraissait absolue.

— Elle l'est encore — répondit Liseron, autant du moins que puisse l'être une certitude de ce genre ! — j'ai vu le corps du capitaine étendu roide sur le tapis de la chambre de la marquise.

— Comment avait-il été tué ? demanda Patte-Poule.

— Je l'ignore.

— D'un coup de pistolet, — peut-être ?..

— Je n'ai rien entendu.

— Le cadavre avait-il un trou dans la poitrine, ou la gorge coupée ?

— Je n'ai pas vu de sang.

— Mais alors — s'écrièrent deux ou trois bandits — le capitaine pouvait fort bien n'être qu'évanoui.

— Tonnerre d'enfer, s'il est vivant, comme cela me paraît probable — reprit impétueusement Patte-Poule — il est prisonnier, et s'il est prisonnier, nous sommes perdus.

— Perdus !.. — répétèrent toutes les voix, même celle de Liseron — pourquoi perdus ?

— Parce que Joël Macquart, qui s'est sottement laissé prendre ainsi qu'un rat dans une ratière, nous livrera tous pour sauver sa tête !.. — répondit l'ex-Lapin — camarades, n'en doutez pas, il fera bon marché de nous ! — déjà peut-être il a parlé, et demain, au point du jour, les brigades de de la maréchaussée viendront nous traquer ici ! — si nous les attendons, notre affaire est certaine ! — nous serons pendus haut et court !

Un souffle d'épouvante passa sur l'assemblée. — Tous ces bandits aux trois-quarts ivres furent saisis d'une terreur panique semblable à celle qui les avait mis en fuite, quelques heures auparavant, dans les couloirs et les galeries du château de Port-Marly.

— Mort de ma vie, il ne faut pas attendre les gens de justice — balbutia Landrinet — décampons avant qu'ils n'arrivent !... — ils trouveront le nid, c'est vrai, mais les oiseaux seront dénichés.

Cette ouverture fut acclamée avec enthousiasme.

— Oui, oui... partons ! dispersons-nous, s'écria Patte-Poule — mais auparavant, camarades, j'ai deux propositions à vous adresser.

— Parle ! parle !... — nous t'écoutons.

— La première, c'est de briser à coups de hache le grand coffre de fer qui se trouve dans la chambre du capitaine et dont lui seul a les clefs. — Ce coffre est plein d'argent, j'en suis sûr ! — le capitaine se faisait la part du lion... — nous nous partagerons les trésors amassés à nos dépens.

— Oui... oui !... — répondit la foule avec des trépignements de joie — à sac, la caisse du capitaine ! à sac !..

— Une seconde proposition est celle-ci, — reprit Patte-Poule — mettons le feu aux quatre coins du Moulin-Noir !.. — éclairons notre retraite par un vaste incendie, et que les gens de justice, quand ils viendront à la curée, ne trouvent ici qu'un monceau de cendres à la place de l'aire des vautours !..

VII

OU LASCARS SE FAIT UN ENNEMI.

Un enthousiasme immense, unanime, accueillit les dernières paroles de Patte-Poule, et cet enthousiasme se formula par des ouragans de clameurs retentissantes comme le tonnerre. Les plus ivres eux-mêmes, ceux qui ne se tenaient debout qu'à grand'peine, ceux qui dormaient couchés sous la table, se soulevèrent et se ranimèrent pour crier, ou plutôt pour hurler avec les autres :

— A sac, le coffre de Joël Macquart !... le feu au moulin ! le feu au moulin !...

En même temps les bandits, hommes d'action avant tout et désireux de réaliser au plus vite de si louables projets, se dispersèrent dans la grande salle, et saisirent les uns les haches — les autres les torches qui leur tombèrent sous la main.

— De par tous les diables de l'enfer — murmura Lascars avec une véritable épouvante — les misérables le feraient comme ils le disent !... — il n'y a pas une minute

à perdre pour les arrêter, si même il n'est déjà trop tard !...

Le baron, les pieds soutenus par les entrelacements du lierre et des ronces, s'accoudait au rebord extérieur de la fenêtre. — Il se hissa par la force des poignets, se tint debout et en équilibre sur ce rebord, enfonça les châssis d'un vigoureux coup d'épaule, jeta la fenêtre en dedans et bondit au milieu de la salle en s'écriant :

— Mordieu, mes maîtres, il me semble que vous allez bien vite en besogne ! — Tonnerre d'enfer, quelle mouche vous pique ! attendez au moins que je sois mort pour vous partager mon héritage !

Dans le premier moment de trouble qui suivit ce coup de théâtre, les Pirates de la Seine, lâches coquins s'il en fût et très-superstitieux de leur nature, quoique s'abstenant volontiers de croire en Dieu, prirent le nouveau venu pour une apparition de l'autre monde, et la stupeur les cloua sur place. — Bientôt ils reconnurent Lascars, ou du moins Joël Macquart, et leur effroi changea de nature... Le chef venait de les surprendre en pleine révolte. — Le cas était grave, et la juste colère de celui qu'ils complotaient de dépouiller, pouvait entraîner pour eux tous des suites funestes. — Le premier coup d'œil jeté par le baron sur les visages effarés des misérables tremblants devant lui et semblant attendre la foudre prête à les frapper, lui prouva qu'il n'avait rien perdu de son prestige, et que son empire sur ces hommes était toujours celui du dompteur sur les bêtes fauves qu'il a muselées et mises en cage Rassuré par cette certitude, Lascars porta haut la tête, promena des

regards menaçants autour de lui, croisa ses bras sur sa poitrine et reprit d'une voix sévère :

— Mordieu, mes maîtres, il se passe cette nuit d'étranges choses !... — Pour la première fois, depuis que je suis à votre tête, je me trouve en péril et vous m'abandonnez !... Vous êtes donc bien lâches !...

— Capitaine — balbutia Liseron dont l'effarement et l'angoisse ne sauraient se décrire — nous vous avons cru mort.

— C'est votre seule excuse ! — répondit Lascars d'un ton froid.

— Si nous avions supposé qu'il vous restait un souffle de vie — reprit le lieutenant — nous nous serions fait égorger de grand cœur, jusqu'au dernier, je le jure, pour vous tirer de ce mauvais pas.

— Vous voyez que je n'avais pas besoin de personne — répliqua fièrement le baron — à moi seul je vaux plus que vous tous !

Les Pirates baissèrent la tête avec confusion, et ce muet témoignage prouva qu'ils partageaient l'opinion formulée sur lui-même par le capitaine.

— Depuis une heure — continua ce dernier — je vois ce qui se fait, j'entends ce qui se dit dans cette salle !... — J'aurai quelque indulgence pour les vains propos enfantés par une ivresse brutale !... — je consens même à vous pardonner les projets de pillage et d'incendie dirigés contre cette demeure et contre moi — mais il est une infamie que je ne veux point pardonner et que je dois punir.

Lascars s'interrompit pendant quelques secondes. — Les bandits échangeaient entre eux de furtifs regards. — Ils

semblaient se demander les uns aux autres quelle était cette infamie et quelle serait cette punition, et comme personne ne se sentait la conscience nette, tous tremblaient. Le baron, très-satisfait de l'épouvante qu'il faisait naître, saisit brusquement un pistolet à la ceinture de l'un des gredins qui se trouvaient à côté de lui ; — il s'approcha de Patte-Poule, et lui appuyant sur la poitrine le canon de ce pistolet, il dit d'une voix tonnante :

— Misérable ! tu m'as accusé d'être prêt à livrer vos têtes pour racheter la mienne ! — tu m'as accusé de lâcheté et de trahison, moi qui verserais la dernière goutte de mon sang pour sauver le dernier de mes compagnons ! — si tu avais essayé de me tuer, je te pardonnerais peut-être, mais tu m'as calomnié et je suis sans pitié ! — Je te juge et je te condamne !... tu vas mourir !

Patte-Poule éperdu, affolé de terreur, se laissa tomber à genoux et balbutia des supplications entremêlées de sanglots et de serments. — Il sentait contre sa tempe le froid glacial de l'anneau métallique d'où la mort allait sans doute jaillir, et cette sensation terrible donnait à ses prières suprêmes une sorte de bizarre éloquence. Les Pirates du Moulin-Noir, impressionnés au plus haut point par la mise en scène de Lascars, ne songeaient ni à venir au secours de leur camarade, ni même à solliciter sa grâce. — Ils reconnaissaient tacitement la justice de la sentence. Pendant quelques secondes, le baron laissa parler le bandit, dont une sueur brûlante inondait le front décomposé.

— Te repens-tu ? lui demanda-t-il enfin.

— Je me repens de toute mon âme... — Je me repens de toutes mes forces !... — s'écria Patte-Poule qui crut

4.

entrevoir une lueur d'espérance dans la question que lui adressait le capitaine. — Ce n'est pas moi qui parlais tout à l'heure, je vous le jure... C'est l'eau-de-vie !... l'eau-de-vie seule a fait tout le mal !... j'étais ivre.

— Tu ne recommenceras jamais ?

— Plutôt que de recommencer, j'arracherais ma langue de ma bouche et je la jetterais dans un brasier.

— Je te fais grâce... — relève-toi !... — Mais prends garde à l'avenir !... je ne te perdrai pas de vue désormais, et ta première faute sera comptée double !

Patte-Poule, transporté d'une joie folle, car il s'était cru mort pendant quelques instants, essaya de se relever, mais vainement ; ses genoux, amollis par l'émotion, ployaient sous lui à chacune de ses tentatives. Il ne put que saisir les mains de Lascars et les embrasser avec une ardente expression de reconnaissance, expression menteuse, car il se disait en même temps :

— Tu me paieras la peur que tu viens de me faire, Joël Macquart !... — je suis sûr que depuis cinq minutes mes cheveux ont blanchi !... — j'attendrai mon jour et mon heure, et, foi d'homme, je me vengerai ! — s'il faut attendre longtemps, que m'importe ? la vengeance se mange très-bien froide !

Lascars venait de se créer, à son insu, un irréconciliable et terrible ennemi !... la comédie jouée par lui vis à-vis de Patte-Poule, dans le but unique de fortifier son influence et son autorité sur les Pirates de la Seine, devait un jour lui coûter bien cher ! Le calme le plus complet régnait de nouveau au Moulin-Noir — les dernières traces de l'orgie disparaissaient rapidement. — Joël Macquart parut satisfait

de ce retour aux convenances. — Il daigna même répondre en bon prince aux questions de Liseron et instruire ses hommes d'une partie des événements accomplis au château de Port-Marly après leur départ. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il ne dit pas un mot des circonstances antérieures qui plaçaient la marquise d'Hérouville dans sa dépendance absolue !

— Nous n'avons pas gagné la première manche, capitaine... — dit le lieutenant d'un ton sentencieux, après avoir écouté son chef — c'est malheureux, sans doute, mais rien n'est compromis ! le coup est à refaire, voilà tout. — Quand prendrons-nous de nouveau les cartes ?

— Compère Liseron — répliqua Lascars en souriant — tu me demandes ce que j'ignore, mais je puis te dire tout de suite que c'est moi seul qui jouerai la partie quand le moment en sera venu !

Le jour allait paraître. — Le baron se retira dans sa chambre pour y chercher un repos dont il avait certes grand besoin, mais, avant de quitter Liseron, il lui donna l'ordre de revêtir, séance tenante, son déguisement de colporteur et de se rendre au château, ou du moins au village de Port-Marly, afin d'interroger l'opinion publique. Il était midi, et Lascars se réveillait à peine, lorsque le lieutenant revint au Moulin-Noir, après avoir accompli sa mission.

— Eh bien ? — lui demanda le faux Joël Macquart — quels sont les bruits de la contrée ? s'occupe-t-on de nous dans le monde ?

— Capitaine, il n'est pas plus question de la bande que si la bande n'existait pas. — On ne parle, dans le pays, que

du téméraire aventurier qui, cette nuit, a forcé l'entrée du château, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, et qui s'est laissé ce matin brûler tout vif à la glacière... — Mais ce n'est point là la grande nouvelle...

— Il y a donc une grande nouvelle?

— Ah! je le crois bien!... et cette nouvelle, la voici : — il paraît sûr et certain que monsieur le marquis d'Hérouville portera ce soir même le deuil de sa femme.

Lascars fit un brusque mouvement.

— La marquise est malade? — s'écria-t-il.

— Si malade, capitaine, qu'on désespère de la sauver!

— Allons, c'est impossible!

— Pourquoi donc?

— J'ai vu la marquise il y a quelques heures à peine... Elle était pleine de force et de vie!... — Elle ne semblait même pas souffrante!

— Le mal marche vite, capitaine — répliqua Liseron — que de gens on a vu bien portants aujourd'hui et demain enterrés! — Toujours est-il que madame d'Hérouville est quasi-perdue... — On est allé quérir à Paris un grand docteur, un des médecins du roi, rien que ça! il est arrivé en poste, à quatre chevaux, ce docteur, et il a dit qu'il n'y pouvait rien et que la marquise allait rendre l'âme, à moins d'un miracle... — Tout le village est dans la désolation; — les domestiques du château poussent de grands *hélas*! et sanglotent à qui mieux mieux; — quant au marquis, il devient fou; — il se frappe la tête contre les murs; — il parle de se détruire de sa propre main, et c'est une pitié, paraît-il, que de le voir et que de l'entendre.

Le visage de Lascars était devenu sombre; — ses sour-

cils se contractaient ; — des rides profondes se creusaient sur son front et aux angles de sa bouche.

— Allons — murmura-t-il avec une rage sourde — mon étoile se voile de nouveau ! — vais-je donc faire naufrage au port ?

Puis il ajouta d'un ton de farouche ironie :

— Ce pauvre marquis d'Hérouville est, en vérité, trop bon de se livrer à ce grand désespoir, car, si sa femme vient à mourir, franchement, — j'y perdrai plus que lui !...

VIII

MATHILDE.

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements qui remplissent les précédents chapitres. La marquise d'Hérouville avait été pendant quinze jours entre la vie et la mort, et beaucoup plus près de la mort que de la vie, mais les forces de la jeunesse étaient enfin demeurées victorieuses dans cette lutte suprême où chaque heure semblait devoir amener une catastrophe, et la convalescence avait commencé. Les progrès de cette convalescence furent rapides, grâce à la bonté de la constitution de Pauline, grâce surtout aux soins infinis, incessants, infatigables, dont Tancrède entoura sa femme bien-aimée. A mesure que la santé revenait à la marquise et que des teintes faiblement rosées remplaçaient la pâleur de ses joues, Tancrède se livrait à des transports de joie non moins grands, non moins impétueux que ne l'avaient été les transports de son désespoir. Le jour où pour la première fois Pauline, appuyée au bras de son mari, put faire quelques pas sur le tapis moelleux de sa chambre à coucher, fut un jour de fête général. —

Tancrède donna l'ordre d'illuminer le parc, de tirer un feu d'artifice devant le château, et fit distribuer de l'argent, du vin et des comestibles dans toutes les maisons pauvres de Port-Marly et des campagnes environnantes. — Il voulait que le pays entier prit part à son bonheur.

— Tu m'aimes donc bien! — murmura Pauline en attachant sur le marquis un long regard chargé d'amour et de reconnaissance — tu aurais donc été bien malheureux si j'étais morte?

— Si tu étais morte, je t'aurais suivie! j'espère que tu n'en doutes pas! — répliqua vivement Tancrède — est-ce qu'il me serait possible de vivre sans toi, chère Pauline? tu sais bien que non!... mais chassons ces tristes idées, puisque grâce au ciel te voilà guérie, et qu'un long avenir d'amour et de bonheur se déroule devant nous!

La marquise aimait peu le monde, nous croyons l'avoir dit; — elle préférait de beaucoup la campagne, avec son calme et sa solitude, à la vie bruyante de Paris, où les nécessités de sa position l'obligeaient à sortir beaucoup et à recevoir une foule incessante d'indifférents et d'importuns, et cependant, aussitôt que ses forces furent revenues d'une façon assez complète pour lui permettre de supporter la fatigue d'un déplacement, elle témoigna le désir de quitter Port-Marly, de retourner à Paris et de s'installer sans retard à l'hôtel d'Hérouville. Elle avait hâte d'échapper, en s'éloignant, aux souvenirs d'une nuit effroyable... elle ne pouvait, sans un frisson de terreur, tourner les yeux vers les ruines de la glacière, où Lascars — elle le croyait du moins — était mort au milieu des flammes. Tancrède s'empressa de satisfaire la volonté de sa femme.

Une fois à Paris, la marquise se remit complétement, avec une rapidité qui surprit les médecins eux-mêmes, et redevint plus belle et plus charmante que jamais. Le passé désormais n'était qu'un mauvais rêve vers lequel ne se tournait jamais sa pensée ; — elle jouissait d'une profonde tranquillité d'esprit ; — aucun nuage n'apparaissait dans les plus lointaines profondeurs de son horizon. Pauline, outre ses deux fils, avait à s'occuper d'une belle et douce jeune fille qu'elle aimait de toute son âme ; — nous voulons parler de Mathilde, la sœur de Tancrède et de madame de Randan. Mathilde venait d'atteindre sa dix-septième année; elle avait fait son entrée dans le monde, l'année précédente, sous l'égide de la duchesse. Jane de Randan était veuve, nous le savons. — Au moment où Tancrède et sa femme arrivaient à Paris, le vieux prince de Randan, beau-père de la duchesse, se laissa mourir ; — Jane se trouva donc en grand deuil pour tout l'hiver, et par conséquent dans l'impossibilité d'accompagner sa jeune sœur aux fêtes de la cour et de la ville.

— Chère Pauline — dit monsieur d'Hérouville à la marquise — si tu le veux, et je te prie de le vouloir, nous remplacerons Jane auprès de Mathilde et tu deviendras mondaine pendant quelques mois pour l'amour de cette chère enfant.

Pauline aurait mille fois mieux aimé rester libre de consacrer presque toutes ses soirées à Paul et à Armand, ainsi qu'elle en avait l'habitude, mais elle sacrifia sans hésitation ses goûts et ses désirs, et elle répondit :

— Je ferai de tout mon cœur ce que tu me demandes...

notre bien-aimée Mathilde peut compter sur moi absolument et pour toutes choses.

— Je n'attendais pas moins de toi. — Jane m'a dit hier qu'elle se proposait de passer à la campagne une partie de l'hiver. Mathilde viendra donc demeurer avec nous très-prochainement.

— Je vais donner l'ordre aujourd'hui de préparer pour elle l'appartement qui touche au mien, et je surveillerai moi-même tous les détails de son installation.

— Pauline... Pauline... s'écria le marquis — tu es la plus charmante des femmes, et tu en es aussi la meilleure !

La semaine suivante madame de Randan amenait sa sœur à l'hôtel d'Hérouville où elle passait deux jours avec elle, et retournait ensuite à son château situé sur les bords de la Seine non loin de Villeneuve-Saint-Georges. Nous avons dit à plus d'une reprise que Mathilde était belle ; — un rapide crayon de sa beauté nous semble nécessaire. Mademoiselle d'Hérouville, grande et mince, d'une blancheur de lys, avec d'immenses cheveux sombres et des yeux d'un bleu presque noir, tantôt impérieux et étincelants, tantôt voilés et d'une incomparable douceur, offrait le type accompli de ces patriciennes qui semblent nées pour un trône. Timide et fière à la fois, douce et réservée, mais très-résolue, elle unissait en sa personne les grâces modestes de la jeune fille et les attitudes souverainement aristocratiques de la jeune reine. Il était impossible de la voir marcher sans se dire aussitôt avec Virgile : — *incessu, patuit, Dea.* Ceci n'empêchait point Mathilde de conserver toute la candeur, et, qu'on nous passe le mot, tout *l'enfantillage* qui

faisaient d'elle une si délicieuse créature lorsqu'elle atteignait à peine sa quatorzième année. Elle était coquette par instinct, mais avec la plus complète innocence ; — elle aimait passionnément la toilette, ainsi que presque toutes les filles d'Eve, non qu'elle voulut plaire davantage à ceux qui la voyaient parée ; mais tout simplement parce qu'elle se plaisait à elle-même en robe de gala. Elle adorait le bal, non qu'elle prit grand plaisir à se voir entourée d'un cercle de jeunes gentilshommes, les plus riches et les plus brillants, qui se disputaient l'honneur de danser avec elle, mais parce que la danse lui tournait la tête par son bruit harmonieux et son mouvement cadencé. Mathilde, du reste, malgré ses dix-sept ans, ne renonçait que par respect humain aux belles poupées de son enfance ; — elle passait très-volontiers des heures entières à jouer avec ses jeunes cousins Paul et Armand, non par complaisance, ainsi qu'on aurait pu le croire, mais pour son propre compte, et *s'amusait* consciencieusement à ces jeux enfantins. Mathilde avait en même temps plus de solidité dans l'esprit — que n'en ont habituellement les jeunes filles ; — une lecture grave, une conversation sérieuse ne l'éloignaient point et même l'attiraient. Quant à son cœur, nous croirons en avoir parlé d'une façon suffisante lorsque nous aurons dit qu'il valait celui de Tancrède, que par conséquent il était ouvert à tous les sentiments nobles, à toutes les impressions généreuses, et disposé à tous les affectueux dévouements. Hâtons-nous d'ajouter que ce cœur restait vierge encore dans la plus rigoureuse acception du terme. Mathilde avait passé plusieurs mois au milieu d'un monde éblouissant, et néanmoins le mot : *amour*, ne présentait pour elle aucun sens. Pau-

line et Mathilde s'appelaient : *ma sœur*, et lorsque la jeune femme et la jeune fille se trouvaient ensemble dans un salon, les yeux éblouis et charmés contemplaient tour à tour avec un égal enivrement ces beautés si différentes, et c'est à peine si madame d'Hérouville paraissait la sœur aînée.

. . . .

Neuf heures du soir sonnaient à toutes les pendules de l'hôtel. — La marquise ouvrit une porte dérobée, souleva une portière de tapisserie et pénétra dans une chambre à coucher mignonne et merveilleusement coquette, où deux caméristes adroites et vives mettaient la dernière main à la toilette du bal de Mathilde. La jeune fille était vêtue d'une jupe de crêpe d'un rose pâle, relevée de distance en distance par des bouquets de roses blanches sur une première jupe de soie d'un rose vif. Le corsage, très-peu décolleté, laissait à peine entrevoir la naissance de ses épaules virginales, d'une blancheur marmoréenne. Selon la mode du temps, — (mode que sans doute il nous est permis de trouver absurde) — les admirables cheveux bruns de mademoiselle d'Hérouville disparaissaient sous un nuage de poudre parfumée. Ces torsades neigeuses, couronnant un front d'ivoire, contribuaient d'ailleurs à donner un éclat presque invraisemblable aux prunelles sombres de Mathilde. Les femmes du monde ne jouissant alors du *privilége* de mettre du rouge qu'après leur mariage, la jeune fille était obligée de se contenter des roses de son teint, et nous prenons sur nous d'affirmer qu'elle n'y perdait pas ! au contraire. Elle ne portait que deux bijoux, d'une simplicité absolue mais d'une grande valeur ; — un rang de perles autour du cou ;

— un bracelet de perles au poignet gauche. Sous cette toilette si peu éclatante, Mathilde d'Hérouville était divinement jolie. — Elle se regardait dans une immense glace mobile, soutenue par deux petits négrillons de bronze portant ceinture et diadème de plumes dorées, et elle ne faisait aucune difficulté de sourire à sa gracieuse image. En entendant entrer la marquise, elle tourna la tête en souriant.

— Chère sœur, comment me trouves-tu? — demanda-t-elle en appuyant deux de ses doigts sur sa bouche pour envoyer à Pauline un baiser.

— Je te trouve charmante, comme toujours, petite sœur, — répliqua madame d'Hérouville.

— Répondre par une flatterie, ce n'est pas répondre !... — dit Mathilde avec un geste d'enfant gâté.

— Est-ce ma faute à moi si la vérité ressemble à une flatterie ?...

— Allons ! — s'écria la jeune fille en riant — il est écrit que je n'aurai pas le dernier !... — j'aime mieux céder que de discuter, et, puisque tu le veux, je me tiens pour charmante !... — Mais que vois-je ? — ajouta-t-elle en changeant de ton — en croirai-je mes yeux ? — neuf heures sont sonnées, il ne me reste qu'à mettre mes gants, et toi, ma sœur, tu n'es pas encore prête !...

Pauline, coiffée pour le bal, portait, parmi les nattes opulentes de ses beaux cheveux blonds sans poudre, des diamants d'un éclat magique et d'un prix énorme — (les diamants de la mère de Tancrède) — mais elle était encore enveloppée dans une ample robe de chambre de laine

blanche qu'une cordelière de soie serrait autour de sa taille fine et souple.

— Paul et Armand, les chers égoïstes, ont réclamé ce soir ma présence et mes soins un peu plus longtemps que de coutume ; — répondit-elle en riant — mais je ne te demande qu'une toute petite demi-heure pour achever ma toilette.

— Une demi-heure, c'est énorme!... — fit Mathilde avec une jolie moue qui rendit encore plus piquante l'expression de sa bouche de corail humide — il sera dix heures passées quand nous arriverons chez la marquise de Langeac ! — on aura déjà dansé beaucoup !.. dansé sans moi ! comme c'est triste !...

— Tu es donc infatigable ?

— Je l'avoue.

— Depuis quelques semaines cependant nous allons chaque soir au bal. Est-ce que tu ne commences pas à trouver monotones ces plaisirs invariables ?...

— Bien loin de les trouver monotones, ils m'enchantent chaque soir davantage... — ce n'est pas ma faute, chère sœur, si je suis ainsi faite ! — j'aime la danse plus que je ne saurais dire... — Je voudrais arriver la première à toutes les fêtes, et n'en partir que la dernière...

— Cependant, lorsque tu seras mariée... commença madame d'Hérouville.

— Lorsque je serai mariée — interrompit Mathilde avec le plus délicieux sourire — il faudra bien que mon mari partage mes goûts et qu'il adore ce que j'adorerai... sinon, j'en ai grand peur, nous ne ferons pas bon ménage... — Ceci, d'ailleurs, n'est guère à craindre, car je n'épouserai

qu'un gentilhomme qui m'aimera et que j'aimerai... Or, quand on s'aime, on n'a qu'une volonté à deux... — Est-il besoin d'aller bien loin pour en chercher la preuve?... — le plus grand bonheur de Tancrède n'est-il pas de t'obéir en toutes choses ? — mais je cause, je cause, je cause, et je te regarde encore !... — va bien vite, chère sœur, achever ta toilette... je prends mes gants, mon éventail, mon carnet de bal, et je te réjoins dans un quart d'heure.

La marquise appuya ses lèvres sur le front de cette belle et pure enfant, puis elle regagna son appartement. Elle y trouva Tancrède assis au coin du feu.

— Je suis ici depuis quelques minutes ; — lui dit-il — tes femmes m'ont appris que tu venais de passer chez Mathilde.

— Il fallait venir m'y rejoindre.

Le marquis secoua la tête.

— Je voulais te parler, mais non devant ma sœur — reprit-il — il s'agit d'elle... lis cette lettre que je viens de recevoir.

IX

PROJETS DE MARIAGE.

Pauline prit la lettre que lui tendait son mari, et parcourut rapidement les lignes suivantes :

« Château de Reilly-le-Vicomte, ce 14 décembre 17**.

» Mon cher marquis, ou plutôt mon cher enfant, car
» mon âge me permet de vous donner ce nom, je me pro-
» mettais de vous voir à Paris à la fin de la présente année,
» mais j'avais compté sans la goutte qui me cloue impi-
» toyablement sur mon lit et ne semble point disposée à
» m'accorder de sitôt une trêve. Je voulais présenter, à
» vous et à madame la marquise d'Hérouville, mon neveu
» le comte Hector de Rieux, et vous demander à l'un et
» l'autre pour lui toute votre bienveillance. — Ne pouvant,
» à mon grand regret l'accompagner à Paris, je le charge
» de vous remettre cette lettre. — Il se présentera donc
» lui-même et ne sera pas moins bien accueilli, j'en suis
» certain, que sous mon patronage immédiat. Ce n'est
» point à moi qu'il appartient de faire l'éloge d'un parent

» qui me touche d'aussi près et que je regarde presque
» comme mon enfant... — Voilà tout ce que je puis vous
» dire sur son compte : Hector a vingt-quatre ans. — Je
» réponds de lui, honneur pour honneur... Je ne parle pas
» de sa famille, vous savez ce que sont les Rieux ; — ils
» valent les Rohan, les Créquy, les Montmorency et les
» d'Hérouville ; — orphelin presque dès son enfance,
» Hector possède à l'heure qu'il est deux cent mille livres
» de rentes ; — à cette fortune il ajoutera bientôt la
» mienne, qui n'est guère moins considérable et dont il
» doit être l'unique héritier, puisque Dieu ne m'a pas fait
» la grâce de m'accorder des fils de mon nom. Sans doute,
» en lisant ce qui précède, vous vous demandez, mon cher
» marquis, à quel propos ces détails pécuniaires, qui ne
» peuvent vous intéresser que d'une façon tout à fait indi-
» recte ? Je vais vous répondre et j'irai droit au but. Vous
» avez une sœur toute jeune et charmante. Or, si mon ne-
» veu, le comte Hector de Rieux, pouvait avoir le bonheur
» insigne de plaire à mademoiselle d'Hérouville et d'être
» agréé par vous, je n'aurais plus rien à désirer ici-bas, et,
» comme Siméon, je dirais de grand cœur : *Nunc dimittis !*
» Mon neveu ne sait rien de ce que contient la lettre qu'il
» vous apporte... — il ignore mes désirs et mes ambitions
» relatifs à une alliance avec vous... Si vous n'avez pas de
» projets antérieurs, si votre parole n'est point engagée,
» faites à Hector, pour l'amour de moi, l'honneur de lui
» ouvrir votre maison, étudiez-le, et voyez, dans votre
» justice impartiale, si vous le jugez digne d'aspirer à la
» main de mademoiselle Mathilde, et d'essayer de se faire
» aimer. Dites à madame la marquise, je vous en prie,

» que je lui demande en grâce de vouloir bien me compter
» au nombre de ses plus respectueux et de ses plus pas-
» sionnés serviteurs, et croyez bien, mon cher marquis,
» aux sentiments affectueux de votre vieil ami.

» Le vicomte DUNSTAN DE REILLY. »

— Eh bien ? — demanda Pauline en rendant à son mari la lettre que nous venons de reproduire.

— Eh bien ! — répondit Tancrède — le comte de Rieux est venu ce soir à l'hôtel, au moment où tu quittais le salon avec Mathilde et les enfants.

— Comment as-tu trouvé ce jeune homme?

— Il m'a paru tout à fait charmant... — Il est impossible de réunir une plus gracieuse tournure à un plus séduisant visage. — Son apparence est vraiment celle d'un gentilhomme de grande race, admirablement élevé... — il cause bien... — il a de l'esprit sans prétention ; — enfin je ne vois rien en lui qui puisse et doive être critiqué !...

— Bref — dit la marquise en riant — il a fait ta conquête !

— Complétement, je l'avoue, et j'espère que l'impression produite sur toi par lui ne sera pas moins favorable.

— Quand verrai-je le comte de Rieux ?

— Il dînera demain à l'hôtel, et je te le présenterai ce soir même, ainsi qu'à Mathilde.

— Comment ce soir ? — n'allons-nous donc plus au bal ?..

— Rien n'est changé dans nos projets, mais par un heureux hasard, Hector de Rieux se trouvera cette nuit chez

5.

la marquise de Langeac, une des meilleures amies de son oncle.

— Sait-il que nous nous y trouverons aussi ?

— Je n'ai pas manqué de lui dire, et l'idée de cette rencontre a semblé le remplir de joie... — Ah ! s'il est tel qu'il le paraît, et je n'ai point de raison pour en douter, je désire de tout mon cœur qu'il plaise à Mathilde, et je serais bien heureux de le nommer mon frère.

L'entretien de madame d'Hérouville et de son mari fut interrompu par l'arrivée de la jeune fille qui, après avoir embrassé le marquis, se mit à pousser de véritables cris de désolation en voyant que Pauline était encore en robe de chambre. Tancrède eut quelque peine à calmer ce grand chagrin, moitié sérieux, moitié plaisant. — Il y parvint néanmoins, tandis que la marquise appelait ses femmes et se hâtait d'achever sa toilette et d'attacher autour de son cou une rivière de brillants incomparables, provenant, comme les diamants de sa coiffure, de l'écrin de feu la marquise douairière.

— Enfin — s'écria Mathilde en frappant dans ses petites mains gantées et en fixant sur Pauline un regard rempli d'une admiration sincère — enfin la voilà prête, et comme elle est belle ! frère, regarde-la donc ! mon Dieu ! mon Dieu ! comme elle est belle ! — En vérité, ce soir, je n'oserai pas me placer près d'elle. — Je ne fais point de fausse modestie, je sais bien que je suis jolie, mais je sais aussi que j'aurai l'air d'une petite pensionnaire à côté d'une jeune reine.

L'enthousiasme de Mathilde pour la marquise était réellement exempt de toute exagération. Rien ne saurait don-

ner une idée de la souveraine beauté de Pauline dans sa toilette d'une splendeur royale, sous les dentelles et sous les pierreries qui chargeaient sa robe de moire blanche lamée d'or.

— Mon frère — reprit la jeune fille — réponds-moi donc! — N'est-ce pas qu'elle est belle comme une reine?... — Voyons, qu'en penses-tu?

— Petite sœur — répliqua Tancrède en souriant — je pense que si la reine ressemblait à Pauline, le roi de France serait bien heureux... — et serait sans doute plus fidèle... — ajouta-t-il à voix basse.

Madame d'Hérouville frappa sur un timbre et donna l'ordre de faire avancer le carrosse devant le péristyle de l'hôtel, puis elle voulut envelopper Mathilde de ses propres mains dans un manteau doublé d'hermine; — elle jeta sur ses épaules nues un manteau pareil, et prit le bras de son mari, elle quitta son appartement suivie de Mathilde, qui par avance voyait resplendir les lustres et croyait entendre déjà les accords de l'orchestre. Au bout de moins d'un quart-d'heure, la marquise, Mathilde et Tancrède faisaient leur entrée dans les salons de madame de Langeac, une des grandes dames les plus célèbres du faubourg Saint-Germain pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. La marquise de Langeac atteignait sa soixantième année. — Elle avait été très-belle et, disait-on, quelque peu légère. — Elle ne conservait de sa jeunesse évanouie qu'un esprit vif, mordant, redoutable; — on disait en 1775 : *l'esprit des Langeac*, comme on a dit depuis : *l'esprit des Mortemart*. La marquise recevait tout le Paris aristocratique et donnait chaque hiver deux ou trois bals où la cour

et la ville étaient invitées. — Ces bals, grâce à l'immense fortune et au bon goût de madame de Langeac, avaient une renommée universelle de magnificence, et nous devons dire qu'ils la méritaient.

L'hôtel Langeac, aujourd'hui disparu, était situé rue de Vaugirard. — Les appartements de réception pouvaient contenir trois ou quatre mille personnes sans que la circulation y devint impossible et l'atmosphère irrespirable... Au moment où Tancrède, Pauline et Mathilde arrivaient, c'est-à-dire vers dix heures du soir, un grand nombre des invités n'avaient pas encore fait acte de présence ; — les salons n'étaient point remplis, et par conséquent il était facile de s'y retrouver et de s'y rejoindre. Un jeune homme d'une grande beauté, d'une distinction irréprochable semblait attendre dans le premier salon. Il s'approcha de monsieur d'Hérouville et le salua respectueusement. Le marquis lui prit la main et la serra d'une façon tout affectueuse.

— Ma chère Pauline — fit-il ensuite — je te présente le comte Hector de Rieux, neveu du vicomte de Reilly, mon vieil ami, et je te demande pour lui toute la bienveillance qu'il mérite...

— Si madame la marquise daigne m'accorder cette bienveillance — répondit monsieur de Rieux — je m'efforcerai de m'en rendre digne...

— Elle vous est dès ce moment acquise, monsieur le comte... — répliqua Pauline.

— Mon cher comte — reprit Tancrède en souriant — je vous préviens que ma sœur Mathilde aime passionnément la danse... — Vous comprenez, je pense, quel devoir ceci vous impose...

— Je comprends à merveille que je serai le plus heureux des hommes si mademoiselle Mathilde consent à m'admettre, cette nuit, au nombre de ses danseurs... — s'écria monsieur de Rieux.

— Je ne demande pas mieux, monsieur le comte — répondit vivement la jeune fille en ouvrant son calepin de bal, — et je vais vous inscrire à l'instant même...

Tandis que Mathilde traçait sur le vélin quelques notes hiéroglyphiques indiquant les menuets et les gavottes dont elle disposait en faveur de monsieur de Rieux, ce dernier la regardait avec une ardente admiration qu'il ne songeait point à dissimuler.

— C'est écrit, monsieur, dit la jeune fille en relevant la tête — vous serez mon cavalier pour le prochain menuet...

— Je vais donc entrer immédiatement en possession de mon privilége, mademoiselle, car voilà l'orchestre qui donne le signal...

En effet les hautbois, les violons, les petites flûtes, paisibles instruments des orchestres de nos pères, préludaient à l'un de ces airs doux, légers, sautillants, dont Jean-Jacques a laissé, dans le *Devin du village*, les plus parfaits modèles, Mathilde appuya sa petite main sur le poignet du comte de Rieux et les deux jeunes gens se dirigèrent vers les salons de danse. Tancrède se pencha vers sa femme et lui dit à demi-voix :

— N'est-ce pas que c'est un couple charmant ?...

— Oui, charmant ! — répondit Pauline — ils sont aussi beaux l'un que l'autre...

— Ainsi le comte de Rieux a l'honneur de te plaire ?...

— Infiniment, car son visage exprime la franchise et la

loyauté, et son regard ferme et limpide me semble l'indice d'une belle âme.

— Tu m'enchantes, chère Pauline, en jugeant ce gentilhomme comme je le juge moi-même... — Si les désirs du vicomte de Reilly se réalisent et si monsieur de Rieux devient le mari de Mathilde, il ne manquera rien à mon bonheur !...

X

DANS LEQUEL IL EST QUESTION DU VICOMTE DE CAVAROC.

Il était minuit. — La fête arrivait à son apogée de splendeur et d'animation ; — l'huissier, debout à la porte du premier salon, avait fait successivement retentir les noms les plus illustres. — On aurait pu se croire au palais Versailles, dans la galerie d'Apollon, un jour de présentation, tant affluaient les ducs et les pairs, les maréchaux de France et les grands dignitaires de la Couronne. Pauline avait l'esprit trop sérieux, elle s'absorbait trop complètement dans ses devoirs de mère de famille, elle avait d'ailleurs trop souffert, pour aimer beaucoup la danse. — Elle ne se condamnait point à faire tapisserie cependant, lorsqu'elle était au bal, car il ne pouvait lui convenir d'afficher à son âge un rigorisme exagéré, mais ce qui, pour tant d'autres, est un plaisir vif entre tous, n'était pour elle qu'une fatigue. Hector de Rieux, et deux ou trois des plus intimes amis du marquis d'Hérouville venaient d'être successivement ses cavaliers. Maintenant, après avoir satisfait

aux exigences de sa position de femme jeune, et de jolie femme, elle se reposait avec bonheur, assise à côté de la maîtresse de la maison, la marquise de Langeac, qui lui témoignait une sympathie des plus vives, et une affection toute maternelle. Madame de Langeac, nous l'avons dit, était infiniment spirituelle et sa conversation s'émaillait de souvenirs piquants et d'anecdotes bien racontées, aussi Pauline trouvait une véritable jouissance à causer avec elle, ou plutôt à l'écouter causer. Tout à coup, et dans un moment où l'orchestre faisait silence, la voix retentissante de l'huissier domina le murmure des salons et fit entendre ce nom sonore :

— Monsieur le vicomte de Cavaroc.

Pauline tressaillit violemment... Le nom qui venait d'être prononcé se rattachait pour elle aux plus mauvais jours de sa vie et lui rappelait à l'improviste une époque douloureuse. Un certain vicomte de Cavaroc, elle ne pouvait l'oublier, avait été l'ami et le compagnon de Roland de Lascars, pendant les quelques semaines, de funeste mémoire, passées à Aix-la-Chapelle à l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Madame de Langeac avait un coup d'œil d'aigle auquel rien n'échappait. Elle remarqua l'émotion involontaire de la marquise d'Hérouville et trouva dans ce trouble, matière à conjectures.

— Ma chère enfant — demanda-t-elle curieusement — est-ce que vous connaissez le vicomte ?

— Non, madame la marquise... — répondit la jeune femme sans hésiter, et elle disait vrai.

— D'accord... mais il est au moins vraisemblable que vous avez entendu parler de lui...

— Je crois me souvenir qu'en effet son nom a été prononcé devant moi.

— Tout dernièrement?

— Non, madame la marquise... — il y a de cela plusieurs années.

— A Paris?..

— Non... — hors de France... — j'ignore d'ailleurs s'il était question du même gentilhomme... — Peut-être s'agissait-il d'un des parents...

— Le vicomte n'a pas de parents; — il est le dernier de sa race, répliqua la marquise — et je vous le donne pour l'un des personnages les plus extraordinaires que la terre ait jamais porté...

— Ah!.. murmura Pauline.

— Oui... — reprit madame de Langeac — le monde, en un siècle entier, ne produit pas deux hommes de ce caractère! — je n'aime guère la solitude, je l'avoue, et l'ennui me paraît particulièrement redoutable entre toutes les misères humaines... — Pour le combattre quand je suis seule (et cela ne m'arrive, hélas que trop souvent le matin,) — je recours à des moyens héroïques et je n'en ai pas trouvé de meilleur que la lecture des romans... — Marmontel, le chevalier de Laclos, Crébillon fils, Louvet du Couvray, me font tant de bien que mal passer une heure ou deux, et j'ai même parfois la faiblesse de prendre quelque plaisir aux imaginaires aventures de tous ces personnages qui n'ont jamais vécu...

Madame de Langeac s'interrompit.

— Mais, quel rapport? — demanda Pauline.

— Un peu de patience, ma chère enfant, — reprit la mar-

quise — nous y voilà, — j'en veux arriver à conclure que jamais les folliculaires et les écrivailleurs les mieux pourvus d'imagination, n'ont rien inventé de pareil aux surprenantes aventures du vicomte de Cavaroc qui vient de se faire annoncer chez moi...

Madame d'Hérouville fit un geste de surprise.

— Cette affirmation vous semble audacieuse — continua la marquise en souriant — et néanmoins je soutiens qu'elle est entièrement conforme à la vérité... — La vie de monsieur de Cavaroc est un roman comme n'en écrivent pas les auteurs. — Nous avons passé, lui et moi, une longue soirée en tête à tête, il y a de cela cinq ou six jours, sans crainte du *qu'en dira-t-on* !.. — J'ai, de sa propre bouche, entendu son odyssée ; — il raconte à merveille, et me voici prête, pour peu que cela vous soit agréable, à répéter pour vous, en l'abrégeant toutefois, cet étonnant récit... — Etes-vous curieuse, ma belle marquise ?

— Je suis fille d'Eve, répondit Pauline — et d'ailleurs, lorsque c'est vous qui racontez, madame, qui ne serait heureuse d'entendre...

En réalité, la marquise d'Hérouville désirait vivement savoir si le vicomte de Cavaroc admis chez madame de Langeac, était bien le même homme dont Roland de Lascars avait été l'ami. Or, elle espérait que quelque lumière, jaillissant des paroles de la vieille dame, viendrait l'éclairer à se sujet, et rien ne paraissait en effet plus vraisemblable. La marquise continua :

— Il faut vous dire, ma chère enfant, que monsieur de Cavaroc appartient à une très-antique et très-illustre famille de ma province, car il est mon compatriote, et que ses do-

maines et son vieux château, lorsqu'il les possédait encore, ne se trouvaient guère qu'à une dizaine de lieues de mes terres patrimoniales. — Les Cavaroc ont été très-riches autrefois, mais depuis deux ou trois générations ils sont à peu près ruinés... — le vicomte, dernier du nom, ne put supporter ni la pauvreté, ni l'obscurité... — il lui fallait une grande existence... — il avait besoin, comme les aigles, de regarder le soleil en face... — il vendit, pour quelques milliers de livres, les débris de ses domaines dispersés et les ruines de son manoir, ensuite, les poches lestées d'un peu d'or, et croyant avec la naïveté de la jeunesse qu'un gentilhomme de son nom n'avait qu'à se produire pour faire fortune, il vint à Paris où son argent et ses illusions se dissipèrent avec une égale promptitude...

. . . .

Jusqu'ici, nos lecteurs le voient, le récit de la marquise était de tout point conforme à la narration que le véritable Cavaroc avait fait jadis au baron de Lascars.

La fiction allait commencer.

— A la place du vicomte — poursuivit madame de Langeac — combien de gentilshommes, se voyant sans ressources pour le présent et sans espérance pour l'avenir, auraient perdu la tête, et, sans souci de leur honneur, se seraient jetés dans une vie d'expédients... — Monsieur de Cavaroc n'en fit rien... — C'est une nature énergique, une âme du métal le plus pur et le mieux trempé... — il quitta la France, et comme il avait appris que, dans je ne sais plus quel pays du fond de l'Asie ou des Indes, deux sultans guerroyaient l'un contre l'autre, il s'embarqua résolûment pour ces lointaines régions, et après une longue

traversée, fertile en dangers de toutes sortes, il fit à l'un des deux sultans l'offre de son épée et de son mérite, offre qui fût acceptée comme elle méritait de l'être... Il me serait impossible, ma chère enfant, à moins de vous garder auprès de moi pendant tout le reste la nuit, ce que mes invités ne me pardonneraient point, il me serait impossible, dis-je, de vous raconter en détail les merveilleuses aventures du vicomte dans cet Orient quasi-fantastique dont nous n'avons pas la moindre idée... — les contes de fées et de génies sont pâles auprès de tels récits... — Monsieur de Cavaroc a joué là-bas les rôles inouïs des chevaliers de la Table-Ronde dans les romans qui retracent les hauts faits d'*Amadis des Gaules* et de *Roland-le-Furieux*... — il a combattu non-seulement des hommes, mais des monstres!... — il a lutté contre des armées que précédaient des troupes d'éléphants, de panthères et de léopards! — il a connu l'amour des sultanes dans les mystérieuses profondeurs des harems les mieux défendus... — il a conquis sur les champs de bataille, à la pointe de son épée victorieuse, le titre de généralissime... — il a reçu pour sa récompense des titres, des honneurs, des monceaux d'or et de pierres précieuses!.. — Le sultan, dont il avait soutenu et fait triompher la cause, voulait l'attacher indissolublement à sa personne, le nommer son premier ministre, lui donner sa fille en mariage et même le déclarer l'héritier de son trône, mais le vicomte refusa tout cela... — son cœur n'oubliait point la patrie absente qu'il préférait aux prestigieuses délices de l'Orient... il abandonna sans un regret l'éblouissante destinée qui s'offrait à lui et il reprit le chemin de la France avec d'immenses richesses glorieu-

sement gagnées... — Voici maintenant quels sont les projets de monsieur de Cavaroc... — il se propose de racheter les terres qui constituaient jadis les domaines de ses ancêtres, de reconstruire avec une splendeur incomparable le château seigneurial, d'épouser ensuite quelque charmante fille de grande maison, de faire souche de Cavarocs, et de rendre son éclat du temps passé à l'illustre race un instant déchue !.. — le vicomte est jeune encore, d'une taille majestueuse et d'une beauté remarquable, quoiqu'un peu étrange... — son visage aux traits bronzés, ses yeux étincelants, annoncent une âme de feu !.. — il adorera sa femme, j'en réponds, et ma vieille expérience me permet d'affirmer qu'il la rendra parfaitement heureuse ! — Voilà ce que j'avais à vous raconter, ma belle marquise... — ne trouvez-vous pas comme moi, noble, touchante et merveilleuse, l'existence de ce gentilhomme qui, possédant déjà la puissance, et pouvant aspirer au sceptre, dédaigne ce que tant d'autres envient, et se contente du bonheur ?

— Certes, madame la marquise — répondit Pauline — rien n'est plus admirable en effet... mais êtes-vous parfaitement certaine que tous les faits racontés par monsieur de Cavaroc soient exacts ?

— Auriez-vous quelque raison pour douter de leur exactitude ?

— Aucune autre que le proverbe : *a beau mentir qui vient de loin* !.. — La véracité des voyageurs est un peu suspecte, vous le savez, madame la marquise...

— Sans doute, sans doute, ma chère enfant... — répondit vivement la vieille dame — en thèse générale vous avez raison, mais l'exception confirme la règle, et monsieur de

Cavaroc est l'exception... — Non-seulement je crois à sa parole, mais encore j'affirme volontiers qu'au lieu d'exagérer ses mérites, il les amoindrit, car sa modestie est complète et lui fait regarder comme très-naturelles les plus belles actions du monde...

Madame de Langeac aurait pu continuer longtemps sur ce ton, mais l'entretien fut interrompu par l'arrivée de Mathilde d'Hérouville que son danseur, monsieur de Rieux, ramenait auprès de Pauline. La jeune fille, animée par le plaisir du bal, était, cette nuit-là, plus jolie encore que de coutume, — les plus fraîches couleurs animaient son teint de lys et la joie éclatait dans ses regards.

— Ah ! mignonne, que vous êtes charmante ! — s'écria la vieille marquise en embrassant Mathilde sur le front — si j'étais un beau jeune homme, de grande naissance et de grande fortune ; savez-vous ce que je désirerais le plus au monde ?

— Quoi donc, madame la marquise ? — demanda mademoiselle d'Hérouville en baissant les yeux.

— Ce serait, mignonne, de vous faire quitter votre nom, et de vous donner le mien en échange...

Mathilde devint très-rouge et ne répondit pas. Le comte de Rieux soupira, et l'expression de son visage indiqua clairement qu'il partageait de la manière la plus absolue l'opinion de madame de Langeac.

La marquise de Langeac se pencha vers Pauline, et lui dit tout bas avec un sourire :

— Voyez donc, ma chère enfant, l'émotion du comte de Rieux. — Ses yeux brillent comme des diamants noirs quand ils se fixent sur votre charmante Mathilde. — N'y

aurait-il pas sous roche quelque projet de mariage entre ces deux beaux jeunes gens?

Cette question, faite à l'improviste avec une familiarité toute maternelle, embarrassa quelque peu Pauline, qui ne voulait ni mentir ni s'avancer trop.

— Monsieur d'Hérouville pourrait seul vous répondre, madame la marquise, — murmura-t-elle ; — il s'agit de sa sœur.

— Je m'adresserai donc à lui-même, — reprit la vieille dame, — et si la pensée de cette union bien assortie ne s'est point encore présentée à son esprit, je tâcherai de la faire naître... — Mais qu'avez-vous, chère marquise, — ajouta madame de Langeac d'un air alarmé, — vous changez de visage !.. vous voilà toute pâle et vous semblez vous soutenir à peine !...

Les brillantes couleurs du visage de Pauline venaient en effet de disparaître tout à coup. — Ses joues et ses lèvres s'étaient décolorées, ses mains tremblaient, son corps chancelait, ses yeux agrandis exprimaient la surprise et l'épouvante.

— Au nom du ciel, — continua madame de Langeac, — dites-moi bien vite ce que vous avez... — Il faut faire quelque chose... respirer des sels... — Tenez, voici mon flacon... — il ranimerait un mourant.

La jeune femme lutta contre elle-même avec un courage héroïque, et balbutia :

— Vous êtes mille fois bonne, madame la marquise, mais de grâce, ne vous inquiétez pas d'un malaise passager... — Ce n'est rien... — je vais déjà mieux.

— Bien vrai ?



— Je vous l'affirme...

— Cependant vous êtes pâle encore...

— La souffrance a été vive... mais voici qu'elle se dissipe tout à fait...

— Etes-vous donc sujette à ces crises, ma chère enfant?

— En aucune façon... — Celle-ci est la première... — Jamais rien de pareil ne m'était arrivé.

— Quelle peut en être la cause?

— Je l'ignore.

— Le bruit et la chaleur, sans doute... — continua la marquise, — voulez-vous quitter ce salon et venir vous reposer un peu dans mon appartement particulier?

— Je vous rends mille grâces, mais c'est inutile... ma souffrance est presque passée.

— S'il en est ainsi, un verre de boisson glacée vous remettra complètement.

Madame de Langeac appela du geste un des valets qui faisaient circuler des plateaux chargés de rafraîchissements, et Pauline but quelques gorgées d'un sirop d'oranges frappé de glace. La marquise d'Hérouville, nos lecteurs l'ont deviné déjà, venait de déguiser la vérité en affirmant à madame de Langeac que cette crise soudaine et inexplicable n'avait point de cause appréciable. La cause existait, réelle, terrible, effrayante, et la voici: — Pauline avait entrevu tout à coup, au milieu d'un groupe, à quelques pas du fauteuil sur lequel elle était assise, un homme de haute taille dont les traits rappelaient d'une façon frappante le visage de son premier mari.

— Roland de Lascars n'est pas mort! — s'était-elle dit

avec une immense terreur, — c'est lui!... — Je suis perdue!...

Heureusement pour la pauvre femme défaillante, la réflexion vint presque aussitôt, sinon la rassurer tout à fait, du moins lui rendre une sorte de doute, et par conséquent d'espoir. Le personnage qui venait d'attirer si fatalement son attention, ressemblait en effet au baron de Lascars de la manière la plus inquiétante, mais les ressemblances inouïes, invraisemblables même à force d'être exactes, ne sont pas sans exemple, Pauline le savait bien; — d'ailleurs, l'inconnu était basané autant qu'un mulâtre, et ses cheveux noirs très-ondés, presque crépus, qu'il portait sans poudre, au mépris de la mode, se dressaient sur son front comme la crinière d'un lion d'ébène. Or, Roland de Lascars avait toujours eu le teint d'un Français et les cheveux lisses et brillants. — En outre, Pauline se croyait matériellement certaine que son premier mari était mort, et enseveli sous les ruines de la glacière incendiée. — Ceci nous explique comment il lui fut possible de reprendre rapidement son calme et son empire sur elle-même après la soudaine et foudroyante impression d'effroi dont nous connaissons les résultats. Madame d'Hérouville se dit tout ce qui précède en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire. — Lorsqu'elle releva les yeux pour hasarder un nouveau regard vers le sosie bronzé d'un fantôme, elle reçut en plein cœur une nouvelle commotion, presque aussi violente que la première. — Le vivant portrait de Lascars était sorti de la foule; — il s'approchait d'elle lentement, mais sans lui accorder une attention par-

ticulière, sans paraître même remarquer sa présence. Pauline frissonnait de tous ses membres.

— Eh ! bonsoir, monsieur le vicomte, — s'écria madame de Langeac en s'adressant à ce personnage, — soyez le bienvenu mille fois !... — Je parlais de vous à l'instant à ma charmante voisine, la marquise d'Hérouville, et je lui racontais, mais fort en abrégé, votre épopée chevaleresque. — Elle désirait vivement vous connaître, et je vais vous présenter sans retard... — Ma chère Pauline, — ajouta la vieille marquise en s'adressant à la tremblante jeune femme, — monsieur le vicomte de Cavaroc... — un gentilhomme d'un autre âge... un héros des anciens temps...

Le prétendu Cavaroc, qui venait d'appuyer ses lèvres sur la main ridée que lui tendait madame de Langeac, s'inclina respectueusement devant Pauline en murmurant :

— Je n'aurais point osé solliciter l'honneur qui m'est fait, madame la marquise, mais il me remplit de joie et me comble de reconnaissance.

— Que Dieu ait pitié de moi !... — pensa madame d'Hérouville, — c'est la même voix comme c'est le même visage !...

Le nouveau venu sembla comprendre que la jeune femme ne désirait nullement entamer un entretien avec lui, — il n'ajouta pas un seul mot à son adresse, puis, comme en ce moment les petites flûtes, les hautbois et les violons de l'orchestre entamaient la ritournelle d'un menuet, il salua Mathilde et lui dit :

— Daignerez-vous me faire la grâce, mademoiselle, de m'accepter pour cavalier ?...

Pauline, ranimée soudain, eut la volonté ferme d'imposer un refus à sa belle-sœur; — elle ébaucha même un geste rapide, mais il était trop tard; — la jeune fille, trop curieuse de voir et d'entendre de près ce personnage que la marquise de Langeac venait de désigner comme *un gentilhomme d'un autre âge*, comme un *héros des anciens temps*, avait posé déjà sa main sur la main du vicomte de Cavaroc, et s'éloignait avec lui dans les salons.

— Eh bien, — ma chère enfant, — demanda la vieille dame à Pauline, comment le trouvez-vous, mon *Amadis des Gaules*, mon chevalier guerroyeur, mon pourfendeur de Turcs et de panthères, mon généralissime des armées du sultan? — Comment le trouvez-vous?

— Je ne sais... — balbutia madame d'Hérouville d'une voix presque éteinte — je n'ai pas regardé monsieur de Cavaroc...

— Mais, c'est presque du dédain cela, savez-vous?...— répliqua la douairière — à moins, toutefois — ajouta-t-elle en souriant — que vous n'ayez la crainte de vous laisser surprendre par une admiration trop vive pour mon beau ténébreux... — Ai-je deviné juste?... voyons...

Etonnée de ne point recevoir de réponse, la marquise de Langeac se tourna vers Pauline et s'aperçut qu'elle était redevenue plus pâle et plus défaillante que jamais.

— Eh quoi! chère enfant — s'écria-t-elle — voilà votre vilaine crise revenue! — Ceci m'inquiète et me désole, en vérité, plus que je ne saurais le dire! — Comte de Rieux, je vous en prie, courez prévenir monsieur d'Hérouville.

Le jeune comte ne perdit pas une minute pour se mettre à la recherche du marquis, et ce ne fut point sans peine

qu'il parvint à le rejoindre dans un lointain salon de jeu où Tancrède s'occupait à perdre galamment au pharaon quelques centaines de louis.

— Madame la marquise est souffrante — lui dit-il — hâtez-vous de la rejoindre.

En apprenant cette mauvaise nouvelle, Tancrède devint livide ; — son cœur cessa de battre ; — il abandonna brusquement la salle de jeu, et il s'élança au milieu de la foule, à la façon d'un sanglier qui traverse un épais fourré. Cette manière insolite de s'ouvrir un passage n'était assurément point de mise dans un salon aristocratique par excellence, aussi Tancrède, fendant les groupes comme un boulet de canon, aurait récolté, sans aucun doute, chemin faisant, vingt provocations immédiates et autant de duels pour le lendemain, si le comte de Rieux, qui marchait derrière le marquis et pour ainsi dire dans son sillage, n'avait eu soin de répéter à chaque pas :

— Madame la marquise d'Hérouville vient de se trouver mal !...

Personne, dans le monde patricien, n'ignorait l'amour profond et exclusif de Tancrède pour sa femme ; — la raison sembla donc bonne et l'excuse parut valable. — La marquise se trouvant mal, le marquis avait le droit incontestable de coudoyer et même de bousculer ses meilleurs amis, afin de la rejoindre au plus vite ! Lorsque Tancrède arriva dans le salon où se trouvaient madame de Langeac et Pauline, la jeune femme allait beaucoup mieux, la seconde crise s'étant terminée presque aussi rapidement que la première, cependant, son visage trahissait encore,

par d'irrécusables stygmates, la douloureuse angoisse qu'elle venait de subir. Elle tendit la main à Tancrède.

— Ce n'était rien, mon ami — lui dit elle en souriant — monsieur le comte de Rieux, j'en suis sûre, aura sans le vouloir exagéré ma passagère faiblesse. — Il t'a fait grand peur, je le vois bien, car te voilà plus pâle et plus ému que moi !...

— Pauline — demanda le marquis d'une voix tremblante — es-tu vraiment remise ? — Ne parles-tu point ainsi pour me rassurer ?

Ce fut madame de Langeac qui répondit :

— Mon cher marquis — fit-elle — moi aussi, j'ai été très-inquiète, puisque c'est sur ma demande que le comte de Rieux s'est mis à votre recherche. Mais maintenant tout va bien, je vous l'affirme, et notre belle Pauline reprendra dans un instant ses brillantes couleurs.

— Mais enfin — reprit Tancrède — que s'est-il passé ?

— Il ne s'est rien passé, mon ami — murmura la jeune femme — un malaise subit, inexplicable, tel que je n'en ai jamais ressenti, s'est à deux reprises emparé de moi, et, de même qu'il était venu sans cause, il a disparu sans laisser de traces.

— Est-ce bien vrai ?... — demanda Tancrède avec insistance.

— Sans laisser d'autre trace, du moins — reprit Pauline — qu'un peu de faiblesse, pour laquelle il n'est besoin que d'un seul remède... le repos. Je désire donc retourner à l'hôtel aussitôt que Mathilde aura été ramenée près de moi par son danseur.

— Rien ne me semble plus sage et plus prudent, en

effet — répondit le marquis — et je vais donner l'ordre à mes gens de faire avancer la voiture.

XI

LE MARTYRE D'UN CŒUR.

Tancrède venait à peine de quitter sa femme pour se diriger vers le vestibule où stationnaient les valets de pied, lorsque, du côté opposé, le prétendu vicomte de Cavaroc reparut, donnant le bras à mademoiselle d'Hérouville. Le bizarre personnage dont la marquise de Langeac faisait un si grand cas semblait au mieux avec la jeune fille. — Il lui parlait d'un air animé, et Mathilde l'écoutait le sourire sur les lèvres. Pauline le regarda cette fois avec une attention dévorante tandis qu'il s'avançait. — Il lui parut plus grand que ne l'avait été le baron de Lascars... — son teint basané, ses cheveux crépus achevèrent de lui persuader qu'elle venait d'être la dupe d'une erreur de son imagination, et que la ressemblance entre le vivant et le mort était vague et douteuse. Une fois cette conviction entrée dans son esprit, la marquise poussa un long soupir de soulagement et elle se dit :

— Décidément j'étais folle... — ce n'est pas lui... — ce ne peut pas être lui.

— Mademoiselle d'Hérouville me fera-t-elle l'honneur de danser un second menuet avec moi ? demanda le faux Cavaroc lorsque la jeune fille eut repris sa place entre Pauline et madame de Langeac.

— Volontiers, monsieur le vicomte... — répondit Mathilde — le prochain menuet appartient à monsieur de Rieux, mais je puis vous promettre le suivant.

La marquise d'Hérouville intervint.

— Ma chère Mathilde — dit-elle — tu prends des engagements qu'il te sera impossible de tenir.

— Pourquoi donc ? demanda la jeune fille en accompagnant ses paroles d'une charmante petite moue.

— Nous quittons le bal.

— Déjà ! — s'écria Mathilde avec un effroi sincère — mais il n'est pas l'heure de se retirer ! vois donc, ma sœur, on arrive encore.

— Aussi ne songerais-je point à interrompre tes plaisirs si la plus impérieuse nécessité ne m'y forçait... — répliqua Pauline — ne m'accuse pas d'égoïsme, chère enfant, mais nous partons parce que je suis souffrante.

Mathilde aimait tendrement sa belle-sœur ; elle le prouva bien en cette occurence, car elle ne songea plus à regretter le bal et la danse et elle s'empressa de donner à Pauline les témoignages empressés d'un vif et sincère intérêt.

— Mademoiselle — reprit le prétendu Cavaroc — puisqu'il me faut aujourd'hui renoncer à l'accomplissement d'une promesse qui me comblait de joie, vous me permettrez du moins, je l'espère, d'en réclamer l''exécution la

première fois que j'aurai l'honneur de vous reconnaître dans le monde ?

— Sans aucun doute, monsieur, répondit Mathilde. Je vous dois un menuet et je paierai ma dette.

Le bizarre personnage s'inclina devant la jeune fille et devant mesdames de Langeac et d'Hérouville, puis il se perdit dans la foule. Au bout de dix ou douze minutes, Tancrède reparut.

— Le carrosse est devant le perron de l'hôtel — dit-il — et ce n'a pas été chose facile de le faire avancer jusque-là, car la cour et la rue sont encombrées d'équipages d'une façon vraiment imaginable ! les chevaux se cabrent, les cochers jurent, les valets crient ; les roues se heurtent, enfin, c'est un désordre et une confusion inouïs, dont nous ne sortirons point sans peine.

Sous le vestibule, tandis que la marquise et Mathilde s'enveloppaient dans leurs pelisses, deux grands valets de pied vêtus d'éclatantes livrées rouges, noir et or, drapaient sur les épaules du héros de madame de Langeac un manteau de fourrures d'une incomparable magnificence. Tancrède regarda avec quelque curiosité, mais sans étonnement, ce personnage basané, dont le visage et la livrée le frappaient. L'aventurier salua respectueusement les deux femmes et quitta le vestibule, suivi de ses laquais.

— Tu connais ce gentilhomme ? — demanda Tancrède à Pauline.

— La marquise de Langeac me l'a présenté — répondit la jeune femme d'une voix un peu tremblante.

— Il se nomme ?

— Le vicomte de Cavaroc — je crois.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom ; monsieur de Cavaroc, j'imagine, est étranger ?

— Nullement, c'est un compatriote de madame de Langeac.

— Son teint bronzé lui donne l'air d'un Indien bien plus que d'un Français.

— Il arrive d'Orient où il vient de passer plusieurs années, et de faire une fortune immense... — du moins la marquise l'affirme.

— Moi — dit Mathilde — j'ai dansé tout à l'heure avec monsieur de Cavaroc et j'ai pris le plaisir le plus vif à l'entendre causer... — c'est un homme charmant ! — il raconte les choses du monde les plus extraordinaires, et les raconte si bien qu'on voudrait l'écouter toujours... — il m'a fait le récit d'une chasse au tigre dans laquelle il a failli vingt fois être dévoré — je frémissais, je mourais de peur, c'était charmant.

Ce qui précède se disait dans le carrosse du marquis, tandis que le cocher prudent et habile trouvait moyen de tirer sa voiture et ses chevaux sains et saufs de l'inextricable pêle-mêle des équipages qui s'entrechoquaient.

— Et maintenant, petite sœur — reprit Tancrède lorsque le carrosse, enfin dégagé, marcha plus rapidement — apprends-nous ce que tu penses de ton premier danseur, le comte Hector de Rieux.

La lumière vive des lanternes éclairait suffisamment l'intérieur de la voiture pour permettre de distinguer une rougeur légère envahissant, comme un beau nuage pourpre, le charmant visage de Mathilde. Autant la jeune fille avait exprimé d'une façon nette et précise sa manière de voir à

l'endroit du vicomte de Cavaroc qu'elle s'était empressée de proclamer charmant, autant ce fut avec une timidité pudique, avec une naïve hésitation, qu'elle balbutia :

— Monsieur de Rieux me semble un jeune homme aimable et bon, mais il m'est impossible d'avoir sur son compte une opinion bien nette après quelques minutes d'un entretien sans cesse interrompu par la musique et par la danse.

— Enfin — reprit Tancrède — il ne te déplaît pas ?

— Oh ! non... — répondit vivement Mathilde.

Et elle ajouta, comme malgré elle et d'une voix très-basse :

— Au contraire...

L'aveu était significatif. Le marquis en savait assez désormais pour être à peu près certain qu'aucun obstacle à ses projets d'alliance ne surgirait du côté de sa jeune sœur. Il n'insista point sur ce chapitre délicat et se contenta de prendre la main de sa femme et de la serrer doucement. — La marquise lui fit comprendre, par une pression semblable, qu'elle partageait sa pensée et son espérance. Le carrosse venait de rentrer dans la cour d'honneur de l'hôtel d'Hérouville. — Tancrède donna le bras à Pauline pour la reconduire à son appartement.

— Chère bien-aimée — lui demanda-t-il — te trouves-tu tout à fait remise ?

— Oui, tout à fait. Seulement, je me sens presque aussi faible que pendant les premiers jours de ma convalescence. J'aurais eu peine à arriver jusqu'ici, si ton bras ne m'avait soutenue.

— Une nuit de sommeil sera pour cette faiblesse un souverain remède, ne le crois-tu pas?

— Je l'espère.

— Je te quitte donc, chère Pauline, et je te souhaite un doux repos béni du ciel.

Aussitôt que la marquise se trouva seule, après avoir été déshabillée par ses femmes, elle se laissa tomber sur un fauteuil au lieu de se mettre au lit, elle cacha son visage dans ses mains et elle se mit à pleurer amèrement, en balbutiant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, que vous ai-je fait pour me frapper sans relâche et si cruellement? — quel crime ai-je commis qu'il faut que j'expie?... — n'aurai-je donc plus, en ce monde, un seul jour de calme et de paix?

Le motif de cette crise de découragement et de désespoir est facile à deviner.— Pauline, en présence du faux vicomte de Cavaroc, s'était fait violence pour accepter le doute comme une certitude. — A vingt reprises, nous le savons, elle s'était répété : « — C'est impossible!. . Lascars est mort!... — cet homme est un inconnu pour moi!... » — mais elle n'avait réussi que d'une façon très-imparfaite à se persuader, et maintenant de nouvelles angoisses, de cuisantes tortures, revenaient l'assaillir!... — elle doutait de ses doutes! — la chaîne, que par deux fois elle avait crue brisée, lui semblait plus intacte et plus lourde que jamais! Enfin, elle se sentait perdue, car elle comprenait que son premier, son seul vrai maître, son tyran, son implacable et lâche ennemi, n'avait point cessé de vivre et ne lui laisserait ni paix ni trêve. Pauline pleura longtemps en se tor-

dant les mains, puis tout à coup, un brusque revirement se fit en elle ; — ses larmes se séchèrent ; — elle releva la tête et se dit :

— Chassons ces pensées qui me rendront folle ! — à chaque jour suffit son mal ! — Pourquoi m'épouvanter d'avance ? — qu'ai-je à craindre de pire que la mort ? — eh bien ? je suis prête à mourir si Tancrède ne me pardonne point la tache involontaire que j'ai faite à son nom, s'il cesse de m'aimer, s'il me chasse ! — mon Dieu, je m'abandonne à vous... — Je ne lutterai plus contre mon sort, quelqu'il soit... — faites de moi ce que vous voudrez.

Après ce cri suprême de douleur et de résignation, Pauline, brisée par la fatigue, vaincue par le sommeil, eut à peine la force de se traîner jusqu'à son lit où elle s'endormit aussitôt d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. Lorsqu'elle se réveilla, il faisait grand jour. — Les flammes du foyer et les tièdes rayons d'un beau soleil d'hiver, mettaient de vifs et joyeux reflets sur les dorures des meubles, sur l'émail des potiches du Japon, sur les bergers et les bergères des tapisseries copiées d'après Watteau et d'après Lancret. Le marquis d'Hérouville, assis au pied du lit, souriant à la jeune femme dont il attendait avec amour le premier regard. — Tel fut le délicieux tableau qui s'offrit aux yeux à peine ouverts de Pauline.

— Dieu me protégera !... — se dit-elle dans un élan de ferme confiance — il est impossible que tout cela me soit enlevé !... — il est impossible qu'un bonheur si radieux cède la place au plus complet — au plus immérité des malheurs !...

— Chère bien-aimée — lui demanda Tancrède — une

7

nuit de calme sommeil a-t-elle produit les heureux effets que nous en attendions tous deux ?

— Notre espérance est même dépassée, mon ami... — répondit Pauline avec conviction, je ne me suis jamais sentie plus forte et plus vaillante.

. . . .

Le soir de ce même jour, Hector de Rieux vint dîner à l'hôtel d'Hérouville. — Il y déploya tous les trésors de son exquise urbanité, de sa courtoisie chevaleresque — de son esprit à la fois naturel et brillant. — Il voulut plaire et il y réussit ; — son triomphe fut complet et décisif, non-seulement auprès de Tancrède et de Pauline, mais encore auprès de Mathilde qui, pour la première fois, sentit s'éveiller au fond de son âme ingénue un sentiment timide et voilé qu'elle ne connaissait pas encore...

XII

UNE LETTRE.

Aucune allusion immédiate ne fut faite par Tancrède ou par Pauline, à l'union possible et probable d'Hector et de Mathilde, mais il devint pour eux hors de doute que cette union s'accomplirait, et qu'elle serait un mariage d'amour autant qu'un mariage de convenance. Quelques jours s'écoulèrent. Le marquis d'Hérouville avait autorisé les visites quotidiennes du comte de Rieux, admis désormais dans la maison, tacitement, sinon d'une manière officielle, comme le fiancé de la jeune fille. Ces visites avaient lieu le soir, d'après le désir de Pauline qui se ménageait ainsi le meilleur de tous les prétextes pour ne plus conduire sa belle-sœur dans le monde ; — elle ne se sentait point le courage d'affronter de nouveau la présence du vicomte de Cavaroc vrai ou faux, et la seule pensée de la ressemblance de ce gentilhomme avec le baron de Lascars — en admettant même qu'il n'y eût véritablement en jeu qu'une fortuite ressemblance — remplissait Pauline d'un trouble et d'une

épouvante qu'elle ne pouvait combattre, et faisait circuler dans ses veines un frisson mortel. A mesure cependant que passaient les jours, la confiance de la jeune femme grandissait ; — elle traitait presque de chimères ses récentes terreurs ; — elle aurait volontiers raillé ses angoisses de la veille, et les nuages noirs qui voilaient l'avenir lui semblaient près de disparaître pour faire place à l'azur le plus immaculé. — Par malheur, ce n'était qu'un beau rêve ! le réveil allait arriver, et selon la menace de Lascars, ce réveil devait être terrible.

Un soir, minuit sonnait à la pendule du grand salon de l'hôtel d'Hérouville, Hector de Rieux venait de prendre congé en disant : à demain, et Tancrède quittait sa femme et sa sœur à la porte de leurs appartements qui communiquaient l'un avec l'autre, nous le savons... La marquise voulut accompagner sa belle sœur, dans sa chambre à coucher ; — elle causa quelques minutes encore avec elle, l'embrassa tendrement, lui souhaita une heureuse nuit et rentra chez elle. Là, elle se remit aux mains de sa première femme de chambre, et tandis que cette adroite camériste déroulait et nattait les masses opulentes de son admirable chevelure blonde, ses yeux se fixèrent sur une enveloppe carrée, placée bien en évidence au milieu des objets de toute nature dont la toilette était encombrée, et portant pour suscription ces mots tracés d'une écriture évidemment contrefaite.

» *Pour madame la marquise d'Hérouville.*

« POUR ELLE SEULE. »

La vue de cette enveloppe, dont rien n'indiquait ce-

pendant que le contenu ne fut point inoffensif, fit éprouver à Pauline un indéfinissable malaise.

— Qu'est-ce que cette lettre ? — demanda-t-elle — et de qui vient-elle ?

— J'ignore de quelle lettre madame la marquise me fait l'honneur de me parler, répliqua la camériste de l'air et du ton le plus naturels.

Pauline désigna du doigt l'enveloppe.

— Ah ! par exemple — s'écria la femme de chambre — voilà qui me semble bien singulier !.. j'affirme à madame la marquise que je n'avais rien vu.

— Cette lettre n'a donc pas été apportée par vous ?

— Non, assurément, madame la marquise.

— Appelez Mariette.

Mariette était la seconde femme de chambre. De même que son chef d'emploi, elle prétendit ne rien savoir et se déclara tout à fait étrangère à l'introduction de la lettre suspecte dans la chambre à coucher.

— Avez-vous quitté ce soir mon appartement ? demanda Pauline aux deux caméristes.

— Pendant le souper, madame la marquise... répondirent-elles, mais seulement pendant le souper.

— Quelqu'un des valets de l'hôtel est-il entré ici en votre présence ?

— Non, madame la marquise, nous n'avons vu personne.

— Il faut donc, si vous dites vrai, qu'on ait franchi le seuil de cette chambre tandis que vous étiez absentes, faites en sorte que ceci ne se renouvelle pas et arrangez-vous de

manière à ce que l'une de vous soit toujours à son poste... je l'exige...

— Madame la marquise sera religieusement obéie.

— J'y compte.

La toilette de nuit de Pauline étant terminée, les femmes de chambre se retirèrent, et notre héroïne prit dans ses mains cette enveloppe qui la préoccupait, semble-t-il, outre mesure, mais, hélas, l'un des pires malheurs attachés à certaines situations, c'est qu'elles grossissent les moindres choses et leur donnent, pour des yeux craintifs, un aspect inquiétant et sinistre.

— Qui peut m'écrire de cette façon mystérieuse — se demanda la marquise, les yeux fixés sur l'écriture contrefaite — quel nouveau malheur se cache sous cette frêle feuille de papier, et va s'en échapper comme de la boîte de Pandore?

Pauline retourna l'enveloppe. Un large cachet de cire rouge, sans chiffres et sans armoiries, en scellait le quadruple pli. Au moment de briser cette cire, la marquise hésita. Elle était debout devant la cheminée dans laquelle flamboyait un grand feu.

— Si je lançais, sans l'ouvrir, au sein de ce brasier, la lettre que voici, je conjurerais le malheur qu'elle renferme sans doute... se dit-elle avec une sorte de confiance superstitieuse.

Sa main se rapprocha des flammes, mais une nouvelle hésitation la saisit ; — elle n'acheva point le geste commencé.

— Après tout murmura-t-elle — je me trompe peut-être

— peut-être faut-il que je sache… — Allons, du courage ! Je veux en avoir… j'en aurai !..

Pauline rompit le cachet, déchira l'enveloppe, déploya le papier qu'elle renfermait, et fut obligée de s'appuyer de la main gauche au marbre de la cheminée pour ne pas tomber à la renverse, car ses genoux ployèrent sous elle. Les prévisions les plus funestes de la jeune femme se trouvaient dépassées !.. — l'écriture du corps de la lettre ne prenait pas la peine de se déguiser comme celle de la suscription… — Cette écriture était celle du baron de Lascars ! Ce qui se passa dans l'âme de Pauline, nous n'entreprendrons point de le décrire ; — nous dirons seulement que plus d'une demi-heure s'écoula avant que la malheureuse femme ait pu recouvrer assez de sang froid pour lire d'un bout à l'autre le billet fatal et pour en comprendre le sens.

Voici ce billet :

« Vous ne vous êtes point trompée, madame la marquise, en pensant me reconnaître, à la soirée de la marquise de Langeac, malgré la couche de bistre qui fait de moi le plus bronzé des *Capitans* retour de l'Inde, et malgré le talent de mon valet de chambre qui métamorphose mes cheveux soyeux en chevelure presque crépue. Vous m'avez cru mort sans aucun doute, lorsque vos gens vous ont appris le brusque incendie de la glacière. — Votre âme bonne et généreuse s'est apitoyée sur mon sort, je le présume, et vous avez honoré de votre pitié le gentilhomme plein de mérite qui venait de s'éteindre, ou plutôt de s'enflammer si fatalement à la fleur de son âge… — (excusez ce jeu de mots, je vous prie, en l'honneur de monsieur de Bièvre qui met à la mode, en ce moment, ces gentillesses de langage !..)

Séchez vos larmes, madame la marquise!.. — Celui que vous avez pleuré n'est pas mort! — il est vivant! — bien vivant! très-vivant!.. Vous conviendrez volontiers, je pense, que depuis la visite assez mal réussie, que j'eus l'honneur de vous faire cet automne à votre château de Port-Marly, j'ai mis dans ma conduite à votre égard toute la réserve désirable et la plus extrême discrétion. Je désirais reparaître dans le monde, mais comme je ne pouvais le faire sous mon vrai nom sans amener dans votre existence de regrettables perturbations, je me suis revêtu d'une individualité parfaitement solide, tout à fait vraisemblable, et dont personne au monde — (personne, vous m'entendez bien!..) — n'aurait le pouvoir de me dépouiller... — vous avez vu d'ailleurs de quelle manière on m'accueille, et quelle impression je produis, lorsque je consens à raconter quelques épisodes véridiques de mon existence aventureuse... Je comptais vous revoir, madame la marquise, je le désirais d'une façon très-vive, et j'avais eu soin de me faire admettre dans la plupart des maisons que vous fréquentiez habituellement. Cet espoir a été déçu. — Autant je mettais d'ardeur à vous rechercher, autant vous mettiez d'obstination à me fuir!.. Enfin, pour tout dire en un mot, depuis notre unique rencontre, vous n'avez pas quitté votre hôtel, dans la crainte de me trouver sur votre passage. Je pourrais m'étonner d'un procédé semblable... — j'aurais le droit de vous dire que c'est mal reconnaître la modération, la réserve dont je viens de donner des preuves éclatantes... — Oui, certes, j'aurais ce droit, mais je me garderai bien d'en user... — Ce n'est pas pour me plaindre que je vous écris.. — le but de ma lettre est tout autrement sérieux, et je vais

avoir l'honneur de vous le faire connaître. J'ai d'importantes communications à vous adresser, madame la marquise; — il faut que j'obtienne de vous, sans retard, un entretien de quelque durée... — Je vous prie donc de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous, et remarquez que je sollicite lorsque je pourrais parler en maître... Je vous ai été présenté officiellement par madame de Langeac, l'une des plus grandes dames de Paris, je ne blesserais dont point les plus strictes convenances en me faisant annoncer à l'improviste dans votre salon, mais je veux mettre toutes les formes de mon côté, je comprends à merveille qu'il vous semblerait souverainement odieux de vous trouver entre le baron Roland de Lascars et le marquis Tancrède d'Hérouville, entre le passé et le présent, et je veux, autant que cela dépendra de moi, vous sauver la gêne de cette situation ambiguë. Je dis « *autant que cela dépendra de moi* » dans ce sens que, si vous refusiez de m'accorder le rendez-vous sollicité, il me faudrait bien avoir recours, pour l'obtenir, à des moyens extrêmes, malgré mon vif désir de n'introduire dans votre vie aucun élément de trouble et d'ennui. J'ai cherché quelque bon moyen de concilier toutes choses, au mieux de vos intérêts et des miens; — je crois l'avoir trouvé, et voici ce que je vous propose. Cette lettre sera dans vos mains vendredi soir, et ne pourra tomber sous les yeux de monsieur d'Hérouville, j'en ai la certitude, car, en capitaine habile, j'entretiens des intelligences au sein de la place ennemie, et bon nombre de vos gens sont à ma discrétion absolue... Demain samedi, c'est nuit de bal à l'Opéra... — Or, l'Opéra est un terrain neutre sur lequel les plus tendres amis, comme les plus

mortels ennemis, se rencontrent et se coudoient ; personne n'ignore cela, et vous le savez comme tout le monde. Entre minuit et une heure du matin, enveloppez-vous dans un domino noir ; — attachez sur votre épaule gauche un nœud de rubans rouges ; — descendez par l'escalier dérobé ; — — sortez par la petite porte ; — (tous les hôtels ont des escaliers dérobés et des petites portes ; — il est impossible que le vôtre fasse exception à la règle générale...) glissez-vous dans un fiacre amené par les soins de quelque camériste discrète, et faites-vous conduire à l'Opéra. Une fois arrivée, vous monterez au premier étage ; vous trouverez sans peine la loge numéro 21, — (entre-colonnes — côté du Roi ;) — vous frapperez trois coups à la porte de cette loge et c'est moi qui vous ouvrirai... Je crois pouvoir compter d'une manière absolue, madame la marquise, sur votre empressement à m'accorder ce que je vous demande ; vous savez à merveille que cette entrevue sera sans danger pour vous, tandis qu'au contraire un refus de votre part entraînerait infailliblement les conséquences les plus funestes. Et d'abord, si dans la nuit de samedi vous n'aviez point paru, le vicomte de Cavaroc irait dimanche vous rendre visite en votre hôtel, je dois vous en prévenir. Lui feriez-vous refuser la porte par vos gens ? Vous me permettrez d'en douter. A samedi donc, madame la marquise ; — je suis heureux par avance d'un tête-à-tête qui me rappellera les plus chers souvenirs de ma vie, et je vous supplie de croire au profond respect et à l'obéissance absolue, de votre passionné serviteur.

» VICOMTE DE CAVAROC. »

XIII

COMBATS RIEUR.

Après avoir lu jusqu'à la dernière ligne la lettre que nous venons de reproduire, madame d'Hérouville éleva ses mains au-dessus de sa tête, puis les croisa sur sa poitrine haletante avec un geste désespéré.

— Mon Dieu — balbutia-t-elle ensuite — j'avais crié vers vous et vous ne m'avez point entendue ! — je ne pouvais trouver de protecteur qu'en vous... et vous m'abandonnez ! — je me sens à bout de forces, Seigneur, et la souffrance a lassé mon courage ! — l'heure de mourir est-elle venue ?.. — Je suis prête...

Selon la mode du dix-huitième siècle Pauline portait à sa ceinture une *châtelaine* à médaillon émaillé, soutenant un gros paquet de breloques de toutes les formes. La jeune femme choisit parmi ces breloques une clef d'or microscopique et s'en servit pour faire jouer la serrure à ressort d'un meuble de bois de rose doublé d'acier, solide comme la caisse d'un fermier-général malgré sa frêle et coquette apparence. C'est dans ce meuble, commandé par Tancrède

exprès pour elle, que la marquise enfermait ses diamants. Du fond de l'un des tiroirs remplis d'écrins elle tira un petit flacon de modeste apparence, recouvert de papier bleu et bouché à l'émeri. Ce flacon renfermait un poison si violent que quelques gouttes dans un verre d'eau devaient suffire pour foudroyer l'homme le plus vigoureux. Pauline se laissa tomber à genoux.

— Mon Dieu, Seigneur mon Dieu — dit-elle du cœur plutôt que des lèvres — pardonnez-moi le crime que je vais commettre en disposant ainsi de ma vie !.... — Vous qui lisez dans les âmes et qui sondez les consciences, vous savez que ce crime sera ma première faute !... — Seigneur, épargnez les innocents !... — Si je fais naître votre colère, qu'elle ne frappe que moi et ne retombe pas sur eux !... — — Consolez de ma perte mon mari bien-aimé... — protégez mes enfants orphelins !

A peine la marquise venait-elle de murmurer ces dernières paroles qu'elle se releva en poussant un rugissement de lionne blessée.

— Mes enfants ! — s'écria-t-elle — Ah ! mauvaise mère que je suis ! — j'allais mourir sans avoir embrassé mes enfants !...

Pauline, serrant dans l'une de ses mains le flacon meurtrier, saisit de l'autre un flambeau et franchit le seuil de la pièce voisine où Paul et Armand dormaient côte-à-côte dans leurs petits lits jumeaux. Elle se pencha vers eux et les contempla longuement ; — de grosses larmes dont elle n'avait point conscience roulaient une à une sur ses joues pâles ; — ses lèvres balbutiaient :

— Adieu, chers bien-aimés ! — chers enfants de mon

âme, adieu! — quand renaîtra le jour où vous vous réveillerez mes doux anges, et vous appelerez votre mère. — Hélas! mes chers petits, votre mère ne vous répondra pas! — Vous ne la reverrez jamais, celle dont vous étiez la vie et le bonheur! — ses lèvres n'embrasseront plus vos cheveux blonds, vos yeux bleus, vos mains mignonnes! — elle ne vous pressera plus sur son cœur... elle n'essuiera plus vos larmes enfantines, et ne calmera plus par ses chansons vos gros chagrins... — Adieu mes fils, mes espoirs, mes orgueils! — vous allez recevoir mon dernier baiser, puis je vous quitterai pour toujours... et bientôt... oui, demain, peut-être, une autre me remplacera près de vous...

Pauline frissonna de tous ses membres et promena ses yeux autour d'elle avec une expression d'épouvante, comme si quelque voix étrangère avait répété tout bas à son oreille les derniers mots échappés de ses lèvres. Elle parut alors en proie à une sorte d'étrange et soudaine folie, et elle s'écria :

— Une autre me remplacerait près de mes enfants! — une autre recevrait leurs caresses et leur apprendrait à m'oublier! une autre enfin me volerait leur amour! — Non! non! c'est impossible! non! je ne le peux pas! non! je ne le veux pas! — La mère qui déserte son poste et se réfugie dans la mort quand ses enfants vivent et l'appellent, est cent fois lâche et cent fois maudite!.. — Je resterai près de mes fils malgré tout! — je ne céderai ma place à personne!...

L'exaltation de la marquise tomba tout à coup.

— Hélas! murmura la malheureuse femme — qu'ai-je dit?.. Est-ce que je m'appartiens pour disposer de moi? —

je n'ai pas le droit de mourir, je le comprends, mais puis-je vivre? — ma situation n'est-elle pas sans issue?.. — Que faire? — quel parti prendre?.. — Inspirez-moi, mon Dieu!..

Le rayonnement d'une flamme intérieure illumina pendant une ou deux secondes le visage de la marquise qui crût sa prière exaucée; — il lui sembla que l'inspiration si ardemment sollicitée descendait du ciel et l'éclairait. Pauline ne se trompait pas. Une voix mystérieuse venait en effet de lui parler et de lui dire:

— Le salut est dans la franchise!.. — Va trouver Tancrède — qu'il sache enfin ce qui se passe... — Apprends-lui la vérité tout entière... — C'est un aveu terrible — sans doute, il te faudra pour le faire un courage surhumain mais ensuite tu seras sauvée, car en face d'un puissant et légitime défenseur le lâche qui t'attaque reculera!.. Le marquis d'Hérouville est le plus noble et le plus généreux des hommes... Son grand cœur saurait pardonner, mais tu n'as pas besoin de pardon car tu n'as rien à te reprocher envers lui. — La fatalité seule est coupable!

Pauline céda sans résistance à cette bienfaisante obsession; — elle entrevit le terme d'une existence de mystère et de duplicité qui la torturait; — elle voulut en finir à l'instant même, et, reprenant sur la cheminée de sa chambre la lettre de Cavaroc, ou plutôt de Lascars, elle se dirigea vers l'appartement de Tancrède... Au moment de franchir le seuil, elle s'arrêta; — une irrésolution nouvelle venait de s'emparer de son âme, et sa volonté faiblissait.

— Que fera Tancrède? — s'était demandé la jeune

femme. — Dans cette situation suprême, quel parti prendra-t-il ?...

La réponse ne se fit pas attendre, et cette réponse la voici :

— Il prendra le seul parti digne d'un gentilhomme... — il provoquera ce misérable Lascars sous le nouveau nom qui lui sert d'égide !.. — Il se battra avec lui !... — il le tuera !...

Jusqu'ici tout allait bien et Pauline s'affermissait de plus en plus dans sa résolution, lorsqu'une réflexion incidente, qui naturellement devait se présenter à son esprit, vint déterminer le retour de cette hésitation funeste dont nous avons parlé quelques lignes plus haut.

— Le sort des armes est toujours douteux... — murmura la jeune femme. — Le temps n'est plus où le duel s'appelait le *jugement de Dieu*... — Qui me dit que le succès sera pour le bon droit ? — qui m'affirme que Tancrède sortira vainqueur du combat.

Cette idée inquiétante grandit avec une rapidité prodigieuse et prit en moins de quelques secondes de sombres développements.

— Le baron de Lascars est un spadassin terrible ! — poursuivit Pauline — et de plus il ne reculera devant aucune déloyauté, devant aucune trahison !... — S'il se trouve face à face avec Tancrède, l'épée à la main, il tuera Tancrède, et comme j'aurai provoqué par mes révélations insensées, cette rencontre maudite, je serai le véritable assassin de celui que j'aime ! — j'aurai causé la mort de l'homme pour lequel je donnerais mille fois ma vie ! — Ah ! qu'il ignore tout, aussi longtemps que cette ignorance

pourra se prolonger !... Ma destinée s'accomplira librement, et si quelque malheur vient frapper Tancrède, j'en serai du moins innocente...

C'en était fait !.. L'idée qu'un aveu sorti de sa bouche attirerait sur la tête du marquis d'Hérouville un péril mortel et inévitable, s'emparait fatalement de l'intelligence de Pauline et la dominait. — Désormais, quoiqu'il put advenir de son silence, l'infortunée ne parlerait plus !... Elle revint sur ses pas, sans avoir pénétré dans l'appartement de son mari ; — elle regagna lentement sa chambre à coucher, et, résignée à subir passivement son sort, elle commença par jeter au feu la lettre de Lascars, mais le lieu du rendez-vous, l'heure indiquée, le numéro de la loge, ne pouvaient s'effacer de son esprit, Pauline, nous l'avons dit, venaient de renoncer à toute idée de résistance ; — il ne lui restait donc qu'à courber la tête et à se prêter, avec une soumission absolue, aux ordres du baron de Lascars. Roland lui avait enjoint de se trouver le samedi suivant au bal de l'Opéra, entre minuit et une heure du matin, vêtue d'un domino noir et portant un nœud rouge sur l'épaule gauche. Il fallait obéir et Pauline s'y prépara.

XIV

LES RUBANS DE GERTRUDE.

Lascars avait pour principe que, quiconque veut que ses affaires soient bien faites, doit les faire soi-même... Ceci suffira sans doute pour expliquer à nos lecteurs ce qui pourrait leur sembler obscur dans la scène que nous allons mettre sous leurs yeux. Retournons de quelques heures en arrière, c'est-à-dire dans la matinée du jour dont nous venons de raconter la soirée. Un homme d'une tournure élégante, vêtu comme l'étaient, à cette époque, les *heïduques* de grande maison, et remarquable par la barbe brune et touffue qui couvrait entièrement le bas de son visage, se promenait lentement en long et en large dans la rue en face de la porte monumentale de l'hôtel d'Hérouville. Cet homme semblait guetter quelqu'un ou quelque chose, et sa patience était à l'épreuve car il attendait depuis deux heures sans donner le moindre signe de fatigue ou d'ennui. Plusieurs des valets de Tancrède étaient sortis et rentrés successivement. L'inconnu ne leur avait accordé qu'une attention fort minime, ou, pour mieux dire, il les

avait honorés d'un rapide regard, tout en continuant sa promenade monotone et sans leur adresser la parole. Enfin, vers onze heures du matin, une femme jeune encore, coquettement vêtue, ayant la mine et la tournure d'une soubrette du répertoire classique, franchit le seuil de la porte cochère et traversa la rue sur la pointe des pieds, pour ne point compromettre sur le pavé fangeux, la semelle de ses petites mules à bouffettes. Cette soubrette n'était autre que mademoiselle Gertrude, la première camériste de la marquise d'Hérouville. Elle se dirigea vers un magasin de mercerie, ganterie, etc... situé à cent cinquante ou deux cents pas de l'hôtel. L'heïduque à grande barbe la suivit à distance ; — il entra derrière elle dans le magasin, fit une emplette de gants de peau de daim tandis qu'elle achetait des rubans, entama la conversation et se montra très-galant, très-empressé, si bien que mademoiselle Gertrude, lorsqu'elle quitta le magasin, trouva tout naturel qu'il en sortit en même temps qu'elle et se mit à marcher à ses côtés.

— Mademoiselle — lui demanda-t-il en continuant l'entretien commencé — qu'allez-vous faire de ces jolis rubans, s'il vous plait ?

— J'en vais faire des nœuds et des lacs d'amour — répondit Gertrude — et les poser sur un bonnet de tulle d'une forme complétement nouvelle...

— Un bonnet pour vous ?..

— Naturellement... — Je suis femme de chambre et non point ouvrière... — quand je travaille, ce n'est que pour moi...

— Heureux rubans ! soupira l'heïduque d'un air senti-

mental — combien leur sort est enviable !.. ce n'est pas eux qui vous embelliront, mademoiselle... c'est vous qui les ferez paraître charmants ! — mais plutôt non, je me trompe ; ils sont à plaindre, au contraire... — car on ne songera qu'à vous admirer et personne ne les regardera !..

Mademoiselle Gertrude était laide, mais, selon la loi commune, elle ne s'en doutait pas... — Le compliment décoché à brûle pourpoint par son interlocuteur la rendit toute rouge de plaisir. Elle se mit à minauder, prit un air ingénu et répondit en folâtrant ;

— Eh ! mon Dieu, oui, je le confesse... — j'aime les rubans, beaucoup, beaucoup, surtout quand ils sont roses et bleus.

— Bleus comme vos yeux... roses comme vos joues... interrompit l'héïduque. — c'est faire preuve d'un goût exquis.

Mademoiselle Gertrude reprit :

— Je ne leur adresse qu'un reproche...

— Et lequel ?..

— Celui d'être trop chers !.. — Ces brimborions là, monsieur, ça coûte les yeux de la tête !

— En vérité ?

— Mon Dieu, oui ! — les hommes l'ignorent... mais nous autres pauvres jeunes filles, nous ne le savons que trop bien ! — Aussi ce sont des tentations perpétuelles auxquelles nous n'avons pas le droit de céder... — Nous en rêvons souvent, monsieur...

— Y a-t-il beaucoup de ruban dans ce que vous avez là, mademoiselle ?..

— Il y en a quatre aunes et un quart, monsieur.

— Ce qui fait, en argent ?..

— Trois livres dix sous, tout au juste...

— Mais alors, mademoiselle, si chers que soient ces maudits et charmants colifichets, on en aurait une bonne quantité pour vingt-cinq louis ?..

— Peste, je le crois bien !.. — mais vingt-cinq louis, monsieur, c'est une somme... — Ah ! si j'avais vingt-cinq louis à dépenser rien qu'en rubans, je me croirais la plus heureuse fille du monde !

— Il ne tient qu'à vous, mademoiselle de goûter ce bonheur ; — les vingt-cinq louis, et par conséquent les rubans, sont à votre disposition...

Gertrude se mit à rire aux éclats.

— Je vous vois venir ! — répliqua-t-elle — vous allez ajouter que quelque bon génie, qui me protége à mon insu, va faire tomber cette pluie d'or dans les poches de mon tablier...

— Sans aucun doute, j'ajouterai cela !... — le bon génie n'est pas loin... — regardez-moi, vous le connaîtrez !.. — Quand à la pluie d'or, la voici...

En disant ce qui précède, l'heïduque tirait de sa poche une pile de pièces d'or et la faisait danser dans sa main. Gertrude ouvrit de grands yeux, et le plus profond étonnement se peignit sur son visage.

— Ah ça ! — murmura-t-elle — c'est donc sérieux ?

— En doutiez-vous ?..

— Beaucoup, je l'avoue...

— Vous aviez tort... Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante en aucune façon...

— S'il en est ainsi, vous avez quelque chose à me demander ?

— Votre esprit est subtil et vif, mademoiselle, et vous devinez à merveille...

— De quoi s'agit-il alors? — parlez vite! — je me meurs de curiosité...

— Vous appartenez à la marquise d'Hérouville, mademoiselle...

— Tiens! — vous savez cela!

— Comme vous voyez... — oh! je sais beaucoup de choses... — et maintenant — ajouta l'heïduque en mettant une enveloppe cachetée sous les yeux de Gertrude — maintenant, lisez cette adresse...

La camériste épela tant bien que mal :

— Pour madame la marquise d'Hérouville... — pour elle seule...

— Chargez-vous de placer ce soir cette enveloppe sur la table de toilette de votre maîtresse — reprit l'interlocuteur de Gertrude — et les vingt-cinq louis sont à vous...

— Cela paraît facile..... — murmura la camériste — mais...

— Eh bien, quoi?

— Que dira madame?

— Elle ne dira rien, puisqu'elle ignorera que c'est vous qui vous êtes chargée de cette lettre...

— Elle m'interrogera à ce sujet?..

— C'est probable, mais vous affirmerez ne rien savoir et vous soutiendrez votre dire avec d'autant plus de har-

diesse que vous serez parfaitement sûre de ne pas être démentie...

Gertrude désigna l'enveloppe.

— Puis-je au moins vous demander de quelle part vient ceci ?... — murmura-t-elle.

— Il m'est impossible de vous répondre à ce sujet.. — répliqua l'heïduque en souriant — je n'ai pas le droit de trahir le secret de votre maîtresse ! — Acceptez donc, ou refusez, mais décidez-vous ! — voilà les vingt-cinq louis et la lettre... — Les prenez-vous, ou dois-je m'adresser à quelque autre ?...

— Je les prends... — dit Gertrude après une seconde de réflexion — et madame aura votre message dans les mains ce soir, vers minuit, lorsqu'elle rentrera pour se mettre au lit.

— A merveille... — Empochez la somme, mademoiselle, et cachez la missive...

— Grand merci ! — Le joli rouleau ! — que de rubans je vais avoir !

— Un mot encore... — Souvenez-vous qu'il importe beaucoup que cette lettre ne tombe point sous les yeux du marquis d'Hérouville..... — arrangez-vous donc en conséquence...

— La recommandation était inutile ! — répliqua vivement Gertrude — les maris sont faits pour tout ignorer.. — ceci est élémentaire !.. Me prenez-vous pour une enfant ?

— Dieu m'en garde ! — s'écria l'heïduque. — Au revoir, ma jolie fille..

— Au revoir, mon beau monsieur, et quand vous aurez

besoin d'une intermédiaire au même prix, souvenez-vous de moi, s'il vous plaît..

— C'est convenu...

L'heïduque barbu s'éloigna, fort satisfait en apparence du marché qu'il venait de conclure, et la caméristc, non moins enchantée que lui, rentra joyeusement à l'hôtel. Son premier soin fut de mettre la lettre en lieu sûr, et, le soir venu, au moment où madame d'Hérouville regagnait sa chambre à coucher, après avoir accompagné Mathilde chez elle, le premier objet qui frappa ses regards, fut cette même lettre placée bien en évidence sur la table de toilette... Nos lecteurs savent le reste.

. . . .

La journée suivante fut pour Pauline un jour de supplice dont les heures lui parurent interminables. Déterminée à se trouver au rendez-vous assigné, car il ne lui semblait point possible de désobéir aux ordres de Lascars, la jeune femme se voyait dans la nécessité, non-seulement de cacher à tous les regards son trouble et ses angoisses, mais encore de ne compter que sur elle-même pour les préparatifs de sa sortie nocturne. La nature de Pauline était trop fière, trop élevée, trop délicate pour permettre à la jeune femme de se placer dans la dépendance de ses valets ou de ses caméristes, ce qui serait infailliblement arrivé si elle avait réclamé leur aide en leur demandant le secret. La noble et malheureuse créature, semblable à l'hermine héraldique des armes bretonnes, aurait préféré mille fois la mort à une humiliation ; — rougir devant une servante, lui semblait un supplice au-dessus des forces humaines... Elle ne compta donc que sur elle seule, et les

difficultés matérielles, les petits obstacles irritants, surgirent de toutes parts et se présentèrent devant elle à chaque pas. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la marquise, ayant accompagné son mari et sa belle-sœur le mois précédent chez la duchesse de Grammont qui donnait un bal costumé, possédait un domino noir et un demi-masque de velours... Mais où chercher ce domino et ce masque ? — qu'étaient-ils devenus ?.. Les femmes de chambre le savaient... — Pauline, elle, l'ignorait complétement, et pour les trouver il lui fallait, à l'insu des deux caméristes, fouiller les immenses armoires des cabinets de toilette où des robes de toutes formes et de toutes couleurs étaient suspendues l'une à côté de l'autre, comme les victimes de Barbe-Bleue, et bouleverser le contenu d'un nombre infini de cartons grands et petits. Le ruban rouge nécessaire à la confection du nœud qui devait être placé sur l'épaule gauche du domino n'était guère moins difficile à se procurer sans avoir recours à mademoiselle Gertrude, ou à Mariette, sa lieutenante... Toutes ces difficultés vaincues, un dernier obstacle subsistait encore, le plus terrible, nous dirions volontiers, le plus insurmontable.. Cet obstacle, le voici : Ainsi que Lascars l'avait prédit avec certitude, l'appartement de Pauline possédait, en effet, un escalier dérobé, établissant la communication entre le cabinet de toilette, les offices et les jardins de l'hôtel... — mais, pour arriver à cet escalier depuis la chambre de la marquise, il fallait traverser une petite pièce où couchait mademoiselle Gertrude !.. Or, mademoiselle Gertrude, la plus curieuse des filles d'Eve, avait le sommeil à tel point léger, que le faible bruit des ailes d'une mouche suffisait pour l'interrompre.

XV

DEUX BONNES AMES.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner dans la chambre à coucher de Pauline pendant la soirée du samedi. Il était environ dix heures ; — un grand feu flamboyait dans l'âtre ; — mesdemoiselles Gertrude et Mariette, installées en face l'une de l'autre au fond d'immenses fauteuils amplement capitonnés, se livraient au plaisir, inappréciable pour les gens à gages, de dire du mal de leurs maîtres. Ces caméristes, Gertrude surtout, étaient de véritables langues de vipère, mais comme elles appartenaient à la plus haute classe de la domesticité, elles affectaient certains ménagements hypocrites et mordaient du bout des dents, avec une modération apparente, selon toutes les convenances des antichambres de grande maison. — La bonne volonté ne manquait point à Mariette, mais très-jeune et novice encore il lui restait beaucoup à faire pour atteindre le niveau de son ancienne. Peut-être ne sera-t-il point sans intérêt pour nos lecteurs d'assister à l'entretien de ces deux soubrettes modèles.

8

— En vérité, ma chère Mariette — disait Gertrude d'une voix melliflue — il se passe sous nos yeux, depuis quelque temps, d'étranges choses... savez-vous !

— J'en faisais justement la remarque aujourd'hui même.. interrompit la camériste en sous ordre.

— Et si nous étions un tantinet méchantes — continua Gertrude — nous pourrions tirer de tout ce que nous voyons des conclusions qui seraient assurément bien curieuses...

— Mais nous n'avons pas pour un rouge liard de malignité !.. — répliqua Mariette, nous sommes bonnes comme le bon pain, et même un peu trop, car enfin qne dit le proverbe : — *faites-vous mouton, le loup vous mange* !

— Ah ! — s'écria vivement Gertrude — il a bien raison, ce proverbe ! — hier au soir, vous l'avez entendu, madame la marquise nous a parlé d'un ton bien dur au sujet de cette lettre qui est arrivée sur sa table de toilette sans que personne sache d'où elle vient...

— Et pourtant nous ne méritions aucun reproche.

— C'est clair comme le jour ! — madame ne nous avait point donné la consigne de monter la garde à la porte de son appartement comme des sentinelles sous les armes, et de ne laisser entrer âme qui vive !..

— Et pourquoi cela, je vous le demande ?..

— Oui, pourquoi ?.. — ça ne me semble pas naturel !... — moi qui n'ai rien à cacher je laisse volontiers la porte de ma chambre ouverte à tout venant...

— Et moi, aussi, vertu de ma vie, je la laisse ouverte !

— Est-ce notre faute, à nous, si madame la marquise a

des correspondances clandestines et reçoit des billets mystérieux ?..

— Vous pensez donc, ma chère, que dans la lettre d'hier au soir il y avait quelque chose de suspect ?..

— Cela me parait de la dernière évidence et rien n'est plus facile à prouver.. d'abord la suscription elle-même : — *pour madame la marquise d'Hérouville, pour elle seule..* indiquait assez que la missive ne devait point passer sous les yeux du mari.

— Tiens ! tiens ! tiens ! c'est ma foi vrai !..

— Peste !.. je le crois bien, que c'est vrai !.. remarquez en outre ceci : — madame n'a pas jeté la lettre au feu sans l'ouvrir, comme elle aurait dû le faire, et comme je l'aurais fait certainement, moi qui vous parle, en un cas pareil... — De plus, elle s'est bien gardée de rompre le cachet et de déchirer l'enveloppe en notre présence, craignant sans doute de voir s'évaporer dans l'air une partie de son secret.

— Vous avez raison, Gertrude !.. — voilà des choses bien significatives en effet !..

— Comme on pourrait gloser, cependant, si l'on était mauvaise langue !.. — Hein ! qu'en pensez-vous, ma chère ?...

— Comme on s'égaierait de façon joyeuse sur le compte de ce pauvre monsieur d'Hérouville, notre honorable maître, qui vit en paix sans se douter des fleurons que sa femme ajoute à sa couronne de marquis...

— Ah ! le fait est que si l'on voulait il y aurait bien des choses à dire..

— Bien des suppositions à faire...

— Mais nous ne disons mot...

— Nous ne supposons rien...

— Nous préférons nous abstenir, ainsi qu'il convient à de bonnes âmes, à de charitables personnes telles que nous, et plutôt que d'accuser notre très-chère maîtresse, nous préférons taxer de fausses apparences les faits les plus certains et les mieux démontrés... — nous nions l'évidence elle-même !

— Sans aucun doute ! — s'écria Mariette — et pour ma part je suis prête à contester, s'il le faut, la lumière du soleil...

— Eh ! ma chère — répliqua Gertrude, c'est tout juste ce que nous faisons présentement, car depuis longtemps déjà l'évidence nous crève les yeux, ni plus ni moins que la lumière du soleil en plein midi.

Mariette fit un geste d'adhésion, qui cependant renfermait une nuance de doute. Gertrude saisit cette nuance au passage, et poursuivit :

— Ainsi par exemple, il y a trois ou quatre mois, au château de Port-Marly, quand est arrivée cette terrible aventure nocturne terminée par l'incendie de la glacière, est-ce que vous avez trouvé bien naturelle l'histoire de ce voleur qui, en définitive, n'a rien volé du tout.

— Oh ! que nenni ! — répliqua Mariette en secouant la tête d'un petit air entendu. Oh ! que nenni !...

— Rappelez-vous un peu, ma chère enfant — continua Gertrude, la manière dont tout s'est passé... — madame voulait étrangler cet homme, et ne négligeait rien pour en venir à bout... on le lui arracha des mains, évanoui... presque mort — on l'emporta... — il reprit connaissance...

on l'enferma dans la glacière... — il écrivit trois lignes sur un chiffon de papier et madame n'eut pas plutôt lu ces trois lignes qu'elle courut comme une folle le retrouver toute seule, causa plus d'une heure avec lui et le quitta en emportant la clef... Cinq minutes après son départ, la glacière était en feu et le pauvre diable de prisonnier périssait dans les flammes.

— Je me souviens de tout cela... fit Mariette. — Ce sont des choses qu'on n'oublie guère.

— Qu'en avez-vous conclu ?

— Absolument rien.

Gertrude eut aux lèvres un sourire moqueur et haussa quelque peu les épaules. Evidemment elle se disait : — *cette petite n'est pas de ma force !...*

— J'ai suivi votre exemple, ma chère, reprit-elle cependant à haute voix au bout d'une minute — et je n'ai rien voulu conclure, malgré cette lumineuse évidence dont nous parlions à l'instant même... mais tout autre à notre place, aurait fait ce raisonnement : — « Le prétendu voleur était,
» la chose est sûre, un ancien amoureux qui se croyait en-
» core des droits... — La marquise très-inquiète, très-ir-
» ritée de ses exigences, voulant se débarrasser de lui à
» tout prix et n'ayant pu lui tordre qu'imparfaitement le
» cou, l'a fait rôtir tout vif dans la glacière incendiée... »

— Quelle abomination ! — s'écria Mariette, qui véritablement n'était point à la hauteur de Gertrude.

— Cela vous épouvante, ma petite ? — demanda cette dernière.

— Cela me fait horreur, car, à ce compte, madame la

marquise aurait, de propos délibéré, commis le plus épouvantable des assassinats !...

— Oui, certes ! oh ! sans aucun doute, si elle avait mis le feu à la glacière après en avoir au préalable fermé la porte et supprimé la clef...

— Heureusement c'est impossible !

Gertrude prit un air étonné.

— Impossible ! répéta-t-elle.

— Sans doute.

— Pourquoi donc ?

— Une si grande dame ! vous n'y songez pas !...

Gertrude se mit à rire.

— Ma petite — demanda-t-elle ensuite d'un ton protecteur — avez-vous jamais entendu parler de la Tour-de-Nesle ?

— Non-seulement j'en ai entendu parler, mais de plus j'en ai lu l'histoire tout au long... une belle histoire, bien terrible et bien intéressante !...

— Marguerite de Bourgogne était la femme du roi — poursuivit Gertrude — une grande dame, par conséquent, une beaucoup plus grande dame que la marquise d'Hérouville... — ça ne l'empêchait pas, je suppose, de faire tuer bel et bien chaque nuit des gentilhommes et des pages qu'on jetait ensuite dans la Seine.

— Ainsi donc — s'écria Mariette frissonnante — vous accusez notre maîtresse ?

— Que Dieu m'en préserve ! — interrompit brusquement Gertrude — accuser madame la marquise ! — moi ! — devenez-vous folle ! — je me couperais plutôt la langue ! — je vous ai répété tout simplement ce que diraient de

méchantes langues, d'après une menteuse évidence... je m'empresse d'ajouter que je ne crois pas un traître mot de toutes ces infamies!... — personne, je le proteste, ne respecte et n'honore plus que moi madame d'Hérouville!... Il y a un mystère dans sa vie, la chose est manifeste, mais ce mystère peut être innocent, il doit l'être... j'affirme qu'il l'est... d'ailleurs tout ceci ne nous regarde ni peu ni beaucoup, et n'intéresse que le marquis.

— A la bonne heure... — murmura Mariette — j'aime vous entendre parler ainsi, car vous m'avez glacée d'épouvante avec vos horribles idées!...

— Pauvre petite, est-il bien possible que vous ayez si peu compris ma pensée! vous le savez cependant, je suis charitable et je ne crois jamais au mal. — Si vous en voulez une preuve, je vais vous la donner tout de suite, en ne me permettant pas même une supposition à propos de ce qui va se passer cette nuit.

La physionomie de Mariette rayonna de curiosité, et ses yeux étincelèrent.

— Il va donc se passer quelque chose? demanda-t-elle vivement.

— Vertu de ma vie, je le crois bien qu'il va se passer quelque chose... et une chose fièrement curieuse... qui ne s'était pas encore vue.

— Qu'est-ce que c'est, ma bonne Gertrude? qu'est-ce que c'est?...

— Je ne sais si je dois vous l'apprendre... fit la première femme de chambre avec toutes sortes de minauderies.

— Oui... oui — reprit Mariette d'un ton suppliant —

vous le devez... et je vous promets de suivre votre exemple et de ne me permettre aucune supposition.

— Eh bien ! ma chère enfant, sachez donc que dans deux heures, ou environ, madame la marquise, au lieu de se mettre dans son lit bien tranquillement, quittera l'hôtel...

— Avec monsieur le marquis, sans doute ?

— Allons donc ! — que vous êtes naïve ! — monsieur le marquis n'en saura rien.

— Ainsi, madame sortira seule ?...

— Mon Dieu, oui... parfaitement seule.

— Mais, où ira-t-elle ?

Gertrude regarda tout autour de la chambre, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, doublant ainsi, par la pantomime, l'effet des quatre mots qu'elle allait prononcer. Puis elle répondit, d'une voix étouffée à dessein :

— Au bal de l'Opéra !...

Mademoiselle Mariette s'attendait sans aucun doute à quelque chose de très-bizarre, et cependant elle ne put contenir un brusque mouvement de stupeur.

— Au bal de l'Opéra !... — répéta-t-elle à deux reprises.

— Oui, ma chère... — appuya Gertrude.

— Vous en êtes sûre ?

— Autant que je le suis de mon existence.

— C'est une nouvelle presque incroyable que vous m'apprenez là !...

— N'y croyez pas si bon vous semble, mais ce n'en est pas moins l'exacte vérité !...

— Qu'est-ce que madame la marquise peut aller faire au bal de l'Opéra ?

— Sans aucun doute rejoindre l'auteur de la lettre d'hier au soir... — Ce gentilhomme — (si toutefois c'est un gentilhomme) — la reconnaîtra facilement au nœud rouge qui flottera sur l'épaule gauche de son domino noir.

— Comment, s'écria mademoiselle Mariette stupéfaite — vous connaissez jusqu'à son costume !

— Oui, ma petite, oh ! je suis au fait des moindres détails.

— Madame vous a donc mis dans sa confidence ?

Gertrude haussa les épaules.

— Ah ! par exemple — répliqua-t-elle, voilà une naïveté ! — non, non, ma chère, point de confidence !.. — madame est une personne discrète et mystérieuse qui ne raconte ses affaires à qui que ce soit. — Elle ne m'a pas dit un mot... et c'est justement à cause de cela que je sais tout.

— Vous parlez par énigmes... — murmura Mariette pour qui les savants calculs de Gertrude étaient lettres closes.

— Bref — vous ne me comprenez pas ?

— J'en conviens humblement.

— Je vais donc m'expliquer. — Je ne suis guère plus curieuse qu'une autre, et je ne me mêle pas volontiers de ce qui ne me regarde point, mais quand on se défie de moi, ça m'excite, et, quand on me cache quelque chose, il faut absolument que je découvre ce qu'on ne veut pas que je sache.

— C'est bien naturel, fit Mariette, et je me reconnais trait pour trait dans ce que vous venez de dire.

Gertrude poursuivit :

— Madame la marquise ayant deux femmes de chambre à ses ordres ne s'occupe jamais de certains détails d'intérieur, ainsi que le ferait une petite bourgeoise obligée de tout voir par elle-même. — Par exemple madame ignore complétement où sont ses robes, et s'en repose sur nous du soin de ranger ses armoires.

— A quoi ça servirait-il d'être marquise si l'on n'avait pas autour de soi des gens qui vous épargnent tous les ennuis ?... — murmura Mariette.

— Or, tantôt — continua la première femme de chambre — tandis que je traversais l'appartement de madame, j'entendis du bruit dans les cabinets de toilettes, comme si quelqu'un ouvrait les armoires et froissait avec impatience les étoffes de soie. Je m'approchai de la porte, qui n'était pas tout à fait fermée, et je vis madame décrochant les robes et les entassant sur les meubles de l'air mécontent d'une personne qui ne vient point à bout de trouver ce qu'elle cherche. — J'allais offrir mon aide à madame quand elle fit tout à coup un geste de soulagement et cessa de chercher. — Elle venait de mettre la main sur ce domino noir qu'elle n'a revêtu qu'une fois, par dessus son costume de circassienne, lorsqu'elle est allée au bal masqué chez je ne sais plus quelle duchesse, avec monsieur le marquis et mademoiselle Mathilde.

— Voilà qui est particulier !... — dit Mariette.

— Je fis un très-léger bruit... — reprit Gertrude — madame tressaillit, s'empressa de jeter une demi douzaine de robes sur le domino, et demanda d'une voix altérée : — *qui donc est là ?...* — Je répliquai naturellement que je ve-

nais m'informer si madame avait besoin de mes services, et, sur la réponse négative, je poursuivis mon chemin sans entrer dans le cabinet. Deux heures après, je traversai de nouveau l'appartement. Madame la marquise, qui ne travaille jamais, travaillait. Elle pomponnait de ses blanches mains un flot de rubans rouges enlevés à ce même costume de circassienne dont je vous ai parlé tout à l'heure. — En me voyant, elle cacha précipitamment son ouvrage, mais pas assez vite pour tromper des yeux comme les miens. J'eus l'air de ne rien voir, ét madame resta convaincue que je n'avais rien vu.

— Et, enfin ? — demanda mademoiselle Mariette.

— Pendant le souper je fouillai les armoires à mon tour — poursuivit Gertrude, et je n'eus aucune peine à retrouver le domino noir, coquettement orné, sur l'épaule gauche, du flot de rubans rouges... — le loup de velours à barbe de dentelles est accroché tout à côté. — Bref, rien n'y manque, et madame la marquise pourra faire en moins de cinq minutes sa toilette de bal, quand monsieur le marquis, confiant et calme, la croira vertueusement endormie et dormira lui-même.

— Il est question de bal, ça me paraît très-clair... — fit observer Mariette, mais qui vous dit que ce bal soit celui de l'Opéra ?

— Eh ! n'est-ce pas aujourd'hui samedi ? — cela répond à tout... d'ailleurs je verrai bien.

— Comment ?

— Oubliez-vous qu'il faut traverser ma chambre pour gagner l'escalier dérobé ? — or, ce n'est point par le grand

escalier, tenez-le pour certain, que madame la marquise sortira de l'hôtel.

— C'est évident ! — et, que ferez-vous?

— Mon plan est arrêté d'avance. — Je me coucherai toute habillée aussitôt que notre maîtresse n'aura plus besoin de nous... — je ferai semblant de dormir du plus profond sommeil quand madame passera près de mon lit, et dès qu'elle aura passé, je me relèverai pour la suivre.

— Mais, si elle vous voit?

— Ce n'est guère probable... — je prendrai mes précautions en conséquence... — d'ailleurs mettons tout au pis... — quand bien même madame s'apercevrait que je la guette, qu'est-ce que je risquerais, après tout?...

— Ce que vous risqueriez?... — répéta Mariette très-étonnée de la question.

— Oui.

— Mais de perdre votre place, à ce que j'imagine.

— Allons donc! — répliqua Gertrude avec un geste d'une crânerie inimitable — vous ne pensez pas à ce que vous dites, ma petite!... — perdre ma place!.. — par exemple!

— Croyez-vous par hasard que madame la marquise vous garderait à son service après vous avoir surprise en flagrant délit d'espionnage?... — demanda la camériste en sous-ordre.

— Oh! que nenni!... — pas si bête! — répondit Gertrude en riant — je crois au contraire que madame aurait la plus vive et la plus sincère envie de me congédier... — mais *vouloir* et *pouvoir* ne sont pas la même chose, et je mets madame au défi de se passer cette fantaisie.

— Ah ! bah ! pourquoi donc ça ?

— Eh ! pauvre petite cervelle de linotte, pour la meilleure de toutes les raisons... — à partir de cette nuit, — (si toutefois madame la marquise va courir la pretentaine ainsi que je me plais à le croire), nous serons plus solides dans la maison que les fondations même de ce vieil hôtel... — comme par le passé nous resterons en apparence sous les ordres de notre maîtresse, mais en réalité c'est notre maîtresse qui dépendra de nous dans l'avenir, car nous la tiendrons par son secret !... — En règle générale, ma petite, quand une femme mariée cache une escapade à son mari, et quand la femme de chambre a surpris le mystère, les rôles sont changés, c'est la camériste qui gouverne et la grande dame qui se soumet... — ah ! vertu de ma vie, quelle chance pour nous si la fière marquise d'Hérouville se met à notre discrétion !... — notre fortune sera faite, et pour ma part, foi de Gertrude, je ne donnerais pas cette aubaine pour une rente de quinze cents livres.

— Tout ça me chiffonne terriblement — murmura Mariette en se grattant l'oreille, car enfin, jusqu'à ce jour, madame d'Hérouville a passé pour la plus honnête femme du monde.

Gertrude haussa les épaules.

— Parole d'honneur, ma petite — répliqua-t-elle — vous êtes simple à faire frémir !... — la réputation, qu'est-ce ça prouve ?... — absolument rien, si ce n'est qu'on est adroite et qu'on sait bien jouer son jeu !.. d'ailleurs, toutes les femmes sont honnêtes jusqu'au jour où elles cessent de l'être. — C'est l'histoire de monsieur de la Palisse !... — celles qui s'écartent le plus tard du sentier de la vertu ne

vont que plus vite en besogne pour rattraper le temps perdu.

— Je crois que vous avez raison, et je suis presque de votre avis.

— C'est heureux !

— Mais...

— Ah ! il y a un mais ?... — Voyons ce *mais...*

— Tout considéré, j'ai peine à croire que madame d'Hérouville soit aussi coupable qu'elle en a l'air.

— Soit ! — moi, je ne demande pas mieux... — je suis bonne, vous le savez bien. . — seulement, dans ce cas, de quelle façon expliquez-vous s'il vous plaît, les lettres mystérieuses, le domino, le ruban rouge, la sortie clandestine, enfin le bal masqué ?

— Eh ! je n'explique rien ! — mais, en définitive, ces choses peuvent être innocentes.

Gertrude se mit à rire de bon cœur.

— Vertu de ma vie !... fit-elle ensuite — vous avez, ma petite, des mots qui réjouiraient un mort!... — allez donc un peu raconter au marquis d'Hérouville ce que nous avons découvert, et vous verrez s'il prend philosophiquement son parti de ce que vous appelez *l'innocence* de sa femme !... — l'innocence qui sort de son hôtel, à minuit, masquée jusqu'aux dents, et qui s'en va toute seule, au bal de l'Opéra, rejoindre un inconnu !... — ah ! ah !... — rien n'est plus gai, ma chère, et j'en ris de grand cœur, mais je doute très-fort qu'au mari la chose paraisse aussi drôle !...

XVI

LE DÉPART.

Onze heures du soir sonnaient à peine lorsque Pauline, prétextant une grande fatigue, quitta le salon et remonta dans son appartement, sans se douter des importantes découvertes faites par Gertrude en son absence, et de l'impitoyable espionnage auquel elle allait se trouver en but... L'état moral et physique de la jeune femme, s'il eût été possible de s'en rendre compte, aurait inspiré de la compassion à son plus mortel ennemi. A mesure qu'approchait le moment fatal et inévitable, les angoisses de Pauline augmentaient ; — une fièvre violente calcinait son sang dans ses veines ; tantôt son cœur bondissait et semblait près de briser les parois de sa poitrine, tantôt il cessait de battre subitement, comme si la vie était au moment de s'arrêter. Pauline entendait à peine ce qui se disait autour d'elle ; son être tout entier s'absorbait dans une pensée unique, et à plus d'une reprise l'étrangeté de son attitude et la bizarre incohérence de ses réponses étonnèrent Tan-

crède, le comte de Rieux et Mathilde elle-même. Enfin arriva le moment où la marquise, se sentant incapable de supporter plus longtemps la contrainte qu'elle s'imposait depuis de longues heures, prétexta une fatigue écrasante et quitta le salon. Tancrède, inquiété par ces symptômes incompréhensibles pour lui, et craignant de voir Pauline retomber malade, ne prolongea guère son entretien avec le fiancé de Mathilde, et s'empressa d'aller retrouver sa femme. Il entra dans l'appartement de la marquise au moment où cette dernière venait de congédier Gertrude et Mariette après avoir achevé sa toilette de nuit. Pauline s'attendait à la visite de son mari et s'était préparée de son mieux à le recevoir. Tancrède l'interrogea tendrement. — Elle trouva moyen de le rassurer par ses réponses d'une façon à peu près complète.

— Je te jure, mon ami — lui dit-elle — que tu aurais tort de te forger des craintes chimériques... — Mon état n'offre rien d'alarmant. — Je suis brisée, c'est vrai, mais la fatigue est un mal qui n'est pas dangereux et qui n'a besoin que d'un remède : le repos. — Demain matin, je te le promets, je serai redevenue ce que j'étais hier.

— En es-tu sûre ?

— Oui... je l'affirme.

— Veux-tu que je passe la nuit près de toi ?... — Je serai très-bien dans ce grand fauteuil à côté du feu...

Pauline eut aux lèvres un sourire un peu contraint.

— En vérité, cher Tancrède — s'écria-t-elle — tu cherches à me persuader que je suis malade, mais tu n'en

viendras point à bout ! — Passer la nuit ici, dans ce fauteuil ! — Je m'y refuse absolument !

— Si je te suppliais ?

— Je refuserais de même.

— Pourquoi ?

— Pour une foule de raisons, dont une seule doit te suffire : — la pensée que tu veilles pour moi ne me permettrait pas de goûter une heure de repos.

— Puisqu'il en est ainsi, je cède. — Mais, au moins, tu me promets de me faire appeler à l'instant même si tu te trouvais plus souffrante ?

— J'en prends l'engagement formel, et je suis certaine d'avance que rien ne troublera ton repos.

Ceci fut dit d'un ton de gaîté si naturel, que monsieur d'Hérouville se retira rassuré. Pauline l'accompagna jusqu'à la porte extérieure de son appartement, et elle eut soin, en regagnant sa chambre, de verrouiller intérieurement toutes les portes. Arrivée devant la cheminée, la jeune femme jeta machinalement les yeux sur la glace.

— Dieu ! — murmura-t-elle — comme je suis pâle !... — J'ai l'air d'une morte sortie de sa tombe ! — Mais qu'importe ? — ajouta-t-elle — sous le masque on ne verra pas mon visage.

Elle regarda la pendule. La plus longue aiguille indiquait la demie après onze heures. — Il était trop tôt pour songer au départ. Pauline se laissa tomber dans le grand fauteuil désigné par monsieur d'Hérouville un instant auparavant, et son esprit s'abandonna derechef à la pensée unique, à l'idée fixe et désolante qui le torturaient depuis la veille. Elle fut arrachée brusquement à ces absorbantes réflexions

par le bruit argentin du timbre sonnant les douze coups de minuit. Elle quitta le fauteuil, elle se dirigea vers l'une des fenêtres et elle appuya son front contre le cristal glacé. Depuis cette fenêtre, on voyait les croisées de l'appartement particulier de monsieur d'Hérouville, situé dans l'aile gauche de l'hôtel. Derrière l'une de ces croisées brillait une lumière indiquant que le marquis veillait encore. Pauline fit un geste d'impatience.

— Il n'est pas couché ! — murmura-t-elle — il peut s'inquiéter de nouveau !... — Il peut revenir !... — Tout est à craindre... — J'attendrai.

Son attente fut courte. Au bout de quelques minutes à peine, la lumière s'éteignit et les ténèbres régnèrent dans l'appartement de Tancrède. Pauline n'hésita pas plus longtemps. Elle quitta son peignoir de nuit et revêtit la première robe qui tomba sous sa main, puis, ouvrant une armoire de son cabinet de toilette, elle en tira le domino dans lequel elle s'enveloppa et dont elle rabattit sur sa tête l'ample capuchon. Le demi-masque de velours noir, avec sa barbe de dentelle épaisse, couvrit ensuite sa figure, ne laissant à découvert que ses yeux, auxquels la fièvre donnait un éclat étrange, presque effrayant. Ainsi vêtue, avec son flot de rubans écarlates flamboyant sur l'épaule, la marquise ressemblait bien moins à une femme qu'à quelque sombre fantôme évoqué par un puissant magicien. Elle ne portait d'autre bijou qu'un bracelet d'or et d'émail noir, enrichi de trois gros diamants, et que, par distraction, elle n'avait point détaché de son poignet gauche en faisant sa toilette de nuit. Rien ne manquait au costume. — Pauline prit des gants et se dit :

— Maintenant, que Dieu me protége! — Je remets entre ses mains ma vie et mon honneur, et bien plus encore, le bonheur de ceux que j'aime !...

La marquise alla chercher, dans son cabinet de toilette, une très-petite lanterne, à glaces dépolies, dont les femmes de chambre se servaient quelques fois ; elle l'alluma et elle se dirigea vers le passage conduisant à l'escalier dérobé. Au moment de s'engager dans ce passage, elle se souvint, pour la première fois, qu'il lui faudrait indispensablement traverser la pièce où couchait Gertrude. Cette pensée lui causa une soudaine défaillance et mouilla ses tempes d'une sueur froide. — La terreur de se voir à la merci d'une servante fut si forte, que Pauline eut un instant la volonté ferme de reculer devant l'impossible et de désobéir à Lascars, mais cette volonté céda bien vite à la réflexion.

— Si je ne me trouve pas cette nuit au rendez-vous donné — se dit-elle — mon persécuteur viendra demain me poursuivre jusqu'ici ! — il m'en a menacée, et il ne menace jamais en vain !... — Il ne faut pas que le misérable franchisse le seuil de cet hôtel ! — il ne faut pas qu'il souille de sa présence la maison de mon mari !... — Je remplirai, malgré tous les obstacles, la tâche que la fatalité m'impose !... — Quoiqu'il puisse advenir, j'irai !...

Alors, sans se donner le temps de réfléchir davantage et de reculer de nouveau, Pauline s'enfonça dans le couloir et arriva à la porte de la petite pièce qui servait à Gertrude de chambre à coucher. Déjà elle mettait la main sur l'espagnolette de la serrure, lorsqu'elle bénit son étoile en s'apercevant que la porte n'était pas complétement fermée et qu'il suffisait de la pousser pour l'ouvrir, ce qu'elle fit sans hési-

ter, quoiqu'avec un formidable battement de cœur. — La porte céda silencieusement, et la marquise se trouva dans la petite pièce, en face du lit de sa première caméristе. Là elle s'arrêta pendant une seconde, enveloppant de ses deux mains les vitrages de la lanterne, afin d'étouffer autant qu'elle le pourrait toute lueur ; — elle chercha du regard, dans les ténèbres presque complètes, le visage de sa femme de chambre, et elle écouta le bruit de son souffle. — Le résultat de ce double examen fut complétement rassurant, Pauline dût se l'avouer à elle-même. Gertrude, la tête à demi-enfoncée dans l'oreiller, avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, et de cette bouche s'échappait à intervalles réguliers une respiration sonore. Jamais calme et profond sommeil ne se manifesta par des symptômes plus caractéristiques.

— Dieu me protége ! — pensa la marquise.

Elle ouvrit, avec des précautions infinies, la porte qui donnait accès sur l'escalier dérobé, et, au moment de sortir de la chambre, elle se retourna. Gertrude n'avait fait aucun mouvement, et sa respiration résonnait, toujours égale et toujours bruyante, dans le silence de la nuit. Pauline s'élança dans l'escalier, après avoir repoussé la porte derrière elle, mais sans la refermer. A peine avait-elle franchi quelques marches que Gertrude, rejetant bien loin la couverture, et, sortant de son lit toute vêtue, quittait la chambre à son tour et se glissait comme une couleuvre sur les traces de sa maitresse.

XVII

DANS LA RUE.

Madame d'Hérouville descendit l'escalier dérobé, sortit de l'hôtel par une porte de service, cacha sa lanterne derrière un grand vase de bronze et se trouva dans le jardin au milieu des plus profondes ténèbres. A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, les allées étaient généralement droites, et d'ailleurs la marquise connaissait assez les dispositions de son jardin pour s'orienter sans peine jusqu'à la petite porte par où elle comptait s'échapper et qui donnait sur la ruelle dite l'impasse des Accacias. Cette ruelle a disparu depuis de longues années; elle servait de limite aux dépendances de l'hôtel d'Hérouville, et rejoignait la rue Saint-Dominique sur laquelle elle se soudait à angle droit. Pauline, malgré l'obscurité, se dirigea rapidement vers la porte. — Elle tira les verrous ; — elle fit jouer la clé dans la serrure ; — elle ouvrit. Gertrude, en ce moment, ne se trouvait guère qu'à vingt-cinq ou trente pas de sa maîtresse. —Elle ne pouvait la voir, mais le bruit léger de sa marche

lui avait permis de suivre facilement ses traces. A l'instant précis où la petite porte tourna sur ses gonds, la clarté pâle d'un réverbère suspendu à l'entrée de la ruelle éclaira vaguement la forme sombre du domino noir, en lui donnant l'aspect d'une étrange et effrayante apparition. Gertrude s'arrêta. — Elle voulait attendre, avant d'aller plus avant, que la marquise fut sortie. Madame d'Hérouville, depuis qu'elle avait quitté sa chambre, se trouvait sous le coup d'une excitation fiévreuse. Elle avait hâte d'en finir avec une situation insoutenable ; — l'impatience du désespoir l'aiguillonnait. Cependant, lorsqu'elle vit devant elle l'obscurité mal combattue de la ruelle déserte et sinistre, une profonde épouvante étreignit son esprit et serra son cœur ; — il lui fallut appeler à son aide tout son courage et toute sa force pour lutter contre la défaillance qui s'emparait de son être entier. Elle sortit victorieuse de la lutte.

— Allons donc !... — murmura-t-elle presque à voix haute — est-ce que j'ai le droit de reculer ?... — je dois et je veux marcher en avant, et s'il fallait affronter un abîme sans fond ou traverser les flammes d'un incendie, je n'hésiterais pas plus que je ne vais le faire...

Et elle s'élança au dehors. Gertrude franchit aussitôt la distance qui la séparait de la porte qu'elle rouvrit avec précaution ; — elle ne sortit point, mais elle avança sa tête et vit la marquise déjà bien loin ; — Pauline ne marchait pas, elle courait.

— Peste !... — murmura la camériste avec une sorte de rire joyeux et ironique qui ressemblait au sifflement aigu d'un reptile — parlez-moi de ces grandes dames pour aller tambour battant à un rendez-vous ! — vertu de ma vie,

qui donc aurait imaginé cela de notre Sainte-Nitouche de maîtresse!... — la voilà qui trotte à pied par les rues, au beau milieu de la nuit, comme si elle n'avait pas douze chevaux dans ses écuries et six carrosses sous ses remises! — fiez-vous aux gens, après cela!... — ma parole d'honneur, en ce bas monde, il ne faut répondre de personne, et c'est tout au plus si, désormais, j'oserais répondre de moi-même.

Gertrude, après ce doute exprimé avec tant de modestie, fit une pause, puis elle reprit :

— J'en sais assez long, maintenant, la nuit est froide... — je m'enrhumerais sans aucun doute si je restais davantage ici... — je vais me coucher et dormir... — il sera temps de me réveiller quand madame la marquise rentrera...

Et l'honorable soubrette reprit le chemin de l'hôtel. — Laissons-la regagner sa chambre et suivons Pauline. La jeune femme sentit diminuer son effroi lorsqu'elle eut quitté la ruelle obscure et qu'elle se trouva dans la rue Saint-Dominique, éclairée d'une façon à peu près suffisante par les réverbères. Elle comptait sur le hasard pour lui procurer une voiture, mais, à la fin du dix-huitième siècle, à minuit passé, dans le faubourg Saint-Germain, les voitures étaient rares, et Pauline avait de grandes chances d'être obligée, faute de véhicule, d'aller à pied jusqu'au Palais-Royal où l'Opéra se trouvait alors. — Le temps était froid. La gelée séchait le pavé, et madame d'Hérouville acceptait philosophiquement la nécessité d'une course pédestre que devait d'ailleurs rendre courte la rapidité de son allure, mais qu'on juge de l'effroi qu'elle ressentit, lorsqu'en quit-

tant la rue Saint-Dominique pour entrer dans la rue du Bac, elle tomba tout à coup au milieu d'un groupe d'hommes avinés, qui sortaient de quelque taverne borgne, et qui l'entourèrent avec des chants, de rauques clameurs et de grossiers lazzis.

— Une femme en masque !... — s'écria l'un des tapageurs nocturnes — en voilà une rencontre anacréontique et joviale !...

— Ohé ! la belle — dit un autre — où donc vas-tu comme ça courir les aventures ?

— Est-ce un bel homme que tu cherches ? — fit un troisième — dans ce cas, tu as trouvé ton affaire !... — il ne s'agit que de choisir !... — nous sommes ici une demi-douzaine de mortels taillés sur le patron de Cupidon, fils de Vénus !.. — jette la pomme à l'aveuglette... — à tout coup l'on gagne et tous les lots sont bons !

— Est-ce l'amour de la danse qui te tient, ma donzelle ? — reprit le premier. — Eh bien ! mordieu, tu n'as qu'à le dire !... nous te ferons danser sans violons !... — oh ! eh ! hip ! — en place pour le rigodon ! tra-la-la-la... tra-deri-dera-lon-la !...

En même temps, le grossier personnage voulut saisir la main de Pauline, mais la jeune femme, paralysée d'abord par une épouvante facile à comprendre, retrouva la force de pousser des cris d'effroi, et se rejeta vivement en arrière en balbutiant :

— Ne me touchez pas !... ne m'approchez pas !... — je vous le défends... je vous en supplie...

Un énorme éclat de rire du chœur des ivrognes accueillit ces paroles et les phrases suivantes, vociférées par des voix

rauques et moqueuses, se succédèrent comme les détonations d'un feu de file :

— Ne touchez pas madame !...

— Gardez-vous bien d'approcher madame et de lui manquer de respect !...

— Madame est baronne !

— Madame est comtesse !

— Madame est marquise pour le moins !...

— Vils roturiers, respectons les quartiers de madame la marquise ci-présente !...

— Appelez les gens de madame la marquise !...

— Faites avancer le carrosse de madame la marquise !...

— Pas tant de manières, marquise de mon cœur !... — nous t'offrons la fine bouteille de petit blanc, la douzaine d'huîtres de rigueur et la salade d'œufs durs aux oignons crus !... — Hein, c'est gentil, ça !..., c'est de la galanterie un peu galante !... — qu'en dis-tu ?... — Par le flanc droit, pas accéléré, arrrche !... — l'affaire est entendue !... — Emmenons souper la marquise au cabaret de la Pinte-à-Fleurs.

— Oui, oui — répétèrent en chœur toutes les voix — allons souper !... allons souper !...

Un des ivrognes prit alors madame d'Hérouville par le bras droit, un autre lui saisit la main gauche, et déjà ils l'entraînaient, malgré ses cris et ses supplications qu'ils n'entendaient pas, ou qu'ils étouffaient sous leurs ricanements, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage vint changer de la façon la plus inattendue la physionomie de la scène. Ce personnage était un jeune homme, un gentil-

homme à coup sûr, portant l'épée en verrouil et chaudement enveloppé dans une pelisse de velours garnie de fourrures. Il fit halte à quelques pas du groupe ébriolé dont nous venons de raconter les hauts faits.

— Ah ça ! drôles — s'écria-t-il d'une voix sonore qui fit tressaillir la marquise, malgré l'état de terreur et de désespoir dans lequel elle était plongée — que signifie cela, s'il vous plaît ? il me semble qu'on violente une femme ici ?

Les coureurs nocturnes, surpris de cette brusque intervention, s'arrêtèrent, et l'un d'eux, le plus ivre sans doute, ou le plus insolent, répondit d'un ton brutal :

— Ce que nous faisons ne vous regarde point !... — la rue est à nous aussi bien qu'à vous !...— passez donc votre chemin et laissez-nous passer le nôtre !...

— A l'aide, monsieur, cria Pauline d'une voix étranglée et méconnaissable — je n'ai d'espoir qu'en vous !... — ne m'abandonnez pas !... — Par pitié ! au nom du ciel, venez à mon secours !

Le gentilhomme souleva courtoisement son petit chapeau galonné d'or.

— Oh ! soyez sans inquiétude, madame, répliqua-t-il — un lâche seul laisse insulter une femme en sa présence, et je ne suis point un lâche.

Puis, s'adressant aux ivrognes, il reprit :

— Au large, faquins, et dépêchez !

— Au large toi-même !... hurlèrent les drôles d'un ton rempli de menaces, avec des grondements de boule-dogue auxquels on veut arracher un os. — Au large, ou prends garde à toi !

Le défenseur de Pauline jeta sa pelisse en arrière, tira

son épée — (une mignonne épée, vraiment, fine et pointue comme une aiguille) — et dit avec un mépris superbe :

— Il me répugnerait très-fort de me servir de cette arme contre vous !... Cependant, si vous m'y contraignez, je le ferai, foi de gentilhomme !... — Madame est sous ma protection, et quand je devrais vous tuer tous — (vilaine besogne !...) — je vous jure que cette protection ne lui fera pas défaut !... — Reculez donc ! reculez vite, ou tant pis pour vous !

Tout en prononçant ces paroles, le gentilhomme fouetta l'air de son épée, qui produisit un sifflement pareil à celui du caillou lancé par une fronde. Pauline rompit le cercle de ses persécuteurs et vint se réfugier derrière cette épée généreuse qui prenait si noblement sa défense. Les ivrognes, furieux de cette évasion, aveuglés par les fumées du vin, remplis de confiance en leur supériorité numérique et ne se rendant point compte de l'impossibilité de lutter sans arme contre une lame d'acier vigoureusement et adroitement conduite, se précipitèrent avec des hurlements de rage à l'encontre du jeune homme qui les attendaient en souriant de dédain. Lorsqu'ils furent au moment de l'atteindre, la lame flexible fouetta l'air de nouveau, décrivit un demi-cercle et mit hors de combat deux des agresseurs, en cinglant la figure du premier, comme un coup de cravache, et en pratiquant dans l'épaule du second une piqûre sans gravité réelle, mais cuisante en diable. Les deux blessés se crurent mortellement atteints et se rabattirent sur leurs compagnons avec des beuglements de détresse ; toute velléité belliqueuse s'éteignit à l'instant dans les cerveaux conges-

tionnés de ces mauvais drôles. — Une panique absolue remplaça sans transition leur bravoure alcoolique ; — ils battirent précipitamment en retraite en se bousculant et se culbutant les uns les autres ; — ils prirent la fuite aussi vite que le leur permit la mollesse de leurs jambes titubantes, et, avant d'avoir fait cinquante pas, ils dégringolèrent successivement sur le pavé comme des capucins de cartes et ne se relevèrent qu'à grand'peine. — Avons-nous besoin d'ajouter que le gentilhomme ne manifesta nulle envie de mettre le comble à sa victoire en pourchassant ses ennemis vaincus ? Il se tourna vers Pauline qui, tremblante, presque incapable de se soutenir, s'appuyait contre la muraille pour ne pas tomber.

— Madame — lui dit-il en la saluant avec une courtoisie chevaleresque — voilà ces drôles dispersés et vous n'avez à craindre de leur part aucun retour agressif, je vous le promets ; — cependant, pour vous éviter toute nouvelle chance de mauvaise rencontre, permettez-moi de continuer à veiller sur vous jusqu'à ce que vous soyez arrivée au but de votre course, ou du moins jusqu'à ce que nous ayons fait la rencontre d'une voiture… — Et d'abord, madame, je vous en prie, prenez mon bras.

Pauline aurait donné tout au monde pour être à même de décliner cette offre, car, dans le gentilhomme envoyé par la Providence à son aide, elle avait reconnu dès le premier moment, le comte Hector de Rieux, le fiancé de Mathilde d'Hérouville ; — or, si son tête-à-tête avec monsieur de Rieux se prolongeait, il faudrait lui parler, lui répondre du moins, et la jeune femme tremblait de se trahir dans ce tête-à-tête, ne fût-ce que par le son de sa

voix qu'il pourrait reconnaître si par malheur, pendant une seconde, elle oubliait de la déguiser. Un si sérieux motif plaidait éloquemment en faveur d'une séparation immédiate, mais Pauline, anéantie par l'émotion qu'elle venait d'éprouver, se sentait si faible qu'il lui paraissait impossible de continuer seule son chemin... — Une invincible terreur la paralysait en outre, et l'idée d'affronter de nouveau des périls semblables à celui qu'elle venait de courir, la rendait folle par avance, quoiqu'en définitive ce péril eût été plutôt imaginaire que réel. Pour toute réponse, elle posa donc sa main tremblante sur le bras que lui tendait monsieur de Rieux.

— Madame — lui demanda ce dernier — où vous plaît-il que je vous conduise?... où alliez-vous tout à l'heure lorsque j'ai été assez heureux pour vous rencontrer et pour vous rendre un léger service?...

Il était impossible de laisser cette question sans réponse. Pauline balbutia donc, d'une voix faible comme un souffle, et que d'ailleurs le masque rendait méconnaissable.

— Au bal de l'Opéra, monsieur...

— Dans ce cas, madame — répliqua le jeune comte — c'est au bal de l'Opéra que je vais vous conduire.

XVIII

LE FIACRE.

Madame d'Hérouville et monsieur de Rieux suivirent lentement la rue des Saints-Pères en se dirigeant vers le quai, car la terreur que Pauline venait de ressentir et l'émotion qui la dominait encore, rendaient sa marche vacillante et mal assurée.

— Vous vous soutenez avec peine, madame... — dit le gentilhomme à sa tremblante compagne. — De grâce appuyez-vous davantage et ne craignez pas de me fatiguer...

Cette invitation fut faite avec une courtoisie parfaite, mais évidemment sans aucune intention de galanterie. Pauline le comprit ainsi et s'appuya, confiante, sur le bras de son protecteur. Monsieur de Rieux reprit la parole au bout d'un instant :

— Je ne sais si je me trompe, madame, — fit-il — mais votre faiblesse me semble croissante... — Permettez-moi de vous donner un bon conseil... — Renoncez, pour cette nuit, au plaisir que sans doute vous espérez trouver au bal de l'Opéra, et regagnez votre maison... — Samedi

prochain vous vous dédommagerez amplement de ce sacrifice...

— Je voudrais le pouvoir, monsieur, — balbutia Pauline. — Heureux, bien heureux ceux qui peuvent.

— On peut tout ce qu'on veut, madame.

— Oui, mais quand on est libre, et je ne le suis pas.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs... — répliqua le comte de Rieux — continuons notre chemin.

Et il se dit tout bas à lui-même :

— C'est quelque imprudente et folle enfant qui vient de s'échapper furtivement du logis conjugal pour aller retrouver au bal de l'Opéra l'homme qu'elle se figure aimer ! — Elle hésite, elle souffre, elle a peur, mais elle n'ose manquer au rendez-vous promis... — Peut-être commence-t-elle à comprendre les misères de l'amour coupable et les hontes de la trahison, mais trop tard, hélas !... — Elle a porté la coupe à ses lèvres, et maintenant il faut qu'elle la vide jusqu'à la lie !... Pauvre femme, jeune et belle sans doute ! — ah ! je la plains de toute mon âme !...

Monsieur de Rieux ne se trompait qu'à demi... Celle dont nous l'avons vu se faire avec tant de générosité le défenseur et l'appui, était bien malheureuse et bien à plaindre en effet, mais nous savons qu'elle n'était pas coupable.

Le roulement sourd d'une voiture se fit entendre au bout de la rue, accompagné du trot boiteux de haridelles épuisées, — les mèches fumeuses de deux lanternes brillèrent tant bien que mal dans la nuit derrière leurs vitraux crasseux et un grand fiacre dégingandé s'avança cahin-caha vers notre couple. Le cocher de ce fiacre voyant sur le pavé un jeune homme luxueusement vêtu et une femme en

élégant domino, s'empressa de s'arrêter et cria du ton le plus engageant :

— Voilà votre carrosse, mon prince... — à vos ordres, ma belle dame... — Montez — nous irons comme le vent. — Les chevaux sont tout frais.

Pauline quitta le bras du comte de Rieux.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix très-basse et très-émue, — je suis profondément reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi ; — je n'ai que trop abusé de vous, — heureusement voici qu'il me devient possible de vous rendre votre liberté et je me reprocherais de vous être plus longtemps à charge... — Merci, monsieur, merci mille fois... merci du fond du cœur, et adieu...

Le jeune comte s'inclina en répliquant :

— Je vous quitte, madame, puisque vous cessez d'avoir besoin de moi, mais je me serais fait un devoir de vous accompagner jusqu'au bout, si vous m'en aviez exprimé le désir...

En même temps il ouvrit la portière du fiacre et Pauline monta, soutenue par lui.

— Où faut-il vous conduire, ma princesse ? — demanda le cocher.

— A l'Opéra... — répondit monsieur de Rieux.

— Suffit ! — murmura l'automédon entre ses dents en fouettant ses rosses qui s'ébranlèrent lourdement — l'homme d'un côté, la femme de l'autre... — On sait ce qu'on mène et ce qu'en vaut l'aune !

Le fiacre mit plus d'un quart-d'heure à franchir la courte distance qui sépare le Palais-Royal de l'extrémité de la rue des Saints-Pères. — Il s'arrêta sur la place à

cent pas du théâtre, dont une foule d'équipages encombraient le péristyle étincelant, et le cocher, descendant de son siége, encadra dans l'embrasure de la portière sa large figure bourgeonnée.

— Ma princesse — dit-il — il faut me payer avant de prendre la file, c'est le réglement qui le veut... — Vous me devez une pièce de trente sous pour la course et je laisse le pourboire à votre générosité...

Pauline tressaillit ; — une nouvelle angoisse vint s'ajouter à toutes les angoisses qui déjà la torturaient ! — elle se trouvait sans argent, sa bourse était restée à l'hôtel... sur la cheminée de sa chambre à coucher !...

— Monsieur — balbutia-t-elle en devenant pourpre de confusion sous le velours noir de son masque, — attendez-moi pendant une heure dans l'endroit où nous sommes, — je reprendrai votre voiture en quittant l'Opéra et je vous payerai largement, soyez-en sûr...

Le cocher fit entendre un ricanement prolongé.

— Halte-là, Lisette ! s'écria-t-il — On ne m'en donne pas à garder ! — je suis un vieux routier qui connaît les allures ! — je vous attendrai tant que vous voudrez, ma petite mère, mais faut me payer d'abord. — C'est trente sous et le pourboire.

— Vous payer en ce moment m'est impossible... j'ai oublié ma bourse...

— En voilà une couleur, et une foncée, sacrebleu ! — répliqua l'automédon — mais je vous répète que ça ne prendra pas avec moi ! — quand on est sans le sou on fait ses caravanes à pied ! — on n'arrête pas les fiacres hon-

nêtes! — je veux mon argent! — payez-moi donc et dépêchez-vous!

— Je le répète, monsieur, je ne puis vous satisfaire à l'instant, mais je jure de vous remettre dans une heure vingt fois la somme que vous me demandez... je vous donnerai cent livres... deux cents livres... plus encore si vous l'exigez...

Le cocher frappa violemment du pied et fit un geste de menace.

— Des promesses! reprit-il ensuite — ça ne coûte rien, mille millions de charretées de diables, et ça ne rapporte pas davantage! je ne veux que mon dû, mais il me le faut tout de suite...

Et comme Pauline, écrasée sous le poids de cette effroyable humiliation, restait muette, il ajouta :

— Tonnerre d'enfer, princesse d'occasion, nous allons rire! en route chez le commissaire!

— Chez le commissaire! — avait dit le cocher de fiacre.

Ces mots frappèrent au cœur la malheureuse femme! elle se vit par avance traînée dans un bureau de police comme la plus vile des créatures, elle, la marquise d'Hérouville! — elle se vit forcée de montrer son visage, de déclarer son nom, d'expliquer les motifs de son déguisement, perdue, par conséquent, perdue sans ressource! A cette pensée, Pauline se sentit devenir folle...

— Attendez... — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

Le cocher qui déjà s'apprêtait à remonter sur son siége, revint près de la portière.

— Payez-vous? — demanda-t-il, je ne connais que ça!

— si c'est oui, — à la bonne heure... — sinon, en route!

La marquise jeta sur elle même un regard empreint du plus profond désespoir... — elle vit alors étinceler au sein des ténèbres transparentes les trois gros diamants enchassés dans l'émail noir de son bracelet. Elle arracha ce bracelet avec une véritable furie, avec une sorte de joie farouche, et elle le tendit au cocher en s'écriant :

— Prenez ce gage! — maintenant, je crois, vous pouvez m'attendre sans risque et vous ne devez plus avoir peur de perdre votre argent!

L'automédon stupéfait tourna et retourna dans ses grosses mains le précieux bijou.

— Ça brille joliment tout de même! — murmura-t-il — qu'est-ce que ça peut bien valoir?

— Cinq cents louis... — répondit Pauline.

— Cinq cents louis! — répéta le manant avec un rire d'incrédulité. — Pourquoi pas un million tout de suite? je ne m'y connais guère, mais, aussi vrai que je suis un brave homme, ces cailloux-là, ça doit être du faux... — Enfin, au petit bonheur! — faudrait ne guère avoir de chance pour que ça ne vaille seulement pas les trente sous et le pourboire... — Bref, je veux bien vous attendre pendant une heure... — Je stationnerai près de la colonne que voici... — Vous m'y trouverez en revenant... si vous revenez...

Il ouvrit la portière. — Pauline s'élança hors du fiacre, traversa rapidement la file des équipages, au risque de se faire écraser cent fois, arriva saine et sauve sous le vestibule, gravit le grand escalier dont elle avait foulé si souvent les tapis de haute laine, lorsqu'elle allait entendre

avec son mari les partitions de Mozart, de Gluck, de Piccini ou de Rameau, et enfin elle se trouva au plus épais de la cohue des masques bigarrés, des costumes de toutes les formes, des dominos de toutes les couleurs qui remplissaient la salle, les couloirs et le foyer.

XIX

LA LOGE N° 21.

A la fin du dix-huitième siècle le bal de l'Opéra n'offrait pas encore le spectacle des étranges et fantastiques saturnales dont on l'a vu depuis lors devenir le théâtre. — Néanmoins Pauline fut saisie et comme asphyxiée dans le premier moment par l'atmosphère torride, par la lumière aveuglante, et surtout par le tumulte assourdissant formé des mille clameurs de la foule mêlées à la grande voix de l'orchestre... Le plus ardent désir d'une femme honnête fourvoyée au milieu de cet inexprimable tohu-bohu, devait être de s'en échapper au plus vite, et Pauline se dit que lorsqu'elle pourrait quitter la salle de l'Opéra il lui semblerait sortir de l'enfer; en conséquence elle fit appel à tout son courage et elle résolut de ne pas retarder d'une minute son entretien avec Lascars. La marquise connaissait la situation exacte de la loge portant le numéro 21, très-proche voisine de celle dont la duchesse de Randan était titulaire; — elle n'eut donc aucune peine à s'orienter

dans les couloirs et de sa main gantée elle frappa trois petits coups contre la porte qui s'ouvrit à l'instant.

— Entrez, madame la marquise, — dit la voix mordante du faux Cavaroc — et soyez la bien venue... Je vous attendais avec impatience, mais sans inquiétude, car j'étais certain d'avance que vous me feriez la joie et l'honneur de vous rendre à mon invitation...

Pauline franchit le seuil, et la porte se referma derrière elle. La loge dans laquelle elle venait d'entrer était, comme toutes celles du même rang, précédée d'un petit salon. Lascars avait laissé retomber les amples portières de velours cramoisi qui séparaient la loge proprement dite de ce petit salon où régnait une demi-obscurité. Ces portières déployées, assourdissant en même temps les bruits de la bacchanale carnavalesque qui faisait rage au dehors, rendaient possible une conversation suivie. Les yeux de Pauline, aveuglés ou plutôt éblouis par le brusque passage de la lumière éclatante du couloir au clair obscur de la loge ne distinguèrent d'abord aucun objet, mais bientôt ils se familiarisèrent avec la pénombre et se fixèrent sur Lascars qui restait debout dans une attitude demi-respectueuse, demi-familière. Le baron portait un domino de satin noir d'une grande simplicité de forme; — il venait d'ôter son masque et de rabattre son capuchon sur ses épaules, dégageant ainsi son visage dont la teinte bronzée avait momentanément disparu. Pauline revit en lui son premier mari tel qu'il lui était apparu pour la dernière fois, à Aix-la-Chapelle, à l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*, au moment d'aller rejoindre le vicomte de Cavaroc. Elle ne fut pas maîtresse de son émotion, et elle se laissa tomber sur un

des sophas de velours rouge qui garnissaient le pourtour du petit salon.

— Pas de faiblesse, je vous en prie, ma chère Pauline ! — lui dit Lascars d'un ton sec — vous n'êtes point cette nuit chez la marquise de Langeac où la surprise de revoir vivant et bien portant l'homme que deux fois vous aviez cru mort, pouvait justifier à mes yeux un grand trouble et même un évanouissement... — Vous êtes venue de votre plein gré, sachant que vous alliez me trouver ici... — Aucun malheur ne vous menace... remettez-vous donc et causons, puisque nous ne sommes réunis que pour causer, mais peut-être la chaleur vous semble-t-elle suffocante et cause-t-elle votre malaise... — Voulez-vous que je fasse apporter de l'eau fraiche et des sirops à la glace qui vous remettront sans doute ?

Pauline fit un geste de refus.

— Ce sera l'affaire d'un instant... — continua le baron avec insistance — acceptez, je vous le conseille, car je crois que vous vous en trouverez bien !...

Déjà la jeune femme avait repris tout son empire sur elle-même.

— Je n'ai besoin de rien... — dit-elle, avec hauteur, je ne désire rien, si ce n'est d'en finir au plus vite et pour toujours avec vous...

— Mordieu, madame — s'écria Lascars en riant — on ne vous accusera pas, du moins, de manquer de franchise !... — l'expression de vos sentiments à mon égard est d'une netteté merveilleuse et ne laisse aucune place à l'ambiguité.

— Eh ! monsieur — répliqua madame d'Hérouville —

il ne s'agit point de mes sentiments... ils sont ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent être, et depuis longtemps vous les connaissez... — c'est de tout autre chose qu'il faut que je vous parle!... savez-vous pourquoi je suis ici cette nuit, monsieur le baron de Lascars? — dites, le savez-vous?

— Mais, à ce que j'imagine — répondit Roland — pour prendre connaissance des communications importantes dont il était question dans ma lettre... — ce ne peut-être que cela, car enfin le désir de me voir n'est certainement point le motif qui vous a fait quitter votre hôtel... — je ne me permets à cet égard aucune illusion, croyez-le bien.

— Monsieur le baron — reprit la marquise — je suis venue pour déclarer ma volonté...

— Votre volonté! — répéta Lascars d'un ton railleur — peste! vous avez donc une volonté, maintenant, ma chère Pauline!... — d'honneur, je ne m'en doutais pas et je souhaite très-fort la connaître.

— Vous la connaîtrez à l'instant même, car la voici : — s'écria la marquise — je me révolte contre des tortures imméritées! — je suis lasse d'une existence pire que la mort! — je veux en finir avec la situation horrible qui fait de chacun de mes jours une longue agonie! — je suis prête enfin à chercher dans la tombe la paix et le repos que je ne puis trouver dans la vie.

— En d'autres termes, — répliqua le baron en ricanant — ne pouvant être veuve, vous me rendrez veuf!.. — ne pouvant me tuer, vous vous tuerez!..

— Vous l'avez dit, je me tuerai!..

— C'est une résolution regrettable, ma chère Pauline, infiniment regrettable, je le déclare, mais enfin je reconnais

mon impuissance à vous empêcher de l'accomplir, et je vous avertis seulement qu'aussitôt après votre mort je ferai valoir mes droits et je réclamerai mon fils...

— Mon enfant entre vos mains ! — balbutia madame d'Hérouville avec une horreur indicible — Ah ! jamais ! non jamais ! c'est impossible !...

— Et pourquoi donc cela, chère Pauline ? — répondit Lascars avec le diabolique sourire de Méphisto raillant Marguerite — en vérité, je ne saurais vous comprendre !.. — où donc un fils peut-il être mieux que dans les bras d'un son père ?...

— Un père, vous ! allons donc ! — s'écria Pauline en laissant éclater dans son geste, dans son accent, dans son regard, l'indignation et le mépris qui remplissaient son âme.

— La colère vous égare, belle marquise... — interrompit le baron en ricanant, et, si je ne vous arrêtais, vous outrageriez volontiers la vertu la plus pure, la vôtre, mais ce serait en vain... je ne vous croirais pas !... — votre fils aîné est bien mon enfant... il doit porter mon nom, il m'appartient de par la nature et de par la loi !... — mes droits sur lui sont sacrés et sont incontestables... personne au monde ne pourrait me les disputer et le jour où je les ferai valoir, l'enfant devra me suivre à l'instant.

— Cela est faux !... — répliqua Pauline, ces droits dont vous parlez si haut, vous les avez abdiqués vous-même.

— Comment ?

— En vous faisant passer pour mort, afin de vous soustraire aux poursuites dont vous étiez l'objet ! en m'aban-

donnant, moi, votre femme ! — en me laissant croire que j'étais veuve ! — mais avant de quitter ce monde je vous démasquerai... — j'écrirai mon testament... — je raconterai votre vie, vos trahisons, vos lâchetés, vos crimes, et dans ma prière suprême je demanderai à l'homme loyal et généreux dont je porte aujourd'hui le nom, de se placer entre vous et le malheureux enfant que vous voulez perdre, mais que vous ne perdrez pas, je le jure !...

Lascars haussa les épaules et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

— Tenez — murmura-t-il froidement — vous êtes folle !

— Peut-être le deviendrai-je, grâce à vous ! — répliqua Pauline — mais je conserverai jusqu'au bout assez de raison pour vous accuser, et le marquis d'Hérouville est puissant et fort !...

— La loi est plus forte que lui !... — Toute sa puissance ne saurait aller contre le fait de notre mariage et de la naissance de notre enfant ! mon fils est légitime, madame, vous l'oubliez trop ! — Le marquis d'Hérouville n'en pourrait dire autant du sien.

— Monsieur de Lascars — fit Pauline avec un dédain suprême — êtes-vous donc lâche au point d'insulter une femme !...

— Est-ce ma faute à moi, madame, si la vérité vous insulte ? répliqua le baron avec amertume — je dis la vérité, rien que la vérité ! vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être la femme de monsieur d'Hérouville, puisque votre premier mari existe ! — c'est assez clair, cela, ce me semble, par

conséquent votre second fils n'est qu'un bâtard et le nom de son père n'existe point pour lui !...

Pauline cacha son visage dans ses deux mains. Lascars poursuivit :

— Vous m'accuserez, dites-vous, madame, de vous avoir abandonné en me faisant passer pour mort ! — l'accusation est aisée, mais la preuve est difficile !... — Croyez-moi, madame, taisez-vous, car l'accusation dirigée contre moi se retournerait contre vous ! — si jamais la vérité se fait jour, à qui persuaderez-vous en effet votre bonne foi, baronne de Lascars ? Est-ce ma faute, je vous le demande, si les magistrats d'Aix-la-Chapelle ont eu la sottise étrange de prendre pour moi je ne sais quel cadavre inconnu, et de l'enterrer sous mon nom ! — ils ne me connaissaient pas, — soit, — mais vous, madame, vous me connaissiez ! comment donc se fait-il que vous ayez gardé le silence quand il vous suffisait d'un seul mot pour dévoiler le mensonge ou l'erreur.

— Eh ! — balbutia Pauline — on m'a caché ce corps qu'on prenait pour le vôtre.

— Et vous — répliqua vivement Lascars — tendre et fidèle épouse, vous n'avez point voulu vérifier un fait qui devait vous offrir cependant quelque intérêt ! — vous avez dédaigné de dire un adieu suprême au malheureux cadavre que la terre allait recevoir ! Le monde ne penserait-il pas, chère Pauline, que vous aviez hâte de vous croire veuve, et surtout de le laisser croire ? Et n'aurait-il pas raison de le penser ? — La veuve du baron de Lascars, ruiné et poursuivi, pouvait en effet devenir promptement la femme du marquis d'Hérouville heureux et millionnaire.

En entendant ces paroles insultantes, prononcées d'un ton moqueur, Pauline arracha son masque et montra son visage aux lignes si nobles et si pures, enflammé par une généreuse indignation.

— Ah ! cria-t-elle d'une voix tremblante de colère — le monde mentirait, et vous le savez bien ! — cessez donc de m'outrager comme vous le faites, monsieur de Lascars, car si vil et si misérable que vous soyez, je serais restée pour vous une épouse fidèle et sans reproche, vous n'en doutez pas, et j'aurais respecté mieux que vous, jusqu'à la fin, ce nom que vous m'aviez donné, si ma ferme croyance à votre mort tragique ne m'avait déliée de mes serments à mes propres yeux, en paraissant briser les liens qui m'unissaient à vous.

Pauline se tut, suffoquée, haletante... — Elle voulait parler encore, cependant, mais des sons indistincts s'échappaient seuls de son gosier contracté... elle ne pouvait plus. En présence des transports de cette indignation débordante, le calme et le sang-froid du baron, loin de se démentir, semblèrent augmenter.

— De grâce, madame la marquise, calmez-vous ! — répliqua l'infâme gentilhomme au bout de quelques secondes — à quoi bon ce grand courroux s'il vous plaît, et à qui diable en avez-vous donc ?... Je vous connais à merveille, soyez-en sûre, et ne songe guère à vous accuser d'avoir commis à bon escient le crime pendable de bigamie !... — Je n'ai ce me semble rien dit de pareil ! — vous vous êtes crue veuve, je le sais, par conséquent libre, et maîtresse de convoler en secondes noces, et je respecte la conviction qui vous a fait agir... — J'ai voulu simplement

m'adresser à votre intelligence et vous démontrer que le rôle d'accusateur ne pouvait vous convenir, puisque le public, qui ne juge en général que sur l'apparence, trouverait non sans raison, que l'apparence est contre vous, et vous condamnerait bel et bien ! — Ai-je réussi, madame ? — êtes-vous convaincue ?

Pauline baissa la tête et garda le silence. Ce silence équivalait à un acquiescement.

— A la bonne heure ! — continua Lascars — voici que vous devenez raisonnable, et je m'en réjouis plus que je ne saurais dire... lorsque des deux côtés le calme régnera, tout ira pour le mieux et nous n'aurons aucune peine à nous entendre ! déjà vous avez compris, j'en suis sûr, combien il est absurde de me jeter au visage des projets de suicide que je ne saurais prendre au sérieux. — Donc, n'en parlons plus !... — mettons également de côté, pour n'y point revenir, l'intervention du marquis d'Hérouville dans mes affaires de famille qui ne le regardent en aucune facon. — Le marquis d'Hérouville ne peut se placer, à quelque titre que ce soit, entre mon fils et moi, et je le lui ferais cruellement sentir, s'il avait le malheur de l'essayer.

Lascars s'interrompit pendant une ou deux secondes. Pauline, immobile et muette devant lui, n'avait point rattaché son masque ; la pâleur de ses joues et de ses lèvres, la fixité de son regard, lui donnaient l'aspect d'une morte. Quand Lascars reprit la parole, il avait changé de ton, et sa voix ironique, impérieuse, presque menaçante tout à l'heure, était maintenant douce et caressante. Sa figure aux traits mobiles offrait une métamorphose non moins

complète ; — la différence absolue de l'expression rendait ses traits presque méconnaissables. Ses yeux ne lançaient plus ces éclairs continus qui jaillissaient comme d'une nuée orageuse de ses prunelles fulgurantes. — Un sourire plein de bonhomie remplaçait sur ses lèvres le rictus méphistophélétique dont elles avaient l'habitude.

— En vérité, ma chère Pauline — murmura-t-il — c'est la fatalité qui s'en mêle, j'ai beau me sentir animé des intentions les plus conciliantes, je joue quand même et malgré tout, à votre égard, le rôle du méchant ogre des contes de fées, et chacune de nos rares entrevues est signalée par un ouragan !... — je ne suis point votre ennemi, cependant, je vous le jure, et vous en aurez la preuve.

— Vous n'êtes pas mon ennemi ! s'écria Pauline.

— Non, certes !...

— Il m'est impossible de vous croire.

— Impossible — dites-vous !... — pourquoi ?

— Parce que le plus mortel ennemi ne se conduirait point autrement que vous ne le faites !...

— Injustice des jugements des hommes !... — déclama Lascars d'un ton fatal et mélancolique — vous choisissez pour m'accuser l'heure précise où je vous apporte le bonheur.

— Le bonheur, à moi !... — et venant de vous !... — répliqua Pauline avec une incrédulité manifeste. — Allons donc ?

— Vous doutez ? — demanda Lascars.

— Je fais plus que douter... — je nie.

— Et cependant rien n'est plus vrai — reprit le baron,

car le bonheur, pour vous, c'est la liberté, et je viens vous rendre libre.

Madame d'Hérouville attacha sur son interlocuteur un regard chargé de défiance.

— Quel mensonge nouveau, quelle infamie nouvelle se cachent sous les paroles de cet homme ? — murmura-t-elle d'une voix très-basse et comme se parlant à elle-même.

Lascars entendit néanmoins, ou plutôt il devina.

— Ma chère Pauline — dit-il en souriant — vous avez de moi l'opinion la plus déplorable, et je ne saurais vous en blâmer, car j'ai sur la conscience bien des torts, mais peut-être serez-vous disposée à mieux accueillir l'assurance du bon vouloir qui m'anime, quand vous saurez que mon intérêt personnel se trouve en jeu tout comme le vôtre dans la petite transaction qu'il me reste à vous proposer.

— Il s'agit d'un marché ? — s'écria Pauline.

— Un marché !... — le mot est dur ! — répondit Lascars — mais, comme après tout, il a le mérite d'être exact, je l'accepte faute de mieux.

— Parlez donc ! — reprit vivement la jeune femme — et si ce marché est déshonorant pour celui qui le propose et pour celle qui l'accepterait, je croirai sans doute à votre franchise.

— A quoi bon ces vaines injures ? — s'écria Roland avec impatience — je vous préviens qu'elles ne m'atteignent pas, ou tout au moins qu'elles glissent sur moi sans me blesser... — je les dédaigne et je vais droit au but. — Je viens vous proposer un échange.

— Un échange entre nous ?

— Oui.

— Je ne vous comprends pas.

— Je me ferai comprendre, — mais commençons par établir nettement la situation, de manière à ce qu'aucune ambiguité ne puisse exister entre nous... — mes droits sur vous et sur notre enfant sont incontestables et je n'aurais qu'à les faire valoir pour vous réduire au désespoir et vous pousser aux extrémités les plus funestes. — M'accordez-vous cela, madame la marquise ?...

— Je vous accorde que vous tenez mon malheur en vos mains, répondit Pauline avec amertume.

Lascars poursuivit :

— Aussi longtemps que vous m'avez cru mort vous avez été parfaitement heureuse... — eh ! bien, il dépend de moi de vous rendre pour toujours un bonheur qui fut le vôtre pendant quelques années.

Pauline garda le silence.

— Il faudrait pour cela ma mort, telle est votre pensée, continna le baron — je suis de votre avis, mais rien ne ressemble plus à la mort que l'absence éternelle, et à ce propos j'aborde le terrain sur lequel nous allons vraisemblablement nous entendre.

Madame d'Hérouville fit un geste qui voulait dire dans sa muette éloquence :

— J'écoute... — hâtez-vous !...

Lascars ne mit point à l'épreuve la patience de Pauline.

— Ma chère marquise — reprit-il — je suis pauvre

et vous êtes riche; il importe de bien poser ces prémisses.

— Vous, pauvre!... — interrompit la jeune femme — ce n'est point ainsi que madame de Langeac parle de vous... — vous êtes revenu des Indes, dit-elle, rapportant des richesses immenses.

— Madame de Langeac ne fait que répéter, avec une complaisance et une bonne foi digne d'éloge, un petit roman dont je suis l'auteur, roman très-utile et même indispensable pour me faire accepter dans le grand monde parisien sous le faux nom de Cavaroc que j'ai cru devoir prendre par égard pour vous.

— Mais — balbutia Pauline — ce train de maison qui est le vôtre, ce luxe oriental dont vous vous entourez... — cette apparence de richesse...

— *Apparence* est le mot! — répliqua Lascars — ma richesse n'a rien de sérieux... — Mon luxe lui-même peut éblouir, mais il ne supporterait pas l'examen... — je vis en grand seigneur, c'est vrai, mais sur le crédit que personne ici ne refuse à l'homme qu'on croit millionnaire... — j'éblouis mes fournisseurs par de belles paroles, mais je vous certifie qu'aucun d'eux ne connaît la couleur de mon argent... — cela pourrait durer ainsi pendant quelques semaines, ou quelques mois au plus... — puis, un beau jour, la défiance s'éveillerait, l'armée des créanciers prendrait les armes, et la débâcle ne se ferait point attendre... — j'ai de l'expérience, ma chère Pauline, et je sais personnellement de quelle façon les choses se passent... — or, je ne suis plus assez jeune pour trouver ces choses-là charmantes et je veux les éviter à tout prix.

Après un silence d'une ou deux secondes, destiné sans doute à donner à la marquise le temps de se bien graver dans l'esprit ce qu'elle venait d'entendre, Lascars continua :

— D'ailleurs il y a urgence !... — je dois aviser sans retard, car d'une heure à l'autre, la situation peut devenir pour moi difficile... — impossible même... — je suis arrivé à Paris avec quelque vingt-cinq ou trente mille livres amassées à grand peine, j'ai voulu follement doubler ces humbles capitaux, les tripler, les décupler, par la toute puissante vertu du roi de cœur et de la dame de pique... — la dame de pique et le roi de cœur m'ont trahi !... — j'ai joué... — j'ai perdu... — je suis à sec...

— Vous me regardez d'un air étonné ! — reprit Lascars après une nouvelle interruption — vous ne devinez pas encore très-bien pourquoi je vous dis tout cela... — patience, ma chère marquise — m'y voici. Je ne suis en aucune façon l'homme des goûts simples et des aspirations modestes, la médiocrité me tue... — il me faut pour vivre tous les raffinements du luxe, tous les enivrements d'une large opulence... — il me faut des millions, et ces millions, je les aurai, j'en suis sûr, car je sais où les conquérir. Ici redoublez d'attention. Il existe dans le nouveau monde une contrée rocheuse et stérile où la terre brûlée par les feux du soleil ne nourrit qu'à grand peine une végétation rachitique, — cette terre, si pauvre en apparence, est en réalité la plus riche du monde entier !... — c'est la terre de l'or ! — partout ses flancs arides recèlent le précieux métal. — Les rochers contiennent de l'or, les torrents roulent des cailloux d'or et le sable lui-même recèle des paillettes d'or

innombrables. Ce secret m'a été révélé par un vieux matelot rencontré dans mes voyages et que la mort a surpris au moment où il allait repartir pour ce féerique pays qu'il avait découvert et d'où il serait revenu plus riche à lui seul que tous les rois de l'Europe. Je me suis juré de mener à bonne fin la tâche que le vieux matelot voulait entreprendre, et de réaliser pour mon propre compte son rêve magnifique. J'irai donc au pays de l'or, et j'exploiterai sur une échelle immense ces mines qui n'ont pas même pris la peine de se cacher, comme leurs sœurs dans les entrailles de la terre, et semblent appeler la main de l'homme pour lui prodiguer leurs trésors. Je suis prêt à faire voile vers ces lointains climats à la tête d'une bande de hardis compagnons à qui j'ai promis la fortune, qui m'ont cru sur parole, et pleins de confiance en mon étoile, me suivront jusqu'au bout du monde. Une fois par delà les mers, l'aventure à laquelle je veux consacrer ma vie, ne peut avoir que deux issues, le succès ou l'avortement. Le pays de l'or est plein de dangers ; — je succomberai peut-être sous les morsures d'un soleil inclément... — peut-être périrai-je dans les luttes quotidiennes qu'il faudra soutenir contre les bêtes fauves, les reptiles et les indiens ; — peut-être mes ossements blanchiront-ils sans sépulture, sur une couche de sable d'or ! Si je réussis, au contraire, si je parviens à conquérir les immenses richesses qui me fascinent et qui m'attirent, j'achèterai là-bas, à beaux deniers comptants, dans quelque féerique contrée de l'Orient, cette terre natale de toutes les voluptés, de tous les luxes, de toutes les jouissances, j'achèterai, dis-je, une province de quinze ou vingt lieues carrées, bien peuplée, fertile en odalisques et en

bayadères, et je me donnerai le plaisir d'être sur mes vieux jours un peu roi, ou pacha tout au moins. Dans tous les cas, et quoiqu'il arrive, que je réussisse ou que j'échoue, que je trouve au bout de mon voyage une couronne ou une tombe, vous ne me reverrez plus, vous n'entendrez plus prononcer mon nom, vous serez enfin, ma chère Pauline, à jamais délivrée de moi. Vous voyez que l'avenir, si sombre pour vous il y a une heure, peut devenir encore lumineux, puisque ma mort ou ma absence éternelle vous donneront la seule chose qui manque à votre bonheur, le veuvage.

. . . .

Lascars se tut. Après un court instant de silence, madame d'Hérouville prit la parole à son tour.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? — demanda-t-elle.

— J'ai tout dit.

— C'est impossible ; — je viens de vous écouter avec une religieuse attention et je n'ai compris, je l'avoue, ni le but de votre récit, ni le rapport direct ou indirect de vos projets d'avenir avec l'échange dont vous m'avez parlé tout à l'heure et que vous devez me proposer.

XX

MARCHÉ CONCLU.

— Vraiment, ma belle marquise — dit Lascars en souriant — vous n'avez pas compris ce rapport?

— Non, en vérité!

— De vives préoccupations, sans doute, enlèvent cette nuit à votre intelligence la meilleure partie de sa lucidité habituelle ! — reprit le baron — je vais donc mettre les points sur les *i*, puisque vous m'y contraignez... — Quoiqu'en dise un vieux proverbe, *vouloir* et *pouvoir*, par malheur, sont loin d'être la même chose ! — Ainsi, je brûle du désir de m'expatrier et d'aller conquérir au pays de l'or une opulence nécessaire à ma vie, mais il existe certains obstacles matériels qui peuvent entraver absolument la réalisation du plus ardent de tous mes vœux, et je compte sur vous, ma chère Pauline, pour anéantir ces obstacles...

— Quels sont-ils? — demanda madame d'Hérouville d'une voix tremblante.

— Eh! mon Dieu, ce sont les mêmes qui neuf fois sur

dix, en ce bas monde, font avorter les grandes choses, je veux dire l'absence presque absolue du métal qu'un homme de génie a nommé *le nerf de l'intrigue et de la guerre*.

— Il vous faut de l'argent! — s'écria Pauline.

— Naturellement. puisque j'en manque.

— Il vous en faut beaucoup?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place pour examiner cette question. — La somme qui m'est nécessaire, quoique assez ronde en elle-même, n'est qu'une goutte d'eau comparée à certaines fortunes.

— Le chiffre? — demanda madame d'Hérouville avec une fiévreuse impatience — le chiffre?

— Vous comprenez, ma chère Pauline — répondit Lascars — que je serais un fou si, au moment de me lancer dans une entreprise gigantesque, je n'avais pas tenu à me rendre compte des plus petits détails de cette entreprise. — J'ai tout vu, tout examiné, tout calculé par moi-même, et j'ai soumis les moindres dépenses au contrôle d'une rigoureuse économie; or, voici le résultat de mes calculs... — J'emmène vingt-cinq hommes avec moi... Chacun de ces gaillards doit recevoir une forte avance avant de se mettre en route, afin de payer quelques dettes et de s'équiper de pied en cap, il me faut en outre noliser un navire au Hâvre, le charger d'approvisionnements de toutes sortes, et d'outils de toute espèce... — il me faut enfin l'argent nécessaire pour parer aux plus pressantes éventualités, dans le pays lointain où nous débarquerons, avant d'avoir trouvé les gisements aurifères.

— Le chiffre?... — répéta Pauline avec une manifeste

expression d'angoisse. — Au nom du ciel, dites-moi le chiffre !...

— Rassurez-vous, marquise, il ne dépasse pas deux cent mille livres... — répondit nettement Lascars.

Madame d'Hérouville tressaillit de tout son corps et attacha sur le misérable un regard effaré.

— Mon Dieu, oui, — continua le baron — pas davantage ! une bagatelle !... et, en échange de cette bagatelle, je vous rends votre liberté, m'engageant par les serments les plus solennels à ne reparaître de ma vie, non-seulement à Paris, mais en France, non-seulement en France, mais en Europe, et, dussais-je exister cent ans encore, à ne jamais vous donner de mes nouvelles... — Vous le voyez, je ne vous trompais pas en affirmant que cet échange est tout entier à votre avantage.

— Deux cent mille livres !... — répéta Pauline d'une voix presque éteinte.

— Vous trouvez mes prétentions trop modestes, n'est-il pas vrai ? — il est certain que vous valez mille fois plus, mais ma modération m'impose la loi de ne vous demander que le strict nécessaire... — Seulement, ce nécessaire, il ne faudra pas me le faire attendre.

— Mais alors — balbutia la marquise — alors, je suis perdue !

— Perdue ! et pourquoi donc ? je ne vous comprends guère.

— Vous savez bien cependant à quel point il m'est impossible de me procurer deux cent mille livres.

— Impossible ! — avec une fortune comme la vôtre ! — à qui diable espérez-vous persuader cette folie ?

— Vous parlez de ma fortune !... vous !... vous, baron de Lascars !

— Peste ! je le crois bien que j'en parle ! — Elle s'élève à plus de cent mille écus de rentes, chiffre assez princier, ce me semble !

— Cette raillerie est cruelle, car vous n'ignorez pas que je ne possède rien.

— Le marquis d'Hérouville, votre très-cher époux, possède six ou sept millions, et, dans un ménage uni comme le vôtre, ce qui appartient au mari appartient également à la femme.

Pauline se tordit les mains.

— Eh ! — s'écria-t-elle — est-ce que je peux demander à monsieur d'Hérouville la somme que vous exigez de moi ?

— Non, morbleu ! — ce serait absurde puisqu'il faudrait en même temps révéler au marquis le secret que vous tenez par-dessus tout à lui cacher ! — mais il est d'autres moyens de réaliser l'argent nécessaire.

— D'autres moyens ! — vous en connaissez ?

— Sans doute, j'en connais... — Ah ! ma chère Pauline — combien vous avez l'imagination peu fertile en ressources ! — parole d'honnenr, vous me remplissez d'étonnement ! — Comment un maître tel que moi a-t-il pu former une aussi médiocre écolière ? en vérité c'est à n'y pas croire !.. — mais, pour en revenir à ce qui nous occupe, oubliez-vous que le soir de notre rencontre chez la marquise de Langeac vous portiez dans vos cheveux, sur vos épaules et à vos poignets une demi-million de diamants...

Pauline fit un geste d'effroi.

— Ces diamants ! — balbutia-t-elle — ils ne m'appartiennent pas...

— En êtes-vous bien sûre, ma chère ! — s'écria Lascars avec une ironique incrédulité à qui donc appartiennent-ils, s'il vous plaît ?

— Ce sont des bijoux de famille qui se transmettent, comme un héritage sacré, de génération en génération ; chacune des marquises d'Hérouville n'en est que la dépositaire..

— Eh ! bien — répliqua le baron — grâce à cet héritage la dernière marquise d'Hérouville conservera son titre et son rang, et ces brillants cailloux, inutiles jusqu'ici, vont pour la première fois sauver l'honneur de l'illustre maison dont ils n'avaient encore servi que la vanité...

— Prétendez-vous donc que je vous donne ces diamants ? — s'écria Pauline frémissante.

— Oh ! pas le moins du monde !... — je les refuserais si l'idée vous venait de me les offrir ! — je ne veux que deux cent mille livres, je vous l'ai déjà dit.. — à quoi me serviraient des pierreries dont la présence entre mes mains pourrait nous compromettre tous deux ? — vendez ou engagez-vous même, ma chère Pauline, jusqu'à concurrence de la somme dont j'ai besoin, remettez-moi cette somme, je me déclarerai satisfait et je hâterai mon départ..

— Vendre... engager... — répéta Pauline avec une stupeur manifeste.

— Eh ! oui morbleu ! — c'est une chose qui se fait tous les jours ! — n'avez-vous jamais entendu dire que les plus grandes dames, quand, à la suite de folles dépenses il leur arrive un moment de gêne, portent leurs pierreries en gage

chez les juifs ou chez les lombards, et ne se croyent en aucune façon déshonorées pour cela..

— Ce que font ces grandes dames, elles ont le droit de le faire.. — répliqua Pauline — elles usent de ce qui est à elle... — Je ne puis suivre leur exemple, car, je vous le répète, les diamants de la maison d'Hérouville ne sont point à moi... — En disposer serait commettre un vol..

Lascars haussa les épaules.

— En vérité, ma chère enfant, vous me faites pitié ! — dit-il d'un ton de profond dédain — tout vous épouvante, tout vous arrête ! — tout est pour vous obstacle et précipice ! — Je vous demande la chose du monde la plus simple et la plus facile, je vous offre les moyens de vous tirer d'une situation qui doit vous être effroyablement à charge... — vous refusez... — tant pis pour vous... — ne vous en prenez qu'à vous seule, désormais, des conséquences funestes de votre obstination, et ne vous étonnez point si j'essaye de traiter directement avec monsieur d'Hérouville l'importante affaire que, malgré toute ma bonne volonté, je n'aurai pu réussir à traiter avec vous..

Pauline devint pâle comme un masque de cire vierge.

— Vous parlez de monsieur d'Hérouville ! — murmura-t-elle — ai-je bien entendu !

Lascars fit un signe affirmatif.

— Auriez-vous vraiment l'audace de vous adresser à lui ? — continua la malheureuse femme.

— Eh ! je suis l'homme de toutes les audaces, ma chère enfant ! — vous le savez depuis longtemps ! — le marquis aura ma visite... il l'aura dès demain..

— Mais, que lui direz-vous ?

Lascars hésita pendant la dixième partie d'une minute, puis il prit brusquement son parti, et jugeant sans doute inutile de se contraindre davantage il répondit avec un complet cynisme, non-seulement de parole, mais de geste et d'accent :

Ce que je lui dirai ? — morbleu, tout simplement ceci : — « Monsieur le marquis, je suis le baron de Lascars,
» votre serviteur, parfaitement vivant et bien portant,
» comme vous voyez... — Votre femme est ma femme...
» l'aîné de ses fils est mon fils... je réclame mon bien et
» je vous somme de me le rendre à l'instant, à moins que
» vous ne teniez infiniment à le conserver, auquel cas je
» pourrai m'entendre avec vous, et me désister de tous
» mes droits, moyennant une transaction convenable... »

— Ah ! — s'écria Pauline que l'indignation et le mépris envahissaient au point de lui faire oublier l'immense péril de sa situation — vous êtes encore plus lâche et plus misérable que je ne le croyais ! et cependant, Dieu m'en est témoin, je vous savais bien lâche et bien misérable ! — vous un gentilhomme ! — allons donc ! — vous ne valez pas un laquais ! — monsieur le baron de Lascars, vous êtes un infâme !

Roland ne sourcilla point sous le coup de fouet de cette sanglante injure qu'il accueillit par un éclat de rire.

— La colère vous sied à merveille, ma belle marquise ! répliqua-t-il — vos yeux ressemblent à des diamants noirs, vos joues à des roses épanouies, et vous voilà, parole d'honneur, plus charmante qu'à dix-huit ans !...

— Infâme !... infâme !... — répéta Pauline.

— Infâme tant que vous voudrez, — continua le baron — j'accepte volontiers le mot et la chose quand une infamie doit me rapporter plus qu'un demi-cent de bonnes actions! — Cette infamie, d'ailleurs de quel droit me la reprochez-vous ?

— Comment, de quel droit ?

— Eh! sans doute, car enfin n'est-ce pas vous qui me contraignez à la commettre en refusant avec un absurde entêtement de suivre les conseils qui pourraient tout sauver! — Je vous l'ai dit et je vous le répète, je veux quitter la France et l'Europe... il me faut de l'argent, et, pour me procurer cet argent, je n'ai pas le choix des moyens...

Pauline baissa la tête sans répondre, Lascars continua très-froidement :

— Notre entrevue ne pouvant désormais amener aucun bon résultat, il me paraît au moins superflu de la prolonger davantage... — Je vais donc prendre congé de vous, madame la marquise, en vous témoignant mes plus vifs regrets de vous avoir inutilement dérangée cette nuit... — J'aurai du reste bientôt l'honneur de vous revoir à l'hôtel d'Hérouville...

Ayant ainsi parlé le baron salua la marquise et fit ce qu'en termes de théâtre on appelle une *fausse sortie*, c'est-à-dire qu'il se dirigea vers la porte de la loge, mais avec l'intention bien arrêtée de n'en point franchir le seuil, et se croyant certain d'avance que Pauline ne le laisserait point s'éloigner... Il avait raison de le croire. Au moment où il écartait la draperie de velours et où il appuyait sa main sur le bouton de cristal, madame d'Hérouville fit un mouvement brusque et balbutia :

— Monsieur de Lascars...

Roland revint aussitôt vers Pauline.

— Vous me rappelez ?... — demanda-t-il.

La jeune femme anéantie par des émotions successives, se laissa tomber sur l'un des sophas qui formaient avec de grandes glaces tout l'ameublement du petit salon. — Elle semblait près de se trouver mal.

— Oui..... — répondit-elle du geste plutôt que des lèvres.

— Je suis à vos ordres, madame, et j'attends... dit le baron.

Depuis un instant le visage de la marquise était redevenu livide. — Elle fit sur elle-même un effort si violent qu'un léger nuage pourpre remonta de son cœur à ses joues.

— Monsieur de Lascars — murmura-t-elle d'une voix faible comme un souffle — avant que vous ayez passé le seuil de l'hôtel d'Hérouville j'aurais cessé de vivre, mais comme ma mort causerait une immense douleur à l'homme que j'aime et que je respecte le plus en ce monde, et qu'à tout prix, même au prix de ma vie je lui veux éviter ce désespoir, j'imposerai silence à la voix intérieure qui me défend de vous obéir, et je ferai la honteuse action que vous attendez de moi.

— Vous engagerez les diamants..... — s'écria Lascars radieux.

— Oui...

— A la bonne heure ! — J'aime à vous entendre parler ainsi !... — Je savais bien que vous étiez une femme de trop de sens et de trop d'esprit pour ne pas écouter la voix

de la raison, mais quand on a pris une résolution sage, il ne faut jamais en retarder l'accomplissement... — Je vous conseille donc d'agir dès demain... — Voyons, ma chère, est-ce convenu ?

— Je vous ai déjà dit que j'obéirais — répondit la jeune femme — mais il existe une grave difficulté que vous n'avez pas prévue...

— Ah! par exemple — répliqua le baron — voilà qui m'étonne outre mesure, car d'habitude je prévois tout.. — Cette difficulté, quelle est-elle ?...

— La voici : — je ne connais personne à qui je puisse m'adresser, car le joaillier de monsieur d'Hérouville, si j'avais l'imprudence de recourir à lui, croirait sans aucun doute remplir un devoir en trahissant mon secret et le révélerait au marquis.

Lascars eut un sourire aux lèvres.

— Ma chère enfant — dit-il ensuite — vous vous faites de votre serviteur l'idée la plus fausse et vous ne l'estimez point à sa juste valeur ! — on ne me prend jamais sans vert ! — l'homme qu'il vous faut est déjà trouvé..... — C'est un bon vieux petit juif, d'apparence souffreteuse, et mesquinement vêtu... — En le voyant, vous le croirez pauvre comme Job et cependant il dispose d'assez d'or pour acheter s'il le voulait les diamants de la couronne et les payer comptant... — Il se présentera demain chez vous, à l'heure qui vous conviendra, sous le prétexte de vous offrir des parures... — Vous lui montrerez vos écrins et, en échange de quelques colliers et de quelques bracelets, il vous remettra la somme de deux cent mille livres dont il sera porteur... — Je me hâte d'ajouter que Samuel

Love est l'homme le plus accommodant de ce bas monde, et que moyennant d'honnêtes intérêts, payés d'avance, il vous accordera terme et délai pour retirer vos bijoux d'entre ses mains, dûssiez-vous lui demander deux ans, trois ans, et même davantage... — Eh bien ! qu'en pensez-vous, madame la marquise, et vous semble-t-il présentement que tout cela soit mal arrangé?...

Pauline, la tête inclinée et le regard morne semblait absorbée dans de profondes réflexions. Au bout de quelques secondes elle releva la tête et fixa les yeux sur Lascars.

— Tout cela est impossible ! — répliqua-t-elle d'une voix sourde.

Le baron tressaillit et son visage exprima l'étonnement, presque la colère.

— Que signifie ce caprice imprévu ? — s'écria-t-il avec une intonation menaçante, comment ce qui tout à l'heure était décidé se trouve-t-il impossible maintenant !... voyons, parlez, expliquez-vous !

— Dans quinze jours — répondit Pauline — une des proches parentes de monsieur d'Hérouville donne une grande fête à laquelle je ne pourrai sous aucun prétexte me dispenser de paraître... — Or, le marquis voudra me voir parée pour cette fête de tous ses diamants de famille, et comme il me sera impossible de le satisfaire, mon secret funeste éclatera... — Vous voyez qu'il est inutile de retarder de quinze jours une catastrophe inévitable...

— Eh ! mordieu, madame — dit Lascars — vous m'avez presque fait peur ! — n'est-ce que cela qui vous inquiète ?.. — Eh ! bien, vous vous inquiétez à tort... — Samuel Love est homme de ressources et vous tirera d'embarras.

— Comment ?

— Oh ! de la manière la plus simple... Ce digne juif emploie dans ses ateliers des ouvriers lapidaires d'une incomparable habileté... il est de plus l'inventeur d'une sorte de cristal purifié qui se taille comme le diamant et lance comme lui des flammes multicolores d'un effet prodigieux... — Huit jours au plus suffiront pour tailler dans ce cristal des imitations exactes de vos pierreries, les enchâsser dans les anciennes montures et vous les remettre.. — Les apparence seront ainsi sauvées, et c'est l'essentiel

— Des diamants faux ! s'écria Pauline mais il me semble qu'au premier regard la supercherie sera découverte !

— Allons donc — que dites-vous là ! — les plus habiles n'y verront littéralement que du feu !... — Les pierres imitées que je vous propose ne diffèrent des pierres véritables que par la pesanteur et la dureté... — un lapidaire seul, avec ses balances et ses meules, pourrait constater ces différences... — Donc le péril redouté par vous n'existe pas... — D'ailleurs, chère marquise, les trois quarts des grandes dames les plus riches et les plus brillantes offrent en leurs parures un mélange heureux de diamants sincères et de cailloux brillants, et personne au monde ne songe seulement à soupçonner cette innocente supercherie..... — Dormez en paix... — je réponds de tout... monsieur d'Hérouville ne se doutera de rien...

— A la grâce de Dieu ! murmura Pauline — j'obéirai, puisque je suis esclave ! — que ma destinée s'accomplisse !

— Eh ! ma chère enfant — répliqua Lascars — il serait maladroit de vous plaindre au moment précis où la chaîne qui soudait l'avenir au passé va se trouver à jamais rompue.

La marquise poussa un profond soupir, en se disant tout bas que les anneaux de cette chaîne la faisaient encore cruellement souffrir. Roland reprit :

— A quelle heure vous convient-il que Samuel Love se présente demain à votre hôtel ?..

Pauline se souvint à l'instant que monsieur d'Hérouville, le lendemain, serait appelé à Versailles par son service et qu'il partirait dès le matin.

— Cet homme peut venir à deux heures — répondit-elle — donnez lui l'ordre d'affirmer à mes valets qu'il m'est envoyé par la marquise de Langeac...

— Ce sera fait... Vous serez contente de lui. Samuel est la discrétion même.

Madame d'Hérouville fronça les sourcils et frissonna de la tête aux pieds.

— Grand Dieu ! — balbutia-t-elle — le terrible secret qui m'écrase est-il donc entre les mains de cet homme ?

— Rassurez-vous — répliqua Lascars — Samuel ne sait rien...

— Est-ce bien vrai cela ?

— Je vous le jure sur l'honneur...

En entendant le baron parler de son honneur, Pauline fit involontairement un geste de dégoût.

— Que lui avez-vous dit pour expliquer le marché qu'il doit conclure avec moi ? reprit-elle d'une voix émue.

— Je lui ai dit tout simplement qu'une grande dame de ma connaissance avait perdu deux cent mille livres au *Pharaon*, chez le roi, et que cette grande dame, voulant cacher cette perte à son mari, se trouvait forcée d'em-

prunter sur ses diamants... — Rien n'est plus naturel, comme vous voyez...

Cette explication rassura Pauline.

— C'est bien... — fit-elle — je vous crois, car votre intérêt n'est pas de mentir...

— Grand merci de cette confiance ! — murmura Lascars. en saluant avec ironie.

— Je n'ai plus qu'une chose à vous demander... reprit Pauline — où vous remettrai-je les deux cent mille livres du juif?

— Je vous le ferai savoir...

— Non... non... — répliqua vivement la jeune femme, une fois la journée de demain finie, je ne veux plus conserver avec vous des rapports odieux ! je ne veux plus recevoir vos ordres et courir, tremblante, éperdue, à des rendez-vous compromettants qui malgré mon innocence absolue, pourraient entacher mon honneur... — En un mot, je veux que demain la chaîne soit vraiment rompue.

Lascars parut d'abord indécis et hésitant.

— Connaissez-vous — demanda-t-il enfin — une ruelle qui borde l'extrémité du jardin de votre hôtel ?...

— La ruelle des Accacias... — Je la connais..

— Connaissez-vous une petite porte percée dans la muraille de clôture et s'ouvrant sur la ruelle en question?

— C'est par cette porte que je suis sortie, et c'est par elle que je vais rentrer...

— Vous est-il possible, demain soir, de descendre au jardin sans éveiller les soupçons de monsieur d'Hérouville?

— Oui.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux... — Au moment

où sonneront dix heures du soir, je serai dans la ruelle.....

— Et moi dans le jardin... — murmura Pauline.

— Je frapperai trois coups contre la petite porte... — continua Lascars — vous ouvrirez.

— Comment aurai-je la certitude que c'est vous qui frappez ? — demanda la marquise.

— Vous direz à travers la porte : — *qui va là ?...*

— Et, vous répondrez ?

— *Aix-la-Chapelle et le Faucon-Blanc...*

— De cette manière aucune erreur n'est possible... — Vous me donnerez l'argent promis... — Le surlendemain j'aurai quitté Paris.! Trois jours après je serai au Hâvre ? — avant la fin du mois un rapide navire fendant les vagues de l'Océan, aura mis entre nous l'immensité !... — Maintenant, tout est convenu... — Vous avez hâte de me quitter, et je ne me permettrai point de vous retenir... — J'ai l'honneur, madame la marquise de mettre mes hommages à vos pieds...

— Baron de Lascars, adieu... dit Pauline.

— *Adieu*, non... pas encore ! — répliqua Roland avec un sourire — *au revoir*, madame la marquise... *à demain...*

XXI

LE RETOUR.

Lascars offrit à Pauline de la reconduire jusqu'à la place du Palais-Royal, ou du moins jusqu'au vestibule de l'Opéra.

Cette proposition ne fut point accueillie, et la marquise, heureuse d'échapper à la présence détestée de son persécuteur, quitta précipitamment la loge, arracha de son épaule gauche le nœud rouge qui pouvait la faire reconnaître si le baron, se ravisant, avait la fantaisie de la suivre, et se jeta sans hésitation au milieu de la foule de plus en plus compacte entassée dans les couloirs. Elle eut quelque peine à se dégager des flots pressés de cette cohue qui l'enlaçait de toutes parts comme une marée humaine ; — elle y parvint cependant et elle éprouva une sensation de soulagement inouï, de bien-être ineffable, quand elle se retrouva dans la rue au sortir d'une véritable fournaise, et quand l'air glacial de la nuit vint frapper son visage à travers les trous de son masque. Pauline s'orienta de son mieux et se dirigea vers l'endroit où elle espérait retrouver la voiture qui l'avait

amenée. L'entretien de la marquise et de Lascars s'était prolongé pendant plus d'une heure; — cependant le cocher de fiacre, fidèle à sa promesse, attendait encore mais non sans impatience.

— Ah ! ah ! — s'écria-t-il en voyant arriver la jeune femme dont il reconnut la tournure, et surtout le domino — vous voilà donc, ma petite dame ! — Eh bien, c'est heureux, parole sacrée ! je commençais à ne plus compter sur vous ! — Je me disais : *Ma pratique de la rue des Saints-Pères s'amuse là-dedans et ne songe guère à moi* ! — J'ai refusé de *charger* au moins vingt fois, depuis le temps... — ça me vexait tout de même... Ah ! dam oui, — une minute de plus je filais...

Pauline ouvrit la portière.

— Où faut-il vous conduire? — demanda le cocher.

— Rue Saint-Dominique... — répondit la marquise.

— Quel numéro ?

— Au coin de l'impasse des Accacias...

— Suffit...

Les chevaux vigoureusement fouettés s'ébranlèrent et le fiacre roula sur les pavés inégaux. Il nous parait inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les réflexions de Pauline pendant le trajet. — Il nous suffira de dire que la situation d'esprit de notre héroïne était, à peu de chose près, celle d'un condamné à mort qui vient d'entrevoir l'espérance d'obtenir la vie et la liberté... Le fiacre s'arrêta. Le cocher quitta son siége et ouvrit la portière.

— Ma petite dame, nous sommes arrivés... — dit-il voilà votre bracelet, donnez-moi mon argent... — C'est un écu de six livres que vous me devez présentement, sans

compter le pourboire, et n'oubliez pas, s'il vous plaît que j'ai mis bien de la complaisance à vous attendre...

— Ayez encore quelques minutes de patience; monsieur... — murmura Pauline. Pour m'acquitter envers vous il est indispensable que je rentre chez moi et que je prenne ma bourse oubliée...

— Sacrebleu ! — grommela l'automédon — encore des retards ! — c'est vexant ! Je ne suis point tranquille, moi !.. — si vous alliez ne plus revenir, je serais refait de six livres !..

— Eh ! monsieur — balbutia Pauline, — n'avez-vous pas entre les mains un bijou qui doit vous rassurer !..

— Me rassurer ! — oh ! que nenni ! — répliqua l'automédon — est-ce que je sais ce qu'il vaut, votre bijou? — Le cuivre doré et les petits bouchons de carafe, ça ne se vend pas déjà si cher ! — Enfin, allez ! et surtout revenez vite...

La marquise avait hâte d'échapper à cette nouvelle et intolérable humiliation... — Elle disparut dans les ténèbres de la ruelle, tandis que le cocher continuait à maugréer à demi-voix, tout en faisant scintiller sous les clartés pâles d'un réverbère les trois gros diamants du bracelet. La ruelle était déserte. — madame d'Hérouville atteignit la petite porte, l'ouvrit, traversa le jardin, reprit la lanterne cachée derrière uu vase de bronze, rentra dans l'hôtel et regagna son appartement par l'escalier de service... Comme au départ, il lui fallut passer par la chambre de Gertrude, ce qu'elle fit en retenant son haleine et en étouffant le bruit de ses pas... — Un regard furtivement jeté sur le lit de sa camériste, lui donna la ferme croyance que cette

dernière dormait toujours... Enfin elle se retrouva dans sa chambre et elle aperçut sur la cheminée la bourse oubliée par elle ; — l'or qui remplissait cette bourse brillait à travers les mailles de soie verte... Pauline avançait déjà la main pour la saisir, lorsqu'elle ressentit soudainement un immense effroi... Un bruit léger se faisait entendre dans le cabinet de toilette... — à coup sûr il y avait là quelqu'un... quelqu'un qui sans doute allait entrer... La marquise n'eut que le temps d'arracher son masque et de dépouiller son domino... — Elle achevait à peine lorsque la porte s'ouvrit... — Gertrude, à demi-vêtue, parut sur le seuil... Pauline se sentit espionnée. — Elle attacha sur sa femme de chambre un regard étincelant, et lui demanda d'une voix sèche :

— Que me voulez-vous ?

— Je supplie madame la marquise de me pardonner un excès de zèle... — répondit mielleusement Gertrude — J'entendais marcher... — j'ai craint que madame la marquise ne se trouvât souffrante et j'ai cru bien faire en venant me mettre à ses ordres.

— Je suis un peu souffrante, en effet, — répliqua la jeune femme — mais je vous aurais appelée si votre présence m'avait semblé nécessaire.

— Ainsi, madame la marquise n'a pas besoin de mes services ?

— Non.

— Dois-je me retirer ?

— Sans doute.

Gertrude obéit et regagna son lit, heureuse au-delà de

toute expression de la pâleur qu'elle venait de surprendre sur les joues de sa maîtresse.

— Tout conspire contre moi!.. — murmura Pauline restée seule — cette fille est éveillée, cette fille soupçonne peut-être un mystère... — Comment sortir maintenant?.. que faire?

La jeune femme laissa s'écouler quelques minutes, puis elle entr'ouvrit la porte du cabinet de toilette et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la petite pièce qui servait de chambre à Gertrude. Cette pièce était éclairée, donc la caméristе ne songeait point à se rendormir. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, puis une heure... — Pauline attendait toujours, anxieuse, haletante, folle d'impatience, et la lumière ne s'éteignait pas...

— Allons! murmura la marquise — il faut en prendre mon parti... — sortir cette nuit est impossible... d'ailleurs ce cocher, las de m'attendre, s'est éloigné depuis longtemps sans doute... mon bracelet est perdu, bien perdu... — je ne le reverrai jamais!

Au milieu des événements si graves qui se succédaient pour madame d'Hérouville, une perte pécuniaire, même considérable, n'offrait qu'une importance tout à fait secondaire. Pauline cessa donc bien vite de s'en occuper; — elle se jeta sur son lit, et sa fatigue était telle que malgré les préoccupations qui la dominaient, elle s'endormit presque aussitôt d'un sommeil lourd et profond qui se prolongea pendant quelques heures... Elle s'éveillait à peine, lorsque le marquis vint prendre congé d'elle avant de partir pour Versailles. — Il fut douloureusement affecté par l'expression d'extrême abattement qu'il remarqua sur le visage de

sa femme ; — il craignait quelque retour de cette maladie terrible à laquelle, si peu de temps auparavant, Pauline avait failli succomber ; — il interrogea sa bien-aimée avec toute la tendre sollicitude qu'il puisait dans son amour ; mais, hélas ! la pauvre enfant ne pouvait répondre la vérité, et Tancrède s'éloigna très-inquiet, malgré les efforts infructueux de Pauline pour le rassurer.

. . . .

Il avait été convenu entre la marquise et Roland de Lascars que le juif Samuel Love arriverait à l'hôtel d'Hérouville vers les deux heures de l'après-midi et s'annoncerait comme envoyé de madame de Langeac... Qu'on juge de la surprise de Pauline lorsqu'un peu après onze heures, au moment où elle s'occupait de ses enfants, et leur faisait réciter leur leçon quotidienne, selon son habitude invariable, Gertrude se présenta et lui dit :

— Madame la marquise, un homme est en bas qui demande avec beaucoup d'insistance à parler à madame la marquise...

Pauline tressaillit et changea de visage.

— Un homme !.. — répéta-t-elle — qu'est-ce que cet homme ?

— Je ne l'ai pas vu, mais Pascal, le valet de chambre, affirme qu'il a mauvaise mine, qu'il est mal vêtu, et que c'est tout à fait un personnage du commun... — Pascal a répondu que madame la marquise n'était pas visible... — l'homme ne se tient point pour battu... — il prétend qu'il a des affaires importantes à traiter avec madame la marquise et qu'il faut absolument qu'il lui parle...

— Ce doit être le Juif... — pensa madame d'Hérouville.

— Nul autre que lui ne se permettrait d'insister ainsi...— je ne l'attendais que plus tard, mais les raisons qui lui font devancer l'heure me seront sans doute expliquées...

Puis, tout haut, elle reprit :

— Que Pascal s'informe, et qu'il sache de quelle part se présente cet homme...

Gertrude sortit et son absence dura près de cinq minutes. Lorsqu'elle reparut, sa physionomie exprimait une immense satisfaction intérieure; — une joie méchante débordait dans les regards de ses yeux hypocritement baissés.

— Eh bien ? — demanda Pauline.

— Eh bien, madame la marquise, je suis dessendue moi-même... j'ai vu le personnage et je lui ai parlé... — C'est un fou, j'en mettrais ma main au feu, ou tout au moins c'est un intrigant qu'il faut chasser... — Je n'ai cependant pas osé prendre sur moi de le faire jeter à la porte, sans un ordre spécial de madame la marquise...

La pâleur de Pauline augmenta; — ses mains furent agitées d'un tremblement visible.

XXII

LE BRACELET.

— Un fou... un intrigant qu'il faut chasser... répéta Pauline d'une voix à peine distincte.

— Oui, madame, et sans hésiter répliqua Gertrude.

— Mais enfin, le chasser, pourquoi? — qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?

— Je lui ai demandé d'abord de quel part il venait, continua la soubrette. — Et c'était mon devoir, puisque madame, tout à l'heure, m'adressait précisément cette question.

— Qu'a-t-il répondu? fit vivement la marquise.

— Il a répondu, fier comme Artaban, qu'il venait de sa propre part, et qu'il n'avait besoin de personne pour se présenter. « S'il en est ainsi — lui ai-je dit — vous ne » pouvez parler à madame la marquise... elle ne reçoit pas » les inconnus... Il s'est mis à jurer abominablement, en » s'écriant : Votre maîtresse me connaît bien !.. allez lui » annoncer que je suis le cocher de fiacre qui a pris cette

» nuit une dame en masque dans la rue des Saints-Pères,
» et en route pour le bal de l'Opéra !.. Elle saura ce que
» parler veut dire !.. — allez la fille, et dépêchez-vous !..
» il s'agit de ne pas perdre son temps, et mes poulets
» d'Inde s'impatientent dans la rue !.. » Comme je ne faisais point mine d'obéir assez vite, cet homme du commun a frappé du pied en jurant de plus belle... Je crois même qu'il m'a menacée !.. — Alors je suis venue tout courant, et me voici !.. — Madame la marquise me donne-t-elle l'ordre d'appeler les valets de pied et de faire jeter ce drôle par la fenêtre ? Madame n'a qu'un mot à dire, et j'y vole... — ah ! la chose ne traînera guère en longueur.

Pauline, tremblante, anéantie, se soutenait à peine, et se sentait incapable de prononcer une parole. Tout au plus trouvât-elle la force de faire un geste pour arrêter la camériste qui semblait prendre le silence de sa maîtresse pour un acquiescement et qui se dirigeait vers la porte.

— Madame me retient ?.. — demanda Gertrude en donnant à sa physionomie hypocrite et rusée une expression d'étonnement.

— Oui, balbutia la marquise.

— Madame s'oppose à ce qu'on traite ce drôle comme il le mérite ?..

— On aurait tort de condamner quelqu'un sans l'entendre... — je veux voir cet homme, je veux lui parler...

— Eh ! quoi !.. — s'écria Gertrude, — jouant plus que jamais la stupeur — madame la marquise donnerait audience à un tel misérable !

— Qui vous dit que ce soit un misérable ?

— Sa mine est plus que suspecte.... — il a le nez

rouge et l'œil mauvais.... — il sent le tabac et l'eau-de-vie.

— Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

— J'espère au moins que madame ne se hasardera point à rester seule avec ce personnage.

— Pourquoi cela, mademoiselle ?

— Peut-être est-il animé de mauvaises intentions... peut-être madame la marquise courrait-elle un danger.

— Eh bien ! si le danger existe, je n'exposerai que moi ! répliqua Pauline — faites monter cet homme, et conduisez-le dans le salon qui précède ma chambre à coucher.

Gertrude descendit à l'étage inférieur et regagna le vestibule en se frottant les mains, et en se disant avec une joie cruelle, avec la haine vivace du mauvais serviteur contre celui dont il mange le pain.

— Voilà qui marche à merveille, et je n'aurais pu trouver mieux !.. — Ma chère maîtresse est présentement dans ses petits souliers !.. — tout à l'heure, elle était pâle comme un spectre, et je m'attendais de minute en minute à la voir se trouver mal !.. — C'est bien fait, madame la marquise ! — cela vous apprendra qu'une grande dame tombe au niveau d'une grisette quand elle quitte son hôtel au milieu de la nuit et s'en va courir la pretentaine au bal de l'Opéra ! — vertu de ma vie, je crois que je vous tiens, et je vous tiendrai mieux encore, s'il plaît à Dieu, quand j'aurai de bonnes preuves contre vous, ce qui ne tardera guère !.. — que peut vouloir à madame ce cocher de fiacre !.. — Ah ! je le saurai !.. je ne suis point de celles qui ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre !...

Quelques instants après ce monologue de Gertrude, la marquise d'Hérouville entrait en chancelant dans le petit salon où la camériste venait d'introduire l'étrange visiteur. Pauline savait déjà à qui elle allait avoir à faire, aussi n'éprouva-t-elle aucun étonnement, mais un immense dégoût, en reconnaissant du premier coup-d'œil le grossier automédon de la nuit précédente. Ce dernier, ébloui par les rayonnements d'un luxe que jusqu'alors il n'avait jamais soupçonné, qu'il entrevoyait pour la première fois de sa vie, et qui lui semblait fabuleux, éprouvait manifestement quelque embarras.

Il se tenait debout d'un air gauche, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et roulait dans ses mains calleuses son vieux chapeau lampion orné d'un galon de cuivre crasseux. Au moment où la marquise souleva la portière et parut sur le seuil, il perdit tout à fait contenance, mais son trouble fut de courte durée, et comme l'assurance et même l'impudence était le fond de son caractère, il se remit vite, toussa pour s'éclaircir la voix, salua, en tirant de la main gauche une des mèches de sa chevelure grisonnante, et en exécutant une sorte de ruade avec son pied droit. Ceci fait, il prit l'attitude du soldat, sous les armes, et le corps immobile, le regard fixe, les bras pendants, il parut attendre que la maîtresse de la maison l'interrogeât. Son attente ne dura qu'une ou deux secondes.

— Vous avez insisté de telle sorte pour être admis auprès de moi – murmura Pauline — que j'ai bien voulu consentir à vous recevoir... que me voulez-vous ?

— Madame la marquise, (puisqu'il paraît que vous êtes une marquise) — répondit le cocher — je viens pour la

chose du bracelet... — m'avez-vous fait assez trimer, nom d'un nom !.. sauf vot' respect !..

Et l'automédon accentua cette dernière phrase par un gros et bruyant éclat de rire.

— Parlez bas...dit vivement Pauline — il est inutile que ce que vous avez à m'apprendre soit entendu par d'autres que moi.

— C'est juste, reprit le cocher — et je vais mettre une sourdine !.. — voici la chose : — Cette nuit, quand vous m'avez laissé au bout de l'impasse des Accacias avec ma boite et mes poulets d'Inde — (car c'était bien vous... — je n'ai pas vu votre figure, mais je vous reconnais à la voix...) — j'ai commencé par attendre un bon bout de temps, ensuite, comme vous ne reveniez pas me relever de faction, je me suis dit que j'étais volé, et j'ai filé, l'oreille basse, en jurant qu'on ne m'y prendrait plus, et que je ferais payer d'avance les petites dames en habits de masque, si toutefois et quand le hasard d'en voiturer une se représenterait.

— Au nom du ciel, abrégez, monsieur dit Pauline d'un ton suppliant.

— Suffit !.. on s'y conformera... — as pas peur, mam' la marquise.... — il n'y a que deux mots qui servent !.. — je vas vous couler ça en douceur, et ça ne sera pas long... — Donc, ce matin, je suis entré chez un bijoutier, dont auquel je mène quéq'fois la femme et les petites demoiselles aux Prés-Saint-Gervais, et je lui ai montré l'objet, histoire de savoir de combien j'étais refait... — « Mazette !.. — qu'il s'est écrié — les beaux diamants ! — C'est donc du vrai ? — Du plus vrai et du plus fin... —

Et, ça vaut?.. — Deux cents louis au moins... » — Parole d'honneur, pour ce qui est d'être un homme surpris, je pense dire que quiconque voulait voir un homme surpris, n'avait qu'à me regarder... — Je repris l'objet et je remontai sur mon siége en réfléchissant que j'étais honnête et que par conséquent je ne pouvais pas garder deux cents louis quand il ne m'était dû qu'une huitaine de livres.

Visiblement ravi de la façon élégante dont il s'exprimait et n'accordant aucune attention aux symptômes de fatigue et d'impatience écrits sur le visage de madame d'Hérouville, le cocher tira des profondeurs de sa poche une pipe de terre à calotte de cuivre, et l'approcha de ses lèvres : — — mais une réflexion l'arrêta, il fit disparaître le brûle-gueule, et il dit :

— Pardon, excuse, m'am la marquise... c'était la chose de l'habitude, car je ne suis pas sans savoir qu'on ne fume point devant le beau monde, rapport au respect qui lui est dû... je reprends mon fil.

« Donc, je regrimpai sur mon siége, ainsi que j'ai déjà eu celui de vous le dire, en cherchant à part moi quelque moyen de mettre la main sur la dame au bracelet, et à force de chercher, j'imaginai de visiter l'impasse des Accacias... l'idée était bonne, car dans l'impasse je ne trouvai qu'une porte, celle du jardin de cet hôtel... — je m'informai rue Saint-Dominique, j'appris que dans l'hôtel il n'y avait qu'une dame; je me dis en propres paroles — « Puisqu'il n'y en a » qu'une, ça doit être celle-là... » — Alors je me présentai comme un brave garçon... — On ne voulut pas d'abord me laisser passer, mais je fis tant, des pieds, des mains et de la langue, qu'on finit par vous avertir, ce qui m'a pro-

curé l'avantage de vous dégoiser mon chapelet. Maintenant, mam' la marquise, ça n'est pas de tout ça qu'il est question... — j'ai un bijou à vous et vous avez de l'argent à moi... — Voilà votre bracelet... donnez-moi mon argent...

En disant ce qui précède, le cocher de fiacre présentait à la marquise le précieux joyau soigneusement enveloppé dans un morceau de gros papier gris. Pauline ne pouvait s'empêcher d'admirer la probité native de cet homme aux formes brutales, mais elle la maudissait en même temps. Elle aurait en effet mille fois mieux aimé perdre le plus riche de ses bijoux, que de voir arriver à l'hôtel d'Hérouville l'honnête cocher dont la visite allait infailliblement donner lieu à des commentaires de toutes sortes, mais ne pouvant rien contre le fait accompli, elle le subit avec résignation.

— Monsieur, dit-elle en prenant le bracelet — vous êtes un brave et digne homme.

— Ça mam' la marquise, je m'en pique ! interrompit le cocher de fiacre — et je porte le défi aux plus mal intentionnés de rien articuler de pas joli sur mon compte.

— Je vous dois une indemnité et une récompense poursuivit Pauline en glissant un certain nombre de pièces d'or dans la main de son interlocuteur — faites-moi le plaisir d'accepter ceci...

— Dix louis !.. — s'écria le cocher stupéfait et ivre de joie — quelle aubaine !.. à la bonne heure !.. — voilà ce que j'appelle de la générosité pour de vrai ! ah ! mam' la marquise, vous pouvez compter que je boirai crânement à votre santé, et d'un fier cœur !.. — Au revoir, mam' la

marquise... Mes poulets d'Inde et moi nous sommes tout à votre service...

Pauline frappa sur un timbre.

— Reconduisez ce brave homme... — dit-elle au valet qui se présenta.

Gertrude, l'oreille collée à l'un des panneaux de la porte, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation que nous venons de reproduire. Elle se cacha derrière un rideau au moment où le domestique et le cocher de fiacre traversèrent l'antichambre, puis elle les suivit, les rattrapa dans le vestibule du rez-de-chaussée et dit à l'automédon :

— Mon brave homme, je vous cours après de la part de madame la marquise.

— A-t-elle encore quelque chose à me dire, cette bonne dame demanda le cocher — faut-il remonter?.. Ce sera bientôt fait...

— Inutile... — répliqua Gertrude — je suis chargée seulement de réparer un oubli... — ma maîtresse s'intéresse à vous... elle vous le prouvera certainement... mais pour pouvoir vous retrouver, il faut qu'elle connaisse votre nom et votre demeure...

— C'est trop juste... — Eh ! bien, je m'appelle Pierre Landry, et je demeure rue Jean-Pain-Mollet, numéro 7, au sixième étage.

— Rue Jean-Pain-Mollet; numéro 7... répéta Gertrude.

— C'est ça même...

— Ma maîtresse ne l'oubliera pas...—reprit la caméristе à haute voix.

Puis elle ajouta, tout bas:

— Moi aussi, je me souviendrai, et maintenant j'ai dans les mains la preuve irrécusable que madame la marquise est sortie cette nuit!..

Malheureuse Pauline!.. désormais son repos et son honneur étaient à la discrétion d'une servante haineuse qui n'avait pour la perdre, qu'à le vouloir, et qui le voudrait sans doute!.. Après avoir subi tant de persécutions injustes, après avoir souffert tant de douleurs imméritées, madame d'Hérouville pouvait croire que la fatalité qui la poursuivait ferait trève enfin, et que le calme succéderait aux tempêtes!.. Elle se trompait.

XXIII

SAMUEL LOVE.

Au moment où sonnait une heure de l'après-midi, Gertrude vint annoncer à sa maîtresse qu'un homme, se disant envoyé par la marquise de Langeac, demandait à être reçu. Pauline donna l'ordre d'introduire sur-le-champ le nouveau visiteur, et la caméristé reparut presque aussitôt, accompagnant un personnage de petite taille et de pauvre apparence. Samuel Love — car c'était lui, — ressemblait d'une façon frappante au portrait rapidement tracé par Lascars la nuit précédente.

Ce juif millionnaire, auquel on aurait fait volontiers l'aumône dans la rue, tant son costume était humble, ou plutôt misérable, pouvait avoir en réalité soixante-dix ou soixante-quinze ans, mais il paraissait plus que centenaire. Son regard exprimait une rapacité insatiable. Samuel Love portait de la main gauche une sorte de valise en cuir, constellée de gros clous et fixée à son bras par une chaînette d'acier qui faisait plusieurs fois le tour du poignet.

Pauline frissonna involontairement en voyant le juif. — Ce vieillard produisit sur elle l'effet d'un composé bizarre de la momie et de l'oiseau de proie. Samuel Love salua jusqu'à terre, faisant preuve d'une souplesse qu'il semblait impossible d'attendre de son échine roidie par l'âge, et, répétant la leçon faite par Lascars, il débita avec volubilité ce petit discours, en présence de la femme de chambre :

— Madame la marquise de Langeac, dont j'ai l'honneur d'être le joaillier, m'a fait espérer que madame la marquise d'Hérouville daignerait peut-être m'honorer de sa confiance. — Dans cet espoir, j'ai apporté quelques bijoux que madame la marquise trouvera peut-être dignes d'être soumis à son appréciation éclairée.

— Laissez-nous, mademoiselle... — dit la jeune femme à Gertrude qui se retira aussitôt, et qui, ne soupçonnant pas le but mystérieux de l'entrevue du juif et de sa maîtresse, ne jugea point utile d'écouter à la porte.

Pauline se rapprocha vivement de Samuel Love.

— Vous savez de quoi il est question ? — lui demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, madame la marquise — répliqua-t-il du même ton. — Monsieur le vicomte de Cavaroc m'a fait part de l'embarras momentané de madame la marquise, et de son désir d'emprunter une somme importante en offrant ses diamants comme nantissement au prêteur.

— Etes-vous disposé à me venir en aide dans cette circonstance ? — continua la marquise.

Le juif fit entendre un petit rire sec et saccadé, tout à fait semblable au grincement des crecelles que les enfants

mettent en branle pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, puis il répondit :

— Dieu nous donne cet avertissement par la bouche de son Prophète : « — Aide les autres, et le ciel t'aidera. » — J'en profite le mieux que je puis. — Je suis d'une nature obligeante, et l'on me voit toujours disposé à rendre service, pour peu que j'y trouve un modeste bénéfice. — Si je n'écoutais que mon cœur, j'obligerais mon prochain à titre gratuit, mais je suis pauvre et père de famille ; — il me faut donc, bien malgré moi, songer à mes enfants et faire rapporter à mon argent d'honnêtes intérêts.

— Vous n'ignorez pas quel est le chiffre de la somme dont j'ai besoin ? — reprit Pauline.

— Deux cent mille livres... — du moins à ce que m'a dit monsieur de Cavaroc.

— Pourrez-vous me remettre cette somme aujourd'hui même ?...

— Les deux cent mille livres seront à la disposition de madame la marquise aussitôt que j'aurai pris connaissance des pierreries qui doivent devenir mon gage.

Madame d'Hérouville ouvrit un meuble. — Elle en tira plusieurs écrins de maroquin rouge et de chagrin noir, splendidement armoriés, et elle les plaça sur une table devant Samuel Love. Le juif fit jouer l'un après l'autre les ressorts de tous les écrins, il réunit en un monceau les colliers, les pendants d'oreilles, les bagues, les peignes, les bracelets que recélaient leurs flancs de velours pourpre, et ses yeux, en se fixant sur cet éblouissant amas de richesses, brillèrent de cette flamme d'ardente convoitise qui jadis étincelait dans les prunelles sombres de Cardillac, l'orfèvre

sanglant. Pendant quelques secondes, Samuel Love caressa de ses mains fluettes, agitées de tressaillements voluptueux, les facettes miroitantes des pierres précieuses. Il prit ensuite les bijoux un à un, et il les examina, ou plutôt il les étudia longuement, minutieusement, diamant par diamant, à l'aide d'une loupe de forte dimension et d'une paire de petites balances en cuivre, d'une sensibilité et d'une justesse prodigieuses. Cet examen achevé, le juif forma des lots de pierreries, en réunissant celles qui se recommandaient plus particulièrement à son admiration par le triple mérite de la pesanteur, de l'éclat et de la pureté. Samuel Love, muet et absorbé, consacra plus de deux heures à ces diverses opérations. Madame d'Hérouville attendait avec une fiévreuse impatience le résultat de ce labeur silencieux. — Enfin, le prêteur sur gages releva la tête et fit lentement disparaître dans la poche de sa vieille houppelande grise, raccommodée en vingt endroits, la puissante loupe et les petites balances dont il venait de se servir.

— Eh bien ? — demanda Pauline d'une voix que l'émotion rendait sourde.

— Eh bien, madame la marquise — répondit Samuel Love, l'affaire me semble possible, et je la ferai volontiers, si toutefois...

Le juif s'interrompit.

— Si toutefois ?... — répéta la jeune femme. Achevez, monsieur, je vous en supplie...

— Si nous tombons d'accord sur les conditions — reprit Samuel.

— Eh ! — murmura Pauline — ces conditions, c'est à vous de les fixer. — Vous savez bien que je les accepterai,

quelles qu'elles soient, puisque l'argent m'est indispensable, puisqu'il me le faut à tout prix !...

Cette parole était imprudente. Le juif ne la laissa point tomber par terre, et se jura d'exploiter à outrance la détresse de la grande dame et les poignantes nécessités de la situation. Ses exigences, désormais, devaient être sans bornes, puisqu'elles étaient acceptées à l'avance.

— Madame la marquise — reprit-il — vous plaît-il qu'avant toutes choses nous convenions de nos faits ?

Pauline inclina la tête affirmativement.

— Si j'ai bien compris les explications de monsieur le vicomte de Cavaroc — poursuivit le juif — madame la marquise désire un délai de deux ans pour retirer ses pierreries ?

— Oui... — murmura la jeune femme.

— Madame la marquise tient en outre à posséder une imitation de ses principaux diamants, imitation parfaitement exacte et capable de tromper tous les yeux, excepté ceux d'un joaillier.

— Oui !... — répéta Pauline d'une voix de plus en plus faible.

— Ceci est facile : — les parures fausses ne coûteront guère qu'un millier d'écus, et je puis m'engager à les remettre à madame la marquise dans un laps de huit ou dix jours.

Samuel Love s'interrompit pour désigner de la main les principaux lots de pierreries disposés par lui à côté des écrins vides.

— Ceci — reprit-il — représente pour moi une valeur de quatre cent mille livres.

Disons en passant que le juif mentait avec une rare impudence, et que les diamants désignés valaient plus de deux cent mille écus. Il continua :

— J'ai toujours sur moi quelques bonnes feuilles de papier timbré. — Je vais préparer, séance tenante, double expédition d'un petit acte par lequel madame la marquise déclarera m'avoir vendu, et je déclarerai avoir acheté, les diamants dûment décrits et catalogués audit acte, avec faculté pendant deux ans pour madame la marquise de retirer de mes mains lesdits diamants, moyennant le remboursement intégral du prix de vente et le paiement des intérêts à six pour cent à partir du jour de la signature.— Il sera dit, en outre, que je deviendrai seul et véritable propriétaire des diamants si, au bout de deux années révolues, le remboursement n'a point été effectué. — Enfin, le prix de vente sera fixé à la somme de trois cent vingt-cinq mille livres...

Ici Pauline, dans sa naïveté et dans son ignorance complète des affaires, crut devoir interrompre Samuel Love.

— Trois cent vingt-cinq mille livres !... — dit-elle. — Vous vous trompez, monsieur... — Je n'ai besoin que de deux cent mille livres... il me semblait que vous le saviez...

Les lèvres minces et blafardes du prêteur sur gages grimacèrent un sourire à donner le frisson.

— Que madame la marquise se rassure — répliqua-t-il ensuite — elle ne touchera que deux cent mille livres.

— Mais alors — demanda la jeune femme — le reste de la somme ?...

— Constitue les intérêts, la prime et la commission, le tout calculé, j'ose le dire, avec une très-grande modération. — Si cependant madame la marquise trouve que le chiffre soit exagéré, je la prie de vouloir bien m'en instruire — je me retirerai aussitôt, en emportant le très-vif regret d'avoir dérangé inutilement madame la marquise.

Pauline frissonna. — Elle se sentait perdue si le juif quittait l'hôtel d'Hérouville sans avoir terminé l'affaire pour laquelle il était venu.

— Eh ! monsieur — s'écria-t-elle — suis-je femme à discuter pour un chiffre ? — Préparez votre acte... — faites vite... — Je suis prête à signer.

Samuel Love, cachant sa joie intérieure sous son apparence habituelle de morne impassibilité, tira de sa poche deux feuilles de papier timbré au timbre royal, un encrier de corne, une plume d'oie, et se mit à écrire. Une heure après, la marquise d'Hérouville apposait sa signature au bas des deux actes et recevait des mains du juif la somme de deux cent mille livres, en mandats payables à vue sur la caisse des fermiers généraux. Pauline s'empressa de serrer ces mandats dans le meuble d'où elle avait tiré les écrins. Samuel Love entassait pendant ce temps les joyaux au fond de la cassette de cuir qu'une chaînette d'acier attachait à son poignet gauche. Quand il eut achevé cette besogne, il prit congé de madame d'Hérouville en lui disant :

— D'aujourd'hui en huit jours, madame la marquise, j'aurai l'honneur de vous apporter des imitations si parfaites que vous y serez trompée vous-même... — et qu'il vous semblera que vos diamants sont revenus dans leurs écrins...

Ayant ainsi parlé, Samuel Love salua tout bas, comme il avait fait en arrivant; et s'éloigna chargé des dépouilles de la marquise.

XXIV

ESPOIR.

Le soir de ce même jour, un peu avant dix heures, Pauline saisit le premier prétexte qui s'offrit à elle pour laisser seuls au salon Mathilde d'Hérouville et le comte de Rieux. Elle gagna son appartement, elle glissa dans le corsage de sa robe les bons au porteur donnés par le juif, elle jeta sur ses épaules une pelisse à capuchon et elle descendit au jardin sans s'apercevoir que Gertrude la suivait à distance. La nuit était glaciale et l'obscurité profonde. Pauline se dirigea vers la petite porte ; lorsqu'elle l'eût atteint, elle demeura immobile, malgré le froid qui la faisait grelotter, et elle attendit. La camériste s'adossa au tronc d'un tilleul, à huit ou dix pas de sa maîtresse, et sembla de son côté changée en statue. Dix heures sonnèrent aux horloges environnantes, très-nombreuses dans le faubourg Saint-Germain, surtout à cette époque où les couvents et les communautés religieuses se voyaient à chaque pas. — En même temps, et comme si les sonneries des clochers d'a-

lentour avaient mis en mouvement un ressort invisible, trois coups légers, espacés régulièrement, furent frappés contre la petite porte. C'était évidemment le signal convenu, par lequel Roland de Lascars devait annoncer sa présence.

— Qui va là ? — demanda la marquise d'une voix que l'émotion rendait à peu près indistincte.

Le baron entendit cependant ces trois mots, car il répondit :

— Aix-la-Chapelle et le Faucon-Blanc.

Pauline ne pouvait désormais conserver le moindre doute sur l'identité du visiteur nocturne. D'une main tremblante, elle tira les verrous et fit tourner la clé dans la serrure rouillée.

— Il fait noir ici comme au fond d'un soupirail de l'enfer ! — murmura Roland — dites-moi donc où vous êtes, madame la marquise, car sans cela il me serait tout à fait impossible de vous rejoindre.

— Me voici — balbutia Pauline.

— A merveille !... — Votre exactitude au rendez-vous m'enchante ! Elle me prouve que vous avez eu ce matin la visite de Samuel Love.

— Oui... — répondit Pauline — cet homme est en effet venu.

— Et — reprit Lascars — vous êtes tombée facilement d'accord avec lui ?...

— J'étais d'avance résignée à subir ses exigences, quelles qu'elles fussent.

— Voilà, sans contredit, le meilleur moyen d'arriver en

affaires à une prompte solution. — Ainsi, madame la marquise, l'argent du juif est entre vos mains ?

— J'ai la somme que vous exigez...

— Vous plait-il de me remettre cette somme ?—demanda le baron tout frémissant de joie.

— La voici — balbutia Pauline en tirant de son corsage et en présentant à Lascars les précieux chiffons qui représentaient deux cent mille livres.

Le misérable gentilhomme les saisit avidement.

— Ce sont sans doute des bons au porteur — reprit-il — car des billets de banque feraient un tout autre volume.

— Ce sont, en effet, des bons au porteur — il y en a huit, de vingt-cinq mille livres chacun.

— Madame la marquise — s'écria le baron après avoir roulé les chiffons soyeux et les avoir fait disparaître dans l'une de ses poches — vous avez fidèlement tenu votre promesse et vous pouvez compter sur la prompte réalisation de la mienne.

— Est-il bien vrai que je puisse y compter ? — murmura Pauline pour qui la parole de Lascars n'était, on le comprend, rien moins que rassurante.

— Si je connaissais un serment capable de vous convaincre et de vous rassurer, je le ferais à l'instant même ! — répliqua Roland — par malheur, ce serment n'existe pas, et je vous ai menti si souvent que vous ne me croyez plus ! — c'est justice ! — mais les faits parleront pour moi et rendront la paix à votre âme — à partir de ce moment vous êtes libre — je n'existe plus pour vous, et dans quelques jours je serai loin de Paris, loin de la France, où je ne reviendrai jamais.

— S'il en est ainsi — répondit madame d'Hérouville — que Dieu vous accompagne, qu'il vous protége, et qu'il vous pardonne, aussi complétement que je vous pardonne moi-même, tout le mal que vous m'avez fait

— Merci, madame ! — murmura Lascars — merci et adieu ! adieu pour toujours — oubliez-moi — oubliez mon nom — il ne frappera plus vos oreilles.

Puis le baron sortit du jardin et disparut dans les ténèbres de l'impasse. Madame d'Hérouville referma la porte derrière lui et reprit le chemin de l'hôtel, en se disant avec un immense sentiment de joie et d'allégement :

— C'est donc bien vrai, je suis libre enfin — je puis envisager l'avenir sans épouvante ! — je viens de voir cet homme pour la dernière fois !... — J'appartiens désormais tout entière aux seuls êtres que j'aime en ce monde, mon mari, mes enfants.

Tandis que la marquise s'éloignait, Gertrude ne restait point inactive. Poussée par sa curiosité malfaisante, elle voulait savoir quel était l'étrange personnage à qui sa maîtresse venait de remettre la somme énorme de deux cent mille livres, après un entretien bizarre et dont le sens lui échappait.

En conséquence, elle s'empressa de rouvrir la petite porte fermée par Pauline, et elle s'élança dans la ruelle sur les traces de l'inconnu, mais Lascars avait de l'avance et la caméríste, en arrivant à l'extrémité de l'impasse n'eût que le temps de voir un homme enveloppé de fourrures monter dans un carrosse qui partit au grand trot. Suivre ce carrosse était impossible, et Gertrude, très-mortifiée, revint à l'hôtel sans avoir rien découvert. Trois jours environ après

cette soirée, madame d'Hérouville rendait visite à la marquise de Langeac. A la suite d'une causerie d'une demi-heure avec la vieille dame, Pauline aborda, non sans hésitation et sans embarras, un sujet qui pour elle offrait un intérêt tout puissant.

— Madame la marquise — demanda-t-elle — avez-vous revu récemment ce gentilhomme dont vous m'avez raconté l'existence étrange et aventureuse et qui m'a été présenté par vous à votre dernier bal ?

— Vous voulez parler sans doute du vicomte de Cavaroc ? répondit madame de Langeac.

— Je me souviens en effet que ce gentilhomme se nommait ainsi...

— Ah ! ah ! chère enfant — reprit la vieille dame en souriant — vous daignez donc enfin accorder quelques attentions à mon héros de roman, à mon échappé des contes fériques du merveilleux Orient ! — Eh bien ! cette attention vient trop tard...

— Trop tard, madame la marquise... Et pourquoi, s'il vous plait ?

— Parce que vous ne reverrez plus monsieur de Cavaroc.

— En vérité ! murmura la jeune femme dont le cœur cessa de battre.

— Mon Dieu, oui...

— Votre héros a-t-il donc quitté Paris pour n'y jamais revenir ?

— Il a quitté non-seulement Paris, mais la France...

— A l'improviste, alors ?

— A l'improviste, comme vous dites ! oh ! c'est tout une histoire... — Le vicomte est un homme d'une nature aven-

tureuse et remuante pour qui la stabilité est impossible... — Le mouvement, l'action, le danger, voilà sa vie... — Riche d'une fortune princière, glorieusement conquise à la pointe de son épée, il m'avait exprimé l'intention de se fixer à Paris et d'y goûter les jouissances du repos et du luxe... Jugez de ma surprise lorsque je reçus sa visite avant-hier, et lorsque j'appris de sa propre bouche que c'était une visite d'adieu.

— Une visite d'adieu... — répéta Pauline.

— Hélas, oui... — le vicomte était fatigué déjà, fatigué outre mesure, d'une existence calme et de tranquilles plaisirs. « — Madame la marquise — me dit-il — je vois bien que je suis un être bizarre... — j'aurais dû naître dans un autre temps et dans un autre monde. — La vie parisienne, malgré ses charmantes séductions, est décidément pour moi fade et sans saveur. — Il me semble ici que je dors sans cesse, et j'ai besoin de me réveiller ! — Bref, je pars demain ! — je vais braver encore la colère des Océans... — Je vais chercher de nouveaux périls, des sensations nouvelles, dans ces contrées lointaines où j'ai déjà vécu ! — la civilisation me gêne... — le soleil des tropiques a mis dans mon sang des ardeurs sauvages et dans mon crâne des ambitions immenses que je ne puis assouvir dans votre pâle Europe ! — Peut-être un jour entendrez-vous dire que quelque part, au fond des Indes, le vicomte de Cavaroc est devenu roi... »

« De tels projets me semblaient insensés — continua madame de Langeac — je fis tous mes efforts pour ramener le vicomte au bon sens... — Ce fut inutile — sa résolution était prise, irrévocablement prise... — Il me quitta en me

baisant la main et en me disant adieu pour toujours.

« J'espérais encore, cependant — je comptais sur quelque revirement soudain. — Hélas ! je comptais sans mon hôte. — Hier j'envoyai mon valet de chambre prendre des nouvelles de monsieur de Cavaroc. — Le vicomte avait quitté Paris dès le point du jour, et, je vous le répète, nous ne le reverrons plus.

. . . .

. . . .

Madame d'Hérouville prolongea sa visite pendant quelques minutes encore, puis, sachant ce qu'elle voulait savoir, elle se hâta de s'éloigner, car elle se sentait impuissante à cacher l'allégresse qui débordait en elle. Lascars avait tenu sa parole ! l'épée de Damoclès éteignait ses éclairs sinistres ! — le dernier nuage noir et menaçant disparaissait du ciel de Pauline ! Une semaine, jour pour jour, après l'entrevue nocturne à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, le juif Samuel Love se présenta de nouveau à l'hôtel d'Hérouville. La jeune femme donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

— J'ose espérer — dit le prêteur sur gages en ouvrant sa valise et en tirant plusieurs écrins, j'ose espérer que madame la marquise rendra justice à mon exactitude... — Je n'ai perdu ni un jour, ni une heure, ni une minute... j'ai surveillé, j'ai pressé mes ouvriers, j'ai travaillé moi-même, et me voici en mesure au terme fixé.

Samuel Love fit jouer les ressorts des écrins et Pauline ne put retenir un cri de surprise. Il lui semblait revoir ses diamants eux-mêmes, et, ainsi que le juif lui avait annoncé, elle était dupe de la plus miraculeuse ressemblance.

— Madame la marquise trouve sans doute cette copie passable ?.. — demanda Samuel dont une sorte de sourire contracta le visage parcheminé.

— C'est à peine si je puis en croire mes yeux... — répondit la jeune femme — une aussi parfaite imitation me paraît dépasser les bornes du possible.

— Maintenant — reprit le juif — je vais mettre les diamants vrais à côté des pierres fausses, afin que madame la marquise fasse la comparaison d'une manière plus complète.

Cette épreuve fut décisive. Pauline dût avouer son impuissance à distinguer le diamant du strass.

— Tout le monde y sera trompé comme madame la marquise... — ajouta Samuel — et j'affirme sans hésiter que mes confrères les plus habiles partageront l'illusion générale s'ils ne font que voir ces parures dans les cheveux et sur les épaules de madame la marquise, car les pierreries factices sorties de mes ateliers se trahissent uniquement par leur légèreté relative. — Si la discrétion ne me faisait du silence un devoir impérieux, je pourrais citer à madame la marquise les noms de nombre de très-grandes dames qui paraissent aux fêtes de la cour avec des diamants faux, sans que personne au monde ait le moindre soupçon ! — il en sera de même pour madame la marquise.

— Ce matin encore j'osais à peine l'espérer... — murmura Pauline — mais maintenant j'en suis sûre...

— Madame la marquise me doit la bagatelle de quatre mille livres pour ces parures — reprit Samuel — j'aurais pu certainement demander davantage, car enfin je rends à madame la marquise un service immense et inappréciable,

mais en ceci comme en toutes choses je veux faire preuve de modération, et je n'ai certes point l'habitude d'écorcher mes nobles clientes ! — Voici la facture acquittée — madame la marquise est-elle en mesure aujourd'hui, ou désire-t-elle que je vienne lui présenter cette facture dans quelques jours ?

— Je vais vous payer à l'instant — répondit la jeune femme.

Le juif s'inclina et fit une grimace de satisfaction. Madame d'Hérouville tira d'un petit meuble d'ébène, incrusté de nacre et d'étain, quatre billets de banque et les lui tendit.

— Je serai toujours et bien humblement aux ordres de madame la marquise... — murmura le prêteur sur gages, en se dirigeant vers la porte à reculons, après avoir empoché la somme et salué jusqu'à terre.

§

Nos lecteurs se souviennent peut-être d'avoir entendu Pauline, au bal de l'Opéra, dans la loge numéro 21, parler au baron de Lascars d'une grande fête que devait donner prochainement un des membres de la famille de monsieur d'Hérouville, et à laquelle il lui serait impossible de ne point assister avec tous ses diamants. Le jour, ou plutôt le soir de cette fête arriva. Pauline, nous le savons, n'était point coquette et la parure avait peu de charmes pour elle ; — cependant, désireuse de complaire à son mari, elle fit une toilette splendide où la richesse s'unissait à une mer-

veilleuse simplicité. Cette toilette consistait en une robe de moire blanche, lamée d'argent, recouverte presqu'en entier de dentelles de Venise qui valaient la rançon d'un roi. De gros diamants relevaient de distance en distance ces flots de dentelles vaporeuses. Vers onze heures du soir Tancrède entra dans la chambre de sa femme, au moment où Gertrude venait d'enlacer des épis et des torsades de diamants aux nattes de la chevelure de Pauline, d'étager sur ses épaules nues, blanches et polies comme le marbre de Carrare, une rivière aux feux éblouissants et d'attacher à ses poignets délicats un triple rang de bracelets. Toutes ces pierreries sortaient des ateliers de Samuel Love ; — aucune, par conséquent, n'avait de valeur réelle. Pauline se sentit pâlir ; — un frisson nerveux courut sur son épiderme velouté. Tancrède, pour la première fois, allait voir les parures fausses substituées à ses joyaux de famille ? Le premier coup-d'œil jeté par lui sur sa femme ne lui révélerait-il pas à l'instant cette substitution sacrilége ?..

XXV

AVANT LE BAL.

L'angoisse de la marquise fut vive, mais de courte durée. Pendant une ou deux secondes, monsieur d'Hérouville s'arrêta sur le seuil, ébloui par la splendide beauté de Pauline, et par les rayonnements qui semblaient s'échapper de cette beauté, puis il s'avança, en mettant l'une de ses mains devant ses yeux comme un homme qui redoute d'être aveuglé s'il contemple le soleil en face.

— Chère bien-aimée — s'écria-t-il enfin, — ton radieux éclat me trouble, et je dirai presque qu'il m'effraye.

Madame d'Hérouville fit un mouvement de surprise et le marquis se hâta d'ajouter, dans le style mythologique alors à la mode :

— Je me demande si c'est ma femme que je vois, ou si quelque déesse descendue de l'Olympe a pris ce radieux visage pour se manifester ici-bas sous une forme digne de Vénus ou de Diane?.. il me semble reconnaître ma Pauline adorée, et cependant je doute, car enfin comment admettre

qu'une seule mortelle ait reçu tant de charmes en partage?

— Suis-je donc aujourd'hui pour toi plus belle que de coutume?... — demanda Pauline avec une innocente coquetterie.

— Plus belle, non... mais autrement belle... — cette parure presque royale ne saurait augmenter ta beauté, mais elle en change le caractère... ces pierreries mettent une auréole à ton front de marbre ; elles inondent de mille feux tes épaules de statue! — ce diadème étincelant te métamorphose!... — de la femme il fait une reine!

— Et, murmura la marquise dont le regard et le sourire prirent une expression enivrante, aimes-tu mieux la reine que la femme?

— J'aime mieux la femme!... — répondit vivement Tancrède — oh! mille fois mieux! — ce qui n'empêche pas qu'il faudrait être aveugle ou fou pour ne pas adorer la reine... surtout celle dont je suis le roi.

Après une minute de silence, monsieur d'Hérouville poursuivit, mais d'une voix toute différente et d'un air presque rêveur ;

— Etrange chose que le diamant, cette immortelle fleur de la terre!.. — autour de lui tout passe, tout s'éteint, tout meurt!... — impérissable, il survit à tout! — rien ne l'obscurcit, rien ne l'altère, rien ne ternit ses rayons magiques, qui brilleront sur les débris du monde!... — regarde-toi, chère Pauline, dans cette glace immense où tu te reflètes tout entière!... — vois ces joyaux qui se mêlent à ta chevelure, qui scintillent autour de ton cou et se tordent à tes poignets... — Depuis des centaines d'années ils appar-

tiennent à ma famille... — dix générations de châtelaines les ont successivement portés... — Les châtelaines ont cessé de vivre... les siècles ont passé sur leur cendre, et les diamants éternellement jeunes qui paraient ces fronts disparus, semblent ce soir redoubler d'éclat, afin sans doute de fêter la dernière et la plus belle de toutes les marquises d'Hérouville!...

Tandis que Tancrède parlait ainsi, Pauline attachait sur lui un regard chargé d'inquiétude, et timide, presque tremblante, elle interrogeait son visage. Les paroles du marquis pouvaient s'interpréter en effet de deux façons bien différentes. Où Tancrède exprimait sa pensée véritable et se trouvait dupe, par conséquent, de la plus complète illusion, ou bien il avait tout deviné, et sa colère se cachait sous un calme terrible et railleur. Mais Pauline, rassurée presque aussitôt, rejeta bien vite cette dernière supposition comme inadmissible, et comprit que l'enthousiasme de monsieur d'Hérouville était sincère... Elle ne se trompait pas. Le marquis, dans sa confiance qu'aucun nuage ne venait troubler, se persuadait naïvement, et de la meilleure foi du monde que jamais les antiques joyaux de ses écrins de famille n'avaient eu de si vifs rayonnements!... — A son point de vue le marquis avait raison, car ces joyaux empruntaient pour lui leur prestige au prestige de la femme aimée. Le tête à tête des deux époux fut interrompu par Mathilde, parée, souriante, impatiente, blanche et rose, vêtue de blanc et de rose, coiffée de lilas blanc et tenant à la main un gros bouquet de roses. La jeune fille fit une entrée charmante et impétueuse; — elle se précipita dans la

chambre de Pauline comme une brise du printemps, brise joyeuse et parfumée.

— Eh bien ! petite sœur — s'écria-t-elle — qui peut vous retenir ainsi ?... — le carrosse est attelé, je suis prête, et l'on vient de me prévenir que monsieur le comte de Rieux attendait au salon depuis un quart-d'heure... — si c'est Tancrède qui vous retarde, en vérité, c'est bien mal à lui !

— Qu'est-ce qui est bien mal — petite sœur ?... — demanda le marquis en riant, est-ce de faire attendre monsieur de Rieux ?...

Mathilde était toute rose, nous l'avons dit, — elle devint pourpre.

— Méchant frère — répondit-elle — ce qui est bien mal c'est d'arriver au bal les derniers, quand les danses et la musique sont commencés depuis longtemps.

— Eh ! bien, chère enfant — répliqua Tancrède — si je suis coupable, j'avoue mes torts... — à tout péché miséricorde ! — va trouver Hector et dis-lui de ma part que madame d'Hérouville et moi nous le rejoindrons dans quelques minutes.

— A la bonne heure ! — s'écria Mathilde — c'est parler, cela ! — surtout ne vous faites pas attendre.

Et elle sortit comme un tourbillon, de même qu'elle était entrée. Pauline suivit la jeune fille d'un regard attendri et charmé, et, lorsqu'elle eut disparu, elle reporta ce regard sur Tancrède.

— Ah ! mon ami — lui dit-elle — quelle adorable enfant que ta sœur ! — quelle nature pleine de vie, d'expansion, de franchise et de gaîté !

— Oui — répondit monsieur d'Hérouville — Mathilde est une charmante et excellente créature.

— Son cœur est aussi bon que son visage est beau ! — reprit la marquise.

— Celui qui nommera Mathilde sa femme sera un homme heureux !... — poursuivit Tancrède. — Hector de Rieux, s'il devient le mari de ma sœur, aura fait un rêve enchanté.

— Monsieur de Rieux, ne te paraît-il pas, comme à moi, digne de son bonheur ?

— Tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais de lui, me permet de l'espérer fermement.

— Le comte aime Mathilde ?

— Ceci me paraît certain.

— Et Mathilde partage sa tendresse ?

— Le cœur ingénu de cette chère sœur s'ouvre naïvement à une tendresse dont elle ne soupçonne pas la nature. — Cette tendresse n'est pas encore de l'amour peut-être, mais elle le deviendra bien vite.

— As-tu quelque raison pour retarder davantage le bonheur de ces jeunes gens ?

— Aucune, puisque je crois pouvoir répondre d'Hector.

— Eh ! bien, cher Tancrède, hâtons-nous donc de les unir.

— Déjà !

— Pourquoi non ? — on n'est jamais heureux trop vite, on n'est jamais heureux trop longtemps.

— Ces amoureux trouvent en toi un bien bon avocat ! — s'écria le marquis en riant — tu viens de gagner leur cause !... — j'écrirai dès demain à l'oncle d'Hector, et lors

que j'aurai reçu sa réponse, nous fixerons le jour du mariage.

— Veux-tu, dès ce soir, apprendre au comte de Rieux cette excellente nouvelle?...

— Je te charge de la lui apprendre toi-même... — sortant de ta bouche charmante elle lui semblera plus douce encore.

Pauline embrassa tendrement Tancrède pour le remercier, puis les deux époux rejoignirent au salon les fiancés et partirent avec eux pour le bal qui exerçait sur Mathilde une si vive attraction. Le parent du marquis d'Hérouville, le duc de la Roche-Lambert habitait l'un des plus vastes et des plus beaux hôtels de la rue Saint-Louis, au Marais. Depuis un temps presque immémorial, (le duc atteignait sa quatre-vingt-dixième année), ce vieux seigneur donnait chaque hiver une fête, une seule, mais splendide, et à laquelle il conviait l'aristocratie tout entière. Quoique les salons de l'hôtel la Roche-Lambert fussent immenses, ils devenaient cependant insuffisants pour recevoir la foule des invités de cette nuit mémorable, et l'usage était de métamorphoser en salle de danse une partie des vastes jardins qui s'étendaient derrière le principal corps du logis. Des constructions en planches, intérieurement recouvertes de magnifiques tapisseries de Flandre et des Gobelins, suffisaient à produire l'effet d'un palais véritable. Dix lustres en cristal de Venise se suspendaient au plafond de toile peinte simulant une fresque grandiose. Les souliers à talons rouges des gentilshommes et les petits pieds chaussés de satin des grandes dames foulaient un parquet improvisé beaucoup plus élégant que celui qui s'ajuste en quelques

heures pour les bals de l'Opéra. D'innombrables girandoles, appliquées de distance en distance contre les tentures, joignaient leurs clartés aux rayonnements des lustres et produisaient une lumière éblouissante. Un groupe de vigoureux arbustes à feuillages persistants masquaient la tribune des musiciens, et les flots d'une harmonie féerique s'échappaient d'un dôme de verdure. Tout se réunissait enfin pour donner à cette construction frêle et éphémère l'aspect le plus grandiose et le plus enchanteur... — on eut dit une galerie merveilleuse, lentement édifiée par quelque architecte de génie, et destinée à durer aussi longtemps que l'hôtel séculaire auquel elle servait d'annexe.

. . . .

. . . .

Deux heures du matin venaient de sonner. Madame d'Hérouville dansait avec le comte de Rieux. — En face d'eux Mathilde attirait tous les regards par l'éclat de son délicieux visage et par les grâces incomparable de sa tournure de jeune nymphe. Hector, nous le répétons, servait de cavalier à Pauline, mais, malgré le savoir vivre exquis qu'il possédait au plus haut degré, sa préoccupation était évidente et il s'occupait bien moins de sa danseuse que de la jeune fille qui lui faisait face. — Ses yeux cherchaient sans cesse les yeux de Mathilde et son visage exprimait une ivresse indicible quand il surprenait un sourire à son adresse sur les lèvres de la belle enfant. Ni cette distraction manifeste, ni ce manége naïvement amoureux n'échappaient à la marquise, mais bien loin de souffrir dans son amour-propre en se voyant pour ainsi dire oubliée, ou du moins reléguée au second plan, chose que beaucoup de femmes,

parmi les plus honnêtes, ont peine à pardonner, elle s'en réjouissait de toute son âme.

XXVI

AU BAL.

— Vous l'aimez donc bien, monsieur le comte ! — demanda tout à coup Pauline à son danseur en souriant.

Le jeune homme tressaillit et, pendant la vingtième partie d'une seconde, il éprouva quelque embarras, car les paroles de madame d'Hérouville lui faisaient comprendre à quel point sa préoccupation était visible, mais le ton dont ces paroles venaient d'être prononcées, et surtout un regard jeté sur le visage de sa danseuse, lui prouvèrent jusqu'à l'évidence que cette dernière ne se tenait point pour offensée de ses distractions, et il répondit avec feu :

— Vous me demandez si je l'aime, madame la marquise ! — Eh ! comment serait-il possible de ne point aimer, de ne point adorer cet ange ? — Oh ! oui, je l'aime de toutes les forces de mon cœur ! je l'aime de toutes les puissances de mon âme !... il ne se trouve pas dans mon esprit une seule pensée qui ne se rapporte à elle... une seule aspiration dont elle ne soit le but... — mademoiselle

d'Hérouville est mon premier amour... elle sera l'unique amour de ma vie !...

— Si Mathilde devenait votre femme — reprit la marquise — vous êtes donc bien certain de la rendre heureuse ?

— Si Mathilde devenait ma femme — répliqua vivement Hector — je voudrais, à force d'amour, faire de sa vie un long jour de fête... — je voudrais réaliser pour elle un bonheur sans nuage et sans fin, comme celui que Dieu garde dit-on aux élus de son paradis... et je sens bien que j'y parviendrais... — la volonté n'est-elle pas toute puissante quand elle est doublée de l'amour !...

Après un court instant de silence, le jeune comte de Rieux reprit :

— Vous êtes bonne, madame la marquise, personne ne l'ignore, et d'ailleurs, pour deviner, à quel point votre âme est belle, il suffit de vous regarder... — je vous sais incapable d'une cruauté, et vous comprenez combien il serait cruel de me laisser entrevoir aujourd'hui un espoir irréalisable ! — Monsieur d'Hérouville connaît mon amour pour sa sœur... vous le connaissez aussi, madame, et vous ne l'avez pas repoussé dès le principe, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'ouvrir votre maison et de m'admettre dans l'intimité de votre foyer, afin d'étudier sans doute les garanties que pouvaient offrir mon intelligence et mon cœur... — C'est ainsi du moins que j'ai cru devoir interpréter l'immense faveur qui m'était accordée... me suis-je trompé, madame ?

— Non — répondit Pauline — vous avez vu juste... monsieur le comte, parfaitement juste. — Le marquis

d'Hérouville, instruit des projets de votre oncle qui souhaitait avec ardeur une alliance entre vos deux familles, et, très-bien disposé pour vous tout d'abord, a voulu cependant ne s'en rapporter qu'à lui-même à votre égard, et vous juger par ses propres yeux.

La noble et charmante figure du jeune comte exprima l'émotion la plus vive.

— Me permettez-vous, madame la marquise, de vous demander si l'épreuve est achevée?... — murmura-t-il d'une voix mal assurée.

— Elle est achevée... — répliqua Pauline.

— Et... son résultat... — poursuivit Hector — (vous le voyez, je tremble, madame, en vous interrogeant...) — son résultat m'est-il favorable?... — puis-je aspirer au plus grand bonheur... au plus grand honneur qu'il me soit possible d'ambitionner en ce monde?...

L'anxiété, nous pourrions presque dire l'angoisse si profonde et si peu dissimulée de ce cœur ardent et jeune prouvait un immense amour et madame d'Hérouville prit plaisir à la prolonger pendant un instant encore. Au lieu de répondre sans retard à la dernière question du comte de Rieux, elle demanda :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de votre excellent oncle le vicomte de Reilly?...

— Non, madame la marquise... quelques jours à peine...

— Que vous disait-il de sa santé dans sa dernière lettre?

— Il se félicitait de la voir rétablie au-delà même de ses espérances... ses forces, malgré son grand âge, revenaient

de jour en jour... — il terminait sa lettre par ces mots que je puis citer d'une façon textuelle, car je les ai relus cent fois et ils sont gravés dans ma mémoire : — « Parle-moi » souvent, parle-moi sans cesse, mon cher Hector, de cette » douce et belle enfant que tu aimes... — le jour où tes » vœux et les miens seront comblés... le jour où je pour- » rai nommer ma nièce, ou plutôt ma fille, Mathilde d'Hé- » rouville, réunir vos jeunes têtes dans une même étreinte, » et appuyer mes lèvres tremblantes sur vos fronts rap- » prochés, ce jour-là, je le sens bien, je rajeunirai de trente » ans et je signerai un nouveau bail avec la vie. Dépêche- » toi donc, car le premier bail est presque fini... — dé- » pêche-toi, si tu veux conserver longtemps encore le vieil » oncle dont tu es toute la joie et qui, depuis que tu es au » monde, t'a donné toute sa tendresse. » Voilà ce qu'il m'écrivait, madame la marquise, et jugez de ce que j'éprouve, moi qui donnerais sans hésiter une part de ma vie pour prolonger la sienne, jugez de ce que j'éprouve en songeant que mon bonheur suffirait à produire un tel résultat.

— Ah ! — murmura Pauline attendrie, je ne le connais pas, ce vieillard excellent, mais je l'aime.

Puis, changeant de ton, elle reprit :

— Enfin, d'après ce que vous dit monsieur de Reilly, croyez-vous qu'il soit en état de quitter ses terres et de faire le voyage de Paris ?

— Si je le lui demandais, madame la marquise, il n'hésiterait pas.

— Mais sa santé n'aurait-elle point à souffrir de ce déplacement ?

— J'ai tout lieu d'espérer qu'il n'en serait rien, puisqu'il m'affirme que ses forces augmentent de jour en jour.

— Ecrivez lui donc...

— Quand?

— Dès demain.

— Dès demain? — répéta Hector en attachant sur Pauline un regard dont l'expression était suppliante. — Pourquoi dès demain, madame?...

— Eh!... répondit la jeune femme en souriant — ne faut-il pas que votre cher oncle reçoive une lettre de vous en même temps que la lettre de monsieur d'Hérouville qui partira demain.

Une indicible expression de joie, mêlée d'un reste d'incertitude, se peignit sur le visage du comte de Rieux.

— Le marquis d'Hérouville écrit à mon oncle! — balbutia-t-il — oh! madame... madame... je sais combien la question que je vais vous adresser est en dehors de toute discrétion et de toute convenance, mais je ne puis la retenir sur mes lèvres... — que lui dit-il, madame la marquise? au nom du ciel, ne refusez pas de me l'apprendre?

— Monsieur le comte — répliqua la marquise avec un sourire d'une douceur adorable — il est des indiscrétions qu'il faut comprendre et qu'il faut pardonner... monsieur d'Hérouville invite votre oncle à venir à Paris fixer le jour de votre prochain mariage avec Mathilde.

Hector devint pâle et chancela... tout le sang de ses veines affluait à son cœur avec une impétuosité foudroyante.

— Mon Dieu... mon Dieu... monsieur le comte — bal-

butia Pauline très-inquiète — qu'avez-vous donc? vous m'effrayez...

Mais déjà le jeune homme était redevenu maître de lui-même.

— Rassurez-vous, madame la marquise, c'est fini... — répondit-il d'une voix méconnaissable — on ne meurt pas de joie, puisque je suis vivant.

A cet instant précis un événement étrange faillit changer cette nuit de fête en une nuit de deuil ! — un hôte inattendu, le plus terrible, le plus effrayant de tous les hôtes, manifesta soudainement sa présence. Un cri terrible retentit à l'extrémité de la vaste salle improvisée que nous avons décrite, et se propagea, rapide comme l'étincelle électrique, à travers tous les salons de l'hôtel, apportant avec lui le trouble, la terreur, la confusion.

— Au feu ! — avait dit une voix.

Toutes les voix s'unirent dans une clameur immense pour répéter :

— Au feu ! au feu !...

En effet un nuage de fumée envahissait la galerie, et des langues de flammes, pareilles à des serpents gigantesques, léchaient le plafond de toile peinte et faisaient pâlir l'éclat des lustres et des girandoles. L'imprudence d'un valet avait causé tout le mal et préparé peut-être une de ces catastrophes effroyables dont l'effrayant souvenir se transmet de génération en génération.

XXVII

LE FEU.

Un bol de punch incandescent, destiné aux musiciens et placé sur une console derrière l'estrade de l'orchestre, par le valet dont nous venons de mentionner la fatale imprudence, avait mis le feu à des guirlandes de fleurs et de feuillages artificiels montant jusqu'aux toiles peintes du plafond. On comprend que dans des conditions semblables, l'incendie s'était déclaré avec une rapidité inouïe, et c'est à peine si l'explosion d'un baril de poudre aurait pu produire des effets plus foudroyants. En moins d'une seconde, l'extrémité de la galerie offrait l'aspect d'une fournaise, et la flamme marchant en avant avec des crépitements sinistres, se faisait précéder d'une colonne de fumée épaisse. En de telles circonstances il est bien rare que le sang-froid ne fasse pas absolument défaut à tous ceux que menace le

fléau destructeur. Les femmes surtout perdent vite la tête en présence d'un péril d'autant plus effrayant pour elles qu'il menace leur beauté en même temps que leur vie. Or, une femme fortement trempée peut bien envisager la mort sans effroi, mais nous croyons fermement qu'aucune fille d'Eve ne poussa jamais l'héroïsme jusqu'à se résigner à cesser d'être belle. Au bal du vieux duc de Laroche-Lambert, les premiers cris : *au feu !* produisirent leur effet habituel. A peine l'alarme était-elle donnée que le désordre et la terreur furent à leur comble. Trois ou quatre cents personnes environ, se trouvaient dans la galerie incendiée ; — les danseuses se précipitèrent toutes à la fois vers les issues relativement étroites qui mettaient cette galerie en communication avec les salons de l'hôtel, et dans ce mouvement irréfléchi, d'une impétuosité irrésistible, ces dames entraînèrent leurs cavaliers. Le résultat de cet élan général vers un même point fut d'amener une inextricable confusion et de fermer complétement le passage. Il nous serait difficile de décrire le spectacle désolant qu'offrit alors la galerie. Des clameurs d'épouvante et de désespoir, des exclamations plaintives, des supplications, des gémissements, des sanglots, s'échappaient du sein de la foule entassée, qui voyait se rapprocher avec une effroyable vitesse une mort hideuse et en apparence inévitable. Les robes précieuses, les garnitures de dentelles, déchirées dans cette mêlée où les chocs succédaient aux chocs, volaient en lambeaux ; — les longues chevelures, dénouées violemment, flottaient sur les épaules nues et meurtries. Déjà plusieurs jeunes femmes avaient perdu connaissance. — Mathilde était de ce nombre. — Pauline plus forte ne s'évanouissait

pas, mais atterrée, tremblante d'effroi, elle avait peine à se soutenir. L'imminence du danger augmentait ; — l'incendie faisait des progrès terribles ; — déjà les flammèches et les étincelles ruisselaient comme une pluie de feu ; — bientôt les poutrelles de la toiture allaient s'écrouler et ensevelir sous leurs débris ardents l'élite de l'aristocratie parisienne.

Une minute encore, et de nombreuses victimes auraient cessé de vivre ! Par un bonheur providentiel le marquis d'Hérouville et le comte de Rieux, obéissant au flot humain qui les poussait devant lui, n'avaient point été séparés de Pauline et de Mathilde... Tancrède saisit sa sœur dans ses bras ; — Hector entraîna madame d'Hérouville en arrière, hors de la foule éperdue dont les étreintes pouvaient devenir mortelles, puis, Mathilde et Pauline se trouvant momentanément à l'abri du péril, les deux hommes échangèrent un regard, tirèrent leurs épées, fendirent les tapisseries qui couvraient les cloisons improvisées, et attaquèrent ces cloisons elles-mêmes. Les planches qui les formaient étaient en bois de sapin, soutenues de distance en distance par des poteaux. — Elles n'offrirent qu'une faible résistance. Bientôt une brèche fut entr'ouverte ; — Hector et Tancrède redoublèrent d'efforts ; — un grand nombre de gentilshommes, comprenant que là était le salut, se joignirent à eux. — Les cloisons entamées en vingt endroits cédèrent et s'abattirent avec fracas, laissant libre un large passage qui fût à l'instant même envahi par les fugitifs... Au bout de moins d'une seconde la galerie était évacuée, et, grâce à la présence d'esprit du marquis d'Hérouville, personne n'avait trouvé la mort dans une catas-

trophe qui devait, selon toute apparence, mettre cent familles en deuil. Malgré ce dénouement heureux, on comprend sans peine qu'après les scènes d'épouvante que nous venons de raconter, la fête ne pouvait continuer, et cela pour une foule d'excellentes raisons. Chacun ressentait le contre-coup des émotions terribles, suites inévitables d'un intermède beaucoup trop dramatique. Les femmes, pâles sous leur rouge, avaient hâte de cacher leurs toilettes dévastées et leurs visages décomposés par la terreur. — Les plus impressionnables éprouvaient de profondes et douloureuses perturbations du système nerveux. Les unes pleuraient involontairement. — les autres ne contenaient qu'à grand peine les gémissements et les sanglots qui gonflaient leurs poitrines. Le vieux duc de Laroche-Lambert, en apprenant la première nouvelle de l'incendie, et en envisageant par la pensée les suites probables de ce désastre, avait été frappé d'une sorte de congestion, et son état pouvait devenir grave d'un instant à l'autre. Bref, la fête commencée d'une façon si joyeuse et si brillante finit brusquement à l'heure où elle aurait dû atteindre son apogée d'animation et d'éclat, et ceux des invités qui ne parvinrent pas à rejoindre leurs carrosses dans le dédale des rues environnantes, reprirent à pied et par un froid des plus vifs le chemin de leurs logis.

Le marquis d'Hérouville ne fut point de ces derniers, — il eut le bonheur de trouver son équipage dans la cour même de l'hôtel ducal, et il en rendit grâce au ciel du plus profond de son âme, car non-seulement l'évanouissement de Mathilde persistait, mais encore Pauline, brisée par la secousse morale qu'elle avait subie, se trouvait à

peu près incapable de marcher. Hâtons-nous d'ajouter que de retour à l'hôtel d'Hérouville, et entourée des soins de son frère et de la marquise qui s'était ranimée chemin faisant, Mathilde reprit promptement ses sens.

— C'est donc bien vrai... je suis vivante encore... — balbutia-t-elle lorsqu'en rouvrant les yeux elle vit Tancrède et Pauline penchés sur elle et guettant son premier regard.

— Oui, chère enfant, c'est bien vrai, grâce au ciel! — répondit madame d'Hérouville en embrassant sa belle-sœur avec transport.

— Ah! — reprit Mathilde en souriant — vous allez vous moquer de moi peut-être, et vous aurez grandement raison, car maintenant que le péril est passé, j'ai honte de ma faiblesse... — Mais que voulez-vous? est-ce ma faute si j'ai eu si peur? — il m'a semblé que j'allais mourir... j'ai cru que je ne te reverrais plus, mon frère, ni toi, chère Pauline... ni...

La jeune fille hésita d'abord, puis baissant les yeux, elle ajouta d'une voix plus basse, avec une délicieuse expression de tendresse ingénue :

— Ni monsieur le comte de Rieux...

— Hector est revenu avec nous... — dit Tancrède — il est au salon... — il attend avec impatience que je lui porte de tes nouvelles, car malgré tout ce que j'ai pu lui dire, malgré mon affirmation positive que ton indisposition ne serait rien, il est agité comme un fou et inquiet comme un amoureux...

— Monsieur de Rieux est en bas!.. — s'écria Mathilde dont un beau nuage pourpre vint colorer les joues pâlies

— ah ! c'est bien à lui de vous avoir accompagné jusqu'ici ! — va vite le rejoindre, cher Tancrède !.. Rassure-le sans perdre un instant... — dis-lui que mon malaise est fini... que je ne souffre pas, et que je suis heureuse.

— Je vais m'acquitter de ce message... — répliqua monsieur d'Hérouville en sortant de la chambre de sa sœur.

. . . .

Nous touchons aux dernières péripéties de notre récit. Les événements vont désormais précipiter leur marche avec une rapidité vertigineuse vers le dénouement du drame que nous racontons. Nous allons essayer de suivre leur exemple, d'activer la course de notre plume, et de ne point nous laisser gagner de vitesse par les faits qu'il nous faut enregistrer.

« *Petites causes* — dit un vieux proverbe *produisent souvent de grands effets.* »

Cet adage emprunté à la Sagesse des nations, exprime une vérité profondément pratique, et nous en aurons bientôt sous les yeux une preuve irrécusable. Après quelques heures d'un sommeil fiévreux, troublé, peuplé de mauvais rêves et d'hallucinations funestes, Pauline, en quittant son lit, se trouva dans une disposition d'esprit profondément triste.

Depuis que la jeune femme se croyait délivrée à tout jamais du vicomte de Cavaroc, ou pour mieux dire du baron de Lascars, elle éprouvait, nous le savons, un immense allégement, et sa pensée se tournait sans épouvante vers l'avenir. Ces quelques heures de douteux sommeil venaient de la replonger fatalement dans l'abîme des

pensées sombres. D'où provenait sa tristesse? — elle l'ignorait. Elle savait seulement que cette tristesse prenait la forme d'un pressentiment et semblait lui présager de nouveaux malheurs et de prochaines larmes... Pauline était une femme courageuse ; — elle en avait donné bien des preuves. — Elle essaya de chasser les papillons noirs dont les ailes de funeste augure effleuraient son cerveau. Elle l'essaya vainement, — les papillons noirs ne se laissèrent point mettre en fuite. — Ils accoururent plus nombreux et ils continuèrent à tournoyer autour de la marquise en l'enveloppant de leurs cercles de plus en plus pressés... De guerre lasse, Pauline abandonna la lutte.

— Est-ce un avertissement d'en haut? murmura-t-elle — eh bien ! je l'accepte ! — Mon Dieu, je m'abandonne à vous ! — si le malheur revient, je suis prête, et je lui demande pour toute grâce que ses coups frappent sur moi seule et n'atteignent pas ceux que j'aime !

La camériste Gertrude vint prévenir la marquise que monsieur d'Hérouville demandait *s'il faisait jour* chez madame...

— Faites entrer monsieur le marquis... — répondit vivement la jeune femme.

La présence de son mari — (elle l'espérait du moins) — suffirait peut-être à dissiper les nuages qui revenaient voiler son ciel. Elle ne se trompait pas complètement. Pendant tout le temps que dura la visite matinale de Tancrède, le ciel redevint pur et brillant. — Déjà la jeune femme espérait une guérison complète.

— J'étais folle, — se disait-elle — de prendre pour des pressentiments un vague état de souffrance physique, suite

inévitable d'une grande émotion et d'un mauvais sommeil. — C'est fini... bien fini... Je me retrouve et je souris de ma faiblesse.

Hélas ! — Tancrède quitta la chambre de sa femme et les nuages reparurent aussitôt et dessinèrent à l'horizon ce rideau sombre et sinistre qui présage la tempête... Pauline entreprit de se distraire de sa pensée par des occupations matérielles. En rentrant elle avait jeté sur un meuble, dans un complet désordre, les bijoux qui chargeaient ses épaules, ses poignets, et qui se mêlaient aux tresses opulentes de sa chevelure. Elle rassembla tous ces bijoux, et elle se mit en devoir de les replacer dans leurs écrins respectifs. Elle s'aperçut alors qu'un de ses bracelets avait disparu.

XXVIII

UNE MAUVAISE NOUVELLE.

Madame d'Hérouville ne pouvait admettre que ce bracelet eût été volé ; elle se croyait sûre de la probité de ses femmes de chambre, et il était évident pour elle que depuis son retour, aucune personne étrangère n'avait franchi le seuil de son appartement. Elle se démontra facilement que le bijou en question avait été détaché de son bras par quelque choc, au milieu de l'effroyable confusion de la nuit précédente, et que ses débris foulés aux pieds, s'étaient engloutis pour toujours sous les décombres fumants de la galerie. Pauline, nous devons le dire, n'attacha qu'une importance extrêmement médiocre à cette perte. Les diamants du bracelet étant faux, par conséquent presque sans valeur, la jeune femme, pour remplacer cette imitation par une imitation non moins exacte, n'avait qu'à s'adresser à

Samuel Love, qui s'empresserait de la satisfaire. Les bracelets se trouvant d'ailleurs en grand nombre dans ses écrins, il était à peu près inutile de donner un remplaçant au bijou perdu, car sans aucun doute la disparition de ce bijou passerait inaperçue de monsieur d'Hérouville.

. . . .

Pauline demeura pendant la plus grande partie de la journée auprès de Mathilde. La jeune fille, souffrante et enfiévrée, était obligée de garder le lit; — sa nature nerveuse et délicate avait été profondément ébranlée, et le médecin qu'on fit appeler prescrivit des calmants et le repos le plus absolu.

Mais Mathilde, malgré sa douceur habituelle, se montra dans cette circonstance, une malade fort peu docile. Soumise et patiente jusqu'au soir, elle voulut absolument se lever à la tombée de la nuit, et descendre au salon pour y recevoir monsieur de Rieux... Pauline résista d'abord, et s'efforça de faire respecter l'ordonnance du médecin, mais comme cette résistance augmentait la fièvre de sa belle-sœur, la jeune femme finit par céder, tout en protestant; — elle eut bientôt lieu, néanmoins, de s'applaudir de sa faiblesse, car aussitot que mademoiselle d'Hérouville fut en présence de son fiancé, un mieux sensible se manifesta, la fièvre s'évanouit et la souffrance disparut comme par enchantement, tant il est vrai que le bonheur est le plus infaillible des remèdes... Dans le cours de cette même soirée Tancrède se rendit à l'hôtel Laroche-Lambert pour y prendre des nouvelles du vieux duc. Il revint avec une physionomie visiblement attristée.

— Mon Dieu, mon ami, qu'y a-t-il donc ? lui demanda Pauline.

— J'ai grand peur — répondit le marquis — que le fâcheux événement de la nuit dernière ne porte un coup fatal au noble vieillard.

— Est-ce que monsieur de Laroche-Lambert se trouve plus mal ?

— Oui — son état est grave... — une deuxième attaque est survenue ce matin ; les médeciens craignent une paralysie complète, et redoutent un dénoûment prochain et funeste...

— Ah ! mon ami... — murmura la jeune femme avec un chagrin sincère — quelle désolante nouvelle ! — est-ce que tout espoir est perdu ?

— Non, pas encore, grâce au ciel ! — le duc est d'une constitution vigoureuse, et malgré son grand âge il peut en rappeler, mais cet espoir est bien vague et bien incertain ! — j'irai chaque jour m'instruire en personne à son hôtel, et si par miracle il résiste à l'assaut terrible qu'il vient de subir, je veux être un des premiers à lui témoigner toute ma joie de son rétablissement...

Laissons s'écouler une semaine. Tancrède et monsieur de Rieux, nos lecteurs le savent, avaient écrit tous deux en même temps à l'oncle d'Hector, le vicomte de Reilly, en lui demandant de venir à Paris sans délai pour y fixer le jour du mariage de son neveu avec Mathilde d'Hérouville et pour assister à la cérémonie nuptiale... Le marquis, et surtout le comte, commençaient à trouver que la réponse se faisait longtemps attendre... Hector, pressé d'être heureux, comme le sont naturellement les amants bien épris, s'irritait

presque de ce retard qui lui semblait inexplicable, et songeait à reprocher à son oncle dans une nouvelle épître, de partager mal son impatience légitime... Le jeune homme hésitait encore cependant, avant de prendre ce dernier parti qui ne lui paraissait pas suffisamment respectueux vis-à-vis d'un vieillard auquel il avait avoué une affection toute filiale.

— Si demain rien n'arrive — se dit-il enfin — j'écrirai de nouveau... — le silence de mon oncle m'inquiète... il faut absolument que la cause de ce silence me soit révélée... — je me fixe la journée de demain comme dernier délai !

La nuit passa sur cette résolution décisive.

Dans la matinée du jour suivant Hector fut réveillé par son valet de chambre qui, debout auprès de son lit, lui présentait une lettre sur un plateau d'argent. Monsieur de Rieux saisit cette lettre et il eut peine à retenir un cri de joie en voyant sur l'enveloppe le timbre de Reilly-le-Vicomte... Le large cachet de cire rouge portait l'empreinte nette et profonde des armes de M. de Reilly, seulement l'adresse n'était pas écrite de la main du vieux gentilhomme. Le fiancé de Mathilde ne se préoccupa point de ce détail ; — il brisa le cachet, déchira l'enveloppe et déploya la feuille épaisse et résistante comme du parchemin... A peine ses yeux venaient-ils de se fixer sur les premières lignes qu'une extrême pâleur envahit le visage du jeune homme dont l'expression devint sombre et douloureuse.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, est-ce possible ? — oh ! mon seul parent !.. mon oncle bien-aimé !

Et de grosses larmes inondèrent ses joues... Voici quelle

était la lettre dont le début produisait sur Hector une si pénible impression :

« Monsieur le comte,

» C'est avec un désespoir véritable que je prends la plume, connaissant le cœur de monsieur le comte et sachant combien il souffrira du coup inattendu qui va le frapper, car hélas il n'est que trop probable que monsieur le comte ne reverra plus vivant son excellent oncle, mon honoré maître.

» Monsieur le comte n'ignore pas que depuis plus de quarante ans j'appartiens à la maison de monsieur le vicomte de Reilly, à la personne duquel j'ai eu l'honneur d'être attaché dès ma jeunesse, en qualité de second valet de chambre d'abord puis de premier, et enfin avec le titre et les prérogatives d'intendant, et investi de toute la confiance de mon maître, confiance que j'ai justifiée de mon mieux... — monsieur le vicomte daignait souvent s'entretenir avec moi, son humble serviteur, des choses qui l'intéressait et l'espoir du prochain mariage de M. le comte l'intéressait plus que toutes les autres.

» Monsieur le vicomte, mon maître, avait été souffrant, monsieur le comte le sait bien, mais il s'était complètement rétabli et ses forces revenaient si parfaitement que j'en tirais le meilleur espoir d'une longue prolongation de sa vie dont il faisait un si digne usage.

» Il y a quatre jours, sur le soir, monsieur le vicomte reçut de Paris deux lettres qui avaient eu du retard en route... l'une de ces lettres était de monsieur le comte...

» Après les avoir lues, mon honoré maître parut très-joyeux et daigna me dire !

— » Raimbaud, je reçois de bonnes nouvelles... des nouvelles qui me rajeunissent de vingt ans ! — Je suis au comble de mes vœux ! — mon cher neveu, le comte Hector de Rieux, n'attend plus que moi pour son mariage, et, mordieu !.. je ne veux pas le faire attendre longtemps !..

— » Je me permis de demander :

» — Est-ce que monsieur le vicomte se propose d'aller à Paris ?..

» — Oui, certes, j'y veux aller ! — me répondit mon excellent maitre — et je t'emmène avec moi ! — le voyage est long et je suis vieux, mais bah !.. je te répète que je me sens tout rajeuni et je suis certain que j'arriverai à bon port...

» L'allégresse transportait monsieur le vicomte — il se frotta les mains, et il ajouta :

» — Nous partirons dans deux jours, mon brave Raimbaud... — veille à ce que la chaise de voyage soit en bon état, et fais graisser les roues... dirige mon valet de chamchambre, qui est peu neuf, et qu'il s'occupe des bagages sous ta direction... enfin donne l'ordre de commander les chevaux de poste pour après-demain à midi. — Je vais répondre tout de suite à mon neveu... ah ! le cher enfant, qu'il me tarde de le presser contre mon cœur, et d'embrasser aussi sa charmante fiancée !..

— » Monsieur le vicomte s'assit à son bureau ; il prit une belle feuille de papier et une plume, mais au moment de commencer il se ravisa.

— » Ma lettre ne peut plus partir aujourd'hui — dit-il — j'écrirai demain...

» Le lendemain, monsieur le vicomte déjeuna de bon

appétit et en sortant de table demanda sa canne et son chapeau.

» — Je vais faire un tour dans le parc... me dit-il — j'écrirai en rentrant... — accompagne-moi...

» Je m'empressai de lui obéir.

» Mon excellent maître marchait d'une façon leste et dégagée et sifflottait entre ses dents un petit air joyeux du temps de sa jeunesse.

» J'avais peine à le suivre, quoique je sois son cadet de plus de dix ans, et je pensais en mon particulier :

» Le digne seigneur dépassera très-certainement la centaine !.. — que le bon Dieu en soit béni !..

» Au bout d'un quart-d'heure, monsieur le vicomte ralentit le pas et se tourna de mon côté...

» Sa figure me parut si changée qu'une grande frayeur s'empara de mon esprit...

— » Raimbaud — murmura-t-il d'une voix sourde — la terre tremble... soutiens-moi...

» Et il chancelait tout en parlant...

» Je me précipitai, et je reçus mon maître dans mes bras en m'écriant :

— Monsieur le vicomte, au nom du ciel, qu'avez-vous ?

» Je ne reçus aucune réponse.

» Mon pauvre cher et excellent maître venait de perdre connaissance...

. . . .

Arrivé en cet endroit, Hector fut obligé d'interrompre sa triste lecture. Les larmes obscurcissaient ses yeux. Enfin, au bout de quelques secondes, il dompta son émotion et il continua :

» Nous étions en ce moment trop loin du château, monsieur le vicomte et moi, pour qu'il me fut possible d'appeler au secours avec quelque chance d'être entendu, et d'un autre côté je ne voulais pas abandonner mon maître, ne fût-ce que pendant une minute, dans l'état où il se trouvait...

» Le bon Dieu me vint en aide visiblement... il me donna la force de porter monsieur le vicomte jusqu'à l'habitation, chose dont je me serais cru tout à fait incapable. Je déshabillai mon excellent maître, je le couchai dans son lit, puis je donnai l'alarme aux valets et j'envoyai en toute hâte chercher un médecin...

» Le docteur ne se fit point attendre, — il hocha la tête avec une inquiétude manifeste, et pratiqua une saignée abondante...

» L'effet de cette saignée fut presque immédiat, et j'eus un instant de grand espoir en voyant mon excellent maître reprendre connaissance, ouvrir les yeux et tourner vers moi ses regards...

» Je saisis une de ses mains et je la couvris de baisers, en balbutiant : — comment se trouve monsieur le vicomte?

» Hélas ! en ce moment il me sembla sentir mon cœur se briser dans ma poitrine... — Les lèvres de mon maître s'agitèrent pour me répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche et son visage exprima l'angoisse la plus profonde et la plus douloureuse...

» Le médecin m'entraîna hors de la chambre, et me dit :

» La langue de monsieur de Reilly est paralysée... — — Je ne puis vous dissimuler que l'état du malade me

semble désespéré... d'une heure à l'autre la paralysie peut gagner les organes essentiels, et tout sera fini...

» Deux jours se sont écoulés depuis lors sans amener de changements dans la situation de mon maître bien-aimé...

» Enfin, ce matin, monsieur le vicomte parut recouvrer quelques forces et me fit comprendre par signes qu'il voulait écrire...

» Je plaçai sur son lit un bureau portatif et je mis une plume dans sa main... — cette main défaillante traça quelques mots à peine lisibles... — je vins pourtant à bout de les déchiffrer... — les voici : — *mon neveu.., le comte de Rieux... le voir... et mourir...*

» C'en était assez pour me faire comprendre la volonté suprême, le suprême désir de mon maitre...

» C'est pour obéir à cette volonté que je vous écris, monsieur le comte, et que je me permets de vous dire : — au nom du ciel, hâtez-vous, et puisse Dieu, dans sa bonté, permettre que vous arriviez assez tôt pour recevoir le dernier souffle et le dernier baiser du noble vieillard qui vous appelle et qui vous attend... »

. . . .

Les formules habituelles du plus profond respect et du plus inaltérable dévoûment terminaient cette lettre.

Nos lecteurs n'auront point de peine à le comprendre, dans une nature comme celle d'Hector, il ne pouvait y avoir l'ombre d'une hésitation. — A défaut de la tendresse profonde qu'il ressentait pour son oncle, le devoir seul aurait suffit grandement à dicter sa conduite... Il essuya les larmes abondantes qui ruisselaient sur ses joues ; — il

s'habilla rapidement; — il prit le chemin de l'hôtel d'Hérouville et il fit prévenir Tancrède qu'il le priait de vouloir bien le recevoir sur-le-champ, malgré l'heure matinale.

XXIX

LE BIJOU PERDU.

Le marquis d'Hérouville, avons-nous besoin de le dire ne fit point attendre le fiancé de Mathilde, et donna l'ordre de l'introduire à l'instant même. Dès le premier regard, il fut péniblement frappé de la pâleur d'Hector, dont le visage défait et les yeux rougis et encore humides exprimaient une immense tristesse.

— Mon Dieu, mon cher enfant, qu'avez-vous donc? — s'écria-t-il, — quel malheur vous frappe?... — Quelle mauvaise nouvelle venez-vous m'apprendre?...

— Lisez, mon ami... — répondit Hector en tendant à monsieur d'Hérouville la lettre du vieux valet de chambre.

Le marquis dévora cette lettre.

— Ah! mon cher enfant, — fit-il ensuite, — personne mieux que moi ne comprend et ne partage votre douleur!... — J'avais pour votre excellent oncle autant d'affection que de respect!... — Je ne puis que vous répéter, comme le

digne serviteur qui vous écrit : — Partez bien vite, et fasse le ciel que vous n'arriviez pas trop tard !...

— Et Mathilde ?... — balbutia le comte, — Mathilde qu'il me faut quitter presque à la veille du jour où j'espérais la posséder pour jamais... — Ne la verrai-je pas avant de m'éloigner d'elle ?...

— Vous la verrez, mon enfant — répliqua Tancrède, — et vous puiserez dans l'assurance de sa ferme et naïve tendresse le courage et la force dont vous avez besoin. — Allez tout disposer pour le départ, envoyez chercher des chevaux et descendez de votre chaise de poste devant l'hôtel. — Mathilde sera prévenue et prête à vous recevoir.

Deux heures après ce court entretien. Hector appuyait ses lèvres tremblantes sur le front rougissant de sa fiancée, et remontait ensuite dans la voiture qui l'emportait vers les domaines du vicomte de Reilly. La semaine suivante, Tancrède recevait du jeune homme une lettre touchante. Le paralytique, en voyant arriver auprès du lit de douleur où il s'éteignait, son neveu bien-aimé, avait ressenti une joie si vive que son corps moribond s'était vu en quelque sorte galvanisé... — Il avait trouvé la force de soulever son bras roidi et d'appuyer sa main défaillante sur le front d'Hector, pour une bénédiction suprême. Ensuite il était retombé comme une masse inerte, sans mouvement et sans connaissance. Monsieur de Rieux, atterré, avait cru d'abord que le vieillard venait d'exhaler son dernier souffle. Il se trompait. — Le médecin, présent, à cette crise, s'était empressé de déclarer que le vicomte de Reilly vivait encore et que, selon toute apparence, sa lente agonie se prolongerait pendant quelques jours, peut-être même pen-

dant quelques semaines. L'union d'Hector et de Mathilde se trouvait donc, par la force des choses, indéfiniment reculée. Tandis que ces obstacles inattendus venaient entraver un mariage désiré si vivement, et si convenable sous tous les rapports, le marquis d'Hérouville se rendait chaque après-midi à l'hôtel du vieux duc de la Roche-Lambert, frappé, comme monsieur de Reilly, d'une attaque de paralysie, à la suite du dénoûment funeste de ce bal auquel nous avons fait assister nos lecteurs. Au grand étonnement des plus illustres docteurs de la Faculté de Paris, le danger immense signalé par eux dans l'origine, disparaissait de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure. Le duc reprenait ses forces ; — la vigueur de sa constitution triomphait des atteintes d'un mal presque toujours indomptable, et qui s'acharne sur sa proie comme les serpents de Ténédos enlaçant Laocoon et ses fils. Le marquis d'Hérouville se faisait inscrire, demandait des nouvelles du vieux gentilhomme, et témoignait sa joie en présence de résultats si heureux et si inespérés. Enfin un jour, le valet de chambre de monsieur de la Roche-Lambert avertit Tancrède que la consigne des médecins serait levée pour lui le lendemain, et que le duc se trouverait heureux de le recevoir pour le remercier d'une sollicitude et d'un intérêt exprimés avec tant de persévérance et de chaleur. Le lendemain, en effet, le marquis d'Hérouville fut admis dans la chambre à coucher de monsieur de la Roche-Lambert. La première partie de l'entretien des deux gentilshommes serait sans aucun intérêt pour nos lecteurs, mais la seconde devant amener l'une des plus poignantes catastrophes de ce récit, nous ne pouvons la passer sous silence.

— Mon cher marquis, — demanda le duc après avoir rappelé l'incendie dont les suites pouvaient être si funestes, — est-il à votre connaissance que madame la marquise d'Hérouville ait perdu quelque bijoux précieux au milieu de l'effroyable désordre causé par cette catastrophe ?:..

— Je n'ai rien entendu dire de semblable, répondit Tancrède.

— Ah ! — fit le vieillard d'un air étonné. — J'aurais cependant cru le contraire.

— Me permettez-vous, monsieur le duc, de vous demander pourquoi ?...

— Sans aucun doute, et je vais m'empresser de vous satisfaire. — Quatre ou cinq jours après la nuit terrible qui pouvait mettre en deuil Paris et la France entière, d'habiles ouvriers, sous la direction et sous la surveillance de mes gens, ont enlevé les déblais informes provenant de la galerie incendiée. — Au milieu des cendres de cette ruine, on a trouvé un certain nombre de diamants, de perles, de rubis, et même de bijoux restés entiers, malgré la violente et dévorante action des flammes. — Ces pierreries et ces bijoux m'ont été fidèlement remis. — Je les examinais hier avec soin, et j'avais cru reconnaître, gravées sur l'or d'un bracelet garni de gros diamants, les armes de votre maison. — Les d'Hérouville, si j'ai bonne mémoire, portent de gueules, aux trois merlettes de sable...

— Vous ne vous trompez pas, monsieur le duc.

— L'or du bracelet dont je vous parle est noirci, — reprit le vieillard. — Les creux et les reliefs de la gravure se sont quelque peu effacés dans le brasier, mais cependant

l'écusson, surmonté de la couronne de marquis, reste parfaitement visible.

— Vous m'étonnez plus que je ne saurais le dire, monsieur le duc, — s'écria Tancrède.

— Vous plairait-il d'examiner vous-même ce bijou ?...

— J'allais vous le demander.

— Monsieur de la Roche-Lambert frappa sur un timbre et dit au valet de chambre qui se présenta :

— Apportez-moi le coffret renfermant les pierreries et les matières précieuses trouvées dans les décombres de la galerie.

Le valet posa sur les genoux du vieillard un petit coffret d'acier, d'un curieux travail, et dont l'origine remontait évidemment au quatorzième siècle. Le duc l'ouvrit ; — il y prit un bracelet complétement oxydé par les flammes, et il le présenta à monsieur d'Hérouville en lui disant :

— Voyez et jugez.

Tancrède tressaillit. — Il n'avait besoin ni d'un examen approfondi, ni même d'un second regard, pour reconnaître un de ses joyaux de famille, d'autant plus facilement reconnaissable que le juif Samuel Love s'était servi des montures antiques pour enchâsser les diamants faux fournis par lui à la marquise d'Hérouville. Ces montures ne représentaient en réalité que la valeur intrinsèque de l'or, et cette valeur était peu de chose.

— Eh bien ? demanda monsieur de Laroche-Lambert à qui l'étonnement et l'émotion de Tancrède n'échappèrent point.

— Eh bien, monsieur le duc, ces armes sont en effet les

miennes, et ce bracelet appartient véritablement à madame d'Hérouville, à qui je l'ai donné ainsi que tous mes autres bijoux de famille.

— Et madame la marquise ne vous a point parlé de cette perte ? — continua le vieillard.

— Elle ne m'en a pas dit un seul mot.

— C'est bizarre... car enfin, comment admettre que la disparition d'un joyau de cette importance ait passé inaperçue de madame la marquise ?...

— C'est tout à fait inadmissible, et ma femme, j'en suis convaincu, sait à merveille que ce bracelet manque à ses écrins...

— Mais alors, pourquoi ce silence ?

Tancrède réfléchit pendant un instant.

— Je crois avoir trouvé le mot de l'énigme... — dit-il ensuite en souriant.

— Et, ce mot ?

— Le voici : — la marquise connaît mon culte pour ces bijoux, bien moins à cause de leur valeur intrinsèque, dont je me soucie médiocrement, que parce que je les regarde en quelque sorte comme des reliques. — Ils viennent en effet de ma mère, à qui mon aïeule, ma bisaïeule, ma trisaïeule, les avaient transmis. — Ces cailloux brillants sont pour moi de vivants souvenirs du passé. — La marquise le sait, — je le lui ai dit plus d'une fois. — Elle n'a pas voulu m'affliger en me révélant une perte qu'elle devait croire irréparable !... — Tenez pour certain, monsieur le duc, que son silence n'a pas d'autre motif...

— Vous devez être dans le vrai... — répliqua le vieil-

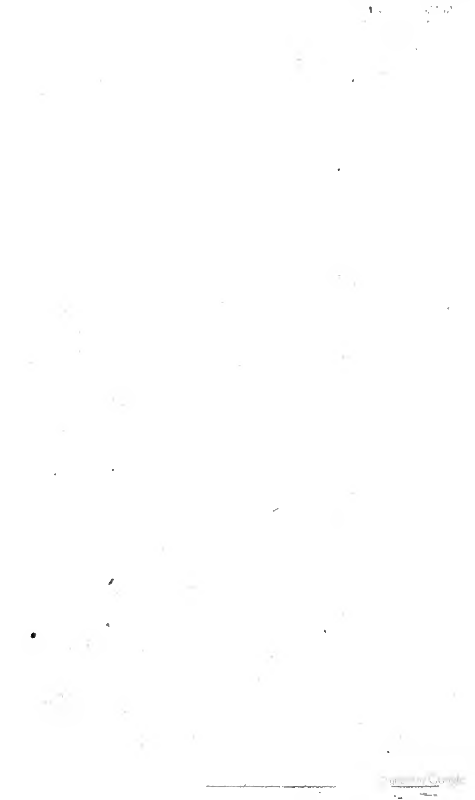
lard, — et cette admirable discrétion à votre égard fait le plus grand éloge du cœur de madame d'Hérouville.

— Ah ! — s'écria Tancrède avec feu, le cœur de ma femme est un trésor !.. — il réunit en lui seul toutes les adorables délicatesses !... — il est une source inépuisable de tous les sentiments purs et divins !... — Madame d'Hérouville est un ange, et bien souvent, je vous le jure, je me persuade qu'elle a de blanches ailes aux épaules, et qu'elle les cache par modestie...

— Reprenez donc ce qui lui appartient, — dit le vieillard, — et puisque sur cette terre les anges portent des diamants, rendez ceux que voici à l'ange que vous possédez.

Tancrède prit le bracelet et répondit avec effusion :

— Mille fois merci, monsieur le duc ; la marquise d'Hérouville sera bien heureuse, non d'avoir retrouvé ce bracelet, mais de penser qu'un vif chagrin m'est évité par vous !...



XXX

OU LES PIRATES DE LA SEINE CULTIVENT LA VERTU.

En quittant le duc de Laroche-Lambert, Tancrède donna l'ordre à son cocher de le conduire chez le joailler Boëhmer auquel le procès du collier de Marie-Antoinette devait donner, quelque années plus tard, une si grande célébrité. Boëhmer était le fournisseur en titre du marquis d'Hérouville et de la duchesse de Randan. Tancrède avait l'intention de faire remettre à neuf et de remplacer au besoin la monture du bracelet, complétement oxidée, nous le savons et gravement détériorée par son séjour dans une véritable fournaise... Il se promettait de déposer ensuite d'une façon mystérieuse le précieux bijoux sur la toilette de Pauline, et de jouir de la surprise et de la joie de la jeune femme, au moment où ce joyau qu'elle croyait à tout jamais perdu frapperait ses regards à l'improviste... Le marquis ne trouva point son joailler. Boëhmer, appelé à Versailles par la Dauphine était absent depuis le matin et ne devait revenir que deux jours après. Tancrède expliqua le but de

sa visite au premier commis, et lui laissa le bracelet en lui recommandant de veiller à ce que la plus grande diligence fut apportée à ce travail de restauration.

— Nous ferons de notre mieux pour satisfaire monsieur le marquis... — répondit l'employé — mais, si grand que soit le zèle de nos ouvriers, il faudra néanmoins un peu de temps.

— Combien ?

— Une quinzaine de jours...

— Soit, mais pas davantage, je l'espère...

— Monsieur le marquis peut compter sur notre exactitude... — Aussitôt la besogne achevée, j'aurai l'honneur de porter moi-même le bracelet à l'hôtel de monsieur le marquis...

Tancrède réfléchit pendant un instant, puis il répliqua :

— Je vous prie de n'en rien faire... — Gardez ce joyau.. — Je viendrai le prendre ici dans quinze jours.

— C'est chose convenue et nous nous conformerons d'une manière absolue aux intentions de monsieur le marquis.

Monsieur d'Hérouville quitta l'établissement de Boëhmer et regagna la rue Saint-Dominique... Tandis que se succédaient les événements, ou plutôt les incidents que nous avons placé sous les yeux de nos lecteurs dans le cours des chapitres qui forment la deuxième partie de ce livre (1), le sombre hiver avait pris la fuite, emportant avec lui le vent de bise et les frimats. — Le joyeux mois d'avril commençait, — le printemps se montrait précoce, — les premières fleurettes ouvraient leurs calices sur le tapis d'éme-

(1) Voir l'ouvrage précédent : *les Pirates de la Seine.*

raude des gazons reverdis, les arbustes livraient leurs naissants panaches au soufle des brises attiédies, et les bourgeons des grands arbres éclataient, gonflés par la sève. Nous le savons depuis longtemps, la chose du monde que Pauline aimait le plus, après son mari et ses enfants, c'était la campagne... La société patricienne à laquelle appartenait madame d'Hérouville avait remplacé par les abstinences et les mortifications du Carême et du temps de Pâques, les brillantes fêtes du carnaval, et d'ailleurs Mathilde devenue très-sérieuse, pour ne pas dire un peu triste depuis le départ de son fiancé, préférait de beaucoup l'intérieur de sa famille, et même la solitude absolue aux réunions mondaines. Nous parlons seulement pour mémoire de Paul et d'Armand, les fils de la marquise... — Il nous semble superflu d'affirmer, que ces deux enfants considéraient l'espace et la liberté des champs comme l'idéal du parfait bonheur... Nous n'étonnerons donc personne en affirmant que lorsque Tancrède, le jour même de sa visite au joaillier Boëhmer fit à Mathilde et à la marquise la proposition d'aller se fixer au château de Port-Marly, et d'y rester jusqu'au retour du comte de Rieux, cette proposition fut accueillie avec un véritable enthousiasme par tous les intéressés. Le départ eut lieu dès le lendemain.

La pavillon de la glacière avait été reconstruit pendant l'hiver, et madame d'Hérouville se sentit heureuse en arrivant de n'avoir sous les yeux aucune trace matérielle qui put lui rappeler la sinistre visite de Lascars. Le pays jouissait du reste d'une tranquillité profonde. — On n'entendait parler depuis quelques mois ni de pillage, ni d'incendie ; pas le plus petit vol à main armée, commis soit dans une

habitation, soit sur la grande route, ne venait épouvanter les esprits ; — la bande invisible qui, l'année précédente, répandait la dévastation et l'effroi sur les rives de la Seine, avait quitté la contrée, cela semblait certain, puisqu'elle ne se manifestait point par des méfaits ; — enfin les paysans les plus craintifs commençaient à se rassurer et se hasardaient, sans trop de frayeur, à sortir de leurs maisons après le coucher du soleil. Cette sécurité apparente ne ressemblait-elle point à ces calmes trompeurs qui précèdent les plus terribles convulsions de la nature? Les bandits de Joël Macquart, les hôtes du Moulin-Noir, les Pirates de la Seine, en un mot, avaient-ils véritablement abandonné leur repaire ?.. Voilà des questions d'une importance toute particulière, auxquelles nous allons répondre en un très-petit nombre de lignes... C'était, hélas, une sécurité menteuse que celle des habitants de Bougival, de Port-Marly et des environs... Le Moulin-Noir conservait plus que jamais ses hôtes sinistres, et les Pirates de la Seine ne songeaient ni à se convertir, ni à racheter par une existence désormais irréprochable les sanglantes erreurs d'un passé criminel. Ces misérables, il est vrai, ne donnaient aucun signe de vie ; — ils se conduisaient honnêtement, du moins en apparence, et paraissaient n'avoir qu'une seule préoccupation, celle de se faire oublier, — ce à quoi ils réussissaient le mieux du monde. Voici le motif de ce changement si absolu dans leurs habitudes, — le baron de Lascars, l'automne précédent et la veille du jour où il devait partir pour Paris afin d'y revêtir le nom et l'individualité du vicomte de Cavaroc et d'arriver, par les moyens que nous connaissons, à réaliser ses détestables projets, s'était entouré de tous les Pirates

dans la grande salle du Moulin-Noir, et à la fin d'un souper qu'il n'avait point laissé dégénérer en orgie, il leur avait tenu ce langage :

— Demain, camarades, je me sépare de vous...

Un murmure d'étonnement, d'improbation, presque de révolte, ayant interrompu le discours dès ces premières paroles, Lascars s'était empressé de poursuivre :

— Je vous quitte, mais c'est afin de veiller mieux à nos intérêts communs, c'est afin de nous préparer, pour un très-prochain avenir, des succès sûrs et d'immenses bénéfices... — Ma pensée d'ailleurs reste avec vous, ma sollicitude veille avec vous, et vous allez en avoir la preuve... — D'abord en mon absence, j'investis de l'autorité suprême. Liseron, mon lieutenant... — Il connaît mes volontés absolues, — je le charge de les faire respecter, et je vous enjoins de lui obéir comme vous m'obéissez à moi-même... — Acceptez-vous Liseron pour chef? Toutes les voix, sauf une seule — (celle de Patte-Poule) — avaient répondu :

— Nous acceptons.

— Jurez-vous de lui obéir ?

— Nous le jurons...

— C'est bien ! — Souvenez-vous qu'il a l'ordre de maintenir à tout prix la consigne dont il est le dépositaire, et de brûler sans hésitation la cervelle à celui d'entre vous qui tenterait de la violer !

Cette consigne, la voici : — il vous est défendu, de la manière la plus positive et la plus explicite, non-seulement de vous livrer au brigandage accompagné de violence, mais encore de commettre le plus petit acte de déprédation.

— Comprenez-moi bien, camarades, je vous ordonne formellement d'être honnêtes jusqu'à mon retour.

L'un des bandits murmura d'une voix chagrine :

— Etre honnêtes, c'est bigrement difficile !...

— Qu'en savez-vous ? — répliqua Lascars — Vous n'avez jamais essayé !

Un éclat de rire général accueillit cette réponse et prouva combien le chef venait de frapper juste. Lorsque l'hilarité bruyante des Pirates de la Seine se fut un peu calmée, le prétendu Joël Macquart continua :

— Prenez bonne note que je ne me contenterais pas d'une probité de pacotille — il me faut quelque chose de complet — j'exige des vertus de premier ordre... — Ainsi, par exemple, si l'un de vous, marchant sur la route derrière un passant, s'aperçoit que ce passant laisse tomber sa bourse, je veux qu'il la ramasse à l'instant, et qu'au lieu de la mettre dans sa poche comme cela lui semblerait naturel, il crie au légitime possesseur : « — Eh ! bonhomme, arrêtez-vous donc ! — voilà que vous perdez votre argent ! » — Est-ce compris, camarades ? — Est-ce convenu ?

— Oui, capitaine, — répondit l'un des Pirates — et, quoique la chose paraisse baroque au premier coup-d'œil, puisqu'il faut qu'elle se fasse, elle se fera... — Seulement il y a une difficulté...

— Laquelle ?

— Nous ne sommes pas des rentiers, vous le savez aussi bien que nous... — Comment vivre si nous supprimons notre gagne-pain ? — la probité n'est pas nourrissante ! — nous aurons en moins de huit jours le ventre creux comme

une outre vide et les dents plus longues que des vieux chevaux...

— Eh! de quoi diable vous inquiétez-vous là! — s'écria Lascars. — Est-il donc besoin de vous dire que je me charge de tout? Chaque semaine Liseron recevra la somme nécessaire pour vous faire vivre dans l'abondance en même temps que dans le repos, et je compte bien, à mon retour, trouver les plus maigres d'entre vous pourvus d'un embonpoint monacal.

Il était impossible de lever la difficulté d'une façon plus triomphante. Les Pirates de la Seine envisagèrent sans trop d'épouvante la perspective de grasse oisiveté qui leur était offerte. — Ils s'engagèrent par les serments les plus solennels à vivre comme de petits saints, et Lascars partit pour Paris en emportant leur promesse. Nous l'avons dit un peu plus haut, l'engagement pris avait été tenu par eux de la manière la plus scrupuleuse. A différentes reprises, pendant le cours de l'hiver, le prétendu Joël Macquart se rendit à Bougival incognito et descendit au *Cabaret-Rouge* gouverné par Sauvageon sous le nom de *Caillebotte*. Un signal convenu d'avance avertissait Liseron. Le lieutenant se hâtait de traverser la Seine et de venir se mettre en rapport avec son chef, auquel il donnait l'assurance que pas un seul des Pirates ne songeait à transgresser directement ou indirectement ses ordres absolus. Lascars, rassuré sur ce point auquel il attachait une grande importance, retournait à Paris et reprenait le nom et le masque du vicomte de Caveroc. Nos lecteurs devinent sans peine, du moins nous le croyons, quels ténébreux projets l'infâme gentilhomme mûrissait dans son cerveau toujours fécond pour l'enfante-

ment du mal. La haine de Lascars pour Tancrède d'Hérouville était plus vivace et plus acérée que jamais. Le mariage du marquis avec Pauline, qui se croyait veuve, et l'existence heureuse faite par lui à cette créature presque divine et si longtemps à plaindre, avaient donné à la haine de Lascars une impulsion nouvelle. Le misérable rêvait une vengeance farouche, inouïe, monstrueuse. Il voulait préparer savamment cette vengeance et la savourer ensuite à loisir. Pour rendre facile et sûr ce hideux résultat, il fallait que monsieur d'Hérouville revînt se placer sans défiance sous la main de son ennemi inconnu. — Or, n'était-il pas de la dernière évidence que le marquis ne ramènerait point au château de Port-Marly sa femme, ses enfants et sa sœur, si des bruits sinistres, et malheureusement trop bien fondés, répandaient l'épouvante dans le pays? Ceci nous explique d'une façon complète et logique la conduite de Lascars, et la consigne donnée par lui aux Pirates de la Seine. Le prétendu Joël Macquart était de retour au Moulin-Noir depuis environ une semaine, lorsqu'un émissaire discret et intelligent, laissé à Paris dans le but de surveiller tout ce qui se passait à l'hôtel d'Hérouville, accourut lui apprendre que le marquis et sa famille venaient de quitter la rue Saint-Dominique et allaient arriver à Port-Marly. Lascars sourit en écoutant cette nouvelle et son visage prit une expression de joie et de triomphe diabolique. Il se frotta les mains et ses lèvres murmurèrent tout bas :

— Maintenant, il est à moi !

XXXI

OU LASCARS ENTRE EN CAMPAGNE.

Le lendemain, dans l'après-midi, le ciel était pur et transparent comme au mois de mai, et les rayons d'un soleil déjà chaud caressaient la surface de la terre qui disparaissait de toutes parts sous les longs plis d'un manteau printannier de velours vert. Après avoir passé sa matinée à courir à travers le parc avec Paul et Armand, partageant leurs jeux enfantins, et métamorphosant comme eux les fleurettes naissantes en bouquets et en couronnes, Mathilde se sentit prise du plus vif désir de faire une promenade sur l'eau. Pauline, instruite de cette fantaisie, s'y prêta volontiers et donna l'ordre à deux valets d'aller mettre en bon ordre une des embarcations du château, de border les avirons et de se tenir prêts à jouer le rôle des rameurs. Une demi-heure suffit pour exécuter ces ordres ; — la jeune femme et la jeune fille franchirent la grille, traversèrent la route qui les séparait de la berge et prirent place dans une élégante chaloupe, blanche jusqu'à la ligne de flottaison, et

rouge au-dessous. L'arrière portait en lettres d'or, ce nom charmant : l'*Espérance*. La marquise et sa belle-sœur s'installèrent sur de moelleux coussins, disposés sous un tendelet d'étoffe vénitienne, largement rayée de rouge et de blanc. Au moment où la chaloupe, obéissant aux avirons des rameurs, se séparait du rivage, un bateau plat, peint en noir, stationnait au milieu de la rivière juste en face du château. Ce bateau était monté par trois hommes grossièrement vêtus. L'un de ces hommes, étendu tout de son long, le menton appuyé sur le bordage et la tête couverte d'un vieux chapeau de paille, ne laissait voir que ses yeux, car une longue barbe, d'une nuance indécise, cachait entièrement la partie inférieure de son visage. Ses deux compagnons jetaient tour à tour *l'épervier*, et, absorbés en apparence dans cette occupation importante, ils semblaient n'accorder aucune attention à ce qui se passait autour d'eux.

— Je vous en prie, chère sœur — dit Mathilde — approchons-nous de ces pêcheurs... — Rien ne doit être plus curieux que de les voir laisser tomber dans la rivière leurs filets vides, et un instant après les retirer pleins de poissons.

— Tout ce que vous voulez, chère enfant, je le veux... — vous le savez bien ! — répondit la marquise en souriant.

— Vous êtes si bonne pour moi ! — murmura la jeune fille avec effusion.

— Est-ce donc être bon que de vous aimer ? — je ne le crois guère, petite sœur, la bonté serait trop facile !

Les rameurs avaient entendu les premières répliques du

dialogue précédent ; — ils dirigèrent la chaloupe vers le bateau plat, et firent halte lorsqu'une distance très-courte sépara seule les deux embarcations. Les deux hommes qui maniaient l'épervier ôtèrent leurs bonnets de laine et saluèrent avec une rustique politesse. Le personnage au chapeau de paille et à la longue barbe ne fit pas un mouvement. — On aurait pu le croire endormi, sans ses yeux largement ouverts et brillants comme ceux d'un basilic.

— Eh ! bien, mes amis — demanda Pauline — êtes-vous contents de votre pêche ?

— Comme ci, comme ça... — répondit l'un des pêcheurs, ce n'est pas que le poisson manque, mais il se méfie... — rapport à ce que l'eau est trop claire, voyez-vous ! — enfin, dans ce moment ici, on a beau travailler du matin jusqu'au soir, on a bien de la peine à gagner sa pauvre vie, madame la marquise... — ah ! dam ! oui.

— Vous me connaissez ! — fit Pauline avec un peu d'étonnement.

— C'est sûr et certain que je vous connais ! vous êtes la bonne dame du château, vous êtes la providence du pays, comme on vous appelle chez les pauvres gens... — Tels que vous nous voyez, madame la marquise, nous sommes de Port-Marly, mon frère et moi, et à Port-Marly chacun vous aime et vous vénère.

— Avez-vous une nombreuse famille ? reprit la jeune femme.

— Ah ! grâce à Dieu, non ! — nous ne sommes pas mariés... — c'est déjà bien assez difficile de se nourrir soi-

même... — comment donc que nous nourririons des enfants !...

— Apportez au château votre pêche d'aujourd'hui, et dites de ma part au cuisinier de vous la payer le double de sa valeur.

— Nous n'y manquerons pas, madame la marquise, et grand merci de votre générosité.

Mathilde trouva quelque plaisir pendant un instant à voir les goujons argentés et les perches aux nageoires épineuses tomber des mailles du filet et se débattre au fond du bateau, puis elle se prit à plaindre ces pauvres poissons dont le seul avenir désormais était la poële à frire, et elle témoigna le désir de continuer la promenade. Les rameurs appuyèrent aussitôt sur les avirons, et la chaloupe glissa rapidement sur les eaux calmes dans la direction de Saint-Germain. Lorsqu'elle se trouva hors de portée de la voix, l'homme à longue barbe changea d'attitude et il dit à l'un de ses compagnons :

— Mes compliments, compère Liseron ! — tu as joué ton rôle à merveille !... — aucun paysan de ces contrées n'aurait parlé plus naïvement ! — je t'admirais, parole d'honneur !

— Vous me flattez beaucoup, capitaine ! — répondit le lieutenant avec une aimable modestie — je suis loin de mériter vos éloges, et cependant il est bien certain que dans mon jeune âge j'avais envie de me faire comédien.

— Tu aurais dû suivre cette vocation !.. — s'écria Lascars en riant, le Théâtre-Français se serait empressé de mettre à profit tes mérites !

Après un silence d'une ou deux minutes, Liseron reprit :

— Sans doute, capitaine, la demoiselle habillée de rose qui se trouvait avec madame d'Hérouville est la sœur de monsieur le marquis.

— Oui, camarade... — sa propre sœur.

— Elle est terriblement jolie, savez-vous, cette jeunesse.

— Ah ! tu trouves ?

— Je n'ai jamais rien vu de si beau ! — est-ce que vous n'êtes pas de mon avis ?...

— Je suis homme de trop bon goût pour ne point trouver charmante mademoiselle d'Hérouville, mais mon enthousiasme a des bornes.

— Alors, ce n'est pas comme le mien... — je reste encore tout ébloui... — il me semble que je viens de regarder le soleil ! — j'imagine que cette demoiselle est très-riche.

— Princièrement riche... — camarade.

— Cornes du diable !... — le seigneur qui l'épousera ne fera point un vilain rêve, si chacun était le maître d'arranger sa destinée à sa guise, je n'en demanderais pas d'autre que celle-là, pour me trouver parfaitement heureux.

Ces paroles de Liseron produisirent sur Lascars un effet très-grand et très-imprévu, car, après les avoir entendues, il s'absorba dans une méditation si profonde que le lieutenant fut obligé de répéter à plusieurs reprises cette question :

— Capitaine, y a-t-il des ordres nouveaux ?

Enfin le baron tressaillit, comme un homme qu'on éveille brusquement, et il répondit :

— Retournons au Moulin-Noir.

Les deux Pirates de la Seine cessèrent aussitôt de jeter l'épervier, et, appuyant sur les avirons avec un ensemble parfait, ils dirigèrent le bateau plat vers le repaire des bandits. Lascars passa la soirée entière enfermé dans sa chambre. — Il échafaudait laborieusement un grand projet, il examinait ce projet sous toutes ses faces et il en étudiait les diverses chances, heureuses ou défavorables. Au bout de quelques heures d'un travail acharné, pareil à celui d'un écrivain qui s'efforce d'équilibrer de façon logique les situations et les incidents d'un scénario de drame, le baron parut avoir atteint le but qu'il se proposait.

— Après tout, — murmura-t-il presque à voix haute — la fortune aime les audacieux ! — jusqu'à ce jour, tout m'a réussi. — Pourquoi mon étoile se voilerait-elle ?... — la partie est dangereuse sans doute, mais l'enjeu mérite qu'on risque beaucoup !... — j'ai confiance, et, dès demain, je tenterai cette aventure qui sera la dernière... — comment diable se fait-il que jamais, jusqu'à ce jour, une idée si grandiose ne se soit présentée à mon esprit ?... — parole d'honneur, je n'y comprends rien !...

Le lendemain, vers les deux heures, Tancrède, Pauline et Mathilde sortirent en voiture pour aller faire une promenade dans la forêt de Saint-Germain. Le carrosse qui les emportait venait à peine de franchir quelques centaines de pas au grand trot de ses vigoureux chevaux normands, lorsqu'un colporteur ayant sa balle sur les épaules se présenta au château et sollicita une entrevue avec la première

femme de chambre de madame la marquise. Gertrude ne fit aucune difficulté d'accorder cette entrevue. Elle conduisit dans sa propre chambre le colporteur, qui n'avait point mauvaise mine, et son entretien avec lui dura plus d'une heure.

XXXII

L'ANNONCE D'UNE VISITE.

— Qu'est-ce que ce porte-balle avait donc à vous dire de si intéressant?... demanda en riant un des valets de chambre à la camériste, lorsque cette dernière fit son apparition à l'office, après avoir congédié le colporteur.

— Il venait solliciter ma protection auprès de madame la marquise... répondit Gertrude d'un air plein de morgue et d'importance.

— Et sans doute — reprit le valet de chambre — vous avez daigné la lui accorder?

— De quoi vous mêlez-vous, mon cher? répliqua fort impertinemment la chambrière — j'ai accordé, ou j'ai refusé, selon mon bon plaisir... — Ceci ne regarde que moi.

— C'est trop juste!... — recevez mes excuses, soubrette illustrissime, et pardonnez-moi mon indiscrétion.

Nos lecteurs ont deviné déjà que le prétendu porte-balle

n'était autre que Roland de Lascars, en quête de renseignements utiles. Ajoutons qu'après son départ, Gertrude avait mis en lieu sûr une bourse de longueur respectable, qui semblait agréablement garnie de pièces d'or. Gertrude, convaincue qu'elle parlait à un amoureux déguisé — (sans doute l'inconnu du bal de l'Opéra) — n'avait fait aucune difficulté de répondre à toutes les questions du faux colporteur, et Lascars, en quittant le château, se trouvait parfaitement au fait des moindres habitudes et du genre de vie quotidien du marquis et de la marquise à Port-Marly. Il était même instruit du prochain mariage de mademoiselle d'Hérouville et du comte Hector de Rieux, mariage retardé seulement par la maladie de monsieur de Reilly, l'oncle d'Hector. Enfin, le chef des pirates n'ignorait rien de tout ce qu'il avait intérêt à savoir. Le reste de la semaine s'écoula dans un calme profond pour tous les hôtes du château, et non-seulement dans le calme, mais dans la joie, car une lettre du comte de Rieux apporta l'heureuse nouvelle qu'un mieux subit et inattendu, déjouant toutes les prévisions des médecins, se manifestait dans l'état de son oncle, ce qui donnait au jeune homme l'espoir bien fondé de se retrouver prochainement auprès de Mathilde. Le dimanche soir, une estafette du ministère de la guerre fit à cheval une entrée bruyante dans la cour d'honneur. Ce courrier de cabinet apportait une dépêche au marquis d'Hérouville. Le ministre mandait Tancrède à Paris pour une affaire urgente, et lui assignait un rendez-vous dans la matinée du lendemain. La position officielle de notre héros faisait de lui le subordonné du ministre... Il s'empressa donc de répondre, quoique fort à contre cœur, qu'il serait,

à l'heure dite, aux ordres de Son Excellence, et en effet, le lundi, à huit heures du matin, il monta en carrosse et partit pour Paris, en annonçant à Pauline que selon toute probabilité son absence durerait trois jours. A peine le bruit des roues avait-il cessé de se faire entendre sur les pavés de la route, que la marquise se souvint, avec une netteté funeste, des événements accomplis quelques mois auparavant, lorsqu'elle s'était trouvée seule pendant une journée et pendant une nuit dans ce même château, et une terreur profonde et involontaire s'empara de son esprit. Mais elle se représenta énergiquement à elle-même que cette terreur était insensée, puisque les plaines immenses de l'Océan la séparaient du baron de Lascars, le seul homme au monde qui fut son ennemi. A force de raisonnements, elle vint à bout de se persuader qu'aucun danger ne la menaçait ; peu à peu le calme rentra dans son esprit, surtout grâce à la présence et à la gaîté de Mathilde, et elle réussit à surmonter ses inquiétudes, sinon à les chasser complétement. Dans l'après-midi de ce jour, elle suivait d'un pas lent l'une des longues allées droites, bordées d'ormes, de tilleuls et de maronniers, qui montaient par une pente presque insensible jusqu'au sommet des coteaux voisins. Les deux enfants et mademoiselle d'Hérouville jouaient tout près de là sur les gazons déjà verts comme l'émeraude. Ils poursuivaient les papillons naissants et cueillaient à qui mieux mieux les primevères et les marguerites à peine écloses. Pauline les regardait avec ravissement, et ses lèvres un peu pâlies ébauchaient un sourire mélancolique et doux. Un bruit de pas se fit entendre sur le sable de l'allée. — La jeune femme tourna la tête et vit Gertrude qui se diri-

geait rapidement de son côté avec une physionomie tout à la fois affairée et mystérieuse.

— Qu'y a-t-il, Gertrude ? — demanda madame d'Hérouville — pourquoi venez-vous me chercher ici ?

La caméristè promena d'abord ses regards autour d'elle, comme si elle avait eu la crainte la plus vive et la mieux fondée que ses paroles ne fussent entendues par d'autres oreilles que celles de sa maîtresse, et, après quelques secondes de ce manége, elle finit par répondre, d'une voix très-basse et d'un ton tout particulier :

— Une visite pour madame la marquise.

— Une visite !... — répéta Pauline étonnée.

— Oui, madame la marquise.

— Depuis quand, mademoiselle, entre-t-il dans vos fonctions d'annoncer les visiteurs ?

— Madame la marquise, Laurent est sorti, et c'est à moi que le valet de pied Champagne a conduit ce gentilhomme.

— Vous savez bien que je ne reçois pas !...

— C'est ce que j'ai dit à ce gentilhomme... j'ai même ajouté que madame la marquise était sortie, mais par malheur, en arrivant, ce gentilhomme avait aperçu de loin madame la marquise dans le parc, et comme il insistait beaucoup pour avoir l'honneur de lui présenter ses respects, j'ai cru bien faire en l'introduisant au salon et en venant avertir madame la marquise.

— Vous avez eu tort, mademoiselle... — je vous répète que je ne reçois pas... — allez, et tâchez à l'avenir de respecter mieux la consigne de ma maison, sinon je me verrais contrainte de me priver de votre service.

Gertrude, en écoutant cette réprimande, avait les yeux baissés. — Une lueur fauve jaillit de ses paupières. — Elle pinça ses lèvres, mais elle ne répondit pas un mot et ne fit pas un mouvement.

— Eh ! bien, mademoiselle, reprit Pauline très-surprise de cette immobilité — qu'attendez-vous ?

— J'attends que madame la marquise veuille bien m'expliquer de façon positive ce que je dois faire... — murmura la camériste.

— Ne vous l'ai-je pas dit deux fois déjà ? En l'absence de monsieur d'Hérouville je ne reçois personne. — Congédiez le visiteur.

Gertrude leva la tête et regarda sa maîtresse bien en face.

— C'est que, madame la marquise — répliqua-t-elle ensuite en soulignant pour ainsi dire chacune de ses paroles, je crois bien que ce gentilhomme ne voudra pas s'en aller.

— Il ne voudra pas, dites-vous !... s'écria Pauline stupéfaite.

— J'en ai peur, madame la marquise.

— Vous êtes folle, mademoiselle !... un homme bien élevé, quel qu'il soit, s'empressera d'obéir à la volonté d'une femme, dès qu'il la connaîtra... — Ce visiteur est donc un manant !...

— Bien loin de là !... c'est tout ce qu'il y a de mieux... de plus poli... de plus distingué... — Seulement il paraît avoir des choses de très-haute importance et très-pressées à communiquer à madame la marquise.

— Des choses d'importance à me communiquer !...

— Il me l'a du moins donné à entendre, ajoutant que c'était pour cela, et dans l'intérêt seul de madame la marquise qu'il insistait si fort.

— Cet homme avait-il l'habitude, à Paris, de venir à l'hôtel ?

— Je l'ai vu tout à l'heure pour la première fois.

— Son nom? vous avez pensé du moins, je suppose, à lui demander son nom ?

— Certainement, — madame la marquise.

— Eh bien ?

— Il a répondu qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de madame la marquise.

— Et vous vous êtes persuadée que je recevrais un inconnu!... interrompit Pauline, vous êtes donc en démence, mademoiselle ?

Gertrude, sans se troubler, continua :

— Mais il a ajouté qu'il se recommandait d'un de ses plus intimes amis, que madame la marquise connaît parfaitement, dit-il.

— Comment s'appelle cet ami ?

— Monsieur le vicomte de Cavaroc.

Si Gertrude avait compté produire un grand effet en prononçant ces derniers mots, son espoir ne fut point déçu. Madame d'Hérouville chancela, comme une femme frappée en plein cœur, et ses joues devinrent aussi blanches que celles d'une statue d'albâtre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — s'écria la camériste avec un émoi menteur et un hypocrite empressement — madame la marquise pâlit ! madame la marquise se soutient à peine ! madame la marquise va se trouver mal ! — Je la conjure

de vouloir bien s'appuyer sur moi... je la supplie de respirer ce flacon de sels.

En même temps, Gertrude tirait de sa poche un flacon et l'approchait des narines de sa maîtresse. Instinctivement Pauline devina qu'elle se trouvait en présence d'une créature dangereuse et venimeuse comme un reptile. Elle fit un violent effort pour se soustraire au contact de cette vipère à forme humaine, et cet effort lui rendit ses sens, bien mieux que n'auraient pu le faire les sels ou les vinaigres les plus énergiques. Elle sentit la nécessité de dominer son trouble en face d'une servante qui ne manquerait pas de le commenter avec une complaisance malfaisante ; au risque d'en mourir ; elle fit refluer vers ses tempes tout le sang qui gonflait son cœur et elle dit d'une voix presque ferme :

— Ce n'est rien... — c'est déjà fini... — vous savez que je suis sujette à ces crises et qu'elles ne durent qu'un instant.

— Ainsi — demanda vivement Gertrude — madame la marquise se trouve mieux ?

— Je me trouve même tout à fait bien.

— Mais ce malaise ne va-t-il pas revenir ?

— Je n'ai point lieu de le craindre.

— Si madame la marquise voulait me le permettre, je la conduirais jusqu'au banc que je vois sous ces gros tilleuls

— C'est inutile... — je me sens forte et n'ai point besoin d'aide.

— Je supplie madame la marquise de croire que je suis bien désespérée d'avoir été la cause involontaire...

— De quoi donc, mademoiselle? interrompit Pauline.

— Mais... de cette crise inattendue.

— Rassurez-vous, mademoiselle, vous n'y êtes absolument pour rien.

— Madame la marquise me comble de joie, en me donnant cette assurance !... — je retourne en toute hâte au château... — je vais dire à ce visiteur importun, à cet ami de monsieur le vicomte de Cavaroc, que madame la marquise est très-souffrante, qu'elle refuse décidément de le recevoir, et, ma foi, que ça lui plaise ou que ça le fâche, il faudra bien qu'il décampe !...

Déjà Gertrude pirouettait sur ses talons. Pauline l'arrêta et lui dit d'une voix sévère :

— Modérez votre zèle, mademoiselle... je verrai cet inconnu... Allez donc, et prévenez-le que dans quelques minutes je serai prête à l'entendre.

XXXIII

L'ENTREVUE.

— Puisque madame la marquise a changé d'avis, je m'empresse d'obéir à ses nouveaux ordres... murmura la femme de chambre avec une expression de profond respect qui frisait de très-près l'impertinence.

Ensuite elle reprit d'un pas vif le chemin du château, en ajoutant entre ses dents :

— J'étais bien sûre que ça finirait comme ça! — je l'aurais parié d'avance!... Décidément monsieur le vicomte de Cavaroc exerce sur madame la marquise une influence toute particulière... Il n'est pas difficile de deviner comment et pourquoi... mais ça regarde monsieur le marquis...

En présence de Gertrude, Pauline avait fait parade d'une vaillance et d'une énergie qui lui manquaient en réalité. — Aussitôt qu'elle se retrouva seule ses forces la trahirent et, pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'asseoir sur le banc de pierre dont nous avons entendu la soubrette lui parler un instant auparavant. Mathilde s'aperçut alors de

la défaillance presque complète de sa belle-sœur. Elle courut à elle, s'assit à ses côtés, lui prit les mains et lui demanda, avec le plus affectueux et le plus tendre intérêt :

— Chère Pauline, qu'avez-vous donc ? est-ce que vous êtes souffrante ? — est-ce que votre femme de chambre vient de vous apporter quelque fâcheuse nouvelle ?

Madame d'Hérouville força ses lèvres à sourire et répondit du ton le plus naturel qu'en effet elle éprouvait un peu de malaise, mais qu'il ne fallait s'en inquiéter en aucune façon, et qu'un mieux sensible se manifestait déjà.

— Cependant — ajouta-t-elle — je vais par prudence retourner au château et m'y reposer pendant une heure.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?..

— Non, je ne le veux pas chère Mathilde, et je vous prie de rester ici avec les enfants... je ne tarderai guère à venir vous rejoindre, je vous en donne l'assurance.

— Soit ! — j'agirai selon vos désirs ; — mais vous me promettez, n'est-ce pas, que si vous vous trouviez plus malade, vous m'enverriez chercher à l'instant ?..

— Je m'y engage formellement...

Mathilde, rassurée par cette promesse, embrassa sa belle-sœur et rejoignit les enfants. — Pauline fit appel pour la seconde fois à tout son courage, et se dirigea d'un pas lent et incertain vers le château. Aussitôt arrivée elle monta dans son appartement, baigna son visage d'eau glacée, mit du rouge sur ses joues pour cacher sa pâleur livide, et, tout en effaçant ces traces trop visibles de la terreur et des angoisses qui la dominaient, elle se disait à elle-même :

— Est-ce que je fais un mauvais rêve ?... est-ce que les

tortures que je croyais finies vont recommencer ?... quel peut-être cet homme qui se sert du nom de Cavaroc comme un talisman fatal pour ouvrir ou plutôt pour forcer ma porte ? — n'ai-je donc pas encore assez chèrement payé le repos ? — le misérable Lascars a-t-il donné, a-t-il vendu mon secret à quelqu'un de ses compagnons d'infamie ? — mon Dieu, puisque je suis épouse et mère, et puisque l'amour de mon mari et de mes enfants me condamne à rester vivante, prenez pitié de moi !... épargnez-moi, mon Dieu !

Après ce court, mais terrible monologue, madame d'Hérouville traversa l'enfilade de pièces qui la séparaient du salon. Dans l'antichambre elle trouva Gertrude.

— J'ai prévenu ce gentilhomme que madame la marquise, quoique fort souffrante aujourd'hui, consentait à le recevoir... — murmura la soubrette en faisant la révérence il a paru bien reconnaissant...

En même temps elle ouvrait la porte et Pauline franchissait le seuil du salon... Une sorte de nuage s'étendait sur les yeux de la jeune femme, aussi pendant la première seconde, elle ne put qu'entrevoir d'une façon vague un gentilhomme richement vêtu qui s'avançait vers elle avec empressement, et qui la saluait jusqu'à terre. Le visiteur resta dans cette posture à demi-courbée plus longtemps que ne le demandait un simple salut, et, avant de se redresser il dit très-vite et d'un ton très-bas :

— Observez-vous, je vous le conseille, madame la marquise, et si vous éprouvez quelque surprise, n'en témoignez rien, du moins en paroles, car je crois pouvoir vous donner la certitude que des oreilles indiscrètes écoutent à la porte.

En disant ce qui précède, le gentilhomme se relevait, et Pauline restait muette, pétrifiée, anéantie, car le nuage venait de se dissiper, et après avoir reconnu la voix de son interlocuteur, elle reconnaissait son visage... Lascars — Lascars lui-même ! qu'elle avait tout lieu de croire à l'autre bout du monde, se tenait debout en face d'elle ! Le mépris et l'indignation ranimèrent la jeune femme, comme aurait pu le faire la commotion électrique d'une pile de Volta.

— Vous ! balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte, avec un geste d'horreur et de dégoût vous ! ici !...

— Moi-même ! répondit le baron en saluant de nouveau eh ! mon Dieu, madame la marquise, je ne me fais aucune illusion !.. je sais à merveille que je ne suis point le bienvenu dans votre logis, aussi je réclame un peu d'indulgence pour mon audace... — que voulez-vous, l'homme est égoïste ! — la devise du genre humain, dans ce bas-monde, est celle-ci : *chacun pour soi !* — Or, en ce moment, mes plus chers intérêts sont en jeu, et mon avenir entier dépendra de l'entretien que nous allons avoir ensemble...

— Ainsi donc — reprit Pauline — une fois de plus vous avez abusé de ma confiance ! une fois de plus, après m'avoir indignement dépouillée, vous vous êtes fait un jeu de vos promesses et de vos serments !..

— Que voulez-vous ?.. l'homme n'est pas parfait ! — en promettant, je comptais tenir... — j'étais de bonne foi, je l'affirme... les choses n'ont pas tourné comme je le croyais et comme je devais l'espérer...

— Vous alliez partir, disiez-vous, pour une terre lointaine d'où vous ne reviendriez jamais !

— Je me suis mis en route...

— Allons donc!

— Oui, foi de gentilhomme, je me suis mis en route... je vous le jure sur l'honneur!...

— Votre honneur! interrompit Pauline avec dégoût vous parlez de votre honneur!

— Pourquoi non? — chacun a le sien... il ne s'agit que de s'entendre sur le sens d'un mot assez mal défini, ce me semble, et qu'on est libre d'intepréter à sa guise..... Bref, je suis allé jusqu'au Hâvre, preuve irrécusable que je suis parti...

— Qui vous empêchait de continuer?...

— Les circonstances! — mes futurs compagnons de route se sont vilainement conduits avec moi? — Après avoir touché de fortes avances il m'ont abandonné, juste la veille du jour où nous devions prendre la mer... ce sont des coquins sans conscience, dont je signale la conduite à votre indignation légitime...

— Je ne vous crois pas!... vous mentez!...

— Madame la marquise le mot est dûr; je ne méritais point de l'entendre...

— Eh! si véritablement vous aviez eu l'intention de vous expatrier, rien ne vous empêchait de le faire...

— Rien ne m'en empêchait! — grand Dieu, que dites-vous! pouvais-je m'embarquer sans compagnons?..

— Ne pouviez-vous en chercher d'autres..

— Impossible!...

— Pourquoi?...

— D'abord, les aventuriers hardis, tels qu'il me les fallait pour mon expédition hasardeuse, ne sont point gens



faciles à trouver... — ensuite les avances faites à mes premiers drôles avaient singulièrement allégé ma bourse... — En un mot l'argent me manquait...

— Venez-vous ici pour m'extorquer de nouvelles sommes ? — demanda Pauline en ce cas, tuez-moi et faites de l'or avec mon sang, car, vivante, je ne puis ajouter ni une pièce d'or, ni un écus, à ce que vous avez reçu déjà...

— De grâce, rassurez-vous, marquise! qui songe à vous parler d'argent ?.. Dans tous les cas, ce n'est pas moi.....

— Alors, que cherchez-vous dans cette maison ?..... — quelle impudente audace vous en a fait franchir le seuil ?...

— Ne vous l'ai-je pas dit, tout à l'heure ? — mes plus chers intérêts d'avenir dépendent de l'entretien qui commence.

— C'est vrai... — balbutia Pauline — vous avez parlé de vos intérêts... Alors, je suis perdue ! — n'ai-je pas été toute ma vie sacrifiée à votre égoïsme ! — vous revenez aujourd'hui trouver votre victime, c'est pour lui porter le dernier coup !..... — allons frappez, monsieur !... — j'attends...

Lascars fit un mouvement d'impatience.

— Foi de gentilhomme — dit-il ensuite, il est pénible d'être si mal jugé ! bien loin de songer à vous perdre, je vous apporte la certitude du salut..... — si jétais mort, n'est-il pas vrai, vous n'auriez plus rien à craindre de moi ?..

— Allez-vous me faire la proposition de mourir pour me rassurer ? — demanda Pauline avec une méprisante ironie.

— Non, certes, — répliqua Lascars — mais je puis vous offrir une garantie de repos non moins complète, non moins sérieuse, que celle que vous donnerait ma mort...

— Une garantie de repos !... répondit la jeune femme espérez-vous que je vous croie ?

— Vous ne me croyez pas encore, je le sais, mais tout à l'heure, bon gré, malgré, il faudra bien que vous soyez convaincue, car l'évidence deviendra pour vous lumineuse autant que les rayons du soleil...

Pauline ne répondit rien, mais elle fit un geste qui signifiait clairement :

— Parlez !

— Madame la marquise — poursuivit Roland — vous savez qui je suis ?..

— Si je le sais ! — balbutia Pauline en levant les yeux vers le ciel — il le demande ! — Je ne le sais que trop ! vous êtes le plus vil, le plus criminel, le plus infâme de tous les hommes !..

— Oh ! n'équivoquons pas, s'il vous plaît ! interrompit le misérable d'un ton presque gaie — c'est au baron de Lascars, je le suppose, que s'appliquent ces épithètes un peu vives, et le baron de Lascars n'est point en cause ici, puisqu'il est mort à Aix-la-Chapelle, vous le savez aussi bien que moi !... paix à son âme, et n'en parlons plus !... — il s'agit présentement de moi, c'est-à-dire du vicomte de Cavaroc, gentilhomme irréprochable, dont la noblesse ne le cède en rien à celle du roi de France lui-même, et dont le passé sans tache défie les investigations les plus clairvoyantes... Or, je suis le vicomte de Cavaroc... tout

le Paris aristocratique me connait et m'accepte sous ce nom... je me trouve bien dans la peau de cet estimable seigneur, et, s'il vous plait, j'y resterai... — donc, quand je dirai : *Cavaroc*, faites en sorte de ne pas entendre : *Lascars !...*

XXXIV

LA PROPOSITION DE CAVAROC.

Roland garda le silence pendant une seconde. Pauline l'avait entendu sans le comprendre, et elle se demandait avec une angoisse indicible :

— Où cet homme veut-il en venir ?... — Quelle infâmie nouvelle médite son esprit ténébreux ?... — Quel nouveau malheur va-t-il déchaîner sur moi, après tant de honte subie et tant de souffrances endurées ?

Lascars, au lieu de continuer l'entretien sans interruption, s'éloigna tout à coup de madame d'Hérouville et se dirigea sur la pointe du pied vers l'une des portes du salon. Là il s'arrêta, parut écouter attentivement, et revint auprès de Pauline avec les mêmes précautions.

— Je ne me trompais pas, chère marquise, — reprit-il en mettant une sourdine à sa voix déjà très-basse, — il y a quelqu'un derrière cette porte... — on nous épie... — Or, il importe beaucoup, pour vous et pour moi-même, que personne ne puisse entendre ce que je vais vous dire, et ce

que vous allez me répondre ; — donc, n'oubliez pas ma recommandation de tout à l'heure... — Veillez avec soin sur vos émotions, et, comme l'esprit féminin est enclin généralement à la contradiction et à l'hergotage, si vous éprouvez le besoin impérieux de discuter avec moi, discutez du moins sans bruit. — Vous le voyez, je vous donne l'exemple. Vous ferez sagement de le suivre... Etes-vous disposée à la prudence ?

Pauline ne répondit pas.

— Je regarde votre mutisme comme un acquiescement, — poursuivit Lascars. — En conséquence, j'irai droit au but. — Je prendrai, comme on dit vulgairement, le taureau par les cornes !... — Ni circonlocutions ni périphrases ! Voici le fait : — Je songe à me marier...

Madame d'Hérouville fit un geste de stupeur.

— Cela vous étonne !..... — demanda Lascars en souriant.

— De votre part, rien ne peut m'étonner... — répliqua Pauline. — Une telle résolution, cependant, est bien étrange, convenez-en..

— Pourquoi donc cela, s'il vous plaît ?

— Oubliez-vous... commença la marquise.

— Que je suis marié... n'est-il pas vrai ? — acheva Roland, et que ma première femme existe ?.. — Mais il me semble que, si ma mémoire est mauvaise à cet égard, la vôtre n'a point été sans reproches... — Qu'en dites-vous, chère marquise ? — Ne sommes-nous pas à deux de jeu !...

— Je repousse avec indignation tout parallèle entre vous et moi !... — répliqua vivement Pauline ; il n'existe

aucune faute dans mon passé, pas même une imprudence, puisque je me croyais libre par votre mort, et que les preuves de mon veuvage, preuves irrécusables en apparence, se trouvaient en mes mains..

— Oui, sans doute, — reprit Lascars, — mais malheureusement pour vous, erreur ne fait pas compte, et ma situation est de tout point préférable à la vôtre, car en ma qualité de vicomte de Cavaroc, je suis un inattaquable célibataire... — rien ne m'empêche donc de marcher à l'autel avec toute assurance, et mon mariage sera pour votre avenir une garantie complète de tranquillité, puisqu'après avoir donné mon nom, ou plutôt mon pseudonyme, à une femme, je ne pourrai laisser soupçonner notre secret à âme qui vive, sans me perdre en même temps que vous. — Comprenez-vous cela, marquise?..

— Je comprends qu'un crime nouveau vous fermerait la bouche sur les crimes accomplis jadis...

— Appelez-les choses comme vous voudrez... — je ne discuterai pas vos expressions, quelles qu'elles soient. Ce qu'il vous importe d'obtenir, c'est la garantie d'un silence éternel, d'une inviolable discrétion. Or, je le répète, mon mariage vous offre cette garantie aussi complète que vous la donnerait ma mort.

— Je ne rachèterais ni mon repos, ni même ma vie au prix d'une action honteuse dont il faudrait accepter la solidarité!... — répondit madame d'Hérouville. — Entre vous et moi, aucun lien n'existe! — je n'ai pas plus de comptes à vous demander qne je n'ai de comptes à vous rendre... — Agissez donc à votre guise, vous en êtes le maître... — Mais pourquoi, mais dans quel but, venez-

vous faire de moi la confidente de vos projets, quels qu'il soient?... — Voilà ce que je ne puis deviner... voilà ce que je ne saurais comprendre !...

— Pourquoi je vous parle de mes projets, chère marquise ?... — reprit Lascars d'un ton dégagé ; — eh ! mon Dieu ! pour la meilleure de toutes les raisons... — Ces projets ne peuvent réussir qu'à une condition, c'est que vous deviendrez mon alliée, ou tout au moins que vous ne vous tournerez point contre moi...

Pauline fit un geste d'indignation, et ce ne fut pas sans effort qu'elle parvint à comprimer un cri de colère montant de sa gorge à ses lèvres.

— Vous avez espéré cela ! — balbutia-t-elle d'une voix sourde.

— Parfaitement.

— Eh bien ! monsieur, vous vous êtes trompé... — Non, cent fois non, je ne serai pas avec vous...

— Serez-vous contre moi ?

— Contre vous s'il le faut !...

— Peut-être la neutralité me suffira-t-elle.

— *Neutralité*, dans votre bouche, signifie *complicité*... — Moi votre complice !... — Jamais !... — Et d'ailleurs, à quoi bon d'inutiles paroles ? — Quand bien même j'accepterais lâchement le rôle honteux que vous me destinez, je ne pourrais vous servir en rien.

— Ceci, chère marquise, est une immense erreur !... — Pour vous le prouver, il me suffira de prononcer le nom de la jeune fille à qui je me propose d'offrir le titre de vicomtesse de Cavaroc.

— Ce nom, je ne veux pas le savoir… — répliqua vivement Pauline.

— Et moi, je tiens à vous l'apprendre.

— A quoi bon ?.. — Cette jeune fille m'est inconnue, sans doute…

— Inconnue !… allons donc !… vous la quittez à peine ! — C'est mademoiselle d'Hérouville, votre belle-sœur de fantaisie.

Pauline, en entendant ces paroles, devint à tel point livide que le fard étendu sur ses joues pour cacher sa pâleur, prit l'étrange aspect de tâches sanglantes souillant une neige immaculée.

Elle recula de deux ou trois pas, sans même en avoir conscience, et ses lèvres balbutièrent :

— Mathilde !.. c'est Mathilde !..

— Mademoiselle d'Hérouville est jeune et jolie, reprit Roland avec un impudent aplomb, — elle a de la naissance, et de plus elle doit apporter à son futur époux je ne sais combien de millions en dot, ce qui ne gâte rien. — Bref, c'est un parti tout à fait sortable, n'est-ce pas votre avis comme le mien ?…

Le visage de Pauline se décomposa de plus en plus, et prit une effrayante expression ; — en même temps un éclat de rire nerveux, saccadé, semblable au rire convulsif de la folie, vint aux lèvres de la jeune femme et secoua tout son corps.

— Il paraît, ma chère marquise, que vous trouvez la chose plaisante ! — dit Lascars d'un ton sardonique.

Le rire dont nous venons de parler s'éteignit aussitôt

sur la bouche pâle de Pauline qui murmura dédaigneusement :

— Décidément je commence à croire que javais tort de vous craindre... — Vous n'êtes plus dangereux, car vous êtes insensé !...

— Tout homme a sa folie, je le sais, — répliqua le baron, — seulement les rêves de la mienne se réaliseront, je le jure !..

La marquise haussa les épaules.

— Votre raison étant égarée, — reprit-elle ensuite, — vous m'inspirez désormais plus de pitié que d'effroi, et je veux bien, pour en finir vite, discuter avec vous comme si vous aviez la libre jouissance de vos facultés mentales. — Dites-moi donc comment il se fait que vous puissiez admettre un instant la possibilité d'un mariage entre vous et la sœur du marquis Tancrède d'Hérouville?

— Et! mordieu!... je ne vois pas trop de quel côté serait la mésalliance, — répondit Roland; la lignée d'où je sors est dix fois séculaire. — Les Cavaroc sont d'aussi bonne noblesse que tous les ducs et pairs du royaume... — Leur nom brille aux plus belles pages de l'histoire de France, et leur blason glorieux peut s'accoler fièrement à celui des Hérouville.

Après avoir dit ce qui précède avec un calme parfait, et avec l'apparence de la bonne foi la plus complète, Lascars continua :

— Je sais, il est vrai, qu'entre les fortunes la différence est grande, puisque je possède un médiocre patrimoine, et que Mathilde sera millionnaire, — mais ceci n'a point d'importance à mes yeux... — Nous vivons dans un siècle

où, grâce au ciel, les écus sont comptés pour peu de chose lorsqu'il s'agit d'alliance entre gens de bonne maison.

— Malheureux !... — interrompit Pauline, osez-vous bien parler comme si vous étiez réellement le vicomte de Cavaroc !...

— Ma chère enfant, répliqua Roland, tâchez donc de vous souvenir que si le baron de Lascars existe encore, vous êtes sa femme, et que par conséquent, votre second mariage est nul et votre second fils est batard !... — Par égard pour monsieur d'Hérouville, acceptez donc de bonne grâce le Cavaroc libérateur qui vous fait veuve et qui vous laisse votre couronne de marquise !... — Que diable !... — ne croirait-on pas qu'on vous demande là un bien grand effort !,..

Pauline baissa la tête sans répondre. Lascars poursuivit :

— Depuis ma plus tendre jeunesse, les situations originales ont eu pour moi beaucoup de charmes. — J'en trouve une, ici, fort curieuse. Il me semble piquant d'être votre beau-frère, et je le serai, soyez-en sûre...

— Vous ignorez, — murmura la jeune femme, — que la main de Mathilde est promise... — Monsieur d'Hérouville a donné sa parole au comte de Rieux...

— Il la lui reprendra, voilà tout !... — J'étais instruit de ce beau projet, et vous voyez que je m'en préoccupe médiocrement.

— Le marquis n'a qu'une parole, — ce qu'il a promis, il le tient...

— Les promesses n'engagent que lorsqu'elle s'adressent à des vivants ; — or, pour peu que la nécessité m'y pousse,

je tuerai le mieux du monde mon rival importun... — De ce côté, par conséquent, nul obstacle...

— Un assassinat !! — balbutia Pauline avec épouvante.

— Allons donc ! — pour qui me prenez-vous ?.. — Il s'agit d'un duel, marquise !... — Seulement. je suis d'une jolie force, et je tiens à coup sûr, au bout de mon épée, la vie de l'imprudent qui me gêne.

— Mathilde aime monsieur de Rieux...

— Je n'en crois pas un mot. — A l'âge de mademoiselle d'Hérouville, toute jeune fille jette son cœur à la tête du premier gentilhomme qui lui fait la cour. — Mathilde se persuade aujourd'hui qu'elle est éprise du comte, — demain, elle ne s'en souviendra guère, mon tour arrivera, et, s'il n'arrive qu'un peu plus tard, que m'importe ? — Les plus vivaces amours, m'a-t-on dit, et je le crois, sont justement celles qui naissent après le mariage ! — Je ne suis, d'ailleurs, vous le savez, ni sentimental ni romanesque. — Je vois dans l'union projetée une excellente affaire et non point une églogue...

Un silence de quelques secondes suivit ces derniers mots. Ce silence fut rompu par Pauline.

— Enfin, monsieur, — demanda-t-elle, qu'attendez-vous de moi ?...

Lascars sourit.

— Cette question, — répondit-il, — me prouve que vous devenez raisonnable. — J'étais certain d'avance de ce résultat, et je vous en félicite sincèrement. — Ce que j'attends de vous est bien simple. — Je vous ai été présenté à Paris par madame la marquise de Langeac, ce qui m'autorise à me présenter moi-même chez vous... — Consentez

à me recevoir ici, cérémonieusement d'abord, puis d'une façon de plus en plus familière, qui deviendra bientôt intime. Je ne vous demande pas autre chose, et je me charge de tout le reste. — La conquête de monsieur d'Hérouville sera bientôt faite, est c'est lui-même, peut-être, qui m'offrira sa sœur.

XXXV

LA VOLONTÉ DE LASCARS.

Pauline fit sur elle-même un effort héroïque pour demeurer calme, ou tout au moins pour rester maîtresse d'elle-même. Elle y parvint, et ce fut d'une voix presque ferme qu'elle répondit à Lascars :

— Ainsi donc, vous comptez sur moi pour vous ouvrir les portes de cette maison et pour vous faire admettre dans l'intimité de monsieur d'Hérouville et de sa sœur?

— Oui, chère marquise, je compte sur vous, et j'attends de votre bouche l'assurance immédiate que cet espoir est bien fondé.

— Monsieur de Lascars, — dit alors Pauline avec une dignité glaciale — depuis le jour fatal où ma mauvaise étoile m'a jeté sur votre chemin pour la première fois, j'ai bien souffert par vous et vous m'avez infligé beaucoup d'humiliations, beaucoup de tortures, beaucoup d'insultes ! — eh bien ! je vous le jure sur mon âme, toutes ces insultes pâlissent et s'effacent à côté de celle que vous me

18.

faites subir aujourd'hui !... — jusqu'à cette heure vous n'aviez fait de moi que votre victime, maintenant vous voulez me rendre votre égale et m'abaisser à votre niveau ! — c'est trop d'infamie, c'est trop d'outrage !... — je me révolte à la fin, et, quelles que doivent être les conséquences de mon refus, je les accepte, et je vous chasse !

Lascars manquait de sens moral d'une façon si complète, que véritablement il avait échafaudé tout l'édifice de ses projets, sur l'appui de la jeune femme. En entendant la résolution de Pauline nettement et énergiquement formulée, il ressentit une profonde déception, il pâlit de colère, mais son empire sur lui-même était absolu et, au lieu d'éclater, il contraignit ses lèvres à sourire.

— Je ne veux pas prendre vos paroles au sérieux, madame la marquise, dit-il ensuite, — car elles constitueraient une déclaration de guerre, et je ne suis point votre ennemi.

— Vous n'êtes pas mon ennemi, grand Dieu ! — balbutia madame d'Hérouville — qu'êtes-vous donc ?

— Votre ami dévoué, si vous voulez m'accepter pour tel, et si, mieux éclairée par la réflexion, vous acceptez des propositions qui vous sauvent...

Pauline fit un geste de dégoût.

— Encore ! — murmura-t-elle — ah ! monsieur, accordez-moi du moins la grâce de m'honorer de votre haine ! — votre amitié me ferait horreur.

— Ainsi, madame, pour la dernière fois, vous refusez?

— Regardez-moi donc bien en face, monsieur de Lascars, et vous n'oserez pas répéter cette question !

— Prenez garde, madame! — prenez garde! — s'écria le baron dont le visage offrit une expression terrible.

— Je suis prête à tout, même à la mort, répliqua Pauline — j'attends vos vengeances de pied ferme, et vous voyez que je n'ai pas peur!

Roland ne put réprimer un mouvement de rage et sa main droite se porta sur la garde de son épée. Pendant une seconde la marquise put croire que l'infame gentilhomme allait devenir son assassin... — Elle recommanda son âme à Dieu, elle donna une pensée suprême à ses deux enfants, puis à Tancrède, et elle courba silencieusement la tête. Une velléité meurtrière venait en effet de traverser l'esprit de Lascars, mais elle avait disparu presque aussitôt.

— A quoi bon? — s'était dit le misérable — le sang répandu ne me conduirait pas à mon but.

Il s'éloigna de Pauline et fit rapidement quelques tours dans le salon. Quand il s'arrêta de nouveau en face de la jeune femme, son visage était redevenu calme et le sourire qui se jouait sur ses lèvres n'exprimait plus rien de cruel.

— En vérité, madame la marquise, murmura-t-il avec une sorte d'enjouement contraint — je ne suis point heureux dans mes entrevues avec vous! — je croyais remplir aujourd'hui le rôle d'un messager de paix et de bonnes nouvelles... — je m'étais étrangement trompé, et votre accueil me cause un étonnement douloureux... quoiqu'il en soit, je veux avoir pour vous plus de pitié que vous n'en avez vous-même... — je refuse de vous condamner sans

appel... — je vous laisse le temps de réfléchir et de revenir au bon sens.

— Ma résolution ne peut changer !... — murmura fièrement Pauline. — Votre menteuse compassion sera donc inutile !...

— Qui sait, madame ? — répliqua Roland — en ce bas monde, tout change ! — les volontés des femmes et les destinées des empires ne sont point immuables ! — monsieur d'Hérouville est parti ce matin pour Paris, et je sais de science certaine qu'à moins d'événements imprévus, il n'en reviendra que le troisième jour après celui-ci... — je vous accorde la journée d'aujourd'hui et celle de demain... — Si vous réfléchissez sérieusement, comme je l'espère, et si la réflexion vient vous éclairer, un signal convenu suffira pour m'en instruire... — Je connais la place qu'occupent dans la façade du château les fenêtres de votre chambre à coucher... — Deux bougies placées la nuit, côte à côte, sur le rebord de l'une des fenêtres m'apprendront ce que j'ai besoin de savoir... si, au contraire, il est grand jour lorsque vous déciderez à m'indiquer votre soumission, laissez flotter au-dehors de la fenêtre, ne fut-ce que pendant quelques minutes un des rideaux de lampas bleu... — Des yeux attentifs armés d'un puissant télescope, exerceront une surveillance incessante, et lorsque j'aurai la certitude de votre acquiescement, le vicomte de Cavaroc viendra sans perdre une minute vous prier de le présenter au marquis d'Hérouville.

Pauline ne répondit pas. C'est à peine si elle parut avoir entendu. — La malheureuse femme, immobile, sans regard

et sans voix, ressemblait moins à une vivante qu'à une morte ou à une statue. Lascars continua :

— Gravez bien dans votre mémoire, je vous prie, le double signal que je viens d'avoir l'honneur de vous indiquer... — la nuit, deux bougies... — le jour, un rideau... — c'est d'une simplicité primitive... — un enfant s'en souviendrait. Et surtout, madame la marquise, ne laissez point écouler le délai fatal ! jusqu'à demain soir, à minuit, vous êtes maitresse de l'avenir, mais plus tard, il serait trop tard... Au revoir maintenant, chère Pauline, je vous demande la permission d'ajouter : *à bientôt !...*

Lascars avait dit son dernier mot. Il salua respectueusement celle qu'il venait de torturer... — il pirouetta sur ses talons rouges d'une façon toute gracieuse, et sortit du salon dont il referma la porte derrière lui. Dans l'antichambre se trouvait Gertrude, la physionomie pointue et mobile de la dangereuse créature exprimait le plus vif mécontentement. La cause de ce mécontentement était légitime, — (du moins au point de vue de la soubrette), et déjà nos lecteurs l'ont deviné sans doute. Gertrude avait en vain appuyé son oreille contre les panneaux de la porte et contre le trou de la serrure. — Grâce aux précautions de Lascars et à la prudence recommandée par lui à Pauline, aucun son distinct, aucune parole nettement prononcée, n'avaient frappé l'oreille de la camériste dont la curiosité fiévreuse restait inassouvie. En face de ce résultat négatif, la colère de la fille d'Eve nous semble facile à comprendre! Lascars, sans prononcer une parole, prit mademoiselle Gertrude par le coude et l'entraina dans la pièce voisine. Là il fit halte et il dit d'une voix caressante :

— Vous aimez les belles pièces d'or toutes neuves, n'est-il pas vrai, — ma jolie fille?

Nos lecteurs savent déjà que Gertrude était laide. Cette épithète de *jolie fille*, dans la bouche d'un beau gentilhomme, ne pouvait que la flatter outre mesure, et c'est en effet ce qui ne manqua point d'arriver.

— J'aime les pièces d'or assurément! — répondit-elle avec une minauderie prétentieuse. — C'est un goût répandu... je le partage avec tout le monde... — est-ce que vous voulez m'en offrir?

— Je vous offre une fortune.

— Plaisantez-vous?

— Non, parole d'honneur! — je dis la vérité.

— Qu'est-ce que vous appelez une fortune?

— Cinq cents louis.

— Peste!... — ce n'est pas de refus!... — la somme est assez ronde en effet.

— Ainsi vous acceptez?

— Et plutôt dix fois qu'une... — mais cette fortune si libéralement offerte, il me reste à la gagner, je suppose.

— Votre supposition est parfaitement juste.

— Que faudrait-il faire pour cela?

— Peu de chose.

— Mais encore?

— Je ne puis vous le dire en ce lieu, ni en ce moment.

— Quand et où me le direz-vous donc?

— Serez-vous libre aujourd'hui à dix heures du soir?

— Oui.

— Eh bien! quittez le château au moment précis où dix heures sonneront à l'horloge de Port-Marly.

— C'est facile... — où faudra-t-il aller ?

— Bien près d'ici... — traversez la route et descendez sur la berge jusqu'au bord de l'eau.

— Vous serez là ?

— Oui, j'y serai.

— Comment vous reconnaîtrais-je dans l'obscurité ?

— Vous me reconnaîtrez à la voix... — je vous parlerai le premier, est-ce convenu ?.. — viendrez-vous ?

— Je m'y engage... — et mes cinq cents louis ?

— Vous en recevrez deux cent-cinquante ce soir, après cinq minutes de conversation — si nous tombons d'accord comme cela me paraît plus que probable.

— Et, le reste de la somme ?

— Demain, lorsque vous aurez fait ce que j'attends de vous.

— A ce soir donc — mon gentilhomme.

— A ce soir, ma jolie fille.

Le reste de la journée s'écoula sans amener le moindre incident qui mérite de trouver place en ces pages. Pauline, brisée de corps et d'âme, complètement anéantie, sans force, sans volonté, plongée dans une prostration dont il nous serait impossible de donner une idée exacte, fit prévenir Mathilde qu'elle se trouvait plus souffrante, et qu'elle ne pouvait par conséquent aller la rejoindre dans le parc. La jeune fille très- attristée et très-inquiète, se hâta de venir retrouver sa belle-sœur et ne la quitta plus jusqu'au soir. Gertrude se glissa hors du château au moment où la cloche un peu fêlée de l'église de Port-Marly sonnait dix heures. La camériste entr'ouvrit la grille, traversa la route et descendit sur la berge où Lascars l'attendait.

XXXVI

UNE LETTRE PAR LA FENÊTRE.

Pauline passa une nuit horrible... Certes, la malheureuse femme était habituée à la souffrance sous toutes ses formes, et jamais cependant, à aucune époque et dans aucune circonstance, ses tortures morales n'avaient atteint un tel degré d'intensité. Et cependant elle ne subissait aucun combat intérieur ; — rien au monde ne pouvait ébranler sa résolution immuable ; — elle acceptait la mort, elle acceptait la honte, elle acceptait même la colère et le mépris de Tancrède, plutôt que de se rendre complice d'une infamie, plutôt que de sacrifier Mathilde à Lascars. Elle ne se faisait point illusion. — Elle savait que la vengeance du bandit gentilhomme serait implacable et ne se ferait guère attendre. Seulement, quelle serait cette vengeance? Pauline l'ignorait. — A quel instant et de quelle façon le coup fatal viendrait-il l'atteindre? elle ne pouvait le deviner, et cette incertitude centuplait l'horreur de sa situation... Le jour parut. Les heures lentes se succédèrent, amenant avec

elles à chaque minute des inquiétudes nouvelles qui poussaient l'épouvante de la jeune femme jusqu'au délire et jusqu'à la folie. Le soir arriva ; — la nuit descendit du ciel et couvrit la nature entière de ténèbres épaisses, moins profondes pourtant que celles qui régnaient dans l'esprit bouleversé de Pauline. Presque mourante, incapable de supporter plus longtemps un supplice au-dessus des forces humaines, n'ayant désormais d'espoir qu'en Dieu, ce suprême consolateur des désespérés, madame d'Hérouville se réfugia dans son oratoire où elle s'enferma, et là, non point agenouillée sur les coussins de velours de son prie-Dieu, mais prosternée sur les dalles de marbre que pressait son front brûlant, elle laissa s'échapper les gémissements, les sanglots, les cris d'agonie, qu'elle comprimait depuis le matin en présence de Mathilde, et qui l'étouffaient. Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux et dégonflèrent un peu son cœur déchiré par l'angoisse aux griffes de vautours. Elle éprouva un soulagement très-réel, et elle se dit avec une foi profonde :

— Il est impossible que Dieu m'abandonne !

Cette confiance renaissante produisit aussitôt un calme relatif, et Pauline en quittant son oratoire n'était plus la même femme qu'au moment où elle en avait franchi le seuil une heure auparavant. L'oratoire, faisant partie de l'appartement particulier de la marquise, était par conséquent très-voisin de sa chambre à coucher. En rentrant dans cette dernière pièce, madame d'Hérouville fut surprise de la trouver plongée dans une obscurité complète. — La lampe et la veilleuse auraient dû être allumées depuis longtemps, et pour la première fois les deux camé-

ristes venaient de négliger leur besogne quotidienne. Pauline frappa sur un timbre. Elle ne reçut d'abord aucune réponse, puis elle entendit des portes s'ouvrir, un pas léger se rapprocha et Gertrude, un bougeoir à la main, entra dans la chambre. La camériste, malgré ses efforts pour dissimuler son agitation, semblait haletante comme quelqu'un qui vient de faire une course rapide. Sa physionomie respirait le trouble. — Son regard vacillant n'offrait point son expression d'assurance habituelle.

— Madame la marquise a sonné? — balbutia Gertrude d'une voix qu'elle essaya vainement de rendre ferme. Ces symptômes bizarres et caractéristiques passèrent inaperçus de Pauline qui, dans de telles circonstances, n'avait pas, on doit le comprendre, l'esprit porté à l'observation.

— Mademoiselle — demanda-t-elle — comment se fait-il que ma chambre ne soit point éclairée?

— Je supplie madame la marquise de me pardonner — répondit la camériste. — J'avais compté ce soir sur Brigitte, et Brigitte a bien mal justifié ma confiance.

— Pourquoi donc n'étiez-vous pas là?

— Depuis ce matin un grand mal de tête me fait cruellement souffrir et j'avais cru pouvoir me permettre de respirer un peu sur la lisière du parc... — La négligence de Brigitte me cause un vif regret et me prouve que je suis coupable...

— Où sont mes enfants? — reprit Pauline.

— Avec Brigitte, sans doute, et peut-être avec mademoiselle Mathilde.

— Allez dire qu'on me les amène... ou plutôt amenez-les vous même ici.

— Oui, madame la marquise.

— Mais d'abord, allumez les bougies de ce candélabre.

— Oui, madame la marquise.

Gertrude exécuta l'ordre qu'elle venait de recevoir, et, après avoir attaché la flamme aux bougies diaphanes d'une torchère d'argent bruni, elle quitta la chambre. Pauline, trop faible ou plutôt trop fatiguée pour rester debout, se laissa tomber dans les bras d'une chauffeuse placée près de la cheminée, puis elle baissa la tête et elle attendit, avec une sorte d'impatience fébrile, mais sans inquiétude, le retour de ses enfants.

Quelques minutes s'écoulèrent. Soudain la jeune femme tressaillit ; — elle se leva brusquement, elle poussa un faible cri, et recula jusqu'à la muraille en donnant tous les signes d'un violent effroi dont la cause était des plus légitimes. Un objet d'un très-petit volume mais lourd et résistant, lancé vigoureusement depuis le dehors, venait de briser avec grand tapage une des vitres de la fenêtre, et de s'abattre aux pieds de Pauline, presque sur ses genoux, parmi les débris du cristal. Que signifiait cette agression inattendue?. Madame d'Hérouville se demanda tout d'abord si quelque invisible assassin, soudoyé par Lascars, n'en voulait point à son existence?... Uu très-court instant de réflexion suffit pour lui prouver que cette supposition était inadmissible... Le baron ne pouvait en effet payer sa mort, puisqu'elle emporterait avec elle au fond de la tombe tout l'espoir que le misérable osait fonder sur sa coopération complaisante. D'ailleurs le projectile qui venait de s'introduire dans l'appartement d'une façon si bruyante, ressemblait beaucoup plus à un agent de correspondance qu'à un engin meur-

trier... — C'était tout simplement un petit lingot de plomb, autour duquel un fil de couleur attachait une feuille de papier pliée d'abord en forme de lettre, puis roulée, Pauline ramassa le lingot, coupa le fil, déroula le papier et lut cette suscription, tracée par une main trop connue, celle de Lascars: « Message confidentiel pour madame la marquise d'Hérouville. » La jeune femme, en reconnaissant l'écriture, sentit son sang se glacer dans ses veines et ses terreurs un instant assoupies se réveillèrent avec une intensité nouvelle. Toute chose venant de Lascars, — (elle avait hélas, de nombreuses et tristes raisons pour en être certaine !) — ne lui pouvait apporter qu'un malheur. — Cependant il fallait savoir ! Peut-être le message du baron allait-t-il mettre fin à l'effroyable incertitude qui pesait sur elle depuis la veille et qui l'écrasait... De même que la jeune femme avait brisé le fil, elle rompit le cachet, et lut les lignes suivantes : Dans notre entrevue d'hier, chère marquise, j'ai eu le tort grave de ne me point expliquer d'une façon suffisante vis-à-vis de vous, et je viens aujourd'hui réparer ce tort. Vous avez dû croire, d'après mon langage et vous avez cru sans doute, que si vous refusiez avec obstination jusqu'au bout de signer le traité d'alliance sollicité par moi, je me vengerais en dénonçant au marquis d'Hérouville le mystère d'une situation sur laquelle vous désirez que ses yeux ne s'ouvrent jamais... Ma vengeance, en ce cas, frapperait principalement, presque exclusivement sur vous, et comme vous êtes une créature plus que parfaite, planant dans les nuages éthérés bien au-dessus des faiblesses humaines, vous avez résolu de tout subir et de tout souffrir, plutôt que de prêter les mains à la transaction dont votre repos présent

et votre tranquillité future auraient été le prix. En conséquence, votre attitude de victime résignée ne s'est pas démentie... — Vous vous drapez silencieusement dans l'héroïque parti de votre sacrifice, — vous attendez les événements, — le temps marche, — la dernière heure du délai fixé sonnera bientôt, et le signal de l'obéissance s'obstine à ne point paraître... Donc il faut vous ouvrir les yeux malgré vous, et vous forcer la main dans votre propre intérêt. Je vais le faire... Je frapperai, soyez en sûr, si vous m'y contraignez par une résistance invincible ! — je frapperai des coups terribles, non pas sur vous, mais sur ceux qui vous sont chers ! Je mettrai la solitude et le désespoir autour de vous. J'atteindrai successivement votre mari, vos deux enfants et votre belle sœur... J'ai commencé déjà, afin qu'il vous soit impossible de douter de ma résolution inébranlable, en même temps que du pouvoir à peu près sans limites dont je dispose pour accomplir cette résolution. A l'heure présente, la vie du marquis d'Hérouville ne tient qu'à un fil. Aujourd'hui même dans la rue Saint-Dominique, à la porte de son hôtel et en présence de nombreux témoins, le marquis d'Hérouville a été insulté et provoqué par un gentilhomme à ma dévotion que j'avais chargé de cette besogne... — La rencontre est inévitable... — Elle aura lieu demain, à moins que cette nuit je n'en ordonne autrement... — Or, le gentilhomme en question n'a jamais manqué son coup... — Il s'est battu cent vingt-quatre fois, il a laissé sur le terrain les cadavres de ses cent vingt-quatre adversaires. — Monsieur d'Hérouville complétera, sans aucun doute, le chiffre rond de cent ving-cinq... C'est à vous, madame, qu'il appartient de prononcer à l'instant et

sans appel sur le sort de votre second mari, s'il meurt demain il mourra tué par vous, bien plus que par l'épée qui le frappera droit au cœur. Ce n'est pas tout encore - appelez vos enfants, madame la marquise — un seul viendra — l'aîné, celui qui porte le nom de Lascars... Le fils du marquis est entre mes mains, précieux otage que je vous rendrai seulement au prix d'une soumission absolue... Croyez-moi donc, car le conseil que je vous donne est de ceux qu'il faut croire — subissez la loi du plus fort... — acceptez ce que vous ne pouvez empêcher et calmez votre conscience en lui démontrant que vous êtes irresponsable, ce qui d'ailleurs est parfaitement vrai, puisque la liberté du refus vous fait défaut. Je me résume... Si vous vous obstinez dans votre endurcissement, demain monsieur d'Hérouville aura cessé de vivre et vous ne reverrez jamais votre plus jeune fils... Si, au contraire, le signal convenu m'apparait, l'adversaire du marquis lui fera des excuses sur le terrain, j'en prends l'engagement formel, — l'enfant de votre second mari sera dans vos bras avant une heure, et le vicomte de Cavaroc viendra vous présenter après-demain ses respectueux hommages. Vous le voyez, madame la marquise, la situation est claire et limpide comme de l'eau de roche... Vous n'avez qu'un mot à dire, ou plutôt vous n'avez qu'un mouvement à faire, et le plateau de la balance s'empressera de pencher, selon votre bon plaisir, vers les extrémités les plus funestes et les plus irréparables, ou vers les félicités les plus souriantes. Choisissez ! Seulement, le temps presse ! — Choisissez vite ! »

. . . .

Aucune signature ne se lisait au bas de l'étrange épître

que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs... Malheureusement la signature était inutile ! — Chaque ligne et presque chaque mot trahissaient la griffe du tigre !

XXXVII

LA CONSIGNE DE LAURENT.

Lorsque Pauline eut achevé sa lecture, elle ne se livra point à l'une de ces crises de violent désespoir que devaient provoquer, selon toute vraisemblance, les terribles nouvelles qu'elle venait de recevoir. Il arrive un moment, dit-on, où les chairs meurtries et sanglantes, frappées sans relâche par une verge impitoyable, deviennent inertes, insensibles, et n'ont plus la perception nette et distincte du supplice. Madame d'Hérouville en était arrivée là, sans doute. Sans doute, à force d'avoir souffert, elle commençait à perdre le sentiment de la douleur. Toujours est-il que son visage contracté ne changea point d'expression et que ses yeux largement ouverts demeurèrent fixes et secs. Ses mains laissèrent échapper la lettre qui tomba sur le tapis ; — sa tête se pencha, et elle parut s'absorber toute entière dans une sombre et profonde méditation. Cette méditation fut interrompue brusquement par le retour de Gertrude.

La caméristе se précipita dans la chambre d'un air effaré.

— Madame la marquise... madame la marquise... s'écria-t-elle d'une voix qui semblait entrecoupée par une émotion violente — je me meurs d'inquiétude... — Il se passe une chose étrange... inexplicable... et je ne sais, en vérité, comment apprendre à madame la marquise...

Gertrude s'interrompit. Pauline releva la tête et regarda fixement la caméristе. Cette dernière, malgré son impudence habituelle, ne put soutenir l'éclat de ce regard interrogateur; elle baissa les yeux et elle balbutia :

— Un des enfants de madame la marquise a disparu... — Brigitte n'a pas quitté monsieur Paul, mais le petit Armand est introuvable... — Brigitte le croyait avec moi.... — Malheureusement, il n'en était rien !.. je n'ai pas vu ce cher enfant depuis plus d'une heure... — peut-être s'est-il égaré dans les allées du parc... — Je vais courir à sa recherche... je vais emmener tous les valets avec des torches et des flambeaux.

Après avoir débité ce qui précède, très-vivement, et à la façon, de quelqu'un qui récite une leçon apprise par cœur, Gertrude fit un mouvement pour s'éloigner. Pauline l'arrêta d'un geste impérieux et lui dit :

— C'est inutile...

— Madame la marquise me retient !.. s'écria la caméristе stupéfaite, et ne pouvant à peine en croire ses oreilles.

— Oui.

— Madame la marquise veut-elle donc que je reste inactive en une telle circonstance ?

- Rentrez dans votre chambre et attendez mes ordres.

— Eh ! quoi !.. ne puis-je me mettre à la recherche de ce cher enfant ?

— Mon fils se retrouvera sans vous.... Allez et obéissez...

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Gertrude se retira en se demandant tout bas quelle était cette énigme nouvelle dont elle ne pouvait trouver le mot. Aussitôt que madame d'Hérouville se retrouva seule, son visage marmoréen se détendit, et ses traits pâles exprimèrent une résolution suprême. Elle s'approcha de la cheminée, elle y prit deux flambeaux qu'elle alluma à la flamme des candélabres, et qu'elle plaça l'un à côté de l'autre sur le bord intérieur de l'une des croisées. En agissant ainsi, elle obéissait aux prescriptions du baron de Lascars... — Elle indiquait, par le signal convenu, que désormais sa soumission aux volontés de l'infâme gentilhomme serait absolue. Ceci fait, elle se laissa tomber sur un siége, et, plus morte que vive, elle attendit. Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, des clameurs joyeuses retentirent dans la cour d'honneur au-dessous des fenêtres de madame d'Hérouville, et bientôt après, Brigitte parut, tenant par la main le petit Armand qui semblait en proie à une sorte de stupeur pleine d'épouvante. En voyant son second fils, Pauline ne poussa pas un cri, seulement son cœur se fondit dans sa poitrine ; — des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues comme une pluie d'orage ; elle prit l'enfant entre ses bras, et elle l'embrassa longuement, impétueusement, sans pouvoir se

lasser des carresses qu'elle lui prodiguait. Lorsque les premières ardeurs de cette fièvre de tendresse maternelle se fut un peu calmée, Pauline interrogea le petit garçon qui fit dans son langage enfantin un long récit très-obscur dont voici la substance. Armand jouait avec son frère sous les yeux de Brigitte dans une pièce du rez-de-chaussée, lorsque Gertrude était survenue, en lui montrant une image peinte dont les vives couleurs devaient piquer sa curiosité, lui avait fait signe de le suivre, ce qu'il s'était empressé de faire. Une fois la caméristе et l'enfant dans le parc, au milieu de l'obscurité, à quelque distance du château, Gertrude avait tout à coup disparu. Armand, très-effrayé de la solitude et des ténébres, commençait à pleurer à chaudes larmes, et se mettait en devoir d'appeler à son secours, lorsqu'une main rude lui avait fermé la bouche, en même temps que deux bras vigoureux le soulevaient ; — un mouchoir de soie, noué en forme de bâillon, avait alors remplacé la main pour étouffer les cris de l'enfant qui sétait senti emporté sans savoir où, et sans savoir pendant combien de temps. Tout à coup le ravisseur inconnu avait détaché le mouchoir et remis l'enfant sur ses jambes en lui disant d'une voix très-basse :

— Tu vois cette grande maison dont les fenêtres sont éclairées, en face de nous... C'est le château du marquis d'Hérouville... ta mère t'attend... va la rejoindre.

Le petit Armand ne s'était point fait répéter deux fois ces paroles consolantes et libératrices, et, quoiqu'engourdi par l'épouvante qu'il venait d'éprouver, il avait pris sa course dans la direction du château dont quelques centaines de pas, tout au plus, le séparaient. Nous savons le reste. Pau-

line fit faire aux deux enfants, comme de coutume, leur prière du soir. Ensuite elle les coucha de ses propres mains, et lorsque l'ange du sommeil eut touché leurs fronts du bout de son aile, elle donna l'ordre à Brigitte de lui envoyer Laurent, le vieux valet de chambre de monsieur d'Hérouville. Laurent avait plusieurs ridicules, entre autres celui de s'exagérer singulièrement sa propre importance, mais au fond c'était un excellent serviteur, un de ces serviteurs dont la race n'existe plus aujourd'hui, et qui se considéraient comme faisant partie intégrante de la famille à laquelle ils appartenaient.

— Madame la marquise a besoin de moi ? — demanda le valet de chambre avec un salut respectueux.

— Oui, murmura Pauline, j'ai besoin de vous.

— J'attends les ordres de madame la marquise.

— Laurent, reprit la jeune femme — vous êtes profondément dévoué, je le sais, à monsieur le marquis et à moi-même.

— Oh ! oui, madame, profondément !.. s'écria le vieux serviteur avec une exaltation sincère, — je donnerais ma vie pour mes maitres !..

— Je vais vous demander une preuve de votre affection.

— Faut-il mon sang !.. — Je suis prêt. — Gardez votre sang, mon ami... répondit Pauline avec un doux et triste sourire — ce qu'il s'agit de faire n'offre aucun danger.

— Tant pis !

— Je vais vous confier cette nuit un dépot sacré !.. — le plus sacré de tous, car je vous charge de veiller jusqu'au jour sur mes enfants.

Laurent fit un mouvement de surprise.

— Est-ce qu'un péril quelconque menace ces chérubins, du bon Dieu ? demanda-t-il.

— Peut-être.

— Je ne comprends pas, mais je n'ai pas besoin de comprendre pour obéir... — Que faut-il faire ?

— Il y a sans doute des armes au château ?

— Oh ! oui, madame la marquise, tout un arsenal de fusils et de pistolets ; — sans compter des fusils de chasse et les pistolets de tir de monsieur le marquis...

— Eh bien ! prenez plusieurs de ces armes... assurez-vous qu'elles sont chargées et apportez-les ici... Vous passerez la nuit dans cette chambre.

— Dans cette chambre ! répéta Laurent d'un air étonné.

— Sans doute, répondit Pauline.

— Où couchera donc madame la marquise ?

— Je ne me coucherai pas... j'ai beaucoup à écrire et je veillerai dans la pièce voisine.

— Suffit, madame la marquise !.. j'aurai des armes de quoi tuer quinze hommes, et je serai solide au poste comme une sentinelle un jour de bataille... — Madame la marquise me permet-elle de lui demander la consigne ?

— Ne laisser pénétrer auprès de mes enfants personne qui vous soit inconnu, et si quelque étranger tentait de s'introduire dans cette chambre malgré vous, soit par les portes, soit par les fenêtres, faire feu sans hésitation et sans pitié sur l'agresseur.

— C'est trop juste !.. tant pis pour le mal intentionné qui se permettrait d'escalader nuitamment un château que

madame la marquise me fait l'insigne honneur de mettre sous ma garde !.. son affaire ne serait pas bonne, et je lui donnerais une leçon dont il conservait le souvenir jusqu'à la fin de sa vie... qui, d'ailleurs ne serait pas longue !... je vais à *l'armurerie*, madame la marquise, et je reviens incontinent.

Au bout de cinq minutes, en effet, Laurent reparut, apportant avec lui trois fusils de chasse à deux coups, et une dizaine de pistolets de tous les calibres.

XXXVIII

TESTAMENT ET CONFESSION.

Le fidèle serviteur mit en bon ordre tout son arsenal, puis, jetant un fusil sur son épaule droite, il commença une promenade de long en large dans la chambre, en étouffant avec soin le bruit de ses pas pour ne point réveiller les deux enfants. Pauline, certaine désormais qu'aucune tentative dirigée contre ses fils ne pourrait être couronnée de succès, s'engagea dans un escalier dérobé conduisant à la petite pièce dont l'usage était attribué à Gertrude. En arrivant auprès de la porte de cette pièce, madame d'Hérouville entendit d'une manière très-distincte le bruit métallique facilement reconnaissable que produisent des pièces d'or en tombant les unes sur les autres. A coup sûr mademoiselle Gertrude comptait des sommes importantes. Pauline ouvrit brusquement la porte. La camériste ne s'attendait guère à voir entrer sa maîtresse. — Ses doigts maigres et nerveux s'ingéniaient à faire entrer des piles de louis étincelants dans un petit sac de toile. Elle poussa un

cri de surprise, et une demi douzaine de pièces d'or s'échappant de ses mains, roulèrent sur le plancher.

— Que faites-vous là, mademoiselle? — demanda madame d'Hérouville d'un ton glacial et avec une intonation souverainement méprisante.

— Madame la marquise le voit... — balbutia Gertrude au comble de l'embarras — je m'occupe du calcul de mes économies...

— Ainsi donc — poursuivit Pauline — cet argent provient de vos gages?

— Oui, madame la marquise...

— La somme me paraît forte...

— Voici longtemps déjà que je suis en service, et comme mes maitresses ont toujours été très-généreuses pour moi, j'ai pu mettre de côté quelques petites choses...

Un sourire d'une étrange amertume vint aux lèvres de Pauline.

— Est-ce que madame la marquise ne me croit pas? — murmura Gertrude — madame la marquise me ferait-elle l'injure de douter de ma probité...

Pauline haussa les épaules.

— Votre probité! — répliqua-t-elle — personne ici ne s'en occupe! — voici vingt cinq louis, mademoiselle... — vous pouvez sans scrupule les joindre à vos économies.

L'intonation de la jeune femme souligna en quelque sorte ces deux derniers mots. L'étonnement de la camériste ne connut plus de bornes.

Madame me donne vingt-cinq louis! balbutia-t-elle.

— Je ne vous donne rien, je vous paye, — prenez... — C'est une année de vos gages...

— Mais l'année commence à peine, et l'intendant de monsieur le marquis m'a réglé mon compte à la fin du mois de février...

— L'année est finie pour vous, puisque vous n'êtes plus à mon service... — répondit Pauline.

— Madame la marquise ne me garde point ! — s'écria Gertrude.

— Dites que je vous chasse... — le mot sera le plus exact...

— Qu'ais-je donc fait ?

La marquise ne répondit pas à cette question, mais ses regards prirent un tel éclat que Gertrude baissa les yeux involontairement sous le choc de leur double éclair ; — le caractère de la femme de chambre, nous le savons depuis longtemps, était un composé de bassesse hypocrite et d'impudente audace. Anéantie d'abord par la certitude foudroyante que les cordons de son masque étaient brisés, elle ne tarda guère à redevenir elle-même, c'est-à-dire une odieuse et venimeuse créature, et, à l'instar du serpent vaincu, elle voulut mordre le pied qui venait de l'écraser.

— Madame la marquise me renvoye — dit-elle en relevant la tête — et certes madame est dans son droit, puisque mon service a cessé de lui plaire... et néanmoins madame a tort, je me permettrai de l'affirmer... — Je ne suis il est vrai qu'une pauvre servante, mais quand une servante connaît ainsi que moi d'étranges et dangereux secrets, on lui doit des égards, ne fut-ce que pour payer son silence (1)...

La rougeur ardente de l'indignation vint colorer le pâle

(1) Voir le précédent ouvrage *Les Pirates de la Seine*.

visage de madame d'Hérouville. Elle interrompit violemment Gertrude et elle s'écria :

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle, et je ne veux pas vous comprendre !.. — J'ignore quelle menace honteuse et misérable se cache sous vos paroles, et je ne veux pas le savoir ! — Mais, quelque soit cette menace, je la brave ! — Partez !

— Madame la marquise m'accordera sans doute jusqu'à demain matin pour quitter le château ?

— Je ne vous accorderai pas une heure. — Vous ne passerez point la nuit sous mon toit ! préparez votre malle et partez à l'instant...

— Je ne puis cependant attendre le jour sur la grande route ! — une telle exigence de la part de madame la marquise serait par trop cruelle !

— Il y a des auberges à Port-Marly... — Un des valets du château vous accompagnera jusqu'à la plus proche...

— Ainsi, madame est sans pitié.

— Sans pitié pour vous... oui ! cent fois oui !...

Gertrude, en proie à un accès de rage indicible, semblait près de suffoquer. Sa respiration haletante, passant à travers ses dents serrées, produisait un bruit comparable au sifflement d'un reptile en colère.

— Alors — balbutia-t-elle d'une voix sourde et à peine distincte — alors, c'est la guerre.

— La guerre ! — répliqua Pauline avec un écrasant mépris — la guerre de vous à moi ! allons donc ! — vous oubliez en vérité qui vous êtes, et vous ne vous souvenez plus à qui vous parlez !

— Je pars ! — dit alors la camériste en reprenant sou-

dainement tout son sang-froid — mais je me vengerai ! — vous êtes une marquise et je ne suis qu'une servante, eh ! bien, ça n'empêche pas que je vous ferai pleurer des larmes de sang, aussi vrai que je me nomme Gertrude et que je vous hais de toute mon âme !

. . . .

Une demi-heure après ce moment, l'odieuse créature quittait le château, sous la conduite d'un valet portant sa malle, et elle allait frapper à la porte d'une auberge de Port-Marly, puis, au lieu de coucher dans cette auberge, elle donnait un louis à l'hôtelier pour le décider à atteler son cheval à sa carriole, et à la conduire à Paris cette nuit même, et elle l'y décidait en effet.

§

Aussitôt que Gertrude, — ce Judas femelle, — eut abandonné le logis qu'elle souillait par sa présence, madame d'Hérouville regagna la chambre où Laurent continuait à faire faction auprès des berceaux des deux enfants. Elle dit une parole d'encouragement au vieux serviteur, et, prenant sur la cheminée un des candélabres chargés de bougies, elle se retira dans la pièce voisine, disposée pour servir tout à la fois de bibliothèque et de cabinet de travail. Tout autour de cette pièce des rayons en bois d'ébène incrustés de cuivre étaient chargés de livres anciens et modernes richement reliés. Un bureau de style Louis XV, en marqueterie d'un travail exquis, occupait le milieu du cabinet et supportait un monumental encrier de Boule et des cahiers de tous les formats, depuis le papier in-folio, épais et roide comme du parchemin, jusqu'au papier à lettre mignon et parfumé, orné de filigranes délicats. Pauline s'assit devant

ce bureau ; — elle appuya ses coudes sur la basane rouge gauffrée d'or, elle cacha sa tête dans ses mains, et elle demeura longtemps plongée dans une immobilité si complète qu'on aurait pu la croire morte ou endormie. Seulement, de minute en minute, une grosse larme se faisait jour à travers ses doigts entrelacés et tombait sur le bureau. Soudain la jeune femme changea d'attitude. Elle attira à elle un des cahiers placés à portée de sa main ; — elle trempa une plume dans l'encre et elle se mit à écrire rapidement et sans s'arrêter pendant tout le reste de la nuit. Lorsque les premières clartés de l'aube pénétrant à travers les vitrages des hautes et larges fenêtres, firent pâlir les clartés vacillantes des bougies presque entièrement consumées, Pauline avait couvert d'écriture un grand nombre de feuillets. Elle s'arrêta. La fatigue l'écrasait ; — sa main roidie refusait de lui rendre un plus long service ; — enfin, malgré ses souffrances morales, cuisantes, ce lourd sommeil, que l'écrasante lassitude amène presque toujours à sa suite, s'emparait d'elle et la dominait irrésistiblement. Sa tête appesantie se balançait d'une épaule à l'autre ; ses paupières brûlantes s'abaissaient sur ses yeux fatigués, et tout lui semblait devenir vague et confus, autour d'elle aussi bien qu'en elle-même. Elle fit un dernier et inutile effort pour réagir contre l'engourdissement absolu qui prenait possession de son corps et de son âme ; — sa main feuilleta les pages couvertes d'écriture... — ses lèvres murmurèrent avec un découragement profond :

— C'est à peine si la moitié de ma tâche est faite ! — et cependant il faut qu'aujourd'hui même tout soit fini !... il le faut !

Pauline reprit la plume et voulut continuer, mais ce fut en vain. La plume s'échappa de ses doigts ; — sa tête se pencha sur sa poitrine ; — ses yeux se fermèrent complétement. Elle dormait. Profitons du sommeil de la jeune femme pour nous glisser derrière elle et pour lire par-dessus son épaule, non son manuscrit tout entier, mais les premières lignes tracées par sa main défaillante en tête de ce manuscrit. Voici ces lignes :

« Cher Tancrède, mon mari bien-aimé, mon premier, mon unique amour, le meilleur et le plus adoré des hommes, lorsque tu briseras l'enveloppe dans laquelle ces feuillets seront renfermés, un cœur qui n'a jamais battu que pour toi seul aura cessé de battre... — celle que tu appelais *ta Pauline* n'existera plus. Je vais mourir... — non volontairement, Dieu le sait, mais parce qu'une fatalité cruelle, acharnée, impitoyable, m'interdit de rester vivante... — Mon existence entraînerait pour ceux que j'aime, c'est-à-dire pour toi, pour ta sœur et pour mes chers enfants des malheurs inévitables et irréparables... — Je me dévoue afin de vous sauver tous, et la pensée que mon sacrifice ne vous sera pas inutile, fait ma consolation et ma force à l'heure suprême du dernier adieu. Je veux que tu me pardonnes ma mort, cher Tancrède, et pour cela je vais te raconter ma vie depuis l'époque où je suis entrée dans l'âge de raison, c'est-à-dire dans l'âge de souffrance. Quoique les années dont je vais remonter le cours n'offrent pas une seule faute aux regards de ma conscience, le récit que tu vas lire sera cependant une confession, en même temps qu'un testament. Oui, cher Tancrède, une confession ! Je ne t'ai jamais offensé, ni en action, ni en pensée, Dieu m'en

est témoin, et cependant j'ai eu vis-à-vis de toi un tort grave. — Ma confiance en ton amour était absolue, comme mon amour lui-même, et néanmoins j'ai gardé un secret pour toi. Hélas ! si j'avais eu le courage de te révéler plutôt ce secret, ma situation serait bien différente aujourd'hui ! — Tu aurais lutté de toute ta puissance contre la fatalité qui m'écrase, et peut-être ton intelligence et ta force auraient-elles triomphé du mauvais sort ! Le courage m'a manqué... Je craignais pour toi les morsures d'une souffrance égale à la mienne... — Je voulais garder pour moi seule toutes les angoisses, toutes les tortures... — J'ai réussi, n'est-ce pas, cher Tancrède, et ma mort est le premier, le seul chagrin que je t'aurai jamais causé. Ce secret fatal, ce secret maudit, qui nous sépare et qui me tue, je ne veux pas du moins l'emporter dans ma tombe. — Je ne veux pas, quand je serai partie, que tu maudisses ma mémoire. Ecoute donc... tu vas tout savoir. »

. . . .

Et Pauline Talbot, baronne de Lascars, marquise d'Hérouville, commençait aussitôt après le long et triste récit de sa vie.

XXXIX

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS.

Lorsque Tancrède et Pauline quittaient momentanément Paris, l'hôtel de la rue Saint-Dominique ne restait point inhabité. Un valet de confiance était préposé, conjointement avec le concierge, à la garde et à l'entretien intérieur du vaste édifice. Ce valet apprit à Tancrède, au moment de son arrivée, que le joaillier Boëhmer en personne s'était présenté deux fois à l'hôtel depuis une semaine, et qu'il avait témoigné le plus vif désir d'être instruit sans retard de la présence de monsieur d'Hérouville à Paris.

— Allez à l'instant chez Boëhmer — dit le marquis — et prévenez-le que ce soir, si je suis libre, ou demain matin à coup sûr, je passerai chez lui.

Après avoir donné cet ordre, Tancrède déjeuna rapidement, revêtit son grand uniforme et se fit conduire chez le ministre de la guerre, par qui nous savons déjà qu'il était attendu. L'entrevue se prolongea, puis, comme il fallait

20

soumettre à l'approbation du roi les mesures prises entre le colonel et le ministre, ce dernier conduisit Tancrède à Versailles, dans son carrosse, et ne le ramena à Paris qu'à une heure très-avancée de la soirée. Ce fut donc le lendemain seulement, dans la matinée, que monsieur d'Hérouville se rendit chez son joaillier.

— Vous avez pris la peine de me venir chercher deux fois, monsieur Boëhmer — lui dit-il, avez-vous donc à me faire quelque communication importante?

— Ah! monsieur le marquis — s'écria le joaillier — combien je suis heureux de vous voir enfin!.. — vous avez devant vous l'homme le plus perplexe et le plus embarrassé qui soit au monde.

— Eh! mon Dieu — demanda Tancrède en souriant, d'où viennent cette perplexité et cet embarras, et que puis-je pour les faire cesser?

Boëhmer ouvrit la caisse de bronze, à triples serrures, qui se trouvait dans son cabinet, il en tira le bracelet que nous connaissons, tout noirci et tout oxidé par le feu et il le mit sous les yeux de monsieur d'Hérouville.

— C'est bien là, n'est-il pas vrai — le bijou remis par monsieur le marquis à mon premier commis? — fit-il ensuite.

— Parfaitement... — mais je m'attendais, je l'avoue, d'après la promesse de votre employé, à trouver la restauration complète, et je vois, non sans un peu de surprise — qu'elle n'est pas même commencée.

Sans répondre à ce reproche indirect, le joaillier reprit :

— Monsieur le marquis me permet-il de lui deman-

der quelle valeur il attribue aux diamants de ce bracelet ?

— Il me semble, si mes souvenirs sont exacts, que d'après une estimation faite par vous-même il y a quelques années, ces pierreries représentent une quarantaine de mille livres.

— Les souvenirs de monsieur le marquis sont exacts... — à l'époque dont il s'agit, le joyau que voici valait en effet tout au moins quarante mille livres.

— Aurait-il donc aujourd'hui perdu de son prix ?

— Il vaut aujourd'hui cent cinquante livres, et cela par l'excellente raison que les diamants véritables ont été remplacés par des diamants faux.

Tancrède fit un brusque haut le corps.

— C'est impossible ! — s'écria-t-il dans un premier mouvement de stupeur.

— C'est peut-être impossible — répliqua Boëhmer, — mais je donne à monsieur le marquis ma parole d'honneur que rien n'est plus vrai... — l'étonnement de monsieur le marquis me prouve d'ailleurs que la substitution s'est faite à son insu, et je m'en doutais.

Pendant quelques secondes monsieur d'Hérouville resta muet et absorbé. — Il se trouvait en face d'un mystère étrange, et aucune explication logique et vraisemblable ne se présentait à son esprit, malgré les efforts de son imagination en travail.

— Ces diamants changés... — murmura-t-il enfin — mais comment ? — par qui ? — dans quel intérêt ? — je m'y perds !...

Boëhmer intervint.

— Je ne me charge point de donner à monsieur le marquis le mot de l'énigme — dit-il — mais peut-être pourrais-je le mettre sur la voie.

— Parlez, alors, je vous en supplie! — parlez vite !

— Loin de moi la pensée d'accuser personne, reprit le joaillier — seulement je puis affirmer à monsieur le marquis que bon nombre de grandes dames, qui me sont particulièrement connues et qui se trouvent à la tête de ma clientèle aristocratique, ne se font aucun scrupule de remplacer momentanément par des pierres fausses leurs diamants mis en gage pour faire face à certains embarras d'argent, d'une nature très-innocente, mais dont elles désirent que leurs maris ne soient pas instruits.

— Je vous comprends ; — répondit le marquis — beaucoup de femmes du monde et de la cour, je le savais déjà, font flèche de tout bois lorsqu'il s'agit d'alimenter leur luxe insensé — il n'en peut être de même pour madame d'Hérouville... — Elle n'a pas de dépenses secrètes... — ses goûts sont simples... — trop simples même pour sa haute position, et d'ailleurs ma fortune tout entière, qui est immense, serait à la disposition de ses caprices... — vous voyez qu'il faut chercher autre chose.

Boëhmer réfléchit à son tour pendant quelques secondes.

— Monsieur le marquis, dit-il ensuite, peut-être allons-nous trouver le moyen d'arriver à une solution.

— Quel que soit ce moyen — s'écria Tancrède — je l'accepte avec empressement.

— L'imitation de ces diamants est si parfaite — continua le joaillier — qu'elle a trompé l'examen — (superficiel

il est vrai) — de mon premier commis... — un seul homme vient à bout, par des procédés de son invention, de produire des résultats aussi merveilleux... — Le strass que vous avez sous les yeux vient de chez lui, je crois en avoir la certitude.

— Quel est cet homme ?

— Un vieux juif fabricant et marchand de bijoux, mais surtout usurier, prêteur sur gages, et trois ou quatre fois millionnaire.

— Il s'appelle ?

— Samuel Love.

— Vous savez où il demeure ?

— Parfaitement.

— Pouvez-vous me mettre en rapport avec lui ?

— Rien n'est plus facile.

— Quand ?

— Aussitôt que monsieur le marquis le désirera.

— Aujourd'hui même, alors.

— Soit, aujourd'hui même... monsieur le marquis veut-il que j'amène Samuel Love à son hôtel ?

— Non... conduisez-moi plutôt à la demeure de ce juif... — j'ai mon carrosse à votre porte, et vous voudrez bien me servir d'introducteur.

— Le temps de prendre un chapeau, et je suis aux ordres de monsieur le marquis.

— Un mot encore..... — croyez-vous que Samuel Love répondra franchement et de bonne grâce à mes questions ?

— Je l'ignore, mais il existe un moyen à peu près infaillible de le forcer à parler.

— Et, ce moyen !

— C'est de le menacer du lieutenant-criminel.

— Ce juif est donc absolument un coquin.

— Euh ! euh ! peut-être ne volerait-il pas une bourse dans la poche d'un passant — (et encore je me garderais bien d'en répondre) — mais à coup sûr il n'a point la conscience nette, et la plus innocente de ses transactions pourrait au besoin servir de base à un acte d'accusation bien en règle... — Samuel Love est d'une nature craintive... — il aura peur de votre crédit sur ces messieurs du grand et du petit Châtelet, et il vous dira la vérité.

Boëhmer et monsieur d'Hérouville montèrent dans le carrosse de ce dernier, et le cocher reçut l'ordre de toucher à la rue des Francs-Bourgeois où demeurait Samuel Love. Le vieux juif reçut les visiteurs dans une sorte de petite pièce obscure et poudreuse qui lui servait de cabinet et de magasin, et qui ne contenait d'autres meubles qu'un coffre-fort, trois chaises et un bureau vermoulu supportant deux balances de précision, destinées l'une à peser l'or et l'autre à peser les diamants. Samuel Love accueillit avec le plus vif empressement et la déférence la plus humble, le joaillier Boëhmer, qu'il nommait *mon illustre confrère* et sur lequel il appelait de façon fervente les bénédictions du *Dieu de Jacob !* Boëhmer tira de sa poche le bracelet qu'il avait apporté et le mit sous les yeux du juif en lui disant :

— Maître Samuel, reconnaissez-vous ceci ?

Samuel Love ajusta ses bésicles de fer sur son nez mince et crochu ; il examina longuement les diamants faux et il répondit :

— Aussi vrai que je suis un honnête vieillard, — je ne

reconnais rien... — Pourquoi me faites-vous cette question?

— Parce que des pierres précieuses d'une grande valeur ont disparu de l'hôtel d'Hérouville... on soupçonne un vol audacieux et l'on a des raisons de croire que les diamants faux qui ont remplacé les brillants sortent de chez vous, ce qui vous compromettrait infiniment, vous devez le comprendre aussi bien que moi.

— Dieu d'Abraham! — s'écria Samuel en levant vers le plafond ses mains tremblantes — Dieu d'Isaac!... on parle d'un vol!...

— Mon Dieu, oui.

— Et, madame la marquise laisse s'accréditer un tel bruit? reprit chaleureusement le juif.

— Madame d'Hérouville ne sait rien. — Elle est même absente de Paris en ce moment.

— Alors — reprit Samuel Love — moi non plus je ne sais rien, et je ne reconnais pas le bijou que vous me présentez.

— Mais — continua Boëhmer — voici monsieur le marquis d'Hérouville dont la ferme intention est d'aller en sortant d'ici trouver le lieutenant-criminel, son ami, s'il n'obtient pas de vous des renseignements utiles, et de se reposer sur ce haut fonctionnaire du soin de remonter jusqu'à l'origine de cette bizarre affaire de vol et de substitution, et d'en poursuivre les auteurs et les complices.

Le petit juif chétif et rabougri se mit à trembler comme la feuille. — Il répondit cependant avec une certaine assurance, que démentait l'expression d'immense terreur peinte sur son visage.

— Ainsi, monsieur le marquis d'Hérouville se propose de mettre le lieutenant-criminel au fait de la disparition des diamants ?

— C'est mon intention bien arrêtée — fit Tancrède. — Je veux voir clair au milieu de ces ténèbres.

— Eh ! bien — répliqua le juif — si monsieur le marquis prend ce parti, il aura grand tort, et il ne tardera guère à s'en repentir.

— Je m'en repentirai, dites-vous !.. — s'écria monsieur d'Hérouville.

— Très-amèrement !

— Pourquoi donc ?

— Pour des raisons toutes personnelles que madame la marquise pourra se charger d'apprendre elle-même à monsieur le marquis.

— Que dites-vous ?... — madame d'Hérouville connaît-elle donc ce qui s'est passé ?

— Elle le connaît si bien qu'elle seule a mis les diamants en gage et commandé les imitations.

— Ma femme a mis ses joyaux en gage, balbutia Tancrède qui crut sentir une montagne s'écrouler sur lui et l'ensevelir sous ses débris.

— Il paraît que madame la marquise avait grand besoin d'argent... poursuivit le juif. — J'ai fait de mon mieux pour l'obliger... — monsieur le vicomte de Cavaroc m'ayant affirmé sur l'honneur que les bijoux en question étaient la propriété particulière de madame la marquise, j'ai prêté deux cent mille livres, et cette somme, j'ose l'espérer, ne sera point compromise, je suis un pauvre père de famille.

— Le vicomte de Cavaroc, répéta Tancrède d'une voix étrange et comme un homme qui parle en dormant.

— Un bien digne seigneur, appuya Samuel, et qui doit être des amis de monsieur le marquis.

— Sans doute je rêve !... — se dit à lui-même monsieur d'Hérouville, je rêve et je vais m'éveiller.

Puis il ajouta à haute voix, mais sans avoir conscience de ses paroles :

— Heureusement, tout cela est impossible ! — pendant le sommeil l'âme extravague... — le rêve ressemble à la folie.

— Voici l'acte — fit Samuel Love en ouvrant son coffre-fort et en tirant une feuille de papier timbré couverte d'écriture, feuille qu'il mit à portée du regard de Tancrède, mais en ayant grand soin toutefois de ne point s'en dessaisir complétement.

Monsieur d'Hérouville laissa tomber ses yeux sur cet acte et tressaillit de tout son corps en reconnaissant la signature de Pauline. Il lui sembla qu'une double griffe d'acier lui broyait le cœur, et il balbutia :

— C'était donc vrai ! — oh ! malheureux !.. — malheureux que je suis !

— Monsieur — ajouta-t-il au bout d'un instant en s'adressant à Samuel Love — vous serez payé, non par madame la marquise, mais par moi... — Dans quelques jours, je vous écrirai de venir à l'hôtel, et là vous échangerez les diamants contre l'argent qui vous est dû.

— Je m'empresserai d'obéir à monsieur le marquis... — répondit le juif en courbant son échine jusqu'à terre.

Tancrède et Boëhmer quittèrent le logis de Samuel Love

et la rue des Francs-Bourgeois. Pendant le trajet, aucune parole ne fut échangée entre le gentilhomme et le joaillier, mais au moment où le carrosse s'arrêtait devant la porte de ce dernier, Tancrède lui dit :

— Depuis plus d'un siècle, monsieur Boëhmer, votre famille jouit de l'estime et de la confiance de la mienne... — il m'est permis de compter sur votre absolue discrétion, n'est-ce pas ?

— Oui, certes, monsieur le marquis — répondit le joaillier avec un inimitable accent de sincérité, le secret confié au prêtre par le pénitent dans le confessionnal, n'est pas plus en sûreté que votre secret, je le jure !

— Je vous crois pleinement, monsieur Boëhmer... — j'ai toute confiance, et je vous remercie du fond du cœur !

— A l'hôtel, dit ensuite Tancrède au valet de pied qui se présentait à la portière pour prendre ses ordres.

Il nous faudrait de nombreuses pages, il nous faudrait un volume entier, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs les orages et les accalmies qui se succédèrent dans l'esprit de monsieur d'Hérouville, lorsqu'il se retrouva seul au fond de son appartement, et qu'il lui fut possible de réfléchir à tout ce qu'il venait d'apprendre d'une façon si imprévue et si foudroyante. Tantôt des ouragans de colère et de jalousie grondaient dans l'âme du malheureux gentilhomme à la pensée de ce vicomte de Cavaroc, qu'il ne connaissait pas, qu'il avait à peine entrevu dans les salons de la marquise de Langeac, et qui soudainement se trouvait mêlé de la façon la plus intime et la plus inexplicable à tout un côté mystérieux de l'existence de Pauline. Tantôt il réussissait presque à se persuader que le hasard seul était

coupable, que les apparences étaient menteuses, — que la marquise n'avait rien de commun avec Cavaroc, — que cet emprunt de deux cent mille livres cachait un secret innocent, peut-être même honorable, et enfin qu'il suffirait d'une explication courte et simple de la jeune femme, pour dissiper tous les nuages, anéantir tous les soupçons et rendre lumineuses les ténèbres menaçantes au milieu desquelles il était plongé. Dans ces moments-là, monsieur d'Hérouville se sentait calmé par des bouffées rafraîchissantes de confiance et d'espoir, mais presque aussitôt, il se retrouvait face à face avec l'évidence sombre et fatale — la jalousie reprenait le dessus ; — Pauline lui semblait la plus lâche et la plus infâme des créatures, — il arrachait les ailes de l'ange adoré si longtemps, et il enfonçait ses ongles ensanglantés dans sa poitrine haletante. Après deux heures de ces combats sinistres, dont les tortures suffiraient à creuser des rides et à blanchir les cheveux sur un front de vingt ans, Tancrède comprit qu'il allait devenir fou s'il restait plus longtemps en présence de lui-même. Il ne se donna pas le temps de la réflexion.

Il prit machinalement son chapeau, son épée, et il sortit de l'hôtel sans savoir de quel côté se dirigeraient ses pas.

XL

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Les évènements imprévus devaient se succéder sans relâche pendant cette journée, comme se succèdent les coups de foudre dans un ciel orageux... Tancrède venait à peine de quitter l'hôtel, — il suivait rapidement l'un des bas côtés de la rue, ne voyant rien, n'entendant rien, et presque semblable à un somnambule qui ne se rend pas compte de ses actes. Un homme jeune encore, remarquablement beau, vêtu avec la plus parfaite élégance et portant l'épée et les talons rouges, s'avançait à la rencontre de monsieur d'Hérouville... Sans doute ce gentilhomme était non moins distrait que notre héros, car il ne dévia point de la ligne droite et ne rallantit pas sa marche au moment où un choc devenait inévitable entre lui et le marquis. Ce choc fut rude. Le gentilhomme inconnu faillit — du moins en apparence — tomber à la renverse et son chapeau amplement galonné d'or roula dans la poussière. Monsieur d'Hérouville eut en ce moment conscience de sa complète

absorption morale ; — il se crut seul coupable de cet abordage involontaire, il salua courtoisement et il murmura :

— Je suis vraiment désolé, monsieur, de ce qui vient d'arriver et je vous en fais mes excuses...

— Vos excuses ! — répliqua l'inconnu d'un ton arrogant — je ne les accepte pas ! vous êtes un brutal et un maladroit !..

Ces paroles si inconvenantes en une telle circonstance, cette injure grossière et gratuite, rappelèrent complètement Tancrède à lui-même. Il devint plus pâle encore qu'il ne l'était une seconde auparavant, et il dit, les dents serrées :

— J'ai mal entendu, sans doute... — Répétez, monsieur, je vous prie...

L'inconnu répéta.

— Et maintenant — ajouta-t-il — ramassez mon chapeau, je vous l'ordonne !..

— Drôle ! — s'écria Tancrède hors de lui — prenez garde ! — si je ne vous considérais comme un fou, je vous châtierais à l'instant...

— Faites-le donc ! — dit l'inconnu en tirant son épée.

Ce qui précède était de nature, en tout pays, et particulièrement à Paris, à rassembler la foule. Quoique la rue Saint-Dominique n'ait jamais été bien passante, un cercle de badauds et de curieux commençait à se former autour des deux hommes.

— Vous cherchez une querelle, monsieur? — fit Tancrède fort peu désireux de se donner en spectacle, et reprenant tout son sang-froid.

— Ce n'est pas une querelle que je cherche. c'est une

réparation qu'il me faut... vous m'avez appelé *drôle*, et ce mot veut du sang...

— Soit, monsieur...— nous nous verrons ailleurs qu'ici quand il vous plaira... je suis le marquis d'Hérouville et voilà mon hôtel.

— Moi je suis le chevalier de La Morlière et je vous tuerai demain matin....

Tancrède, pour toute réponse, haussa les épaules.

— Mes témoins seront chez vous dans deux heures, monsieur le marquis — reprit La Morlière — faites en sorte qu'ils y trouvent les vôtres...

— Soyez sans inquiétude, monsieur le chevalier, on ne les fera point attendre...

Ces mots terminèrent l'entretien. Les deux adversaires échangèrent un salut hautain et se séparèrent, au grand désappointement des curieux qui pendant quelques secondes avaient espéré qu'un combat singulier immédiat allait leur procurer le spectacle le plus intéressant et le plus dramatique. Chose étrange! — monsieur d'Hérouville marchait maintenant d'un pas plus allègre, la tête moins basse et le cœur moins oppressé... Ce duel imprévu, qui venait de tomber ainsi du ciel sur son passage, lui apportait un soulagement vérirable en le forçant à se distraire de ses pensées douloureuses, de ses déchirantes réflexions... D'ailleurs la perspective d'être tué quelques heures plus tard ne l'effrayait point. — Le calme profond de la mort lui semblait désirable au milieu des angoisses qu'il éprouvait... Il envisageait l'éternel repos avec complaisance, et il l'appelait de tous ses vœux comme le voyageur brisé de fatigue appelle le sommeil réparateur... Tancrède avait besoin de

se procurer sans retard deux témoins. — il se rendit rue Cassette chez un de ses plus chers camarades, le comte d'Anhald, lieutenant-colonel aux dragons de la Reine, et il fut introduit sur-le-champ.

— Quelle joie de te voir ! — s'écria le comte — je te croyais absent de Paris...

— Je suis à Paris depuis hier et pour un laps de temps très-court.

— Et tu as pensé à moi ! — bravo ! — voilà le fait d'un véritable ami...

— Ma visite est intéressée...

— Elle ne m'en est pas moins agréable... de quoi s'agit-il ?

— J'ai un duel, et j'ai compté sur toi...

— Tu as bien fait... — quand te bats-tu ?...

— Demain...

— A quel propos ?

— Sans aucun propos... J'ai heurté tout à l'heure un gentilhomme dans la rue, très-involontairement, et ce gentilhomme m'a insulté et provoqué...

— Ton gentilhomme est un manant...

— C'est mon avis, mais peu importe...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le chevalier de La Morlière...

— Ah ! ah ! ce drôle est La Morlière... eh ! bien, mon cher marquis, tu ne te battras pas...

— Pourquoi donc ?

— Parce que La Morlière est un faquin au-dessous du mépris d'un honnête homme, un chevalier d'industrie, un escroc, un coupe-jarret, un drôle enfin de la pire espèce

avec lequel le marquis d'Hérouville ne peut se rencontrer sur le terrain...

— Je m'y rencontrerai cependant.

— C'est impossible !

— Je te donne ma parole d'honneur que cela sera. . j'ai accepté la provocation, je dois en subir les conséquences.

— Mais ce La Morlière est un spadassin qui vend son épée à quiconque veut se débarrasser d'un ennemi... — il passe pour le plus habile bretteur de Paris... — un duel avec lui, c'est la mort...

— Tu m'estimes assez, je l'espère, pour être certain que je ne reculerai point devant une telle considération...

— Bref, tu veux te battre, quand même ?

— Je veux me battre, et je me battrai...

— Alors, que ta volonté soit faite... — je me résigne à t'accompagner.

— Merci, cher comte, j'étais sûr de toi — le vicomte de Velclerc sera mon second témoin... — nous allons passer chez lui pour le prendre...

— C'est donc bien pressé ?

— On ne peut plus pressé... — Les témoins du chevalier de La Morlière seront chez moi dans deux heures.

— Allons...

Tancrède et le comte d'Anhald se dirigèrent vers le logis du vicomte de Velclerc. Ce dernier ne se trouvait pas chez lui et n'y devait rentrer que fort tard. Les deux gentilshommes frappèrent inutilement à la porte de plusieurs de leurs amis communs. — Tous étaient absents. Monsieur

d'Hérouville dût se résoudre à regagner la rue Saint-Dominique avec un seul témoin.

— Tu recevras les seconds du chevalier, — dit-il à monsieur d'Anhald, — et nous aviserons ce soir à nous mettre en mesure pour demain... A l'heure dite, deux escogriffes de mine suspecte, se disant nobles comme le roi, et se prétendant officiers dans quelque légion étrangère, se présentèrent à l'hôtel au nom de La Morlière. Le comte d'Anhald les reçut, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à leur cacher son profond mépris. Il fut convenu que la rencontre aurait lieu le lendemain, à l'épée, dans le bois de Vincennes, en face du donjon. Ces points importants une fois réglés, les deux escogriffes battirent en retraite, et monsieur d'Anhald rejoignit Tancrède, auquel il rendit compte de ce qui venait de ce passer, et qui se déclara complètement satisfait...

— Maintenant, — reprit le gentilhomme, — je te quitte et je vais me mettre en quête d'un deuxième témoin, car il faut que les choses se passent de façon régulière, sinon je ne me mêle plus de rien...

— Ce que tu feras sera bien fait... — murmura monsieur d'Hérouville.

Le comte allait se retirer, lorsque la porte de la chambre dans laquelle se trouvaient les deux amis s'ouvrit brusquement, — Hector de Rieux parut sur le seuil, courut à Tancrède, lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa avec la plus tendre effusion.

— Vous ici, mon cher enfant ! — s'écria le marquis très-ému, — ah ! combien je suis heureux de vous voir ! — Mais comment se fait-il que vous ayez quitté votre

oncle? — Dites-moi bien vite qu'il n'est pas arrivé malheur à ce digne vieillard !...

— Non, grâce au Ciel !... répondit vivement Hector. — Le mieux dont je vous parlais dans mes dernières lettres s'est soutenu. — Aujourd'hui, mon excellent oncle va presque bien... — il n'a pas voulu retarder plus longtemps mon bonheur.,. — il m'envoie me marier... il espère que je lui mènerai bientôt ma femme. — Je suis descendu de chaise de poste il y a tout au plus une heure... — je viens d'apprendre que ces dames étaient à Port-Marly... — Nous allons partir à l'instant pour les rejoindre, n'est-pas ?

— Hélas ! mon enfant, c'est impossible ! nous ne pouvons partir aujourd'hui...

— Pourquoi ce retard ?... — Quelle affaire si grave vous retient donc à Paris ?...

— Une affaire bien grave en effet, et pour laquelle j'ai besoin de vous. — Je me bats demain avec un méprisable adversaire, et c'est le ciel qui vous envoie, car vous me servirez de second témoin...

. . . .

Pendant tout le reste de la journée, Hector de Rieux ne quitta pas son futur beau-frère, et il ne se sépara de lui que bien avant dans la nuit. Tancrède, resté seul enfin, ne songea point à chercher le sommeil qu'il savait bien ne pouvoir trouver. — Il s'assit à son bureau, et, en prévision de sa mort probable, il écrivit un testament par lequel il laissait à sa veuve la jouissance de la plus grande partie de sa fortune. A ce testament, il joignit une lettre qui ne contenait que des paroles d'indulgence et de pardon, et qui devait être remise à Pauline après le duel, si l'issue de ce

duel était fatale. Le jour parut. Tancrède, malgré sa force physique, se sentit alors épuisé de fatigue. — Les terribles émotions de la veille l'avaient brisé... — il était très-faible, et chancelait comme un convalescent. Il voulait cependant à tout prix faire bonne contenance sur le terrain, il passa dans son cabinet de toilette, et des ablutions d'eau glaciale le ranimèrent et rendirent du ton à ses nerfs et à ses muscles détendus.

— Je veux revoir, pour la dernière fois, l'appartement de ma femme... — se dit-il ensuite, — cette chambre où j'étais heureux... où je croyais follement que mon bonheur serait éternel.

XLI

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Sept heures du matin venaient de sonner au moment où monsieur d'Hérouville franchit le seuil du délicieux sanctuaire dont Pauline avait été si longtemps la divinité chaste et charmante. Qu'on juge de la surprise du marquis, lorsqu'il entendit ouvrir et fermer des portes dans l'intérieur de cet appartement qu'il croyait en effet désert. Son cœur cessa de battre.

— Si c'était Pauline !.. se dit-il, peut-être, pour se justifier, lui suffirait-il d'un seul mot !..

Cette illusion fut de courte durée. Une dernière porte s'ouvrit, et le marquis se trouva face à face avec Gertrude qui lui fit la révérence, tout en essuyant hyprocritement de la main droite ses yeux effrontés d'où ne s'échappait aucune larme. Cette soubrette honorable traînait de la main gauche sur le tapis un grand sac de nuit, bourré de linge et de vêtements jusqu'à la gueule.

— Que faites-vous ici, mademoiselle ? s'écria Tancrède stupéfait.

— Monsieur le marquis le voit bien... répondit la caméristé d'un ton dolent — j'emporte mes hardes.

— Depuis quand n'êtes-vous plus à Port-Marly ?

— Depuis hier au soir... — je suis partie cette nuit, dans une carriole, et j'ai failli être arrêtée et dévalisée par des voleurs tout le long de la route.

— Pourquoi donc avez-vous quitté si brusquement madame la marquise ?

— Hélas ! monsieur le marquis ce n'est pas moi qui ai quitté madame... je l'aimais bien trop pour cela ! c'est madame qui m'a chassée honteusement, sans même vouloir me permettre de rester au château jusqu'au matin, quoique je l'aie priée, suppliée, et conjurée à genoux.

— Vous aviez donc fait quelque chose de bien grave ?

— Je jure devant Dieu qui m'entend, que je n'avais rien fait de mal...

— Enfin, à tort ou à raison, madame la marquise vous accusait ?

— Non, monsieur.

— Espérez-vous me faire croire que vous avez été congédiée ainsi sans motif ?

— Il y avait un motif.

— Lequel ?

— Pour mon malheur, je savais des choses que je n'aurais pas dû savoir...

— De quelles choses parlez-vous ? demanda Tancrède avec un commencement de vague épouvante.

— Je prie en grâce monsieur le marquis de ne pas m'interroger à ce sujet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me serait impossible de lui répondre.

— Qui vous en empêcherait?

— Le respect, d'abord... — Ensuite j'ai de la religion tout comme une autre, et je sais qu'il faut rendre le bien pour le mal.

— Vous ai-je donc fait du mal, mademoiselle?

— Jamais, au grand jamais!... que Dieu me préserve d'avancer un pareil mensonge!.. — Personne n'ignore combien monsieur le marquis est bon!..

— Alors, que signifient vos paroles?.. Comment me manqueriez-vous de respect ?

— Eh ! ce ne serait pas à monsieur le marquis...

— A qui donc?

Gertrude garda le silence.

— A madame la marquise, peut-être? reprit Tancrède.

— Je répète à monsieur que je ne puis répondre...

— Il le faut cependant, mademoiselle... — Vous en avez trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout!... — vos réticences sont de nature à compromettre d'une façon très-grâve votre maîtresse dans mon esprit... — J'ai le droit d'exiger des éclaircissements, et je les exige.

— Ah! monsieur le marquis; que me demandez-vous là!.. balbutia la camériste avec une expression de trouble et d'embarras parfaitement naturelle.

— Je vous demande la vérité, rien que la vérité!

— Elle est si difficile à dire.

Tancrède était à bout de patience. Ses terreurs instinctives redoublaient à chaque mot. — Il voulait savoir, et cependant la pensée de ce qu'il allait apprendre le troublait jusque dans la moëlle de ses os. Il frappa du pied.

— Encore une fois — s'écria-t-il avec colère — parlez, je le veux !.. — vous voyez bien què j'attends, et mon attente doit avoir un terme !

Gertrude se mit à trembler de tous ses membres.

— Monsieur le marquis m'épouvante... — balbutia-t-elle. — Voilà que toutes mes idées s'embrouillent dans ma tête.

Tancrède s'efforça de redevenir calme, ou du moins de le paraître.

— Je ne cherche point à vous effrayer — reprit-il — je veux seulement connaître les choses que vous savez — (disiez-vous tout à l'heure) — et que vous n'auriez pas dû savoir... quelles sont ces choses ? de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit des secrets de madame la marquise.

Un frisson d'agonie passa sur l'épiderme de monsieur d'Hérouville.

— La marquise a donc des secrets ?... — murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Que trop !

— Qui vous les a révélés ?

— Le hasard.

— De quelle nature sont-ils ?

— Je ne sais comment apprendre cela à monsieur le marquis... Je ne suis qu'une pauvre fille, mais je suis honnête, et je ne voudrais rien avoir de pareil à cacher... — non, monsieur, pour tout l'or du monde !

— Supposez-vous donc que la conduite de madame la marquise n'a pas toujours été honorable et irréprochable ?

— Est-ce une conduite honorable et irréprochable pour

une femme mariée que de donner des rendez-vous à un homme qui n'est point son mari ?

— Des rendez-vous !... — s'écria Tancrède.

— Oui, monsieur le marquis.

— Mais c'est impossible !... — l'existence de ma femme était transparente comme du cristal de roche !... Elle ne cachait rien de sa vie ; — les portes de son salon ne se fermaient jamais, et jamais elle ne sortait seule... — Ces rendez-vous dont vous parlez, où donc les aurait-elle donnés ?

— Au bal de l'Opéra.

Tancrède, pendant une ou deux secondes, ressentit un immense soulagement. L'accusation lui semblait à tel point absurde, insoutenable, insensée, qu'elle s'écroulait d'elle-même.

— Allons, mademoiselle — murmura-t-il avec un mouvement d'épaules dédaigneux — vous êtes folle !... j'ai commis une bassesse en vous interrogeant, et j'en suis puni !... C'est justice.

Gertrude regarda Tancrède fixement, d'un air rassuré et presque railleur.

— Monsieur le marquis ne me croit pas ? demanda-t-elle ensuite.

— Non, certes, je ne vous crois pas !... vos accusations sont malfaisantes, mais elles sont encore plus maladroites ! vous mentez bassement et effrontément, comme une servante renvoyée !... Vous pouvez partir, mademoiselle, — je n'écouterai pas un mot de plus.

Gertrude ne fit aucun mouvement pour s'éloigner. — Un mauvais sourire vint à ses lèvres, et elle dit :

— Monsieur le marquis — j'ai des preuves.

Tancrède chancela.

— Des preuves ! balbutia-t-il.

— Et — continua la camériste — je vais avoir l'honneur de les donner à monsieur le marquis. — Un soir, ou plutôt une nuit de cet hiver, le 11 février, madame la marquise, après avoir reçu en cachette et brûlé soigneusement une lettre mystérieuse, a revêtu un domino noir avec un nœud rouge sur l'épaule gauche ; — elle est sortie par l'escalier dérobé et par la petite porte du jardin, et elle n'est rentrée qu'au bout de deux heures.

— Vous le dites — fit Tancrède d'une voix rauque et méconnaissable — mais qui le prouve ?

— Les preuves vont venir ! le lendemain matin, vers onze heures, un cocher de fiacre s'est présenté à l'hôtel... il avait conduit madame au bal de l'Opéra, et il rapportait un bracelet précieux laissé dans ses mains par madame, qui sans doute ayant oublié de prendre sa bourse n'avait pu lui payer le prix de sa course.

— Et la marquise d'Hérouville a reçu cet homme ? s'écria Tancrède haletant.

— Oui, monsieur le marquis, madame l'a reçu malgré sa mauvaise mine, et lui a donné plusieurs pièces d'or pour l'engager au silence. — Le cocher, en question, se nomme Pierre Landry ; il demeure rue Jean-Pain-Mollet, numéro 7, au sixième étage... Monsieur le marquis peut l'interroger — il verra si je mens ou si je dis vrai.

Tancrède ne prononça pas une parole, mais il fit un signe de tête qui signifiait :

— Continuez...

— Quelques jours après — poursuivit la caméristе — madame la marquise descendait au jardin, à dix heures du soir, quoiqu'il fit un froid terrible... Un signal convenu se faisait entendre... — Madame ouvrait la petite porte donnant sur l'impasse des Accacias, et remettait une somme de deux cent mille livres à un homme dont les ténèbres ne m'ont point permis de voir la figure, et qui s'éloignait après avoir dit : « Maintenant soyez tranquille, vous n'entendrez » plus parler de moi. » — Enfin, pas plus tard qu'avant-hier, par conséquent le jour même du départ de monsieur le marquis, un personnage singulièrement suspect se présentait au château de Port-Marly et demandait madame la marquise de la part d'un certain vicomte de Cavaroc que je n'ai jamais vu venir à l'hôtel... — Madame le recevait sur-le-champ et passait avec lui plus de deux heures... — Tous les domestiques du château savent cela aussi bien que moi... — Une circonstance imprévue ayant appris hier au soir à madame que je connaissais l'histoire du bal de l'Opéra et celle des deux cent mille livres, madame m'en a fait un crime et m'a mise à la porte sans vouloir m'accorder une heure, ainsi que je l'ai déjà dit à monsieur le marquis... voilà la vérité la plus vraie et que je meure à l'instant même si j'ai menti d'un mot !

Tancrède n'avait pas besoin désormais d'en apprendre davantage. — Les plus effroyables certitudes se dressaient autour de lui de toutes parts. Les deux cent mille livres données par Pauline à un inconnu, et le nom du vicomte de Cavaroc figurant dans le récit de la caméristе, éclairaient d'une lueur sinistre l'emprunt contracté chez Samuel Love, et donnaient un cachet d'absolue réalité à la

dénonciation tout entière. Le marquis d'Hérouville ne conservait aucune espérance, aucune illusion. Il savait maintenant, à n'en pouvoir douter, que sa femme était une misérable et méprisable créature, traînant dans des fanges inconnues le nom qu'elle avait reçu de lui. Sa tête se pencha sur sa poitrine; — un sanglot mal étouffé monta de sa gorge à ses lèvres, et il balbutia :

— Heureusement, le chevalier de La Morlière me tuera dans une heure !

XLII

DE PARIS A PORT-MARLY.

Le cadran de la vieille horloge du donjon de Vincennes marquait dix heures du matin moins quelques minutes. Le marquis d'Hérouville, le comte de Rieux et le comte d'Anhald descendirent de carrosse à une faible distance du donjon. A peu près à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les premières maisons de Saint-Mandé, leur voiture avait dépassé un vieux fiacre dans lequel se trouvaient le chevalier de La Morlière et ses témoins, et que cahotait lourdement sur les pavés mal entretenus le trot boiteux de deux haridelles poussives. Tancrède et ses amis gagnèrent pédestrement le lieu désigné pour la rencontre. L'adversaire de monsieur d'Hérouville les y rejoignit bientôt avec ses seconds.

— Surtout, messieurs — dit le marquis aux comtes de Rieux et d'Anhald — pas de pourparlers, je vous en supplie ! — aucune difficulté ne peut et ne doit s'élever... — Nous voici sur le terrain et je veux en finir à l'instant même ! — il ne s'agit que de mesurer les épées et de tomber en garde, ce qui peut se faire en quelques secondes.

Le fiancé de Mathilde et monsieur d'Anhald répondirent par un signe d'acquiescement et se disposèrent à se rapprocher des témoins de La Morlière. Qu'on juge de leur surprise et de celle du marquis, lorsqu'ils virent le chevalier franchir la courte distance qui le séparait de monsieur d'Hérouville, saluer ce dernier avec une parfaite courtoisie, et lui dire, sans remettre son chapeau sur sa tête :

— Je me suis battu plus de vingt fois, monsieur le marquis et toujours heureusement... — Mon courage ne peut donc être suspecté, ce qui me met fort à mon aise en la circonstance où nous nous trouvons... Je sortais hier d'un déjeuner d'amis, lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer dans la rue Saint-Dominique. J'avais la tête un peu troublée par les fumées du vin d'Aï. — Je me suis conduit vis-à-vis de vous d'une façon parfaitement inconvenante... — Je vous en fais mes excuses aujourd'hui, et, s'il vous plaît de les accepter, nous en resterons là... — Il va sans dire que je reste à vos ordres, si vous continuez à vous trouver offensé, et que je suis tout prêt à vous accorder la satisfaction qui vous est due.

Monsieur d'Hérouville, crispant ses lèvres et fronçant ses sourcils, écoutait avec un mécontentement manifeste ces paroles de conciliation. Il avait compté sur l'épée invaria-

blement heureuse ou plutôt malheureuse, du bretteur, pour en finir violemment avec une existence qui, désormais lui semblait intolérable. Il n'acceptait point volontiers une déception, et il exprima la volonté nette de mettre l'épée à la main. Mais cette volonté se brisa contre un obstacle dont il lui fut impossible de triompher. Messieurs d'Anhald et de Rieux intervinrent, et ils déclarèrent qu'en présence des excuses formelles et librement faites de monsieur de La Morlière, le duel n'avait plus de raisons d'être, et qu'en conséqnence, si le marquis persévérait dans sa résolution de se battre, ils cesseraient de l'assister et se retireraient aussitôt. Tancrède céda de fort mauvaise grâce, puis, tournant brusquement le dos au chevalier qui conservait un air dégagé pendant ce colloque, il reprit le chemin de son carrosse.

— Grâce au ciel cette sotte affaire est donc enfin finie! — s'écria monsieur de Rieux tandis que la voiture roulait vers Paris — et j'espère bien maintenant, cher Tancrède, que rien ne viendra plus retarder notre départ pour le château de Port-Marly... — Jusqu'à tout à l'heure mon inquiétude avait fait taire mon impatience, mais voici que l'ami est rassuré, et l'impatience de l'amoureux reprend ses droits!

— Je le comprends à merveille, mon cher enfant, — répondit le marquis avec un sourire qui n'était point exempt d'amertume — et j'abrégerai votre supplice autant que cela dépendra de moi... — Nous allons remettre monsieur d'Anhald à sa porte en traversant Paris... — Je vous demande la permission de passer à l'hôtel où j'ai quel-

ques ordres à donner... nous regagnerons ensuite Port-Marly...

— Et je suis certain, cher marquis — murmura le comte de Rieux — que vous avez autant de hâte d'embrasser madame d'Hérouville, que j'en ai, moi, de revoir après une longue absence ma bien-aimée Mathilde.

Tancrède ne répondit pas. Une heure environ après ce moment, le carrosse traversait les Champs-Elysées, suivait l'interminable avenue de Neuilly, passait la Seine sur le pont monumental dont la construction était alors toute récente et gravissait la pente abrupte de la montée de Courbevoie. A l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, les routes des environs de Paris offraient, même en plein jour, de véritables dangers, sinon pour les piétons et les cavaliers, du moins pour les carrosses. Celle de Saint-Germain se distinguait entre toutes par son entretien déplorable, dont les chemins vicinaux des pays les plus perdus pourraient difficilement donner une idée. Sans parler des prodigieuses inégalités du terrain, des trous profonds pratiqués de distance en distance par les pluies d'orages, et des pierres énormes disséminées çà et là au milieu de la voie, cette route était sillonnée d'ornières gigantesques dans lesquelles les roues des charrettes enfonçaient parfois jusqu'aux moyeux. Malgré son adresse et son expérience, le cocher de Tancrède ne parvint point à éviter une de ces ornières. — Un peu avant d'arriver au village de Nanterre, le carrosse pencha tout à coup. — Un craquement se fit entendre — un des essieux venait de se briser. Il fallait descendre de voiture, et louer une carriole à Nanterre pour arriver au but du voyage, à moins de con-

tinuer la route à pied. Tancrède prit sans hésiter ce dernier parti. Tout ce qui pouvait retarder, ne fut-ce que d'une heure, son arrivée au château de Port-Marly, lui semblait un bienfait du ciel. Hector de Rieux, au contraire, à la pensée que chaque pas le rapprochait de mademoiselle d'Hérouville, contenait mal la joie débordante qui remplissait son âme... Il parlait sans relâche de son prochain bonheur — il en parlait avec tant d'animation et de feu qu'il ne remarquait ni le silence de son compagnon, ni l'expression profondément douloureuse empreinte sur son visage.

A la fin, cependant, et malgré son ivresse croissante, ces symptômes si visibles et si mal en harmonie avec le caractère habituellement expansif et souriant de Tancrède, attirèrent son attention.

Il sentit sa joie se glacer au contact de cette froideur étrange, et il demanda :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, mon ami ? — pourquoi semblez-vous triste et contraint ? qu'avez-vous donc ? est-ce que vous êtes souffrant ?

Cette dernière question fournissait au marquis une explication de son attitude, — explication parfaitement plausible et dont Hector ne pouvait manquer de se contenter.

— Oui, mon cher enfant — répliqua-t-il — je souffre en effet depuis quelques heures... — un malaise inexplicable, contre lequel je lutte vainement et qui me domine, s'est emparé de moi ce matin. — J'ai la tête en feu... j'ai la fièvre... — il ne faut donc ni vous étonner ni vous in-

quiéter de mon silence... — Comment pourrais-je vous répondre, lorsque je vous entends à peine ?

— Vous me faites peur ! — s'écria le jeune comte, mon Dieu, si ce malaise allait devenir plus sérieux ! si le danger venait !

— Ne craignez rien de pareil — murmura monsieur d'Hérouville en s'efforçant de sourire — les deux jours que je viens de passer à Paris m'ont fatigué beaucoup — le duel avorté de ce matin m'avait en outre mis dans l'esprit des préoccupations bien naturelles... — Il ne me faut qu'un peu de repos et tout ce qui vous alarme disparaîtra.

— Que Dieu le veuille ! se dit Hector.

Les deux gentilshommes continuèrent à marcher l'un à côté de l'autre, mais silencieusement. Le comte de Rieux ne parlait plus. Le marquis d'Hérouville se parlait à lui-même. Ce qu'il se disait, nous aurions peine à le répéter, car un chaos de pensées confuses et souvent contradictoires s'agitaient et se heurtaient dans son crâne embrasé. Parmi cette effrayante confusion surnageait cependant une idée fixe, incessante, qui revenait sous toutes les formes. Tancrède cherchait le moyen de sauver l'honneur de son nom au milieu du grand et complet naufrage de son bonheur, de son repos, de ses espérances. Il avait un fils, et pour ne point laisser à ce fils un nom déshonoré par les honteuses fautes de sa mère, il fallait éviter à tout prix le scandale et l'éclat... Peu à peu la lumière se fit dans les ténèbres, et monsieur d'Hérouville parvint à se tracer la marche qu'il importait de suivre pour arriver au but.

— Je pousserai le courage jusqu'à l'héroïsme ! — pensa-

t-il, je garderai le silence vis-à-vis de *cette femme...* Point d'explication entre elle et moi ! — A quoi bon provoquer d'inutiles mensonges et de cyniques hypocrisies? — pourquoi remuer la honte et toucher à la boue?... — Je ne veux ni rougir devant cette femme, ni la forcer à rougir devant moi... — D'ailleurs qui sait si je resterais maître de mon indignation et de ma colère?.. — Dans quelques jours ma sœur s'appellera la comtesse de Rieux... — Alors je serai libre d'agir... — Une séparation complète, définitive, mais sans bruit, fera comprendre à l'indigne compagne de ma vie que ses secrets sont entre mes mains... — J'assurerai son indépendance, je la ferai riche, et je reprendrai mon enfant... — Tout est perdu, mais mon fils me reste..... — A lui seul, désormais, mon existence entière...

Tancrède se disait ces choses ; — il se les répétait sans relâche avec une poignante éloquence et ne s'apercevait point que le temps passait et que la distance à parcourir diminuait de plus en plus. Tout à coup le comte de Rieux s'arrêta. Le marquis suivit machinalement son exemple.

— Où sommes-nous donc ? balbutia-t-il.

— Nous sommes arrivés... — répondit Hector.

Monsieur d'Hérouville leva les yeux d'un air étonné. La grille monumentale du château de Port-Marly se dressait en face de lui.

XLIII

CHACUN SELON SES ŒUVRES.

Il nous plairait de faire assister nos lecteurs aux premiers et délicieux épanchements d'Hector et de Mathilde au moment de leur réunion ; ce charmant tableau nous reposerait des sombres peintures qui dans le cours des derniers chapitres se sont offertes exclusivement à nos pinceaux... Mais l'impérieuse nécessité nous oblige à nous abstenir... — l'espace nous manque — le temps nous presse — le dénoûment nous sollicite... Nos lecteurs doivent comprendre combien étaient profonds le trouble et l'angoisse de monsieur d'Hérouville à la pensée de sa prochaine entrevue avec sa femme. Le condamné à mort auquel on apporte, sinon sa grâce, du moins l'annonce d'un sursis, doit éprouver un soulagement à peu près semblable à celui que ressentit Tancrède en apprenant que la marquise, très-souffrante pendant la journée de la veille et pendant la nuit précédente, s'était enfermée depuis le matin dans son appartement, en exprimant l'intention de reposer, et en donnant l'ordre de ne venir troubler sa solitude sous aucun prétexte... Le prétexte mis en avant par la jeune femme, on le devine, était mensonger. Pauline ne songeait guère à dormir... — Elle écrivait les dernières pages du manuscrit commencé la veille, et dont les révélations

suprêmes ne devaient arriver à Tancrède que lorsqu'elle aurait cessé de vivre.

La journée tout entière s'écoula ainsi. — La nuit tombait au moment où la plume de madame d'Hérouville cessa de courir sur le papier... La confession et le testament de l'innocente victime étaient terminés !.. — Pauline mis sous enveloppe ces pages qui renfermaient sa vie tout entière, et sur cette enveloppe, qu'elle scella d'un triple cachet noir, elle écrivit en gros caractères :

« Pour monsieur le marquis d'Hérouville »

« Pour lui seul. »

La jeune femme savait que son mari était de retour. — Dans l'après-midi, au moment où elle appuyait son front brûlant contre les vitres froides, elle l'avait aperçu, arrivant à la grille du château en compagnie d'Hector de Rieux.

— Je ne le reverrai plus! — s'était-elle dit alors — si je sentais l'étreinte de ses bras, et si j'entendais sa voix adorée, le courage me manquerait pour mourir!..

Elle attendit que la nuit fût tout à fait sombre ; — elle sortit de sa chambre par un escalier dérobé, après avoir placé bien en évidence sur un meuble l'enveloppe adressée à son mari, puis elle se mit à la recherche de ses enfants qu'elle trouva dans une pièce du rez-de-chaussée sous la garde de Brigitte et de Laurent. Elle pressa successivement contre sa poitrine bondissante les deux chérubins, et elle leur donna à cent reprises le baiser d'adieu, en murmurant d'une voix très-basse, étouffée par les larmes :

— Douces et tendres créatures qui êtes ma chair et qui êtes mon âme, vous ne reverrez pas votre mère ! — Oh! mes

amours, dès ce moment vous êtes orphelins ! — Qui donc vous aimera désormais comme votre mère vous aimait ?

— Monsieur le marquis a donné l'ordre — dit alors Laurent — d'attendre pour servir le souper que madame la marquise ait quitté son appartement... — dois-je prévenir monsieur le marquis que madame est visible ?..

— C'est inutile... — répliqua la jeune femme — dans un instant j'irai le retrouver moi-même...

Ayant ainsi parlé, Pauline se glissa hors du château, traversa la cour d'honneur et une partie du jardin sans rencontrer personne, ouvrit la petite porte placée à côté de la grille, franchit le seuil de cette porte qu'elle referma derrière elle, et se trouva sur la route et bientôt sur la berge. Les ténèbres étaient profondes ; — la Seine coulait silencieuse et noire comme de l'encre entre ses rives escarpées. Madame d'Hérouville se laissa tomber à genoux.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle en élevant ses mains vers le ciel — je vais désobéir à vos lois... je vais commettre un crime, mais, mon Dieu, dans votre justice infinie, pardonnez-moi ce crime comme je pardonne du fond de mon âme à celui qui m'a condamnée !

Après cette prière ardente la jeune femme se releva et bondit en avant par un mouvement désespéré... Le terrain manqua sous ses pieds.... Elle ne poussa pas un cri... — l'eau profonde jaillit sous son corps... — un instant de silence succéda au retentissement sourd de cette chute, puis un bruit d'avirons se fit entendre et se rapprocha rapidement.

— Mon instinct ne me trompe jamais ! — dit une voix sur la rivière — je me doutais de quelque chose !.. je prévoyais

une catastrophe ! tu vois bien que j'avais raison !... Cette voix était celle de Lascars.

— Oui, capitaine... — répondit le lieutenant. — Ah ! c'est la vérité la plus vraie, vous avez du flair comme un chien de chasse !

. . . .

§

Tancrède, Hector et Mathilde étaient réunis dans un petit salon éclairé par quelques bougies. Les deux jeunes gens, innocemment égoïstes comme le sont en général les amoureux, causaient tout bas sans s'inquiéter du silence de monsieur d'Hérouville et de son accablement profond...

Laurent vint annoncer que le souper était servi sur table. Tancrède tressaillit.

— J'avais enjoint d'attendre ! — dit-il — madame la marquise a-t-elle donné de ses nouvelles ?..

— Je croyais trouver madame la marquise ici... — répliqua le vieux valet de chambre.

— Madame vous a parlé ? — demanda Tancrède.

— Oui, monsieur le marquis... il y a de cela une demi-heure à peu près.

Et Laurent répéta les paroles de la jeune femme.

— Pauline sera sans doute remontée chez elle... — s'écria Mathilde — je vais la chercher et je vous la ramène avec moi...

Et la charmante enfant, gracieuse et légère comme une jeune nymphe, s'élança hors du petit salon. Son absence dura près d'une demi-heure. Quand elle reparut elle était seule et elle tenait au bout de ses doigts roses une enveloppe carrée très-épaisse.

— Voilà qui me semble tout à fait extraordinaire! dit-elle en entrant j'ai parcouru le château du haut en bas... j'ai cherché partout... j'ai demandé Pauline à tous les échos. Ou elle est absente, ou elle se cache, car je ne l'ai trouvée nulle part et elle ne m'a pas répondu... — Mais voici une lettre à ton adresse, mon frère, qui te donnera peut-être le mot de l'énigme... cette lettre était sur un meuble dans la chambre à coucher de la marquise... l'adresse est de sa main...

Tancrède saisit fiévreusement l'enveloppe, la déchira et se mit à lire, ou plutôt à dévorer les pages écrites par la jeune femme et portant en cent endroit les traces de ses larmes brûlantes. Quelques minutes lui suffirent pour tout parcourir, pour tout comprendre, pour tout deviner...

— Oh! malheureux! malheureux que je suis! — s'écria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. — Elle était innocente... et elle est morte!..

— Morte? — répétèrent à la fois Hector et Mathilde avec une indicible épouvante — morte?.. qui donc?..

— Pauline! — ma bien-aimée Pauline!.. — Venez, Hector... courons!.. hâtons-nous!.. — Peut-être sera-t-il temps encore de la retrouver!.. de la sauver!. Elle parle d'un linseul humide... — c'est la Seine! oh Pauline... Pauline... si tu as quitté ce monde, je ne te survivrai pas...

Et monsieur d'Hérouville éperdu, désespéré, à demi-fou, s'élança au dehors, suivi par monsieur de Rieux presqu'aussi troublé, presqu'aussi désolé que lui.

§

Nos lecteurs se souviennent-ils de cette soirée mémorable

où le baron de Lascars s'était fait un ennemi mortel en la personne de Patte-Poule, l'un des ex-lieutenants, d'Huber, le capitaine des *Lapins?* Patte-Poule avait juré de se venger, et cette nature rancunière n'avait garde d'oublier un pareil serment, mais le bandit attendait l'occasion favorable ; — il ne se contentait point d'une dénonciation vulgaire ; — il voulait une vengeance raffinée.

Pendant tout l'hiver il épia le prétendu Joël Macquart ; — il découvrit ses relations intimes avec Sauvageon, ou plutôt Caillebotte, le propriétaire du *Cabaret-Rouge*, et lorsqu'il eût acqnis la certitude que Caillebotte connaissait les individualités multiples de Joël Macquart, il alla trouver le lieutenant-criminel auquel il acheta sa grâce en lui dévoilant les mystères du Moulin-Noir, en lui révélant le secret de l'association des Pirates de la Seine, et en lui livrant Caillebotte et Joël Macquart. Le lendemain de cette dénonciation, c'est-à-dire le jour même où se passent les faits que nous racontons, des agents de la police secrète, déguisés en bons bourgeois et armés jusqu'aux dents, vinrent boire au *Cabaret-Rouge*. Ils trouvèrent le moyen d'éloigner la servante, — ils s'emparèrent de Sauvageon qu'aucun pressentiment n'avait mis sur ses gardes, et après l'avoir entraîné dans la cave de sa maison, ils le menacèrent de l'appliquer à la question préventive s'il ne faisait des aveux complets. Le malheureux Sauvageon était incapable de résister à une telle menace. Il répondit en tremblant, mais avec la plus complète franchise à toutes les questions qui lui furent adressées et il apprit aux limiers de la police que Joël Macquart, le baron Roland de Lascars et le vicomte de Cavaroc ne formaient qu'une

seule et même personne. Après cette confession d'une importance capitale, Sauvageon recouvra, sinon la liberté elle-même, du moins l'apparence de la liberté. Il reçut l'ordre de reprendre sa place dans la salle du rez-de-chaussée de son cabaret, et de servir comme de coutume les chalands qui se présenteraient, mais il fut prévenu qu'un des agents du lieutenant-criminel ne le perdrait pas de vue et lui brûlerait la cervelle sans autre forme de procès, à la première parole indiscrète ou au moindre geste compromettant qui lui échapperait. Le reste de la journée s'écoula. Des ordres avaient été portés dans toutes les directions par des messagers sûrs et prudents. Deux heures après la tombée de la nuit, des brigades de maréchaussée cantonnées dans un rayon de cinq à six lieues, arrivèrent l'une après l'autre au Bas-Prunet et firent halte aux alentours du *Cabaret-Rouge*. Les barques de pêche de Bougival et les canots de promenade amarrés à l'embarcadère de Caillebotte, avaient été mis en réquisition. D'après les renseignements donnés par Patte-Poule, il était convenu qu'on agirait à dix heures du soir. On espérait trouver les Pirates de la Seine endormis sans défiance dans leur repaire, s'emparer d'eux avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en défense. Une circonstance inattendue fit échouer ce projet. Le pirate Landrinet (un ex-lapin comme Patte-Poule), revenait de Paris. En traversant les rues de Bougival il fut frappé de surprise et de défiance par la vue des nombreux uniformes qui donnaient au village l'aspect d'un camp. Il prêta l'oreille, et quelques mots entendus à la dérobée, lui firent comprendre, ou plutôt deviner, l'immense péril que les hôtes du Moulin-Noir allaient courir.

Il gagna la berge de la rivière, se mit à la nage, passa dans l'île et donna l'alarme. Tous les bandits furent sur pied en un instant... — Eperdus de terreur, ils détachèrent les grandes chaloupes amarrées sous l'estacade et se disposèrent à prendre la fuite. Landrinet fit remarquer alors l'absence de Joël Maquart et de Liseron.

— Tant pis pour le capitaine et pour le lieutenant ! s'écrièrent d'une commune voix les Pirates, qu'ils s'arrangent ! — charité bien ordonnée commence par soi-même !.. — nous n'irons pas risquer de nous perdre pour les sauver !

Tous les hommes de la troupe s'entassèrent dans les chaloupes qui, protégées par l'obscurité, filèrent rapidement dans la direction de Saint-Germain. Les embarcations des fugitifs passaient à la hauteur du château de Port-Marly, juste au moment où le canot monté par Lascars et par Liseron s'approchait de la rive pour recueillir le corps inanimé de Pauline. Après avoir opéré le sauvetage, le capitaine et le lieutenant reprirent à force de rames le chemin du Moulin-Noir. A peine arrivé, Lascars saisit dans ses bras madame d'Hérouville évanouie et gravit les escaliers conduisant au vieil édifice. Sa stupeur fut profonde en trouvant la maison déserte. — Le désordre intérieur attestait qu'un brusque départ venait d'avoir lieu, et ce départ ressemblait à une fuite.

— Que veut dire ceci ? — se demanda le baron avec un commencement d'angoisse — que se passe-t-il donc ?

A peine achevait-il de se poser cette double question, lorsque le lieutenant le rejoignit tout effaré, et s'écria :

— Capitaine, il y a dans l'air une catastrophe... — les

chaloupes de l'estacade ont disparu et l'on entend des bruits étranges du côté de Bougival.

Lascars sortit vivement du Moulin-Noir et prêta l'oreille. De vagues murmures et de faibles cliquetis d'armes arrivèrent jusqu'à lui. — En même temps il vit briller çà et là, de l'autre côté de la Seine, des points faiblement lumineux. Il n'en fallait pas plus pour dévoiler la vérité tout entière à une intelligence aussi perspicace, à une imagination aussi vive que celle de Lascars.

— Tout va mal ! — murmura-t-il — nous sommes trahis ! — avant un quart-d'heure on attaquera le Moulin-Noir ! — il faut fuir ! — Porte dans le canot le corps de madame d'Hérouville... — en cas de malheur, cette femme nous servirait d'otage ! — viens me rejoindre ensuite... — Le coffre-fort contient une fortune... il s'agit de sauver le coffre-fort. !

Deux minutes suffirent au lieutenant pour exécuter la première partie de sa mission et pour se retrouver près du capitaine. Le coffre-fort était une grande caisse de bois de chêne, doublée et bardée de fer. Cette caisse renfermait une somme considérable, sa pesanteur était énorme et c'est à peine si les forces réunies de Lascars et de Liseron suffirent à la porter jusqu'au canot et à la faire passer pardessus le bordage.

— Maintenant — dit Roland d'une voix sourde — une hache et des fusils... et partons !.. les gens de la police embarquent... — j'entends grincer là-bas les chaînes des bateaux !..

Liseron s'élança de nouveau dans le vieil édifice. — Son absence ne dura que quelques secondes. — Il tendit à

Lascars la hache et les fusils, sauta dans le canot et saisit les avirons...

— Il était temps! — murmura le prétendu Joël Macquart.

Le canot fila. Une ou deux minutes s'écoulèrent.

— Capitaine — dit tout à coup Liseron.

— Eh bien?.:

— Nous n'avançons pas... — nous sommes trop chargés... — le moindre mouvement imprudent suffirait à nous faire chavirer... — l'eau de la rivière atteint presque le niveau de nos bordages...

— Rien ne nous presse... — répliqua Lascars — que risquons-nous au milieu des ténèbres qui nous entourent? — Il est à peine dix heures du soir, on ne peut songer à nous poursuivre puisque nous sommes invisibles, et, quand paraîtra le jour, nous aurons fait dix lieues...

Tandis que le baron prononçait ces paroles, une lueur faible d'abord, mais qui grandit avec une rapidité électrique, éclaira le ciel derrière les fugitifs.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Lascars saisi d'épouvante.

— Cela, capitaine, c'est le Moulin-Noir qui s'allume! — Avant de partir, j'ai jeté sous les vieilles charpentes une botte de paille enflammée! — Les gens de la police ne trouveront que des cendres tout à l'heure... — l'idée était bonne, n'est-il pas vrai?

— Malheureux!... — s'écria Roland avec une rage indicible — malheureux, tu nous as perdus!!

— Perdus! répéta Liseron effaré — Pourquoi? comment?

— Les ténèbres étaient notre unique sauvegarde! — ces clartés fatales nous trahissent!.. — on va nous appuyer la chasse!... — Je te le répète, que nous sommes perdus!

En effet une immense colonne de flammes jaillissait des toitures croulantes du vieux moulin, et répandait sur la Seine et sur ses rives les torrents d'une lumière éblouissante. Toute une flottille de chaloupes traversait le fleuve à la hauteur de la machine de Marly, et déjà deux embarcations détachées de cette flottille et montées chacuue par quatre soldats de la maréchaussée, se mettaient à la poursuite des fugitifs.

— Nous n'avons qu'un espoir, murmura Lascars — c'est de les gagner de vitesse!... — force de rames!... — la vie en dépend!

— Impossible — répliqua Liseron — le poids écrasant de cette caisse paralyse mes efforts... — je vous l'ai dit, nous n'avançons pas...

— Alors, jetons la caisse à l'eau!

— Impossible encore! — au premier mouvement nous allons sombrer... vous voyez bien que l'eau nous gagne...

Le baron fit un geste de désespoir... — il saisit la hache et se mit à frapper avec une violence convulsive le coffre-fort, espérant le briser et se débarrasser facilement ensuite de ses débris et de son contenu... — les ferrures résistèrent... — la hache se brisa.

— Cessez, capitaine, au nom du ciel!... — balbutia Liseron tremblant — nous faisons eau de toutes parts et je ne sais pas nager.

Le baron se tordait les mains. Les canots de la police se rapprochaient de plus en plus. Outre les soldats de la ma-

réchaussée, le drame auquel nous assistons avait deux témoins. Depuis le moment où il avait quitté le château de Port-Marly, Tancrède d'Hérouville et le comte de Rieux exploraient les rives de la Seines, s'efforçant de sonder du regard les ténèbres opaques, et répétant sans cesse le nom de Pauline avec des intonations suppliantes. Quand les gerbes de l'incendie éclatèrent dans le ciel sombre, ils crurent que Dieu lui-même venait d'allumer cette torche miraculeuse afin d'éclairer leurs recherches. Ils regardèrent avec un muet étonnement passer devant eux ce canot bizarre qui semblait près de couler bas et que montait deux hommes aux gestes insensés...

— Capitaine... répéta Liseron — capitaine, l'eau nous gagne!... — allégez l'embarcation, où c'en est fait de nous.

Lascars poussa une rauque clameur et promena ses yeux autour de lui avec désespoir.

— Ah! murmura-t-il tout à coup — cette femme!... — cette femme!... — je n'y songeais plus,.. c'est elle qui va nous sauver peut-être.

Et, saisissant le corps toujours inanimé de la marquise, il le lança dans le sillage du bateau. Un double cri d'une expression déchirante, répondit sur la berge à l'exclamation de Lascars. Tancrède et monsieur de Rieux venaient de reconnaître Pauline, et tous deux, sans même se débarrasser de leurs vêtements, bondissaient dans la Seine et nageaient vers l'infortunée. Tancrède arriva le premier.

. . . .

A ce moment précis le canot du Moulin-Noir disparaissait, chaviré par le brusque mouvement de Lascars et en-

traîné au fond du gouffre par l'énorme poids du coffre-fort.

L'infâme gentilhomme se débattit à la surface du fleuve pendant une ou deux secondes, blasphémant et maudissant Dieu, puis à son tour, il fut englouti. Liseron n'avait point reparu. *Tout est bien, qui finit bien !...* — c'est un proverbe qui le dit, et les proverbes ont toujours raison. Sauvageon finit mal ! l'influence néfaste de sa mauvaise étoile l'emporta d'une façon définitive sur les rayonnements de la bonne. Le pauvre diable fut pendu haut et court !

— La corde est, en ce bas monde, la seule chose qu'il n'ait pas volée !... — s'écria l'un des spectateurs de sa grimace suprême.

Hector de Rieux épousa Mathilde. — Nous aimons à croire qu'ils se rendirent mutuellement heureux, et nous sommes en mesure d'affirmer que le bonheur de Tancrède et de Pauline fut d'autant plus grand, d'autant plus complet, d'autant plus infini, que ces deux nobles cœurs avaient plus cruellement souffert.

 FIN.



Wassy. — Imp. Mougin-Dallemagne.

